



**HAL**  
open science

# La perception des Amérindiens dans l'Europe à la fin du XVIe s. à travers l'oeuvre du protestant Théodore de Bry

Grégory Wallerick

► **To cite this version:**

Grégory Wallerick. La perception des Amérindiens dans l'Europe à la fin du XVIe s. à travers l'oeuvre du protestant Théodore de Bry. Master. France. 2006, pp.175. cel-01297644

**HAL Id: cel-01297644**

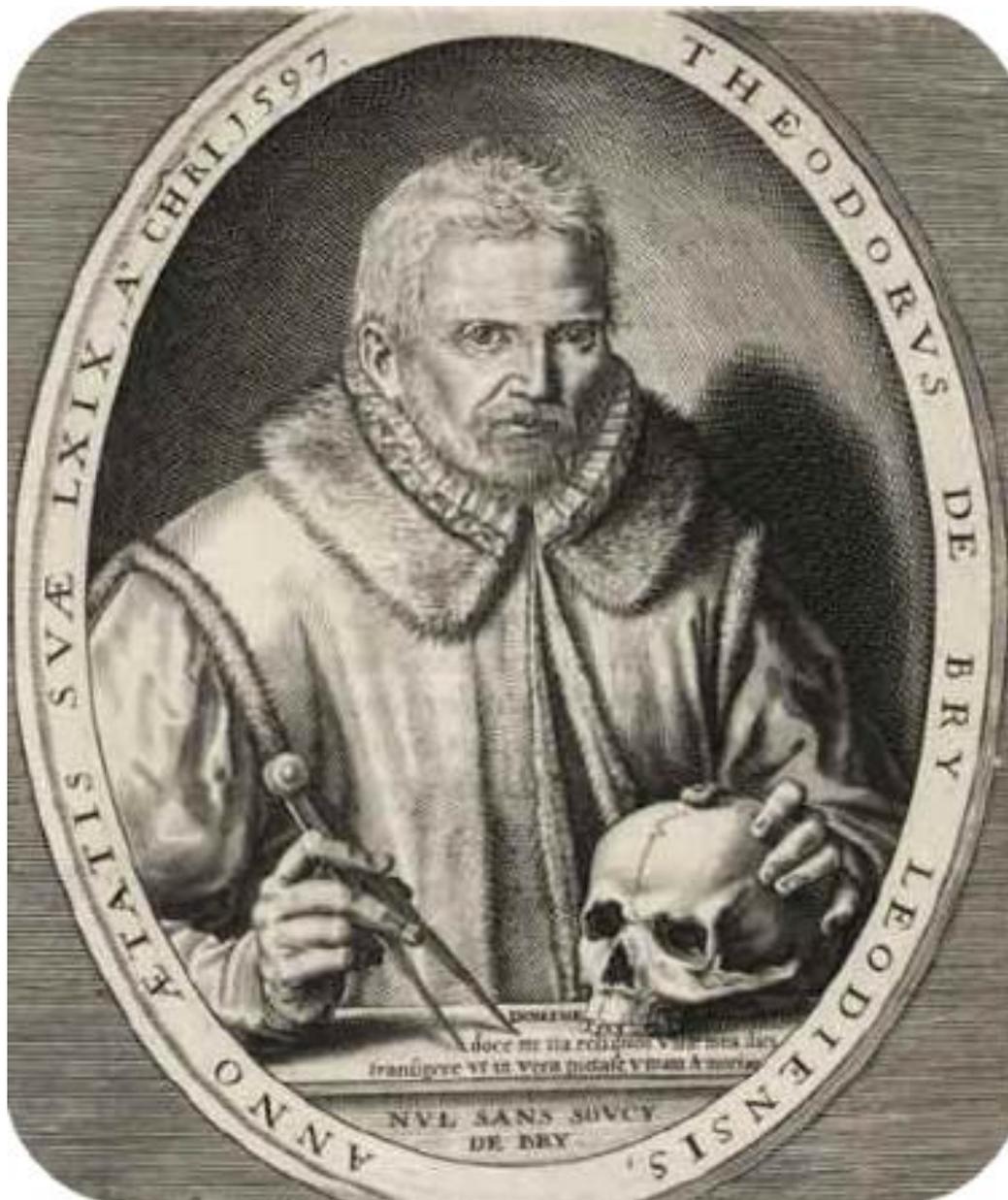
**<https://hal.science/cel-01297644>**

Submitted on 4 Apr 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La perception des Amérindiens  
dans l'Europe à la fin du XVI<sup>e</sup> s.  
à travers l'œuvre du protestant Théodore de Bry



## REMERCIEMENTS

Il m'appartient avant toute chose de remercier chaleureusement mon directeur de recherches, M. René Grevet, qui m'a guidé durant ces recherches, me motivant par ses conseils distillés via tous les moyens mis à notre disposition. Son aide et sa confiance m'ont permis de mener à bien ce projet qui me tenait à coeur.

Merci à mes relecteurs (Jean-Louis Podvin, Sébastien Abellan et Julien Ruffinatto), qui ont tenté d'éradiquer le plus grand nombre de fautes de frappes et d'accords, mais aussi qui m'ont indiqué lorsque mes propos n'étaient compris que de moi, et m'ont aidé à les reformuler comme il se doit.

Merci aussi à Sébastien Abellan, qui a pris du temps pour vérifier la bonne traduction des textes latins, leur bon sens en langue française, mais aussi qui a relu les premiers jets.

Un grand merci s'adresse tout naturellement à ma famille, qui par son soutien permanent, son aide et ses concessions, m'a permis d'arriver à cette étape aujourd'hui, et me pousse à me surpasser.

## SOMMAIRE :

	Page
Remerciements	1
Sommaire	2
INTRODUCTION	4
PREMIERE PARTIE :	
L'Histoire de la découverte de l'Amérique selon Théodore de Bry	14
I- LA REPRESENTATION DU NOUVEAU MONDE	16
A- Une terre nouvellement découverte ?	16
1- De la recherche de l'Eden tant désiré	19
2- Les monstres dans l'imaginaire collectif	21
3- La mise en image de cette nouvelle terre	23
B- La mise en image d'événements historiques par un protestant modifie-t-elle leur perception ?	25
1- La découverte et la rencontre d'une autre culture	27
2- La représentation mythique de la Mer Océane	31
II- L'HISTOIRE DE L'EXPERIENCE COLONIALE DES FRANÇAIS EN AMERIQUE	34
A- Les tentatives d'installation au Nouveau Monde	35
1- La France antarctique	35
2- La présence géographique des Français en Floride	37
3- La construction de Fort Caroline	41
B- L'intervention des Français sur les peuples d'Amérique	44
1- Les relations avec les Timucua	45
2- La Floride, une terre accueillante ?	49
3- Une volonté de rupture dans cet ordre édénique	51
DEUXIEME PARTIE :	
Les représentations des peuples d'Amérique	55
I- SUR L'ORIGINE DES PEUPLES AMERINDIENS	57
A- Le peuplement des trois continents	57
1- Les origines bibliques	57
2- Un peuplement d'origine connue ?	60
B- Les théories sur l'évolution de l'origine des peuples américains	63
1- Sont-ils des hommes ?	63
2- La considération protestante	65
C- Débat sur la convertibilité de ces populations	69
1- La prise de position papale	69
2- Faut-il convertir ces êtres ?	70
II- LE MYTHE DU BON SAUVAGE	72
A- La noble représentation du « bon sauvage »	74
B- Une représentation stéréotypée	76
III- HANS STADEN OU UN EUROPEEN CHEZ LES TUPINAMBA	77
A- Anthropophagie et histoire dans l'Amérique de Hans Staden	78
1- Le débat sur l'anthropophagie	79
2- Hans Staden prisonnier des Tupinamba	81
B- Le récit illustré de Staden selon De Bry	84
1- La captivité chez les Tamaios	86
2- Les mœurs des Tupinamba	87
3- La consommation rituelle du prisonnier	89

TROISIEME PARTIE :	95
Les objectifs de Théodore de Bry	
I- DE LA DESTRUCTION DES INDES	96
A- La conquête du Nouveau Monde	98
1- Cortès et l'Empire aztèque	100
2- Pizarro et l'Inca Atahuallpa	101
B- L'image de l'Espagnol dans l'œuvre de Théodore de Bry	105
C- Des Indiens dociles ?	107
1- Des peuples obéissant	107
2- Les révoltes indigènes	108
II- LES SUPPLICES DES INDIENS	111
A- Les châtiments corporels	112
B- Les supplices par le feu	114
C- Les Indiens face aux chiens européens	116
III- LES BUTS DE DE BRY ET LA CONSTRUCTION D'UN MYTHE	117
A- Le <i>corpus</i> huguenot et la <i>leyenda negra</i>	118
1- La guerre idéologique par les images	118
2- La <i>leyenda negra</i>	120
B- La dégénérescence du peuple indien au contact des Européens	122
1- La déchéance corporelle des Indiennes	123
2- L'intervention des Européens dans la vie des Indiens	127
C- Une image stéréotypée des peuples d'Amérique	129
1- La tupinambisation des Amérindiens	129
2- Combler les vides par des emprunts à d'autres civilisations	130
CONCLUSION	133
PERSPECTIVES DE RECHERCHES	139
BIBLIOGRAPHIE	143

## INTRODUCTION

L'année 1492 marque un profond changement dans la relation des Européens face au monde. Le 12 octobre, Christophe Colomb, mandé par les Rois Catholiques, Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, alors dirigeants du royaume d'Espagne, pose le pied sur une terre qu'il considère être les Indes, l'Orient.

Convaincu de trouver des habitants proches de ceux décrits par Marco Polo dans le *Devisement du Monde*<sup>1</sup>, il découvre des

« gens très beaux. Leurs cheveux ne sont pas crépus, mais lisses et gros comme les crins du cheval. Ils ont tous le front et la tête très larges, plus qu'aucune race que j'aie vue jusqu'ici, et les yeux très beaux et non petits ; aucun d'eux n'est brun foncé mais bien de la couleur des Canariens [...], ils ont tous semblablement les jambes très droites et le ventre plat, très bien fait. »<sup>2</sup>

Cette description ne ressemble en rien aux Européens, ni même aux Asiatiques, comme nous le suggère la remarque sur les yeux. La comparaison aux Canariens peut s'expliquer par le fait que Colomb atteint l'Amérique par le biais de l'île de San Salvador, une petite île des Bahamas que les Indiens taïnos locaux appellent *Guanahani*. Elle se situe à une latitude proche, selon le navigateur, de celle où se trouvent les îles Canaries<sup>3</sup>. Convaincu d'avoir établi une route vers la patrie du Grand Khan, permettant ainsi aux Européens de contourner le secteur géographique dominé par les musulmans, passage obligé pour se rendre vers les épices et la soie asiatiques, Colomb s'empresse de relater sa découverte en Europe. Dès 1493, le vieux continent découvre l'existence d'une population jusque là ignorée, dont l'existence même n'était pas imaginée. La présence de ce peuple si différent ne modifie guère l'idée qu'embrassait Colomb d'avoir atteint les Indes, d'où l'appellation *Indes occidentales* souvent utilisée pour le continent américain<sup>4</sup>, idée qui le suivit jusque dans sa tombe<sup>5</sup>. C'est probablement la raison pour laquelle le continent découvert par Christophe Colomb ne porte pas son nom. En effet, lorsque, au début du XVI<sup>e</sup> s., un an après la mort de Colomb, « un humaniste de Saint-Dié-Des-Vosges, petite ville du duché de Lorraine, alors dépendant du Saint Empire romain »<sup>6</sup>, Martin Waldseemüller, réalise une « carte du monde connu », ce n'est pas le portrait de Colomb, discrédité en ce

---

<sup>1</sup> M. Polo, *Le Devisement du monde*, publié au XIV<sup>e</sup> s.

<sup>2</sup> Chr. Colomb, *Journal de bord*, Samedi 13 octobre 1492.

<sup>3</sup> Colomb débarque sur l'île San Salvador, vers 24°07' au Nord de l'équateur, alors que les îles Canaris (Las Palmas de Gran Canaria) se situent vers 27°50' N.

<sup>4</sup> *Infra*, p. 56.

<sup>5</sup> A. Zysberg, « Le grand voyage de Christophe Colomb », *L'Histoire* n°146, 1991, p. 53 : « Jusqu'à son dernier souffle, il refusa d'admettre que les terres et les îles qu'il avait découvertes n'appartenaient pas à la bordure maritime de l'Asie. »

<sup>6</sup> G. Martinière, *Textes et Documents pour la Classe*, n°621-622, Colomb et les Amériques, p. 5.

début de siècle<sup>7</sup>, qui apparaît à proximité du continent qu'il avait mis à jour, mais celui de son ami Amerigo Vespucci<sup>8</sup>. Le nouveau continent est alors dénommé *terre d'Amerigo, soit America*<sup>9</sup>. Et la confusion de s'opérer rapidement entre le portrait, l'appellation et la localisation, d'autant plus facilement que le Lorrain avait publié les récits de voyage du Florentin, « pour prouver que l'identification d'un nouveau continent résultait bien des observations transcrites par Vespucci »<sup>10</sup> : dans le chapitre IX de l'*Introduction à la cosmographie*, il précise en latin l'acte de baptême du nouveau continent : « *Nunc Vero et hae partes (Europa, Africa, Asia) sunt latius lustratae, et alia quarta pars per Americum Vesputium (ut in sequentibus audietur) inventa est, quam non viecto cur quis jure vetet ah Amerigo inventore, sagacis ingenii viro Amerigen quasi Americi terram, sive Americam dicendam : cum et Europa et Asia a mulieribus sua sortita sint nomina. Ejus situm et sentis mores ex bisbinis Americi navigationibus quae sequuntur liquide intelligidatur.* »<sup>11</sup> Le continent devient l'Amérique, ou plutôt les Amériques, car les différentes puissances européennes rivalisent de vitesse pour obtenir un morceau de ce territoire nouvellement « colonisable », Espagne et Portugal se lançant les premiers dans cette course effrénée, talonnés de peu par les royaumes d'Angleterre et de France.

Près d'un siècle après la découverte, les peuples d'Amérique continuent de faire parler d'eux. Dès le milieu du XVI<sup>e</sup> s., les récits de voyages relatent les rapports qu'entretiennent les premiers comptoirs européens dans ce monde jusqu'alors encore considéré inhospitalier. Par exemple, l'installation du chevalier français, Nicolas Durand de Villegagnon, parfois écrit Villegaignon, en Amérique du Sud, dite France antarctique, a comme conséquence la parution de trois ouvrages majeurs : d'abord, le Chevalier publie sa propre histoire<sup>12</sup> de l'établissement français dans l'île de Coligny, du nom du ministre de Charles IX. Les deux autres récits concernent une littérature en vogue en cette seconde moitié du XVI<sup>e</sup> s. : la littérature de voyage. Participant à l'expédition en tant que renforts, André Thevet et Jean de Léry relatent les événements qui ont eu suite peu après leur arrivée. Leur périple dura près

---

<sup>7</sup> *Ibid.* p. 13 : A son décès, le 20 mai 1506, « la couronne d'Espagne n'a délégué personne auprès de son lit de mort. »

<sup>8</sup> *Ibid.* : Explorateur florentin, il obtient l'autorisation de rompre le monopole colombien établi par les « capitulations de Santa Fe », et explore, pour le compte du roi du Portugal, l'estuaire de l'Orénoque ainsi que le littoral du Brésil en 1502.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> Ce qui pourrait se traduire par : « *Aujourd'hui ces parties de la terre (l'Europe, l'Afrique et l'Asie) ont été plus complètement explorées, et une quatrième partie a été découverte par Amerigo Vespucci, ainsi qu'on le verra plus loin. Et comme l'Europe et l'Asie ont reçu des noms de femmes, je ne vois aucune raison pour ne pas appeler cette autre partie Amerigé c'est-à-dire terre d'Amerigo, d'après l'homme sagace qui l'a découverte. On pourra se renseigner exactement sur la situation de cette terre et sur les coutumes des ses habitants par les quatre navigations d'Amerigo qui suivent.* » Cité par J.-M. Urvoy, *Real Sociedad Colombina Onubense* (Espagne), publié à <http://www.herodote.net/15070425.htm#haut>.

<sup>12</sup> *Infra* p. 35 et suiv. Son œuvre tend à se perdre rapidement sur le domaine de la querelle religieuse, le Chevalier étant parti pour l'île de Coligny en tant que protestant, puis il s'est converti au catholicisme et s'oppose donc à Calvin notamment sur la querelle de l'eucharistie.

de dix mois, et ces deux récits apparaissent complémentaires, le premier évoquant la période insulaire de l'histoire<sup>13</sup>, alors que le second développe l'épisode terrestre. Durant ce dernier<sup>14</sup>, l'auteur décrit les relations qu'il a eues avec les peuples du continent américain, notamment avec la tribu des Indiens Tupinamba, en particulier leurs mœurs cannibales et leurs coutumes. Ces mœurs anthropophages se trouvent déjà dans l'ouvrage publié par Hans Staden<sup>15</sup>, à grand renfort d'images *prises sur le vif*.

En cette fin de XVI<sup>e</sup> s., les peuples amérindiens, bien que presque inconnus d'Europe, jouissent d'un prestige incommensurable. Henri II ne s'est-il pas mis en parade avec des Indiens d'Amérique lors de son entrée royale à Rouen en 1550<sup>16</sup> ? De ce fait, l'intérêt porté à ces peuples, que les Européens tendent à considérer uniforme, homogène, sans tenir compte de la diversité des cultures et modes de vie, reste vivace lorsque sort des presses de Francfort un ensemble d'ouvrages emplis d'images de la rencontre entre les Européens installés aux portes de ce nouveau continent encore mystérieux et les peuples amérindiens.

Initiateur de ce projet, Théodore de Bry, né à Liège en 1528, cherche à montrer des images réelles du continent américain, par l'intermédiaire des établissements européens implantés sur place. Les origines de ce personnage restent relativement sombres, en raison d'abord de la répétition des mêmes noms au sein de la famille des De Bry : « *de père en fils, on y portait le prénom de Thiry (Thierry, Théodore) et on y exerçait la profession d'orfèvre.* »<sup>17</sup> Aussi, une tentative de généalogie, pour remonter aux origines de notre Théodore de Bry, aboutirait à un schéma des plus compliqués<sup>18</sup>. Mais la difficulté va croissante avec le développement de la religion réformée, que Théodore embrasse rapidement. Contraint de quitter sa Liège natale, dont il n'aura de cesse de rappeler son origine<sup>19</sup>, il trouve refuge, comme bon nombre de ses coreligionnaires, à Strasbourg, «  *cité prospère et accueillante, acquise à la Réforme* »<sup>20</sup>, ses biens ayant été confisqués, en 1570 :

« *du large patrimoine que m'avaient laissé mes parents, seul me restait l'art. De cela, ni les voleurs, ni les bandits rapaces ne purent s'emparer. L'art m'a rendu ma fortune et réputation de jadis et ne m'a jamais abandonné.* »<sup>21</sup>

---

<sup>13</sup> A. Thevet, *Les Singularitez de la France antarctique autrement nommée Amérique*, publié en 1557-1558.

<sup>14</sup> J. de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, autrement dite Nouvelle France*, publié en 1578.

<sup>15</sup> Hans Staden, *Véritable histoire et description d'un pays habité par des hommes sauvages nus féroces et anthropophages situé dans le nouveau monde nommé Amérique inconnu dans le pays de Hesse avant et depuis la naissance de Jésus Christ jusqu'à l'année dernière*, publié en 1557.

<sup>16</sup> *Infra* p. 25.

<sup>17</sup> P. Colman, « Un grand graveur-éditeur d'origine liégeoise : Théodore de Bry », in J. Stiennon, R. Lejeune (s.d.), *La Wallonie. Le Pays et les Hommes*, 1978, p. 189.

<sup>18</sup> Voir Annexe 1 « Généalogie de Théodore de Bry ».

<sup>19</sup> P. Colman, *op. cit.*, p. 189 : Dans les frontispices de son œuvre, Théodore de Bry précise : *Theodoro de Bry Leodiensis*, ce qui pourrait se traduire par Théodore de Bry, Liégeois de naissance.

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> De Bry décrivant sa famille dans la préface d'un de ses livres, cité in B. Bucher, *La sauvage aux seins pendants*, 1977, p. 8.

Dès son installation dans la ville, il obtient le titre « *d'orfèvre et de bourgeois de Strasbourg* »<sup>22</sup>, peut-être en raison de sa présence depuis une dizaine d'années déjà dans la cité : on le retrouve en effet sous le nom de Dieterich Brey (ou Dittert Bry) dès 1560 dans les registres des orfèvres, mais c'est probablement son mariage avec la fille d'un orfèvre strasbourgeois, Catherine Esslinger, qui propulse son ascension sociale. Cette dernière lui donne trois enfants, Jean-Théodore (1563), Jean-Israël (1565)<sup>23</sup> et Jean-Jacques (1566). Dès les années 1580, la cité d'Anvers connaît elle aussi un déclin presque irrémédiable, vraisemblablement en raison des troubles issus de la Réforme, et l'émigration au profit de Francfort-sur-le-Main s'accélère<sup>24</sup>. Cette cité s'affirme alors comme « *une place marchande et financière*<sup>25</sup>, [doublée d'un] *climat de tolérance religieuse instauré par le prince électeur.* »<sup>26</sup> Au même moment, De Bry choisit de quitter Strasbourg, renonçant ainsi à son titre, pour la cité de Francfort : il demande à en devenir bourgeois le 29 octobre 1588, honneur qu'il n'obtient que le 9 février 1591<sup>27</sup>.

Avec le changement de patrie, il change de métier, abandonnant l'orfèvrerie pour la gravure<sup>28</sup> et l'édition. Le seul portrait qui existe de lui est d'ailleurs une gravure datée de l'année précédant sa mort, alors qu'il prétend avoir atteint l'âge de soixante-neuf ans<sup>29</sup>. Certains la considèrent comme un autoportrait, mais il semblerait que, suivant Pierre Colman, nous puissions considérer que cette image ait davantage été réalisée par le fils aîné de De Bry, Jean-Théodore, « *la subtilité de l'exécution [paraissant] donner raison.* »<sup>30</sup> Le vieil homme, atteint de la goutte qui l'emporte en 1598, médite, le regard perdu, tenant d'une main un compas, alors que l'autre est posée sur un crâne. Dans cette image, le personnage représenté est encadré de son origine : à deux reprises, au-dessus du portrait, ainsi qu' autour, il est précisé *Theodorus de Bry Leodiensis*, qui peut se traduire par Théodore de Bry, le Liégeois. Bien qu'ayant été banni de cette cité, il en rappelle sans cesse son appartenance. De même, dans le texte latin sous le portrait, l'expression *Eburonibus parentes* indique que ses parents étaient « Eburons », c'est-à-dire wallons. L'appartenance liégeoise est donc derechef précisée, Liège se situant au Nord-Est de la région wallonne. Une phrase de Jean-Jacques Boissard a été ajoutée : *Doce me ita reliquos vitae mea dies transigere ut in vera pietate vitam & moriae*, qui peut se traduire par « enseigne-moi comment passer les derniers jours de ma vie dans la piété véritable ». Ce personnage est un

<sup>22</sup> P. Colman, *op. cit.*, p. 189.

<sup>23</sup> Ou Hans-Dieterich, Hans-Israël.

<sup>24</sup> V. Bücken, « Théodore de Bry et Joos van Winghe à Francfort » in *Art&Fact* n° 15, 1996, p. 108.

<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> *Ibid.*

<sup>27</sup> P. Colman, *op. cit.*, p. 189.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 190 : « *Il avait gravé, en 1587, les cuivres des trente-quatre planches de la Funeral Procession of sir Philip Sidney.* »

<sup>29</sup> *Theodorus de Bry Leodiensis Anno aetatis LXIX, A° Chri 1597* : Théodore de Bry, Liégeois de naissance, âgé de soixante-neuf ans, en l'an 1597 de notre Seigneur.

<sup>30</sup> *Ibid.* p. 191.

Français originaire de Besançon (1528-1602), protestant, qui avait déjà été en contact avec Théodore de Bry<sup>31</sup>. L'image en question n'entre pas dans la composition des *Grands Voyages*, mais est extraite d'un livre de Boissard, *Icones Quinquaginta Virorum illustrium doctrina & eruditione praestantium ad vivum effictae cum eorum vitis descriptis*, publié à Francfort-sur-le-Main en 1597, ce qui laisse à penser que le Français considère que De Bry possède sa place parmi les hommes illustres de son temps.

Depuis le XVI<sup>e</sup> s., la place des imprimeurs germaniques tendait à acquérir davantage d'importance, notamment « dans le domaine de la circulation de l'information écrite et de l'image gravée »<sup>32</sup>, ce qui explique leur installation de plus en plus fréquente dans l'Espagne des Habsbourg, par ailleurs source même de l'information relative aux récits de « *hardis navigateurs qui révélaient le Nouveau Monde aux habitants du Vieux.* »<sup>33</sup> L'implantation de De Bry dans cette partie de l'Europe lui permettait d'obtenir un certain nombre d'informations de première main sur les voyages en Amérique. Les relations qui existaient entre les deux partis de l'Europe appartenant aux Habsbourg, à savoir l'Empire et l'Espagne, facilitaient la circulation des informations au sein de cet ensemble. Depuis l'abdication de l'empereur Charles Quint en 1555-1556, « *l'empire sur lequel le soleil jamais ne se couche* »<sup>34</sup> avait été partagé entre le fils de l'empereur, Philippe II, et le frère de Charles Quint, Ferdinand, à qui échoit le titre d'empereur<sup>35</sup>. Aussi, en cette fin de XVI<sup>e</sup> s., il est aisé de circuler entre ces deux territoires relevant de la même dynastie royale. La pratique de l'imprimerie et de la gravure laisse Théodore de Bry dans la droite ligne de ses conationaux, car « *très tôt, l'Espagne [et par extension le domaine des Habsbourg] attire des imprimeurs allemands et flamands itinérants.* »<sup>36</sup> L'installation à proximité des Etats allemands, germaniques, pourrait aussi sembler relever d'une stratégie pour mener à bien « *l'ambitieuse et magnifique entreprise des Grands Voyages.* »<sup>37</sup>

Le titre *Petits et Grands Voyages* ne reflète absolument pas l'importance relative à l'époque des récits illustrés dans les volumes de De Bry. La notion de taille concerne en fait le format de publication ainsi que la région concernée. Les *Grands Voyages* décrivent les Indes occidentales, autrement dit l'Amérique et l'Océanie, alors que les *Petits Voyages* sont de format plus petit et permettent une description des Indes orientales, c'est-à-dire l'Asie

---

<sup>31</sup> Le Liégeois aurait en effet gravé les images du livre de J.-J. Boissard, *Theatrum Vitae Humanae* (1596), ainsi que son œuvre *Icones Quinquaginta Virorum Illustrium* (1597), de laquelle est extraite la gravure de titre.

<sup>32</sup> C. Bernard, S. Gruzinski, *Histoire du Nouveau Monde. I- De la découverte à la conquête, une expérience européenne*, 1991, p. 185.

<sup>33</sup> P. Colman, *op. cit.*, p. 190.

<sup>34</sup> Cité in J.-P. Dedieu, *L'Espagne de 1492 à 1808*, 1994, p. 11.

<sup>35</sup> *Ibid.* p. 12.

<sup>36</sup> C. Bernard, S. Gruzinski, *op. cit.*, p. 185.

<sup>37</sup> P. Colman, *op. cit.*, p. 190.

(Chine, Japon, Inde) mais aussi, chose plus surprenante, l'Afrique<sup>38</sup>, le format différant peut-être pour des raisons de commercialisation<sup>39</sup>. Notre intérêt se tourne davantage vers les Amériques, aussi, seuls les *Grands Voyages* méritent ici une étude. Une trentaine de volumes sortent des presses de Francfort, dont un peu moins de la moitié entrent dans la catégorie des *Grands Voyages*. Treize volumes sont répertoriés par Bernadette Bucher<sup>40</sup>, tout comme par Michèle Duchet<sup>41</sup>, édités entre 1590 et 1634. Toutefois, un quatorzième volume peut s'inclure dans cette œuvre familiale : il s'agit de l'ouvrage illustré par Théodore de Bry l'année même de sa mort, qui reprend le texte traduit en latin de Bartolomé de Las Casas, la *Brevissima Relacion*. Les images figurant les propos du dominicain entrent dans la même problématique générale que nous nous posons autour de Théodore de Bry, et, nous le verrons, la manière dont le graveur a mis en image l'ouvrage se rapproche grandement de celle employée pour sa propre œuvre.

Notre propos concerne Théodore de Bry. Aussi, il convient de nous limiter à l'étude des six premiers volumes de la collection des *Grands Voyages*. Les autres volumes ont été publiés à partir de 1599 (pour les volumes VII et VIII)<sup>42</sup>, soit après la mort de notre protagoniste en mars 1598. Certes, il n'est pas aisé de déterminer la part de Théodore de Bry dans la préparation préliminaire aux volumes sortis des presses l'année suivant son décès, et l'on peut aisément imaginer que Théodore a bel et bien participé à la réalisation des gravures des volumes publiés post-mortem. Toutefois, en respectant les bornes chronologiques, notre étude s'arrête avec le volume VI, relatif à la découverte et la conquête du Pérou, édité en 1596<sup>43</sup>. Quels sont les thèmes des volumes publiés par ses soins ?

Les trois premiers volumes concernent chacun une région du Nouveau Monde, respectivement la Virginie, la Floride et enfin le Brésil. L'*Admiranda narratio* (1590) met en image un récit déjà publié en Angleterre par Sir Walter Raleigh, en 1585. Celui-ci narre, par la voix de Thomas Harriot<sup>44</sup>, « *la vie du wigwam chez les Algonquins, ou plus précisément des Pamlicos et Secotans, branche la plus méridionale des Algonquins.* »<sup>45</sup> Les aquarelles

---

<sup>38</sup> B. Bucher, *op. cit.*, p. 3.

<sup>39</sup> M. Duchet, « Le texte gravé de Théodore De Bry » in M. Duchet (s.d.), *L'Amérique de Théodore de Bry, une collection de voyages protestante du XVI<sup>e</sup> s. : quatre études iconographiques*, 1987, p. 15.

<sup>40</sup> B. Bucher, *op. cit.*, p. 4.

<sup>41</sup> M. Duchet, *op. cit.*, pp. 15-16.

<sup>42</sup> Se reporter à la *Description synthétique des planches des Grands Voyages*, in B. Bucher, *op. cit.*, pp. 239-251, et reproduite en annexe 1 du mémoire de Master I, sous le même titre.

<sup>43</sup> Consulter la Perspective de recherches, en fin d'ouvrage, pour poser les bases d'une étude problématisée des volumes suivants, p. 155.

<sup>44</sup> *Merveilleux et étrange rapport, toutesfois fidele, des commoditez qui se trouvent en Virginia, des façons des naturels habitans d'icelle, laquelle a esté nouvellement descouverte par les Anglois que Messire Richard Greinville Chevalier surintendant des mines d'estain, favorisé par la Royne d'Angleterre, et autorisé par ses lettres patentes (...). Traduit nouvellement d'anglois en françois.*

<sup>45</sup> M. Duchet, *op. cit.*, p. 16.

de l'Anglais John White, « qui représentent à la fois la faune, la flore et les figures indigènes »<sup>46</sup>, ont été gravées sur cuivre, et ont donc été perfectionnées. Des villages apparaissent de manière intégrale. Pour cette première rencontre avec le peuple amérindien, les Européens découvrent des êtres représentés à la manière de l'École de Fontainebleau, nobles dans leur stature et leur posture, bien proportionnés, souvent de face et de dos. Ils peuvent appréhender en détail les costumes, tatouages, et nombreuses parures portés par ce peuple. Une galerie de portrait semble transmettre un ordre hiérarchique de la société virginienne, « calqué sur la société européenne : les chefs, les prêtres, les nobles et le "commun" »<sup>47</sup>. Après ce travail qui apparaît ethnographique, De Bry a adjoint une série de portraits de Pictes, de manière à établir le lien entre les mœurs des anciens Bretons et celles des peuples outre-atlantiques. Il est possible que le graveur ait obtenu les aquarelles de White et le texte de Raleigh lors de son séjour en Angleterre vers 1587-1588<sup>48</sup>.

Les deux parties suivantes ont en commun qu'elles évoquent toutes les deux l'expérience de colonisation française de l'Amérique, du moins en partie. La *Brevis narratio* (1591) permet d'aborder la problématique de l'établissement français en Floride. Accompagnant le voyage du capitaine René Goulaine de Laudonnière en 1565, le Dieppois Jacques Le Moyne de Morgues « a fourni à De Bry des dessins "faits sur le vif". »<sup>49</sup> Le Liégeois s'est appuyé sur l'ouvrage publié par le capitaine de l'expédition, *l'Histoire notable de la Floride*, sorti des presses en 1586, ainsi que peuvent le prouver les similitudes dans le commentaire des planches et le texte originel. Par les nombreux échanges qui apparaissent, le graveur semble avoir été en mesure de dépeindre les us et coutumes des peuples floridiens, les différentes étapes de la vie chez les Timucuas et de leur manière de faire la guerre, la fête, la chasse, la politique... En 1592, un autre visage de ces peuples apparemment pacifiques, tout du moins accueillant avec les Européens, est dépeint. Au Brésil, deux narrateurs, Hans Staden, Hessois, et Jean de Léry, huguenot, prêtent texte et images (des bois gravés) au graveur pour présenter, non la tentative d'implantation française en terre brésilienne, mais une des coutumes les plus barbares aux yeux de la vieille Europe, l'anthropophagie. Les deux histoires ne sont pas réellement liées, étant donné que Staden se rend en Amérique par l'intermédiaire des Portugais et des Espagnols, durant les années 1549-1555, alors que Léry accompagne le Chevalier de Villegagnon en 1557, année de la parution du récit du premier protagoniste<sup>50</sup>. Le pasteur français publie, quant à lui, son récit en 1578. Ces épisodes sont chronologiquement antérieurs aux événements de Floride, bien

---

<sup>46</sup> *Ibid.* p. 15.

<sup>47</sup> B. Bucher, *op. cit.*, p. 17.

<sup>48</sup> P. Colman, *op. cit.*, p. 189.

<sup>49</sup> M. Duchet, *op. cit.*, p. 15.

<sup>50</sup> *Infra*, p. 35 et suiv.

que l'auteur des *Grands Voyages* les publie l'année suivante, probablement pour des raisons d'acquisition des sources<sup>51</sup>.

Les trois dernières parties concernées par notre étude, qui s'achève en 1598 avec la mort de l'initiateur du projet des *Grands Voyages*, regroupent un thème similaire : il s'agit, par un triptyque, de dresser une histoire des Indes occidentales, autrement dite Amérique, à travers l'œuvre du Milanais Jérôme Benzoni, en y incluant parfois d'autres auteurs, comme dans le cinquième volume. Les commentaires du pasteur français Urbain Chauveton permettent d'insister sur les éléments importants aux yeux des protestants. Dans la présentation de l'ouvrage, des changements sont radicaux : d'abord, De Bry cesse de mettre en images des récits de voyages<sup>52</sup>, pour dresser une histoire aussi complète que le permettent ses sources (ou sa volonté) de l'Amérique et de ses habitants, depuis la découverte et la conquête par les Espagnols. Progressivement, texte et image se dissocient. Alors qu'au début de son œuvre, le lien entre les deux éléments semblait naturel, voici que la distinction entre les deux devient plus visible : l'un n'ayant pas toujours de lien direct avec l'autre. En 1595, le Liégeois relate la découverte par Colomb et la conquête par les *conquistadores*, n'hésitant pas à montrer la cruauté de ces derniers, non seulement envers les peuples amérindiens, mais aussi envers les esclaves d'origine africaine<sup>53</sup>. Dès ce cinquième volume, il intègre ses deux fils aînés dans la réalisation, et leur nom apparaît. Son état de santé l'a peut-être poussé à préparer sa relève, pour achever le travail qu'il avait entamé ?

La dernière partie réalisée par De Bry se centre de nouveau sur un espace géographique, le Pérou, pour évoquer la conquête du peuple inca. Progressivement, l'œuvre du graveur tend à prendre une tournure engagée, et les attaques contre les premiers *conquistadores* apparaissent de plus en plus virulentes. Son engagement auprès de la cause protestante, dès les premières heures, permettent probablement d'expliquer cette prise de position anticatholique, car les Espagnols agissaient de manière violente, sous couvert de l'Eglise romaine.

Face à ce panel dressé de l'Amérique en cette fin de XVI<sup>e</sup> siècle, quels sont les apports à l'Europe relatifs à la représentation des peuples amérindiens par Théodore de Bry ? De confession protestante, en quoi l'appartenance à une religion différente de celle qui dominait en Europe et en Amérique permet-elle de présenter de manière distincte des événements tels que la conquête ou les tentatives de conversion ? Fort d'une richesse documentaire

---

<sup>51</sup> Cf. M. Duchet, *op. cit.*, p.

<sup>52</sup> B. Bucher, *op. cit.*, p. 19.

<sup>53</sup> M. Duchet, *op. cit.*, p. 15.

jamais égalée auparavant, quels sont les buts suivis par le Liégeois dans la compilation de toutes les images relatives au Nouveau Monde ? Enfin, les planches du graveur continuent à être régulièrement employées dans un sujet relatif aux Amériques<sup>54</sup>. Apparaissant aujourd'hui, de manière incontestable, une référence incontournable, quelle a été la portée de l'œuvre de De Bry auprès de ses contemporains ?

Afin d'amener une réponse à ces différentes questions, il convient d'abord d'aborder les faits historiques. Notre objet consiste donc à dresser l'Histoire générale telle qu'elle est aujourd'hui admise, par les nombreuses autorités scientifiques, de l'Amérique, depuis sa découverte aux tentatives d'établissements, en parallèle aux représentations qu'en a faites De Bry (première partie). Ainsi, si l'Histoire devait être modifiée par le protestant, la question des raisons mériterait davantage de réflexion. Ensuite, la deuxième partie permet d'aborder une thématique déjà amorcée dans le mémoire de Master I<sup>55</sup>, qui concerne la représentation des peuples d'Amérique. Une partie du mémoire précité est alors employée, mais avec l'apport de connaissances complémentaires, ainsi que le recentrage de la problématique dans celle, plus générale, posée ici. Certains éléments abordés en Master I se voient donc mis de côté, parce qu'ils ne correspondent pas au thème évoqué ici, alors que d'autres connaissent un développement plus poussé, comme c'est le cas pour l'histoire de Hans Staden, ou pour l'origine présumée des peuples d'Amérique. Enfin, la troisième et dernière partie s'intéresse aux motivations qui ont poussé l'auteur à se lancer dans une telle œuvre, ainsi que la portée de celle-ci. La mise en image de l'ouvrage de Las Casas fournit un exemple complet et précis de propagande pro-protestante, montrant une image cruelle des peuples européens venus en Amérique apporter la Bonne nouvelle, en particulier les catholiques.

L'utilisation des nombreuses images de De Bry ne peut s'effectuer de manière chronologique, suivant l'ordre des publications, mais plutôt de manière thématique. Aussi, il n'est pas de notre propos de dresser une étude exhaustive de chacune des planches gravées par le Liégeois, mais d'établir un lien idéologique entre elles. Il semble en effet que De Bry ait poursuivi une ligne directrice depuis la publication du premier volume, jusqu'aux derniers volumes parus de son vivant.

La question de l'appellation des peuples d'Amérique reste sujette à controverse. Dans les lectures que nous avons effectuées, les termes d'Indiens et d'Amérindiens sont souvent placés sur un pied d'égalité. Il semblerait que les livres plus anciens (avant les années 1985)

---

<sup>54</sup> De nombreuses images sont mises en ligne sur les sites Internet relatifs à Colomb ou aux conquêtes de l'Amérique, de même que dans les manuels scolaires.

<sup>55</sup> G. Wallerick, *Les Visages des populations amérindiennes à travers l'œuvre de Théodore de Bry : la création d'un mythe*, soutenu en juin 2005.

utilisaient davantage le terme d'Indiens<sup>56</sup> (la majuscule apparaît aussi souvent qu'elle disparaît...), alors que les ouvrages postérieurs pencheraient vers Amérindiens<sup>57</sup> (même remarque pour la majuscule). Les revendications auxquelles les populations amérindiennes se sont livrées nous poussent à utiliser plus aisément la terminologie d'Amérindiens. En effet, le peuple amérindien a rappelé l'ethnocide dont il a été victime, rejetant par la même l'appellation d'Indiens. Cette désignation datait de la découverte de l'Amérique, Colomb étant convaincu d'avoir mis les pieds sur les côtes de l'Inde, via une route nouvelle. La confusion entre les Indiens d'Amérique et les Indiens d'Asie n'était que trop fréquente, et les tribus d'Amérique ont voulu préciser leur identité devant ce lapsus. La notion d'indigène pourrait aussi convenir, ainsi que certains Américanistes l'emploient<sup>58</sup>.

Aussi, le terme d'Amérindiens convient-il mieux pour évoquer ces populations, même si « Indiens » pourrait être utilisé, en fonction des circonstances. Les appellations employées au XVI<sup>e</sup> s. sont, quant à elles, à proscrire, qu'ils s'agisse des « *naturels* » ou des « *sauvages* », parce que trop chargées de connotation de supériorité ou d'infériorité.

---

<sup>56</sup> Avec des auteurs tels que G. Chinard, Ch.-A. Julien, T. Todorov, C. Fohlen, N. Wachtel, S. Gruzinski, Ph. Jacquin...

<sup>57</sup> Pour des auteurs tels que F. Lestringant, M. Duchet, M. Graulich...

<sup>58</sup> J. Baschet, « Chiapas 2001, la paix manquée. La marche de la dignité indigène et la reconnaissance frustrée des droits des peuples indigènes », in *Journal de la Société des Américanistes*, 2001, tome 87, pp. 363-375.

## PREMIERE PARTIE :

# L'HISTOIRE DE LA DECOUVERTE DE L'AMERIQUE SELON THEODORE DE BRY

*« Notre monde vient d'en trouver un autre (et qui peut affirmer que c'est le dernier, puisque les démons, les sibylles et nous-mêmes avons ignoré celui-ci jusqu'à aujourd'hui ?), aussi grand rempli et fourni que lui, toutefois si nouveau et si enfant qu'on lui apprend encore son a, b, c . »<sup>59</sup>*

---

<sup>59</sup> Montaigne, *Essais*, Livre III, Chapitre VI (écrit entre 1585 et 1588).

Dès l'année 1590, Théodore de Bry, le Liégeois, sort des presses de Francfort le premier volume des *Grands Voyages*, qui lance ainsi la parution de nombreux ouvrages relatifs à l'Amérique et aux peuples d'Amérique. Dans l'imaginaire de l'époque, pour les Européens de la Renaissance, le nouveau continent découvert par Christophe Colomb apparaît comme une terre lointaine, sur laquelle vivent des êtres étranges, mythiques, que seuls certains privilégiés ont eu l'occasion de rencontrer. De ces contacts fleurissent, en cette fin de XVI<sup>e</sup> s., une quantité toujours croissante de récits les évoquant. A la différence de ces derniers, De Bry a voulu « montrer » réellement les Indiens aux Européens. Pour se faire, il utilise le procédé graphique dans lequel il est passé maître, après avoir été orfèvre<sup>60</sup> : la gravure sur cuivre. Deux types de sources lui permettent de mener à bien son projet : d'abord les quelques rares gravures ou dessins effectués sur place ou au retour des voyageurs, qu'il parvient à réunir pour lui servir de modèles, mais surtout des récits de voyageurs qu'il met en image. Il apprend ainsi les événements vécus en Amérique par les Amérindiens ainsi que par les Européens qui tentent de s'octroyer une partie des terres nouvellement découvertes. Une première question se trouve ainsi relevée : le graveur se contente-t-il de mettre en image un texte, qu'il traduit en latin, allemand, français ou anglais<sup>61</sup> ou exerce-t-il son art en y ajoutant sa propre sensibilité ? Autrement dit, quelle est la part, dans chacune des planches publiées, de réalité historique et de prosélytisme ? Théodore de Bry, de confession protestante, est-il parvenu à rester neutre dans son travail ou a-t-il voulu, volontairement ou non, montrer des éléments qu'il jugeait plus importants que d'autres ? A-t-il mis en exergue certains moments de la rencontre de deux nations que tout oppose ? A partir de l'analyse de certaines images produites par le graveur liégeois, il nous est possible de répondre à ces questions. Dans le cadre d'une histoire qui a pu être modifiée par une vision emprunte de protestantisme, deux moments nous paraissent fondamentaux dans l'analyse qui va suivre. D'abord, nous nous intéressons à la manière dont les Européens ont réagi face à la rencontre d'une nouvelle terre, similaire dans son aspect général à l'Eden que les chrétiens recherchent depuis l'annonce de l'Apocalypse, voire depuis la Chute, mais en même temps si différent parce que peuplée de gens alors inconnus dans la tradition biblique. Ensuite, il nous convient d'appréhender l'exemple d'une tentative de relation plus poussée avec les peuples en présence en Amérique, à partir des Français en terre outre-atlantique, qui ont tenté à deux reprises de prendre possession d'un espace, mais sans succès. Pour chacun de ces thèmes, nous nous interrogeons sur la manière dont Théodore de Bry a mis en image un texte, une partie d'un récit, et de quelle façon il est parvenu à transcrire une représentation de l'Histoire.

---

<sup>60</sup> P. Colman, *op. cit.*, p. 190.

<sup>61</sup> Il s'agit ici des quatre langues de parution du premier volume des *Grands Voyages*.

## I- LA REPRESENTATION DU NOUVEAU MONDE

Les *Grands Voyages*, nous l'avons indiqué en introduction, concernent les terres nouvellement découvertes près d'un siècle plus tôt, par l'ancien monde. L'Amérique, dans laquelle le graveur liégeois Théodore de Bry n'a jamais voyagé, doit peupler les planches de ces volumes. Quelles sont les sources qu'il a pu utiliser pour se représenter les paysages et décors entourant les personnages qu'il met en scène ? De quelle manière a-t-il intégré les peuples d'Amérique dans le mouvement du monde organisé par l'Europe ? Avant tout, ce nouvel espace a-t-il réellement été découvert par les Espagnols ? Ensuite, de quelle manière l'obédience religieuse de Théodore de Bry a-t-elle influencé sa représentation de l'Amérique et de ses habitants ?

### A- La découverte d'une nouvelle terre ?

La première mention faite des peuples d'Amérique du Nord nous vient des *Sagas* diffusées par les Vikings<sup>62</sup>.

*« Karlsefni et ses hommes s'étaient maintenant rendu compte que bien que la terre fût excellente ils ne pourraient jamais y vivre en toute sécurité, sans craindre les gens qui l'habitaient déjà. Ils se préparèrent donc à quitter les lieux et à rentrer chez eux. »*<sup>63</sup>

Cette vision des populations amérindiennes montre que les Vikings ne présentent qu'un faible intérêt aux premiers occupants du continent qui vient d'être « découvert » par des Européens. Le terme même de découverte est imparfait, car celle-ci concernerait le premier peuple qui s'y serait rendu. Or, d'après les recherches des historiens et géographes, durant la période glaciaire datant de quinze à dix mille années avant J.-C., des peuples venus d'Asie ont eu la possibilité de traverser le détroit de Béring, qui sépare l'Asie de l'Amérique<sup>64</sup>. Dès lors, ces peuples se sont installés sur ce dernier continent. Ce seraient donc ces peuples, pour lesquels les renseignements ne sont encore qu'épars, qui seraient les « découvreurs » du continent américain, et non les Vikings (fin du X<sup>e</sup> s.), ni même Christophe Colomb (1492). Il existe peu de représentations des indigènes, ce qui explique que peu de royaumes médiévaux aient eu vent de cette rencontre, même si, pour la plupart particulièrement pieux (le christianisme domine alors l'Europe), ils croyaient en l'existence d'un Eden terrestre<sup>65</sup>, dont la localisation variait. Les populations de l'époque moderne se

---

<sup>62</sup> En 1964, le président des Etats Unis, Lyndon B. Johnson accorde à Leiv Eriksson, avec l'approbation unanime du Congrès, le titre de premier Européen à avoir foulé le sol du Nouveau Monde.

<sup>63</sup> M. Gravier, *Saga d'Eric le Rouge – Le récit des Goenlandais*, 1955.

<sup>64</sup> *Infra*, p. 60.

<sup>65</sup> *Infra*, p. 19 et suiv.

lancent à la recherche de l'Atlantide, et leur quête est nourrie des nombreux récits de marins, parmi lesquels certains auraient probablement déformé la *Saga des Vikings*, pour ce qui concerne le Vinland. Ces expéditions vikings marquent cependant le continent américain. Des objets y ont été retrouvés<sup>66</sup>, un enfant y est né, il s'agirait du premier Européen né en Amérique du Nord (Sorri, fils de l'Islandais Thorfinn Karlsefni). Cette naissance a eu lieu suite à la troisième expédition nordique, pour établir un comptoir islandais au Vinland<sup>67</sup>. Les rencontres avec la population autochtone ont été relativement amicales, tout au moins cordiales, permettant par exemple, d'acheter des fourrures. Rapidement cependant, ces relations deviennent plus hostiles<sup>68</sup>, entraînant batailles et mort d'au moins un Viking, Thorvald Eriksson, qui s'exclame, en retirant la flèche indienne qu'il avait reçue dans le ventre :

*« Il y a de la graisse autour de mon ventre ! Nous avons trouvé un beau pays regorgeant de fruits, mais on ne nous laissera guère en profiter. »<sup>69</sup>*

Quelques siècles plus tard, le réputé découvreur de l'Amérique, Christophe Colomb, reste convaincu jusque sa mort qu'il n'avait pas découvert un continent nouveau, mais la route par l'Ouest pour se rendre en Inde. Voilà pourquoi l'appellation *Indes Occidentales* demeure pendant des décennies pour évoquer l'Amérique. C'est Amérigo Vespucci, dont les voyages font suite à ceux de Colomb au début du XVI<sup>e</sup> siècle, qui permet à l'Europe de prendre conscience de l'ampleur de la découverte. La description des habitants de ce Nouveau Monde, terminologie assez rapidement adoptée au XVI<sup>e</sup> s., est alors teintée d'émerveillement :

*« Ce sont gens très beaux. Leurs cheveux ne sont pas crépus, mais lisses et gros comme les crins du cheval. Ils ont tous le front et la tête très larges, plus qu'aucune race que j'aie vue jusqu'ici, et les yeux très beaux et non petits ; aucun d'eux n'est brun foncé mais bien de la couleur des Canariens [...], ils ont tous semblablement les jambes très droites et le ventre plat, très bien fait. »<sup>70</sup>*

La beauté des habitants de l'Amérique ne fait aucun doute, Colomb rappelle très souvent que ces populations sont bien faites, belles... L'éloge de la beauté physique se double d'une nature agréable, complaisante : *« les récoltes ne souffrent d'aucun dommage ; l'on ne craint jamais les mauvaises herbes ; tout pousse à merveille et rien que des herbes comestibles pour l'homme ou ses animaux domestiques. »<sup>71</sup>* Ces descriptions si élogieuses

---

<sup>66</sup> Th. Gomez, *L'Invention de l'Amérique*, p. 24.

<sup>67</sup> *Ibid.* p. 27.

<sup>68</sup> *Ibid.* p. 28.

<sup>69</sup> *Saga des Groenlandais*.

<sup>70</sup> C. Colomb, *Journal de bord*, 2002, Samedi 13 octobre 1492.

<sup>71</sup> *Ibid.*

de la nature et des hommes vivant dans ces régions empruntent un vocabulaire précieux, un discours et de nombreuses références à Pline l'Ancien et son Histoire naturelle, semblant annoncer le Paradis terrestre tant recherché<sup>72</sup>. Mais les remarques concernant l'intellect de ces personnes en modifient la perception. En effet, Colomb précise, dès le 12 octobre, lors de la première rencontre avec ces peuples, qu'ils lui paraissent « *bons serviteurs et industriels, parce que je vois que très vite ils répètent tout ce que je leur ai dit, et je crois qu'aisément, ils se feraient chrétiens, car il m'a paru qu'ils n'étaient d'aucune secte.* »<sup>73</sup>

En réponse à cette vision paradisiaque, un autre explorateur, Pietro Martire, offre une description qui contraste avec celle de Colomb :

« *Il n'est personne qui les voie sans que ses entrailles frémissent d'horreur, tant la nature et leur cruauté leur ont donné un aspect repoussant et infernal. Je l'affirme d'après ce que j'ai vu et, avec moi, tous ceux qui ont couru à Madrid pour les examiner.* »<sup>74</sup>

Aux yeux de cet Espagnol, les Indiens des Caraïbes ne sont que des hommes cruels, belliqueux, mangeurs d'enfants, de femmes, anthropophages. Il compare ici des Indiens amenés en Espagne, l'année suivant leur venue avec Colomb. La différence entre les deux groupes est grande, le second présentant des Indiens plus sauvages, en apparence plus dangereux, assimilables à des monstres. Cette vision est véhiculée dans les larges sphères des érudits d'Europe<sup>75</sup>, de l'Espagne à Rome, voire au-delà.

Le « nouveau monde », découvert officiellement en 1492 par l'Europe dite développée, consiste avant tout en un monde nouveau. Par nouveau, il faut entendre différent de l'Europe et de ce que les Européens étaient habitués à rencontrer dans les continents voisins. Les découvreurs, Espagnols et, de surcroît, catholiques, trouvent ainsi une nouvelle terre sur laquelle la religion catholique ne semblerait pas mise à mal par une autre religion, quelle qu'elle soit. Un monde différent, donc, sur bien des points de vue : les distinctions concernent aussi bien la botanique<sup>76</sup> que les paysages, mais aussi les mœurs, les us et coutumes des personnes y vivant... L'Europe commence à se sentir à l'étroit, les conflits entre les Etats, désireux de voir leur puissance s'accroître, minent les relations interétatiques. Qu'il s'agisse des royaumes de France, d'Angleterre, d'Espagne, du Portugal

---

<sup>72</sup> Cf. note 65.

<sup>73</sup> *Ibid.*, 12 octobre 1492.

<sup>74</sup> P. Martire, *Décades*, 1516, cité in J. Heers, *La découverte de l'Amérique*, p. 69.

<sup>75</sup> *Ibid.*

<sup>76</sup> T. Hoquet, « La Nouveauté de Nouveau Monde du point de vue de l'histoire naturelle », *CROMOHS*, 10, 2005, pp. 1-14.

ou des Provinces-Unies, chacun veut obtenir davantage d'importance que son voisin, et celle-ci suggère posséder un territoire plus grand. Aussi, la découverte puis la conquête progressive des territoires les plus éloignés possibles, et inconnus jusqu'alors de l'Europe, exacerbent les rivalités. Les espaces au Nord de l'Europe suivis de l'Afrique, et pour terminer de l'Amérique subissent les assauts répétés de ces découvreurs. Les nations d'Europe donnent ainsi naissance à des générations de marins qui poussent les limites de l'œkoumène toujours plus loin. Ces voyages, qui plaisent à une quantité d'érudits toujours croissante, connaissent une réputation telle que les vocations se multiplient. C'est dans ce contexte que Christophe Colomb permet à son projet de grandir. Mais comment les contemporains s'imaginaient-ils ce monde ?

### **1- De la recherche à la découverte de l'Eden tant désiré ?**

Dans l'imaginaire collectif, particulièrement pieux en cette période de l'Histoire, la croyance qui s'était depuis longtemps répandue était que « *le Paradis n'avait plus de séjour sur Terre depuis la Chute, sauf à contredire ouvertement les Ecritures.* »<sup>77</sup> Aussi, la représentation très conventionnelle des parents de l'Humanité, Adam et Eve, telle que la réalise Théodore de Bry (Pl. I, 0), s'appuie avant tout sur les critères esthétiques de la Renaissance. Au lieu de donner un visage stéréotypé à ces personnages bibliques, comme ce fut longtemps le cas avant la Renaissance, le Liégeois les humanise<sup>78</sup>. Première image du premier volume consacré aux peuples d'Amérique, avant même le frontispice, le lecteur découvre en premier chef une scène qui lui est bien connue : homme et femme nus, sur le point de commettre « l'irréparable ». La scène du premier plan permet d'appréhender Adam et Eve avant la Chute, alors qu'Elle est sur le point de se réaliser. L'arbre sacré occupe la partie centrale de l'image, la femme cueille le fruit défendu, alors qu'un serpent au corps de diablotin s'intercale physiquement entre les deux protagonistes. Quatre animaux entourent le couple, avec, de gauche à droite, le lynx, le lion, le rat et le lapin, montrant la vie en harmonie des animaux sauvages (les deux premiers) et domestiques (les deux derniers)<sup>79</sup>. A l'arrière-plan, les scènes de souffrance de la vie de labeur de l'homme, à droite, et du don de la vie pour la femme, à gauche, évoquent le monde après la Chute. De Bry marque ici sa volonté « *d'inscrire l'existence de l'Amérindien et des terres nouvellement découvertes dans le schéma biblique de l'origine commune de l'humanité (théorie monogénétique) et de rentre*

---

<sup>77</sup> F. Lestringant, *L'Expérience huguenote...*, p. 201.

<sup>78</sup> V. Bücken, « Théodore de Bry et Joos van Winghe à Francfort. » in *Art&Fact* n° 15, 1996, p. 109 : Il semblerait que Joos van Winghe ait fourni le « *dessin préparatoire à la gravure placée en regard de l'avertissement au lecteur qui introduit la série de planches documentaires sur le peuple et les coutumes de Virginie. La gravure [est d'ailleurs] signée Iodocus a Winghe in., Théodore de Bry fe.* », ce qui laisse transparaître la relation entre les deux personnages.

<sup>79</sup> Th. de Bry, *Le Théâtre du Nouveau Monde*, p. 135-136.

*compte [...] de la diversité des cultures.* »<sup>80</sup> Aussi, descendants d'Adam, les peuples d'Amérique sont dotés d'intelligence<sup>81</sup> et d'une âme. L'auteur établit clairement un lien entre les fondateurs de l'humanité et les peuples qui vont se découvrir sous les yeux des lecteurs au fur et à mesure des pages gravées<sup>82</sup>. Le Mal rôde donc aussi en Amérique, comme l'indique le diabolin féminisé. De quelle manière cette pensée marquait-elle les conquérants de ce monde nouveau ? D'abord, certains des voyageurs établissent la certitude selon laquelle la terre de Floride aurait admis « *une sorte de retour à l'état originel de l'humanité* »<sup>83</sup>, permettant par la même de s'enrichir. Il est donc tout à fait naturel de rechercher ce qui rapproche le nouveau territoire en cours de conquête à l'Eden. D'après l'*Apocalypse* de l'apôtre Jean, l'Eden devrait permettre un rapprochement avec Dieu par l'intermédiaire de la Jérusalem terrestre, portail vers la Jérusalem céleste<sup>84</sup>. Or, les huguenots qui arrivent à proximité de l'Amérique ne voient qu'une succession de fleuves. Ils cherchent donc à découvrir le Jourdain, fleuve divin par excellence :

*« C'est en ce lieu que se trouve, à mon sens, la rivière du Jourdain dont l'on a tant parlé : elle est fort belle et le pays convenable pour vivre à l'aise et pour nombre de choses encore qu'il serait trop long d'écrire. »*<sup>85</sup>

D'après Suzanne Lussagnet<sup>86</sup>, les légendes d'une rivière miraculeuse du Jourdain et d'une légendaire Fontaine de Jouvence avaient été véhiculées par les Espagnols, notamment Escalante Fontaneda, Herrera ou Gomara : après avoir cherché sur l'île d'Haïti, leur dessein se serait orienté vers la Floride<sup>87</sup>, d'où une confrontation entre les nations européennes, à la quête du même objet mythique.

Mais le monde nouvellement mis au jour n'apparaît pas tout de suite vierge aux yeux des Européens, qui, ainsi que le précise Gilbert Chinard, « *apportaient avec eux des idées toutes faites, des craintes et des rêves.* »<sup>88</sup> Il va même jusqu'à ajouter que ces idées immigrées en Amérique n'ont pas changé depuis la création du monde<sup>89</sup>. Les actions menées par les Français en Floride semblent trouver une explication chez cet auteur, qui développe l'argument selon lequel les navigateurs auraient « *rêvé d'îles enchantées et fortunées, où la terre produisait sans travail et sans efforts les fruits nécessaires à la subsistance de l'homme et où, les intempéries inconnues, les humains vivaient comme des*

---

<sup>80</sup> B. Bucher, *La Sauvage aux seins pendants*, p. 64.

<sup>81</sup> Commentaire accompagnant la planche I, 00, cité *Ibid.*

<sup>82</sup> Cette notion de l'origine du peuple d'Amérique est développée plus loin, p. 61 et suiv..

<sup>83</sup> F. Lestringant, *op. cit.*, p. 205.

<sup>84</sup> *La Bible*, Apocalypse, Chap. XXI.

<sup>85</sup> Ribault, in S. Lussagnet, *Les Français en Amérique...*, p. 24.

<sup>86</sup> S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 65, note 3.

<sup>87</sup> *Ibid.*

<sup>88</sup> G. Chinard, *Les Réfugiés huguenots en Amérique*, 1925, p. X.

<sup>89</sup> *Ibid.*

*dieux.* »<sup>90</sup> Ribault lui-même se targuait de vanter les atouts nombreux de la Floride<sup>91</sup>, dans tous les domaines, notamment en comparaison avec la vieille Europe, située à une latitude similaire : fertilité de la terre, douceur des températures diurnes et nocturnes ainsi que des précipitations, agréable variété des paysages<sup>92</sup>... Cette emphase, qui existe depuis la « découverte », montre l'intérêt porté à ces terres nouvelles, dans lesquelles un grand nombre d'espoirs semble être investi. Mais les peurs héritées du Moyen Age troublent quelque peu cette vision paradisiaque, transmise par De Bry dans l'Europe de la Renaissance. Les suites virginiennes<sup>93</sup>, par exemple, permettent d'aborder des peuples qui apparaissent hiérarchisés, structurés de manière très précise, mais aussi soumis à la domination de la civilisation européenne. Il s'agit pourtant bien d'une vision édénique de ces peuples, ainsi que de leur paysage<sup>94</sup>. Mais certaines gravures apportent une peur plus grande chez le lecteur, comme celles évoquant « *l'irruption des crocodiles nilotiques* »<sup>95</sup>, en réalité des alligators de Floride, tellement énormes qu'il faut six Indiens pour leur empaler un pic dans la gueule<sup>96</sup>. Même mort, il est toujours tenu en joue par l'un des Amérindiens, bandant son arc, pour éviter un massacre. Cette comparaison entre le binôme constitué de l'Égypte et de la terre promise de Canaan ainsi que l'Amérique a été brillamment effectuée par Frank Lestringant<sup>97</sup>, qui n'hésite pas à évoquer un Cortès-Moïse, une Floride-Canaan, et une Europe-Égypte. Il est vrai que, tout comme les Hébreux de l'Ancien Testament, les huguenots ont cherché une terre de refuge, en Amérique.

Toutefois, la représentation de l'espace américain se double souvent d'un certain nombre d'animaux qui n'existaient que dans l'imaginaire de leur auteur.

## **2- Les monstres dans l'imaginaire collectif**

A ces mythes édéniques se joignent tous les monstres chimériques qui peuplaient déjà le bestiaire médiéval, combinant le fantastique et le millénarisme. La présence d'animaux monstrueux dans les gravures de Théodore de Bry n'a donc rien d'exceptionnel, car ce type de représentations, plus ou moins stéréotypées, était assez fréquent pour l'époque qui nous concerne. La recherche de l'Éden s'accompagne des multiples images associées aux recherches précédentes. Ainsi, les Européens s'attendent à trouver « *Blemmye sans tête*,

---

<sup>90</sup> *Ibid.*

<sup>91</sup> Ribault, in S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 207.

<sup>92</sup> *Ibid.*

<sup>93</sup> Cf. G. Wallerick, *op. cit.*, p. 9 et suiv.

<sup>94</sup> F. Lestringant, *op. cit.*, p. 208.

<sup>95</sup> *Ibid.*

<sup>96</sup> Planche II, 26.

<sup>97</sup> F. Lestringant, *op. cit.*, Chap. IX, p. 191 et suiv.

*Sciapode au pied unique et Cyclope*<sup>98</sup>, [ou encore] *des cynocéphales*. »<sup>99</sup> La transmission de ces images et de ces idées est en partie imputée à l'ouvrage de Marco Polo, le *Devisement du monde*, extrait du *Livre des Merveilles*, publié vers 1410-1412. Cette œuvre a été copiée, compilée, voire plagiée, par de nombreux auteurs de la Renaissance, et certains, comme Hartmann Schedel<sup>100</sup>, établissent un lien entre ces monstres et le Déluge. Les peurs des Européens de la Renaissance s'appuyaient sur des événements d'ordre religieux, tous issus de la *Bible*<sup>101</sup>. Le Déluge semble présenter aux yeux des chrétiens, quelle que soit leur confession, une rupture fondamentale. Aussi, il n'est pas étonnant de la part de De Bry d'inclure, dès le deuxième volume, une gravure relative à cet événement fondateur. Toutefois, ces animaux extraordinaires apparaissent de manière ponctuelle. D'abord, ils ne peuplent pas les premières images, qui tentent de se limiter aux peuples d'Amérique. En effet, ce qui doit attirer l'attention du lecteur se doit d'être différent de ce qui a déjà été observé. Aussi, De Bry ne représente pas les animaux issus du folklore, dirait-on aujourd'hui, médiéval, sauf à quelques exceptions près, notamment dans la mer ou l'Océan. Cet espace d'incertitude reste d'ailleurs l'endroit de prédilection de l'intégration de ces animaux chimériques, probablement en raison du fait que les connaissances de l'époque sur les animaux océaniques relevaient davantage de récits homériques<sup>102</sup> que de recherches scientifiques à proprement dites. Lorsque De Bry dépeint la vie des Amérindiens, aucun animal extraordinaire ne fait son apparition, hormis les alligators géants. Il faut tout de même considérer une image, tout à fait particulière : la planche III, 27, qui représente *l'enfer des Brésiliens*, ou *Les Brésiliens persécutés par des démons*.

Les déceptions issues de cette dernière image contredisent alors les idées de la Renaissance, qui voulaient que l'Amérique fût l'Atlantide tant convoitée. D'après Giuliano Gliozzi, qui développe un chapitre complet sur les relations entre l'Amérique et l'Atlantide<sup>103</sup>, « *Japhet envoya dans cette région de l'Atlantide, c'est-à-dire du Nouveau Monde, qui est plus proche du territoire de Cham (Afrique) ceux qui la peuplèrent, appelés pour cela Atlantide.* »<sup>104</sup> Aussi, l'Amérique semble, pendant un temps du moins, avoir été considérée comme l'Atlantide, cette terre tout autant recherchée que l'Eden. L'intervention de Japhet, en

<sup>98</sup> Ch. Deluz, « Le Livre de Mandeville, un livre qui fit merveille », *Notre Histoire Télérama – Explorations, cartographies et légendes : les terres imaginaires*, n°233, p. 32.

<sup>99</sup> *Ibid.* p. 34.

<sup>100</sup> *Chronique universelle*, Nuremberg, 1493, cité in F. Lestringant, « Les dernières terres merveilleuses : jeux de cartes », in *Notre Histoire Télérama – Explorations, cartographies et légendes : les terres imaginaires*, n°233, p. 35.

<sup>101</sup> J. Delumeau, *La Peur en Occident*, p. 262, précise les livres prophétiques concernés : Isaïe (LIV et LV), Ezéchiel (XL-XLVIII), Daniel (II et VII).

<sup>102</sup> H. Staden, *Nus, féroces et anthropophages*, 2005, p. 39 : Des voyageurs, comme Hans Staden, mis en image par De Bry, racontent la venue de nombreux poissons ailés, si nombreux qu'ils s'échouent sur le pont, comme pour permettre aux Européens de se nourrir.

<sup>103</sup> G. Gliozzi, *Adam et le Nouveau Monde – La naissance de l'anthropologie comme idéologie coloniale : des généalogies bibliques aux théories raciales (1500-1700)*, 2000, p. 155-209.

<sup>104</sup> G. Gliozzi, *op. cit.*, p. 32. (c'est nous qui soulignons).

opposition à Cham, soulève une question qui est développée ultérieurement<sup>105</sup>, relative à l'origine de ces personnages rencontrés dans des terres inconnues. En quoi ces personnes, dans l'ignorance la plus totale de tout ce qui est relatif à la religion chrétienne, peuvent-elles être appelées des créatures de Dieu, qui seraient amenées à gagner le Paradis ?

De même, les récits des voyageurs vers les terres nouvelles transportent cette même dichotomie : paradis terrestre et rencontre de « *monstres, géants et animaux fantastiques* »<sup>106</sup> issus des vitraux médiévaux. Par exemple, les textes relatifs à l'Amérique évoquent sa légendaire richesse : les voyageurs

« rapportèrent les légendes de villes dont les pavés étaient d'or et où les pierres précieuses couvraient le lit des ruisseaux. Partout la terre produisait sans travail les fruits les plus délicieux ; partout ils rencontraient des "sauvages" doux et paisibles qui, au lieu de se courber sur le sol et de le cultiver péniblement, erraient dans les forêts et passaient des journées entières étendus dans un hamac, heureux et somnolents. Les Indiens n'avaient, croyaient-ils d'abord, ni chefs, ni forme de gouvernement, ni religion, ni prêtres. Ils vivaient heureux, libres et nus [...]. »<sup>107</sup>

Les premières impressions marquent les esprits, surtout qu'elles semblent présenter une terre vierge de toute contrainte, tant climatique que politique. Les hommes, ou du moins les êtres, qui y sont présents apparaissent heureux, loin d'être épuisés par une dure vie de labeur.

### **3- La mise en image de cette nouvelle terre**

Comme la connaissance du monde s'était longtemps appuyée sur les descriptions connues par la *Bible*<sup>108</sup>, les hommes de la Renaissance restaient dans le doute lorsqu'ils prenaient la mer. La platitude de la Terre avait été abandonnée<sup>109</sup> depuis plus longtemps que l'on l'avait cru, les premiers historiens de la découverte considérant que Colomb croyait en une Terre plate, ce qui est faux. En revanche, la vision tripartite de la Terre a mis davantage de temps pour disparaître. En effet, depuis de nombreux siècles, probablement avant le Moyen Age même, les cartographes persistaient à représenter la Terre selon le principe du « T dans l'O », qui consistait à inscrire les trois continents connus (Afrique, Europe et Asie) dans un ovale, représentant le monde tel qu'imaginé, ou du moins tel que perçu : « *Dans ce O est inscrit un T, la barre horizontale étant formée par le Nil et le Tanais ou Don qui sépare l'Asie de l'Europe ; la barre verticale ou mer Méditerranée sépare l'Europe de l'Afrique. C'est*

---

<sup>105</sup> *Infra* p. 57 et suiv.

<sup>106</sup> G. Chinard, *op. cit.*, p. XII.

<sup>107</sup> *Ibid.* p. XII-XIII.

<sup>108</sup> M. Cassan et M.-L. Pelus-Kaplan, *op. cit.*, p. 137.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 140 : Notamment avec la redécouverte des connaissances d'Aristote ou de Ptolémée.

une représentation qui a la caution biblique. »<sup>110</sup> Les exemples des cartes de Gossuin de Metz<sup>111</sup> ou du géographe arabe du XII<sup>e</sup> s. Al-Idrisi<sup>112</sup> le prouvent : quelle que soit la confession, le principe du « T dans l'O » reste appliqué. L'Amérique agrandit cet oekoumène. Une autre vieille idée avait déjà été abandonnée à l'époque de Théodore de Bry, grâce notamment aux découvertes relatives au continent américain : l'inhabitabilité de la zone torride, énoncée au V<sup>e</sup> s. avant notre ère, par Parménide<sup>113</sup>, qui est critiquée par l'Espagnol Pedro Ciruelo et le Polonais Johannes Glogoviensis<sup>114</sup>. Alors que le XV<sup>e</sup> siècle fut le siècle des découvertes, le XVI<sup>e</sup> siècle devient celui de l'appropriation de celles-ci, permettant d'approfondir la connaissance d'abord du littoral, puis, progressivement, de l'intérieur des terres nouvelles. Le corollaire de ces visites devient de surcroît la description des espaces vierges d'occupation européenne<sup>115</sup>.

Les connaissances commencent progressivement à se diversifier et par conséquent à s'affiner. En effet, la publication plus régulière au cours de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> s. aboutit à une croissance des sources d'érudition relatives au monde nouveau<sup>116</sup>. Tout d'abord, les cartes représentant les espaces visités restent en mouvement. En effet, il n'est pas possible de dresser un tracé précis d'un lieu, car il est susceptible d'évoluer en fonction des différents voyages qui se succèdent dans cette partie du monde. Aussi, les rapports concernant les découvertes effectuées presque au jour le jour se doivent d'être intégrés au fur et à mesure de leur arrivée<sup>117</sup>, d'où une course au « scoop », avec bien souvent un léger retard quant à la prise en compte de celui-ci, notamment lorsque le pouvoir royal se porte garant de l'expédition<sup>118</sup>. Toutefois, rien ne remplace la mémoire humaine ! De manière à s'approprier de la façon la plus précise que possible les terres nouvellement mises à jour, les Européens apportent des spécimens de leurs découvertes : qu'il s'agisse d'échantillons botaniques<sup>119</sup>, d'animaux exotiques vivants<sup>120</sup> ou même l'importation d'indigènes, comme

---

<sup>110</sup> *Ibid.*

<sup>111</sup> Moine de l'abbaye de Saint Arnoult, auteur du poème encyclopédique sur l'*Image du Monde*, au XIII<sup>e</sup> s.

<sup>112</sup> Arabe originaire d'Al Andalus, *Abu Abdallah Muhammad Ibn Muhammad Ibn Abdallah Ibn Idriss al-Qurtubi al-Hassani* (~1100-1165), connu aussi sous le nom latin de Dreses, a vécu à la cour de Roger II de Sicile et a écrit le *Kitâb Nuzhat MusAtâq ou Kitâb Rudjâr (Livre de Roger)*, en 1154, divisant le monde en zones géographiques, chacune étant décrite.

<sup>113</sup> *Ibid.* Il évoque deux zones non habitables, les zones polaires, en raison d'un froid trop important, et la zone torride (équatoriale), pour la raison inverse, s'appuyant donc sur un déterminisme climatique.

<sup>114</sup> *Ibid.* Dans deux éditions du *Traité de la sphère*, respectivement en 1498 et en 1506.

<sup>115</sup> *Ibid.* p. 141 : « La chorographie occupe dès lors une place grandissante dans les écrits géographiques. »

<sup>116</sup> *Ibid.* p. 144-145.

<sup>117</sup> *Ibid.* p. 144.

<sup>118</sup> Il est évident que, dans ce cadre-là, les découvertes sont prioritairement connues par le pouvoir et sa Cour, puis seulement elles peuvent être véhiculées.

<sup>119</sup> *Ibid.* p. 145 : « Au XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s., vingt fois plus de plantes sont importées en Europe que durant les deux siècles précédents [qu'il s'agisse du] tabac [ou du] cacao. »

<sup>120</sup> D'après G. Gil et C. Varela, *Cartas de particulares a Colon y Relaciones coetanas*, 1984, p. 28 et 31, cité in J. Heers, *La découverte de l'Amérique*, 1991, p. 61 : « Ils rapportèrent de leur voyage une quarantaine de perroquets, les uns verts, les autres tout jaunes et ceux-ci ressemblent aux perroquets de l'Inde, avec des colliers de vermillon. Ils ont des ailes vertes ou jaunes mais entremêlées de plumes azurées ou pourpréses : cette variété enchante l'œil. »

l'ont fait Colomb<sup>121</sup>, Verrazano (un garçon), Jacques Cartier (deux Hurons) ou même Cortés<sup>122</sup> (qui revient en Europe avec des jongleurs, bossus et nains). Plus proche de la période étudiée, l'entrée royale de Henri II et Catherine de Médicis à Rouen, le premier octobre 1550 :

*« Ils étaient accompagnés pour la circonstance de deux cent cinquante matelots et de leurs "garces", parlant leur langage et pareillement dénudés et peints. Un village tupinamba avec ses huttes de branchage se dressait sur les bords de la Seine, des fruits exotiques et des hamacs avaient été suspendus dans les saules de la rive. Le cortège royal put encore observer depuis le pont un combat naval mettant aux prises un bateau de guerre français et une caravelle portugaise, bientôt "desrompue et brisée", voiles et funaile en feu. »*<sup>123</sup>

La présence d'autochtones brésiliens permet de donner une couleur exotique à l'entrée solennelle des souverains dans une ville importante pour les expéditions outre-atlantiques. Les œuvres d'art se présentent comme les relais de ces connaissances progressivement glanées. Ainsi, l'image de l'entrée du roi de France à Rouen a permis de se forger une image des peuples d'Amérique, soumis à la présence des Français. Il n'est donc pas surprenant que Théodore de Bry ait lui-même été influencé par ces images déjà véhiculées avant lui. La présence de quelques animaux ou plantes exotiques, l'auteur ne s'étant jamais déplacé en Amérique, peut provenir de cette influence plus ou moins lointaine, de même que les récits des voyageurs, toujours primordiaux dans la transmission de connaissances factuelles sur une terre encore presque inconnue. Aussi, la façon dont le Liégeois a dépeint les terres nouvelles importe dans la transmission de sa vision du monde.

## B- La mise en image d'événements historiques par un protestant modifie-t-elle leur perception ?

L'Histoire<sup>124</sup> se compose d'une succession d'événements, dont l'importance varie suivant les personnes concernées mais aussi suivant les époques. Deux histoires coexistent : la petite Histoire, ou Histoire personnelle, vécue et relatée par chaque individu, et la grande Histoire, ou Histoire d'un peuple, d'une civilisation, composée d'une multitude d'histoires personnelles, qui modifie la perception qu'une civilisation a de l'existence et permet à une nation de prendre corps, se créant autour d'une mémoire collective. Par exemple, la découverte de l'Amérique en 1492 par Christophe Colomb n'apparaît pour lui

---

<sup>121</sup> Il revint de son premier voyage avec six hommes et six femmes.

<sup>122</sup> M. Cassan et M.-L. Pelus-Kaplan, *op. cit.*, p. 145.

<sup>123</sup> F. Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage* p. 49.

<sup>124</sup> Marc Bloch : « *L'histoire est la science des hommes dans le temps* » cité in A. Prost, *Douze leçons sur l'Histoire*, p. 149.

que l'ouverture d'un chemin maritime vers ce qu'il croit être les Indes, dans le but d'éviter les dangers que posent le contournement de l'Afrique, notamment les Quarantièmes Rugissants, ainsi que le passage oriental de la Méditerranée, contrôlé par les musulmans depuis la prise de Constantinople. Très rapidement, c'est un événement examiné de manière totalement différente, car il est clairement prouvé qu'il s'agit d'un autre continent, différent du vieux monde européen, peuplé de créatures considérées étranges, qui font couler beaucoup d'encre.

Un événement apparaît parfois anodin à ses contemporains, mais il revêt une importance toute particulière pour les historiens, soucieux de décrypter et de décoder les rouages des temps passés. Les sources occupent alors une place tout à fait singulière dans le travail de l'historien, car « *l'histoire a pour but de décrire, au moyen des documents, les sociétés passées et leurs métamorphoses.* »<sup>125</sup> De plus, sans témoignage plus ou moins direct de l'événement, il est difficile de parvenir à réorganiser le déroulement des faits. Aussi, les témoins, qu'ils soient passifs (simples spectateurs) ou actifs (acteurs à part entière), jouent un rôle important dans la recréation des faits. Pour Antoine Cournot, « *ce qui compte [...] c'est l'enchaînement, non la succession. Il ne suffit pas que les faits se placent en ordre chronologique pour qu'il y ait histoire, il faut qu'il y ait influence des uns sur les autres.* »<sup>126</sup> La sensibilité de l'auteur importe elle aussi dans la description d'un fait, quel qu'il soit. Des actes peuvent paraître odieux pour ceux qui ne les comprennent pas, alors que le peuple qui les vit quotidiennement les décrirait de façon anodine, tellement ils sont intégrés dans leur vie quotidienne. Or, le rôle de l'historien est de masquer sa propre sensibilité, par le devoir de réserve qu'il observe, et de relater l'événement qui lui est apporté, tout en l'éclairant par l'analyse historique dont il est capable. Toutefois, connaître la formation intellectuelle et les sensibilités politiques ou religieuses d'un auteur permet plus facilement de décrypter les termes employés, ou la manière dont les faits sont relatés.

Le XVI<sup>e</sup> s. est marqué par l'opposition idéologique de deux systèmes religieux qui se sont affirmés et éloignés progressivement au cours de ce siècle : le catholicisme, incarné par l'Espagne et la France, et le protestantisme, derrière l'Angleterre, les Etats germaniques, les Pays-Bas et la Suisse. Ce mouvement, né de l'opposition au Pape, semble toucher une part de plus en plus importante de la population européenne, et est à l'origine de l'abdication de l'empereur Charles Quint, après les Accords d'Augsbourg<sup>127</sup>. Alors que la religion paraissait

---

<sup>125</sup> Charles Seignobos, « L'enseignement de l'histoire dans les universités allemandes », *Revue internationale de l'enseignement*, 15 juin 1881, cité in A. Prost, *op. cit.*, p. 147.

<sup>126</sup> Antoine Cournot, *Essai sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique*, cité *Ibid.* p. 155.

<sup>127</sup> J.-P. Dedieu, *L'Espagne de 1492 à 1808*, 1994, p. 12 : En 1555-1556, l'empereur se retire laissant l'Empire et l'Autriche à son frère, Ferdinand, et le reste à son fils, Philippe II.

comme le « *moyen de réunir et de réconcilier*<sup>128</sup>, *voici que le moyen d'unir est divisé.* »<sup>129</sup> Né dans les possessions anciennement espagnoles, Théodore de Bry embrasse la foi protestante. Aussi, en quoi l'appartenance à la religion protestante peut-elle donner une image différente, et donc une interprétation différente, d'événements historiques, notamment par rapport à la vision des catholiques ? Ces derniers sont considérés comme les découvreurs de l'Amérique et sont donc les premiers Européens à rencontrer les peuples autochtones du Nouveau Monde. Leur vision est teintée d'une volonté plus ou moins affirmée de conversion sur ces nouvelles créatures, qui ressemblent, tout du moins physiquement, aux hommes connus dans les vieux continents (Europe, Afrique ou Asie).

Notre objet n'est certes pas de rappeler les circonstances qui ont amené Christophe Colomb à partir d'Europe pour tenter de trouver une nouvelle voie maritime amenant à la Chine riche et prospère du Grand Khan, car bon nombre d'ouvrages explique de manière précise ces aventures<sup>130</sup> ainsi que la difficulté pour Colomb<sup>131</sup> d'obtenir un financement de la part des rois catholiques, Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, préférant attendre que leur territoire soit totalement catholique, ce qui fut chose faite avec la chute du royaume de Grenade le 2 janvier 1492. Afin de voir triompher leur religion, les gouvernants d'Espagne établissent le 20 mars un décret d'expulsion concernant les Juifs du royaume ibérique : ils doivent se convertir ou quitter définitivement l'Espagne<sup>132</sup>. De même, le déroulement du voyage, les conditions de vie, les souffrances des marins ne sont pas de notre propos.

Deux temps, développés par De Bry, méritent alors analyse : le premier concerne tout naturellement la rencontre avec l'Amérique, c'est-à-dire la découverte de ce continent. Ensuite, les mythes entourant la traversée et les voyages, tels que mis en image par Théodore de Bry, permettent d'appréhender la vision mystifiée qui les entoure. Enfin, aborder un exemple de contact entre les peuples amérindiens et les puissances européennes permet de confronter des éléments tirés d'ouvrages contemporains aux images gravées.

### **1- La découverte et la rencontre d'une autre culture**

L'image de la première rencontre par les populations européennes des peuples amérindiens permet de commencer notre réflexion, à partir de la planche IV, 06. Plusieurs

---

<sup>128</sup> Du Plessis Mornay (1581), cité in M. de Certeau, *L'Écriture de l'Histoire*, 1975, p. 159.

<sup>129</sup> M. de Certeau, *op. cit.*, p. 159.

<sup>130</sup> Voir les ouvrages de C. Bernard, Ch.-A. Julien, Th. Gomez, M. Mahn-Lot, ainsi que les traductions des textes de C. Colomb, B. de Las Casas...

<sup>131</sup> Pour de plus amples informations sur le découvreur de l'Amérique, cf. la récente biographie de D. Crouzet, *Christophe Colomb, héraut de l'Apocalypse*, Payot, dont une présentation a été publiée dans *Historia* n°713, mai 2006, pp. 30-35.

<sup>132</sup> Pour de plus amples renseignements relatifs aux religions en Espagne médiévale, cf. *Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée* n°63-64 : « Minorités religieuses dans l'Espagne médiévale. »

éléments frappent alors le lecteur lorsqu'il se penche sur ces scènes : d'abord, l'arrivée, par la voie maritime, on pourrait même dire océanique, de trois navires européens : selon toute vraisemblance, il pourrait s'agir des caravelles la *Pinta* et la *Niña*, ainsi que de la caraque, ou nef amirale, la *Santa Maria*<sup>133</sup>. Ces bâtiments paraissent de facture somme toute modeste, voiliers longs de trente-neuf mètres, large de huit, d'un tonnage de cent tonneaux, dont l'équipage ploie les voiles, pour permettre un accostage en douceur, une chaloupe se remplissant peu à peu, alors qu'une autre a déjà conduit des Espagnols sur la terre ferme. En effet, le 6 décembre 1492, Christophe Colomb et ses bateaux arrivent en vue d'une nouvelle île que les autochtones appellent *Boyio* ou *Ayiti*<sup>134</sup> (*Haïti*) ou *Quisqueya*<sup>135</sup>. Les Espagnols la rebaptisent *Isla espanola* (devenue *Hispanolia*). L'île plaît aux Européens grâce à sa beauté et recèle quelques ressources aurifères dans le sous-sol et les rivières. Elle est peuplée de près d'un million d'Indiens Taïnos<sup>136</sup>, qui doivent, au moment où surviennent les Espagnols, faire face de leur côté à des attaques répétées de la tribu *Caraiïbes*<sup>137</sup>, qui enlèvent leurs femmes et leurs biens et dévorent leurs prisonniers<sup>138</sup>. Sur la partie arrière droite de cette planche, des Indiens, ou du moins des personnages « naturels », allant nus, courent, fuyant le large, pour se réfugier, semble-t-il, dans l'intérieur des terres. Ils semblent apeurés, probablement en raison de l'accoutrement des soldats européens, barbus (alors que les Indiens apparaissent imberbes), vêtus d'une armure luisante, et descendant d'un navire, objet que les Amérindiens n'avaient jamais vu. L'opposition est nettement marquée entre les deux peuples, les vêtements pour les Européens, et la totale nudité pour les Amérindiens<sup>139</sup>. Cette première partie du tableau semble pouvoir indiquer un premier temps dans la découverte de la terre en Amérique, à savoir le retour à la terre ferme pour les Espagnols qui avaient découvert les premières terres près de deux mois auparavant, et poursuivent leurs explorations sur des espaces variés.

Le deuxième temps de cette image se déroule sous les yeux du spectateur, au premier plan : la rencontre, proprement dite, entre les deux peuples, avec d'un côté les Européens, au nombre de trois, chiffre symbolique<sup>140</sup>. Ils portent sur eux leurs plus beaux atours. Leur faisant face, les peuples d'Amérique, qui apparaissent uniformes, tous semblablement nus, un pagne à la taille, semblent apporter aux Européens toute leur richesse (colliers, bagues,

<sup>133</sup> G. Martinière, *Textes et Documents pour la Classe*, 1992, p. 12. Voir aussi Th. Gomez, *L'invention de l'Amérique*, 1992, p. 83, ou Etienne Taillemite, « La révolution de la caravelle », *L'Histoire* n°146, p. 39.

<sup>134</sup> « Terre des hautes montagnes » in [http://www.cristobal-colon.net/lieux/n\\_w/St\\_dom/StDom00.htm](http://www.cristobal-colon.net/lieux/n_w/St_dom/StDom00.htm)

<sup>135</sup> *Ibid.* « Mère de toutes les Terres »

<sup>136</sup> *Ibid.* « Les premiers hommes qui accueillent Colomb lors de son premier voyage viennent vers lui en criant "Taïno ! Taïno !" ce qui en langue Arawak signifie "homme bon" ou "homme en paix." C'est pourquoi les Espagnols les baptisent de ce nom : "Taïnos." »

<sup>137</sup> *Ibid.* A cette époque, l'île était peuplée des ethnies Lucayos, Ciguayos et Caribes, parlant pour la plupart la langue Arawak.

<sup>138</sup> *Infra* p. 78, pour la relation entre la tribu Carib et le cannibalisme.

<sup>139</sup> *Infra* p. 61, note 361, pour les réflexions sur la nudité et le port de vêtements.

<sup>140</sup> Peut-être l'auteur a-t-il voulu rappeler la Trinité ?

statues, vases, coffrets, etc.)<sup>141</sup>. Leur nombre, plus important qu'il n'y a d'Espagnols, associé à leur posture, quelque peu en retrait, paraît indiquer qu'ils se méfient ou craignent ces nouveaux êtres, qui ont débarqué récemment, mais ils les accueillent de la manière la plus courtoise et la plus noble possible. Cette rencontre peut se résumer en un tableau :

Thème	<i>Colomb et les Espagnols</i>	<i>Les Indiens d'Hispaniola</i>
<b>Nombre</b>	3, chiffre symbolique	Un groupe massif, indissociable
<b>Vêtements</b>	Panoplie des nobles espagnols, fraises, armures étincelantes, épée, lances, casques	Nudité quasi-totale sauf un simple cache-sexe
<b>Attitude générale</b>	Posture noble, fière, indiquant un certain dédain et un sentiment de supériorité face à l'Autre	Attitude de soumission, face à ces dieux venant de la mer, apport de toutes les richesses de ce continent

D'emblée, les peuples d'Amérique apparaissent aux yeux de Colomb et de surcroît de l'Europe, généreux, mais aussi lâches, voire bêtes<sup>142</sup>, alors que le Génois ne peut imaginer un peuple qui n'ait pas en adoration les objets en or. Ce ne sont, semble-t-il, que des hommes présents face à Colomb et aux Espagnols, qui leur amènent leurs objets de désir, créant ainsi dans l'imaginaire de Colomb une image d'hommes bons<sup>143</sup>. Cette description fournie par le Génois ne permet pas de connaître l'Autre, mais uniquement d'appréhender leur réaction à la rencontre d'êtres tellement différents. Ces caractéristiques ne constituent pas une volonté de connaître, mais une appréciation de leurs personnes, alors que ces qualités dépendent du point de vue auquel le spectateur se place<sup>144</sup>. Bien qu'aucun document ne relate l'événement gravé, il semble qu'il fut possible, notamment parce que les peuples d'Amérique attendaient la venue, par la voie maritime, d'un dieu, appelé Viracocha par les Incas, et son arrivée, imminente<sup>145</sup>, ne peut qu'être accueillie de la manière la plus grandiose possible. Selon les prophéties incas, le huitième Inca<sup>146</sup>, Viracocha (mort en 1438), avait prédit la venue d'hommes inconnus qui envahiraient et détruiraient l'empire inca. Il avait ensuite fait dresser un temple en l'honneur du dieu éponyme, avec, à l'entrée de

<sup>141</sup> Ces objets semblent de facture européenne, car ce sont des bijoux comme portent les habitants de l'Europe.

<sup>142</sup> Colomb précise qu'ils paraissent plus intéressés par des bagatelles, des choses de peu de valeur, comme des morceaux d'écuelles ou de tasses de verre cassées, *Journal*, 11 et 12 octobre 1492, cité in T. Todorov, *La conquête de l'Amérique*, 1982, p. 53.

<sup>143</sup> *Ibid.* p. 51 : Le 21 décembre 1492, Colomb indique dans son *Journal* qu'il « ne peut croire qu'un homme ait déjà vu des gens d'un cœur si bon. »

<sup>144</sup> *Ibid.*

<sup>145</sup> N. Wachtel, *La Vision des vaincus*, pp. 38-41 : Des signes parlaient aux peuples d'Amérique, annonçant la venue prochaine de Viracocha : prodiges (comme des colonnes de feu la nuit ou la destruction « surnaturelle » de temples) chez les Aztèques, prophétie du *Chilam Balam* pour les Maya, les deux (mort d'un condor, lune encerclée d'un triple halo) chez les Incas.

<sup>146</sup> Ce peuple n'établissait pas de distinction entre leur nom donné par les Européens et le titre d'Empereur, porté par l'Inca au pouvoir.

celui-ci, une statue inspirée en songe : « *un homme de haute taille, barbu, vêtu d'une longue tunique.* »<sup>147</sup> Or, lorsque Pizarro débarque à Tumbez, en 1527, le onzième Empereur, Huayna Capac, reconnaît l'imminence de la prophétie de son ancêtre et recommande à son peuple de se soumettre à l'arrivant<sup>148</sup>. Les Aztèques n'avaient-ils pas vu, quant à eux, dans l'arrivée de Cortès le retour du dieu Quetzalcoatl<sup>149</sup> ?

Le troisième et dernier moment de cette image, plus complexe qu'au prime abord, se situe derrière les Espagnols : trois Européens (toujours la symbolique numérique) dressent une croix chrétienne en bordure de l'île. Le déroulement de ce labeur derrière Colomb semble rappeler une des raisons qui poussa le Génois à tenter ce voyage : certes, le découvreur nourrissait l'espoir de modifier les « *voies du commerce médiéval au long cours [à savoir] la route des épices et la route de la soie.* »<sup>150</sup> mais il apporte aussi dans ses malles l'instrument d'une conversion méthodique des populations rencontrées, vers la foi chrétienne. Son objectif est affiché dès les premiers contacts, le 14 octobre 1492, date à laquelle il consigne dans son *Journal* :

« *Je m'efforçais de gagner leur amitié car je me rendis compte que c'étaient des gens qui se livreraient et se convertiraient à notre sainte religion par l'amour plutôt que par la force. [...]* »<sup>151</sup>

Aussi, sur cette seule planche IV, 06, le Liégeois est parvenu à transmettre trois moments clefs de la découverte de l'Amérique. D'abord, ce sont les améliorations dans les techniques de la navigation qui ont permis à un personnage tel que Colomb de se lancer dans une telle entreprise. Ensuite, les deux peuples qui se font face apparaissent d'emblée totalement opposés, non seulement dans l'attitude (les Européens sont fiers et sûrs d'eux, ainsi que leur faible nombre permet de le supposer, alors que les Indiens, venus en nombre pour « faire la force », semblent peureux et timides), mais aussi dans les vêtements : les Européens paraissent moins fragiles en raison de leurs multiples protections vestimentaires. Enfin, un des buts du découvreur génois apparaît clairement : opérant au nom des Rois catholiques d'Espagne, fervent chrétien lui-même<sup>152</sup>, apporter la religion chrétienne vers ces peuples (des Indiens dans son esprit) semble une évidence. De Bry a donc pris soin de représenter un Colomb noble dans sa stature, fier face à ces « sauvages » qui lui amènent toutes les richesses de leur continent : l'occupation de ce territoire ne peut donc qu'être rentable pour les Européens catholiques, ainsi que l'annonce cette planche, qui suit celle du voyage de Colomb.

---

<sup>147</sup> N. Wachtel, *op. cit.*, p. 41.

<sup>148</sup> *Ibid.*

<sup>149</sup> *Ibid.* p. 52.

<sup>150</sup> Th. Gomez, *op. cit.*, p. 38.

<sup>151</sup> Ch. Colomb., *op. cit.* le 14 octobre 1492.

<sup>152</sup> G. Martinière, *op. cit.*, p. 11 : Il a séjourné pendant quelques années au monastère de la Rabida.

## **2- La représentation mythique de la Mer Océane**

Le voyage représenté par le graveur liégeois (IV, 08) reprend la plupart des fantasmes hérités du Moyen Age. En effet, le voyageur apparaît dominant la mer, seul, en armure de combat, au centre de son navire (aucun nom n'est visible). La proue d'une autre embarcation apparaît dans la partie gauche de l'image, sans nom. Les voiles sont rentrées, sur une mer tumultueuse. Seule la voile avant apparaît gonflée par le vent, sur chacun des deux navires.

L'élément central de cette planche est sans contexte la croix, clairement visible sur fond blanc, que semble tenir le personnage debout dans le navire. Cette croix, symbole de la chrétienté, montre Jésus mourant, sur une pièce de tissu. La symbolique de cet objet reprend une des idées fortes de Colomb, à savoir l'expansion de la christianisation des terres à rencontrer. Bien que cette idée n'ait jamais été clairement énoncée comme un des buts de la traversée de Colomb, qui ne s'attendait pas à rencontrer des peuples « vierges de toute religion », elle suit le Génois de façon évidente. Cette planche reprend une grande partie des mythes marins de l'époque. Ceux-ci semblent similaires à ceux de Colomb lui-même, qui croyait, par exemple, en l'existence de contrées mythiques, « *telles l'Atlantide et surtout Antilia, une grande île de l'autre côté de l'Océan, avec ses sept cités et ses plages tapissées d'or fin.* »<sup>153</sup> Voguant sur une mer agitée, Colomb est entouré de nombreuses représentations habituelles des divinités et autres personnages mystiques de l'Océan. Deux êtres semblent le guider en avant des navires, dont probablement un Poséidon sur la partie bâbord, aisément reconnaissable à son trident, fier dans son « traîneau » constitué d'une coquille tirée par d'immenses hippocampes. A proximité du navire, deux sirènes semblent discuter entre elles, devant une Diane Chasseresse qui conduirait le navire qu'elle tient par une corde. De l'autre côté, derrière Poséidon, deux êtres soufflent dans des cornes de brume constituées d'imposants coquillages, comme pour annoncer la venue de Colomb.

De Bry ne s'est pas contenté de présenter l'imaginaire médiéval des voyages et des traversées dans cette seule image, mais précédemment, il s'y était déjà essayé lors de la planche évoquant la route empruntée par Hans Staden, bien que le nombre d'allégories soit moindre. Il semble effectivement que le Liégeois ait préféré donner de l'importance aux mythes accompagnant la traversée de Colomb, bien plus que celle de Staden. Dans la planche III, 03, le navire, apparemment une caravelle, occupe la place au centre de l'image. Les personnages ne se reconnaissent pas, de même que les navires entourant la caravelle principale, sorte de minuscule escorte, évoquant probablement une activité intense dans cette partie de l'océan. En revanche, la présence en nombre d'animaux permet peut-être de

---

<sup>153</sup> A. Zysberg, « Le grand voyage de Christophe Colomb », *L'Histoire* n°146, p. 53.

figurer des signes inconnus, considérés comme merveilleux par les lecteurs européens. Dans l'œuvre de Staden, une image furtive montre le navire en pleine mer, entouré de poissons, « *on les nomme, en portugais, pisce bolador (peixes voadores, poissons volants)* »<sup>154</sup>, alors que De Bry a voulu, quant à lui, appuyer davantage sur cette vision du voyage. Cette représentation, *Les poissons volants*<sup>155</sup>, évoque les difficultés du voyage rencontrées par la flotte dans laquelle Staden a pris place. Une sorte de chérubin dont on ne voit que le visage, gonfle généreusement les voiles des navires. J.-P. Duviols considère qu'il représente le dieu des Vents Eole<sup>156</sup>. Des poissons, en nombre conséquent (trente-trois dans cette seule planche), encerclent le navire du premier plan. Ceux-ci reprennent l'imaginaire des marins de l'époque, et peuvent, semble-t-il, se transformer en poissons volants lorsqu'ils sortent de l'eau, pour planer au-dessus du navire, ou se diriger vers le soleil<sup>157</sup>. Leurs nageoires se transforment d'ailleurs en ailes d'oiseaux. Ce phénomène apparaît comme surnaturel, mais aux yeux des lecteurs de l'époque, son authenticité ne se voit pas remise en cause, car des auteurs contemporains comme Staden ou John White (en 1585), en plus des voyageurs anciens de la fin du Moyen Age, en ont déjà fait part, et la thèse présentée par De Bry semble ainsi appuyée par ces voyageurs. Les gros poissons du premier plan ont été dessinés à partir du modèle du dauphin<sup>158</sup>, comme le prouve leur forme effilée, alors que les autres poissons sont empruntés à l'iconographie fantastique de Sebastien Münster<sup>159</sup>. De nombreuses idées reçues des navigateurs se trouvent concentrées dans cette seule image : d'abord, l'action d'un dieu (alors que la société européenne était adepte du culte monothéiste), qui est souvent représenté ainsi que De Bry le figure, chérubin soufflant dans les voiles, pour permettre la réussite ou l'échec du voyage ; ensuite la présence d'êtres fantastiques, dont l'existence n'est pas remise en cause, en raison de la démonstration de leur vie par des voyageurs les ayant rencontrés<sup>160</sup>. Ces poissons se mangent les uns les autres, rappelant la mythologie antique<sup>161</sup>. Cette représentation du voyage transatlantique, réutilisée par De Bry lorsqu'il évoque la traversée de Christophe Colomb, dans son cinquième ouvrage (IV, 05, 1595), a donc bien été complétée par des êtres allégoriques plus nombreux pour le découvreur de l'Amérique, probablement pour figurer l'importance de Colomb pour l'Amérique et la traversée transatlantique.

---

<sup>154</sup> H. Staden, *Nus, féroces et anthropophages*, pp. 39-40.

<sup>155</sup> Planche III, 03.

<sup>156</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 204.

<sup>157</sup> H. Staden, *op. cit.*, p. 39.

<sup>158</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 203.

<sup>159</sup> *Ibid.* S. Münster, *Cosmographie*, publié en 1550.

<sup>160</sup> *Ibid.* « *Phénomène naturel et authentique.* »

<sup>161</sup> *Ibid.*, pp. 203-204.

Une image similaire a été d'ailleurs adjointe aux *Grands Voyages* lorsque le Liégeois, dans le même volume que celui relatif à Colomb, dessine le *Triomphe de Magellan*. L'organisation de la planche IV, 15 apparaît similaire à la précédente dans ce volume (IV, 05), avec un navire au centre, sans nom visible, entouré de nombreux personnages mythiques, et sur lequel un seul homme est visible, en tenue militaire, une armoirie planant au-dessus de sa tête. L'événement figuré reprend la découverte par Magellan, lors de son premier voyage autour du monde en 1520 à bord du *Victoria*, du détroit éponyme<sup>162</sup>. Les allégories présentes sur l'image reprennent les êtres traditionnellement figurés sur ce genre d'événement, à savoir des « *monstres marins et aériens*<sup>163</sup>, *personnages mythologiques, tritons, nymphes ou Neptunes*. »<sup>164</sup> Toutefois, un être particulièrement différent apparaît sur cette planche, alors que les images précédemment citées se contentaient d'utiliser des allégories, des personnages mythiques. Dans la partie inférieure gauche, De Bry a figuré un Amérindien. En effet, la ceinture de « *feuillages enroulés autour des reins [constitue] un des attributs du "sauvage"* »<sup>165</sup>, qui est en réalité sur cette image un Patagon. Ce nom a été donné aux peuples qui vivaient dans les régions à proximité du détroit de Magellan, parce que

« *ces géants avaient les pieds enveloppés dans des peaux de bête en guise de souliers, et ressemblaient plus à des pattes d'ours ou de quelque autre bête sauvage qu'à des pieds d'homme.* »<sup>166</sup>

Toutefois, la représentation de ce Patagon est assez surprenante de la part de Théodore de Bry, qui nous figure une être « *barbu et échevelé* »<sup>167</sup>, qui tient à la main un arc et des flèches, qu'il s'enfonce dans la gorge. Or, c'est la première fois que le graveur nous montre des Indiens à barbe, alors que bon nombre de peuples d'Amérique étaient imberbes. Un élément de réponse peut être fourni par l'origine de cette planche. Théodore de Bry ne l'a pas créée *ex-nihilo*, mais a réalisé une copie « *d'une gravure ancienne, exécutée par Jean Galle, d'après un dessin de Jean Straban* »<sup>168</sup>, deux années après le retour du voyageur. Les récits et les anecdotes relatives à cette expédition s'étaient largement répandus dans toute l'Europe, aussi il se peut que le graveur ait voulu éviter un commentaire qu'il devait juger inutile, tout le monde connaissant déjà l'événement. Toutefois, l'acte que réalise ce Patagon apparaît surprenant à plus d'un titre. Aucune explication de ce geste n'est fournie par le graveur liégeois. Il peut être interprété comme une volonté d'autodestruction, « *comme s'il se*

<sup>162</sup> B. Bucher, *La Sauvage aux seins pendants*, p. 214.

<sup>163</sup> *Ibid.* p. 211.

<sup>164</sup> *Ibid.* p. 214.

<sup>165</sup> *Ibid.*

<sup>166</sup> J. Benzoni, d'après le récit du chroniqueur de l'aventure de Magellan, Pigafetta, cité *Ibid.*

<sup>167</sup> *Ibid.* p. 211.

<sup>168</sup> B. Bucher, *op. cit.*, p. 214.

tuait à l'arrivée du conquérant. »<sup>169</sup> Il n'en est rien, d'après l'analyse de Bernadette Bucher, et il s'agirait d'une pratique thérapeutique visant à se faire vomir par l'introduction dans la gorge d'une flèche dont on a préalablement retiré la pointe.

Les gravures de Théodore de Bry représentent en grande partie des événements qui concernent les puissances ibériques : le Génois Colomb chapeauté par les Rois catholiques d'Espagne à la fin du XV<sup>e</sup> s., le Portugais Fernand de Magellan au début du siècle suivant, ou encore, le Hessois Hans Staden, porté par des navires portugais au milieu du XVI<sup>e</sup> s. Il reprend ainsi la distinction établie un siècle plus tôt par le pape Alexandre Farnèse lors du traité de Tordesillas. Aucune autre puissance européenne ne semble avoir pris part aux découvertes et explorations des terres d'Amérique. Quelle place Théodore de Bry laisse-t-il à ces autres pays d'Europe qui se lancent, eux aussi, dans des tentatives d'implantations plus ou moins durables dans ce Nouveau Monde ? Une part de réponse semble s'introduire dès les premiers volumes des *Grands Voyages*. Alors que pour les gravures représentant les découvertes, seuls les Méditerranéens et Portugais figurent, les voyages et les relations avec les peuples d'Amérique concernent aussi d'autres nations, comme la France, qui est parvenue à s'installer le long du golfe du Saint Laurent<sup>170</sup>, mais qui a aussi tenté de s'établir de façon durable sur d'autres espaces américains.

## II- HISTOIRE DE L'EXPERIENCE COLONIALE DES FRANÇAIS EN AMERIQUE

L'histoire générale de la France tend à laisser au XVI<sup>e</sup> s. un image particulièrement empreinte de religiosité, notamment de conflits dans un territoire où s'opposent deux mouvances religieuses issues du second schisme du début du siècle, les catholiques, représentés par le roi de France qui, selon la loi salique, doit être catholique pour gouverner, et les protestants. Les aventures en Amérique se limitent souvent au seul Jacques Cartier, qui a remonté le golfe du Saint Laurent pour établir, avec les Acadiens, une France nouvelle en Amérique du Nord. Deux autres établissements français méritent toutefois attention et sont retenus par Théodore de Bry, alors que l'expérience de Cartier est passée sous silence. L'implantation éphémère des Français, d'abord au Brésil, espace principalement sous domination portugaise, puis en Floride, où les contacts avec les peuples autochtones se sont développés, a semblé revêtir une importance plus grande pour le graveur liégeois.

---

<sup>169</sup> *Ibid.* Explication fournie par Pigafetta.

<sup>170</sup> Grâce au navigateur Jacques Cartier, non mis en image par De Bry.

## A- Les tentatives d'installation au Nouveau Monde

### 1- La France antarctique

La tentative de colonisation du Brésil ne semble pas avoir retenu l'attention de Théodore de Bry. Sur la totalité des vingt-neuf planches relatives au Brésil des Tupinamba, seules les quatre dernières images concernent le voyage d'un Français en terre appelée *France antarctique*. Celui-ci, Jean de Léry, côtoie les populations amérindiennes, dont il apporte en Europe une vision particulièrement démoniaque. Cette manière de percevoir ce peuple est retenue par le graveur, bien plus que l'établissement des Français en terre brésilienne. Toutefois, il convient de rappeler rapidement les circonstances qui ont amené Jean de Léry à tenter l'aventure brésilienne.

L'Amérique du Sud était occupée principalement par les deux puissances européennes auxquelles la Papauté avait octroyé le droit de colonisation<sup>171</sup>. Des tentatives d'accord entre François I<sup>er</sup>, puis son successeur Henri II, et les monarques ibériques ont abouti à une « *politique d'arbitrage, [...] instituant à Paris et à Lisbonne, des tribunaux.* »<sup>172</sup> Suite à la trêve conclue à Vauxelles entre Henri II et l'empereur vieillissant Charles Quint, le 5 février 1556, les navires français ont l'autorisation de se rendre en Amérique sous condition d'avoir un accord du nouveau roi d'Espagne<sup>173</sup>. Une première tentative d'implantation française a lieu lorsque le capitaine Michel Boileau s'y établit, en 1558, pour centraliser le commerce du poivre. Cet essai s'avère être un échec<sup>174</sup>. Seule une intervention directe du pouvoir royal français semble pouvoir permettre à une entreprise d'installation durable en terre américaine de réussir.

Sous l'égide de l'amiral Gaspard de Coligny, une expédition française est lancée dans les terres dénommées antarctiques<sup>175</sup>. En effet, selon l'Amiral, « *du moment qu'une terre n'était pas effectivement occupée par des Européens, [Coligny] se jugeait libre d'y envoyer des colons français.* »<sup>176</sup> Toutefois, l'initiative semble davantage venir d'un chevalier d'obédience calviniste, du nom de Nicolas Durand de Villegagnon, qui non seulement propose l'expédition, mais occupe aussi le poste de commandement de l'établissement français qui s'y implante<sup>177</sup>. Officieusement, l'idée de cette entreprise était la mise en place

---

<sup>171</sup> *Infra*, p. 69 : Lors du traité de Tordesillas.

<sup>172</sup> Ch.-A. Julien, *Les Voyages de découvertes et les premiers établissements (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s.)*, p. 172.

<sup>173</sup> *Ibid.* p. 176.

<sup>174</sup> *Ibid.* p. 177, d'après les textes de La Roncière (*Histoire maritime*) et de Falgairolle (*Nicot*).

<sup>175</sup> Le titre du livre d'A. Thevet, *Les Singularitez de la France antarctique autrement nommée Amérique (1557-1558)*, permet aisément de percevoir l'appellation donnée à ces terres lointaines, appellation qui se modifie progressivement, comme l'indique la seconde partie du titre : *autrement nommée Amérique*, de même que l'ouvrage de J. de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil, autrement dite Amérique...* (1578).

<sup>176</sup> Ch.-A. Julien, *op. cit.*, p. 184.

<sup>177</sup> *Ibid.* p. 185-186 : Pour de plus amples informations sur la personnalité de Villegagnon.

d'un refuge pour les protestants français, Coligny embrassait des sensibilités pour les huguenots même s'il ne le reconnaît qu'à partir de 1557<sup>178</sup>, car les persécutions des catholiques envers les protestants se multipliaient, notamment depuis l'édit de Chateaubriand (1551). L'expédition<sup>179</sup> se prépare, dans une neutralité religieuse, à l'aide de soutiens financiers, comme le cardinal de Lorraine, chef du clergé catholique.

Trois navires partent finalement le 12 juillet 1555, au havre de Grâce, mais les conditions climatiques les obligent à rentrer à deux reprises au port de Dieppe. Finalement, le 14 août, les bâtiments mettent voile vers l'Amérique, soulagés de quelques colons potentiels<sup>180</sup>. Après trois mois de traversée, la flotte jette l'ancre dans la baie de Guanabara<sup>181</sup> afin d'éviter la côte, déjà occupée par des tribus tupi<sup>182</sup>. Un site d'île, dite « île aux Français »<sup>183</sup>, est choisi, permettant une stratégie militaire efficace malgré le manque d'eau potable. Villegagnon, avec l'aide de ses compagnons, fait édifier un fort, le Fort Coligny en la France antarctique<sup>184</sup>. C'est ainsi que la colonisation française peut commencer au Brésil.

Le chevalier de Villegagnon dirige sa colonie d'une main de fer, il impose une discipline militaire<sup>185</sup>, et tente de limiter autant que possible les longues incursions sur le continent, en raison de l'intérêt que les Français portaient aux Indiennes. Les liens entre les Français et les Indiennes permettaient certes de servir d'intermédiaires entre les deux peuples, mais il arrivait souvent que les marins, entre autres normands, s'adaptaient à la vie « sauvage », abandonnant leur religion et adoptant les rites indiens<sup>186</sup>. Toutefois, cette discipline de fer, accompagnée de querelles intestines, menace l'équilibre de l'établissement français, et la colonie se scinde progressivement : une partie des huguenots est exilée sur le continent par Villegagnon : ils préfèrent chercher un site meilleur<sup>187</sup> que de supporter la rigueur du « roi d'Amérique. »<sup>188</sup> C'est ainsi que se crée la forteresse nommée Henryville, qui fait face à l'île. Les arrivées de renforts dès l'année 1556, parmi lesquels Jean de Léry, permettent de

---

<sup>178</sup> *Ibid.* p. 187.

<sup>179</sup> *Ibid.* p. 188-189 : L'expédition se compose de La Chapelle et Boissy (deux gentilshommes), Nicolas Barré (pilote), Thoret, ainsi que des catholiques, comme Bois le Comte, André Thevet (cordelier), Jean Cointa (savant, docteur en Sorbonne).

<sup>180</sup> *Ibid.* p. 189.

<sup>181</sup> Ch.-A. Julien, *op. cit.*, p. 189-190, note 8 : « "Gua-na-para" ou "Para-na-gua" est le mot par lequel les Indiens désignent habituellement une petite baie ou une lagune. On écrit d'abord Genebara ou Ganahara. »

<sup>182</sup> *Ibid.* p. 179 : On les désigne souvent sous le nom général de Tupinamba, terme impropre car ce terme ne concerne qu'une tribu, localisée dans la province du Maranhão, la région de Bahia et le pourtour de la baie de Rio de Janeiro. Mais d'autres tribus, telles les Potiguara, les Caité, les Tupinikin, les Timimino, les Tamoyo ou les Tobajara y vivaient aussi.

<sup>183</sup> *Ibid.* p. 190, note 2 : Les Indiens l'appelaient Segeripe, alors que pour les Portugais, il s'agissait de *das Palmeiras*.

<sup>184</sup> Jean de Léry, *Histoire d'un voyage...*, chap. VII.

<sup>185</sup> Ch.-A. Julien, *op. cit.*, p. 192.

<sup>186</sup> *Ibid.* p. 181.

<sup>187</sup> *Ibid.* p. 193.

<sup>188</sup> L'expression est d'A. Heulhard, *Villegagnon, roi d'Amérique. Un homme de mer au XVI<sup>e</sup> s.*

conforter la présence française sur le continent<sup>189</sup>. Apparemment, les nouvelles qui parcourent la France concernant l'implantation française au Brésil auraient permis à une élite de rejoindre le Nouveau Monde, aboutissant ainsi à un contingent plus diversifié<sup>190</sup> et plus nombreux pour s'imposer face aux Portugais et aux Amérindiens. Les excès de colère de Villegagnon brisent cependant cet élan, et Villegagnon est désavoué auprès de la Cour de France.

Pendant près de quatre années, la possession française vit dans l'attente d'un nouveau souffle qui ne vient pas malgré les tentatives du « roi d'Amérique » de convaincre les Français en se rendant dans la métropole, notamment en 1558<sup>191</sup>.

## **2- La présence géographique de la France en Floride**

Dès la page de titre du deuxième volume de son œuvre, Théodore de Bry ne nous évoque absolument pas la présence des Français en Amérique, même s'il s'appuie sur les récits des voyageurs, tels que ceux du Dieppois Jacques Le Moyne de Morgue. En effet, ce ne sont que des Amérindiens qui sont présents dans le frontispice introductif (II, Fr.), alors que le titre, *Brevis narratio eorum quae in Florida Americae provincia Gallis acciderunt secunda in illam navigatione, duce Renato de Laudon[n]jere classis praefecto* rappelle celui de l'ouvrage de Le Moyne, publié quelques décennies auparavant<sup>192</sup>. Mais la présence de ces « sauvages<sup>193</sup> » ne signifie pas pour autant l'absence des Européens. Les raisons qui ont motivé De Bry à ne pas représenter les Européens semblent inscrites dans la continuité de ses *Grands Voyages* : il apparaît clair que le graveur liégeois avait pour objectif de retracer, tout au long des volumes qu'il publierait jusque sa mort en 1598, et même au-delà par l'intermédiaire de ses successeurs, une histoire de ces peuples, même si cette histoire est loin d'être neutre<sup>194</sup>. Aussi, dans ce deuxième volume, l'intervention européenne en général, française<sup>195</sup> en particulier, semble totalement absente, du moins dans l'introduction.

---

<sup>189</sup> Ch.-A. Julien, *op. cit.*, p. 194. Cette installation française est attestée dans les ouvrages de deux des protagonistes, A. Thevet et J. de Léry.

<sup>190</sup> *Ibid.* p. 201.

<sup>191</sup> *Ibid.*

<sup>192</sup> F. Lestringant, *Le Huguenot et le sauvage – L'Amérique et la controverse coloniale, en France, au temps des guerres de religion (1555-1589)*, 2004, p. 282 : Théodore de Bry aurait acheté les peintures de Jacques Le Moyne de Morgue à sa veuve, alors qu'il était en Angleterre, à la fin des années 1580. Le Dieppois avait publié la *Brevis Narratio* en 1565. C'est une version traduite que De Bry publie en 1591.

<sup>193</sup> La terminologie de « sauvage » a été employée dès le milieu du XVI<sup>e</sup> s., dans les ouvrages de Léry ou de Staden, notamment pour qualifier les Tupinamba. Dans ce cadre, la notion de *sauvage* est équivalente à celle de *naturel*, davantage usitée par Staden (*Nus féroces et anthropophages*).

<sup>194</sup> *Infra* p. 117 et suiv.

<sup>195</sup> Pour de plus amples renseignements concernant l'implantation des Français en Floride, se reporter à la bibliographie indiquée dans Ch.-A. Julien, *Les voyages de découvertes et les premiers établissements (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s.)*, 2003, p. 228, note 2, pour les ouvrages antérieurs à la première édition (1948). Pour une analyse plus récente, cf. la thèse de H. Lhoumeau, *Les expéditions françaises en Floride (1562-1568)*, soutenue en 2000, dont un résumé est disponible sur <http://theses.enc.sorbonne.fr/document121.html>.

Alors que le Liégeois avait terminé le premier volume par cinq gravures concernant les premiers habitants de l'Angleterre, les Pictes, le deuxième frontispice de la série, beaucoup plus travaillé que le premier<sup>196</sup>, c'est ici un retour délibéré vers le Nouveau Monde auquel nous invite Théodore de Bry. Les personnages illustrés ressemblent en tout point à ceux qui se découvrent au fil des gravures de ce volume, dont De Bry nous précise d'emblée le cadre géographique : *in Florida Americae provicia*, c'est-à-dire en Floride<sup>197</sup>, province d'Amérique.

De quelle manière l'auteur parvient-il à transmettre à ses lecteurs les liens entre l'Histoire, notamment celle de la colonisation de la Floride par les Espagnols, les Français puis les Anglais, et sa volonté de représenter les mœurs des peuples de Floride, regroupés sous le vocable de *Floridiens*<sup>198</sup> ? D'abord, le graveur précise l'origine de ses sources : il ne s'agit pas d'un récit inventé, mais il est indiqué, dès le frontispice, que les « gravures [sont] dues à Jacob le Moyne, surnommé de Morgues, compagnon de Laudonnière dans cette expédition. »<sup>199</sup> Les planches de la suite floridienne proviennent en effet toutes d'un même auteur, d'une même origine : Jacques Le Moyne de Morgues<sup>200</sup>. Le graveur ne s'en cache pas, et dès le frontispice, précise effectivement le nom de l'auteur (*Iacobo le Moyne, cui cognomen de Morgues*). Mais lors de la publication de ce volume en 1591, Le Moyne est mort. Comment De Bry a-t-il obtenu ses aquarelles *prises sur le vif* ? Durant son exil en Angleterre, alors que la septième guerre de religion (novembre 1579-novembre 1580<sup>201</sup>) déchire la France, Le Moyne avait emporté la narration de son voyage en Floride, que lui avait demandée le roi de France, Charles IX, probablement en 1566, à Moulins<sup>202</sup>. Quelques mois avant que le Dieppois ne meure, De Bry lui rend visite à Blackfriars (1587), prenant le relais de la commande avortée effectuée quelques années auparavant par l'Anglais Walter Raleigh<sup>203</sup>. A la mort de Le Moyne, en mai 1588, De Bry achète le travail inachevé à sa

---

<sup>196</sup> A titre de comparaison, le premier frontispice ne comporte que deux niveaux : sur le socle, deux Indiens jouxtent les colonnes à l'antique, puis trois d'entre eux peuplent le toit de l'édifice, qui contient en son centre le titre du volume. Ici, ce sont trois niveaux, avec un nombre bien plus conséquent d'Indiens : deux Amérindiens encadrent une scène où plus de quinze Timucua sont représentés, le deuxième niveau comporte le titre, alors que cinq Indiens occupent le toit de l'édifice. L'impression de profondeur est bien plus présente dans ce dernier frontispice. Cf. Th. de Bry, *Le Théâtre du Nouveau Monde*, p. 3 et p. 48 (Pl. I, 00 et II, 00).

<sup>197</sup> F. Lestringant, *L'Expérience huguenote...*, p. 229 : La Floride semble avoir été découverte en 1513, le jour des Rameaux ou Pâques Fleuries. Mais les allusions fréquentes à la « terre fleurie du nouvel Eden » peuvent aussi expliquer l'appellation de cette région d'Amérique.

<sup>198</sup> Le terme de *Floridien* n'est jamais employé dans le texte que Théodore de Bry ajoute à l'image, mais il se retrouve dans les titres dominant les pages : *Floridenses*. Cf. par exemple les planches II, 08 et II, 22.

<sup>199</sup> *Auctore Iacobo le Moyne, cui cognomen de Morgues, Laudonierum in ea Navigatione sequuto*, in Th. de Bry, *Le Théâtre du Nouveau Monde*, p. 48, Pl. II, 00 et p. 161 pour la traduction. Celle-ci reproduit le texte publié par les éditions Duchartre et Van Buggenhovdt.

<sup>200</sup> Peintre dieppois, Jacques Le Moyne de Morgues embarque en 1562 dans l'expédition de Jean Ribault, dont il laisse des aquarelles prises sur le vif.

<sup>201</sup> J.-F. Dubost, « Huit guerres qui ont déchiré la France », *Les Collections de l'Histoire* n°17, p.30.

<sup>202</sup> Ces suppositions sont avancées par F. Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage...*, 2004, p. 281.

<sup>203</sup> D'après F. Lestringant, *op. cit.*, p. 282 : « En 1585 ou 1586, Sir Walter Raleigh, qui supervise l'entreprise coloniale en Virginie, s'intéresse aux "carnets" du peintre dieppois et lui demande une série de planches. Mais il a bien vite reculé devant la dépense, laissant sans emploi le travail inachevé de Le Moyne. De Bry, l'homme providentiel, relance donc l'entreprise et la conduit à son terme, en dépit de la mort de l'artiste, survenue dans l'intervalle. » Toutefois, d'après D. Defert, « Collections et nations au XVI<sup>e</sup> s. », in M. Duchet (s.d.), *L'Amérique de*

veuve, et le poursuit. Quelle est la part du Dieppois et celle de Liégeois ? Nous l'ignorons, mais il s'agit bien d'un travail jumelé, à partir du vécu de Le Moyne.

En réalisant la première carte du deuxième volume des *Grands Voyages*, le graveur marque son intention de noter les lieux qui ne manquent pas d'être relatés dans la *Brevis Narratio*. Bien que la représentation de l'espace géographique ne soit que pure commodité, les éléments découverts, ou du moins explorés par les Français, apparaissent distinctement, et sont nettement repérables, en raison de la toponymie adoptée. En effet, les Français, qui cherchent à établir une nouvelle France, dans ce nouveau monde, emploient les noms de lieux naturels qui leur sont familiers. Il n'est donc pas surprenant de retrouver la Loire, la Gironde, la Charente ou la Garonne<sup>204</sup> parmi les fleuves côtiers de Floride<sup>205</sup>. Le commentaire de la planche II, 04 précise les noms donnés aux fleuves rencontrés par les Français, suite au fleuve de Mai, ainsi appelé « *parce qu'ils l'avaient aperçu le premier jour de ce mois.* »<sup>206</sup> Il s'agit bien d'une France en Amérique, avec la transposition des noms de fleuves au sein de cette nouvelle terre. Les Français ont cherché à poursuivre leur aventure coloniale, malgré l'échec rencontré au Brésil, derrière Gaspard de Coligny, qui avait conservé son poste<sup>207</sup> auprès du jeune roi de France, Charles IX. Toutefois, la présence espagnole en cette terre de Floride risquait de pénaliser une tentative d'installation durable, alors que les Français s'entredéchiraient dans les premières guerres de religion. L'Amiral recrute alors ses colons principalement dans les villes acquises à la Réforme, ou tout du moins sympathisantes<sup>208</sup>. Son objectif officiel consistait à « *donner à la France en Amérique une place en rapport avec son importance européenne et le meilleur trafic de la chrétienté.* »<sup>209</sup> Mais l'attachement que présentait Coligny à la religion protestante peut nous amener à penser que la volonté de placer en Amérique des huguenots, qui pourraient ainsi exercer librement leur culte, à l'abri de toute persécution, avait effleuré l'initiateur de ce projet. D'ailleurs, la forte présence des marins et capitaines calvinistes semble en mesure

---

Théodore de Bry..., 1987, p. 52, il semblerait que Le Moyne, « *graveur et libraire lui-même, se réservait l'édition de ses tailles-douces [et] refusa de les céder.* »

<sup>204</sup> Ces différents fleuves sont décrits et l'explication du choix de leur nom justifiée par Laudonnière, in S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 53.

<sup>205</sup> Voir plus particulièrement la planche II, 04.

<sup>206</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 165. Voir aussi les récits de Ribault (in S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 7 : « *ce faisant, comme nous passions au large, apparut à nos yeux l'entrée d'une belle rivière [la rivière de May, l'actuelle St. John's River, note 3]* ») et de Laudonnière (in S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 53 : « *où arrivez appellasmes ceste riviere, la riviere de May, pour ce que le premier de ce moys nous l'avions decouverte [...].* »).

<sup>207</sup> Ch.-A. Julien, *op. cit.*, pp. 226-227 : l'Amiral semble être parvenu à vaincre ses adversaires, dont son propre oncle, le connétable Montmorency, qui a tenté de le disgracier à la mort de Henri II.

<sup>208</sup> *Ibid.*, p. 226 : Rouen, Dieppe, Saint-Lô ou Caen, pour les villes normandes, mais il y avait aussi des villes de Bretagne, comme Saint-Malo ou Vitré, derrière le colonel-général de l'Infanterie, François d'Andelot, frère cadet de Coligny.

<sup>209</sup> *Ibid.*, p. 227.

d'appuyer cette hypothèse<sup>210</sup>. Le 18 février 1562, la flotte, constituée de cent cinquante hommes, pour la plupart protestants, parmi lesquels un pasteur, quitta la France, évitant les routes traditionnellement usitées par les Espagnols. Un peu plus de deux mois plus tard, le 30 avril, elle accosta en Floride<sup>211</sup>. De ce premier voyage, Théodore de Bry n'offre pas de gravures, peut-être parce qu'il axe son propos autour du voyage effectué par Laudonnière. Pourtant, ce dernier secondait le capitaine Jean Ribault dès la première expédition. Les raisons qui poussèrent De Bry à ne pas évoquer ce premier voyage restent assez obscures. D'abord, il se pourrait que le récit de Ribault n'ait pas été à disposition de l'auteur, bien que celui-ci se soit rendu en Angleterre, alors que le texte y avait été publié en 1563<sup>212</sup>. Aussi, De Bry a pu en avoir pris connaissance. Mais ce manuscrit ne contenait pas d'images. Or, le travail du graveur consistait d'abord à illustrer des récits, dont il choisissait les extraits agrémentant sa gravure. S'appuyant, comme nous l'avons indiqué précédemment, en priorité sur l'œuvre de Jacques Le Moyne de Morgues, qui relate exclusivement la deuxième expédition, cela peut justifier le choix du Liégeois, qui possédait une source documentaire de premier choix entre les mains. Toutefois, des rappels relatifs à la première expérience floridienne française se retrouvent de manière éparse, par exemple à travers la planche II, 08. Seule l'image II, 01 évoque clairement la première venue des Français, puisqu'elle précise : « *lors de leur première navigation en Floride...* »<sup>213</sup> La gravure permet de découvrir la Floride<sup>214</sup>, mais pas d'appréhender la tentative d'installation des Français, qui y avaient aménagé un fort. Sa construction<sup>215</sup> n'est pas davantage évoquée, probablement parce que ce fort a tôt fait de disparaître, avec la trentaine de colons français restés sur place pendant que Ribault<sup>216</sup> et Laudonnière retournaient en France chercher des renforts et du matériel<sup>217</sup> permettant à la colonie de subvenir à ses besoins, notamment pour développer le troc effectué avec les indigènes.

Une série de gravures permet au Liégeois de relater l'exploration de la côte à la recherche de l'endroit idéal pour y implanter une colonie plus durable. En effet, les Français atteignent la Floride le 22 juin 1564<sup>218</sup>, et arrivent en vue du fleuve de Mai, le 25 juin.

---

<sup>210</sup> *Ibid.*, p. 228.

<sup>211</sup> *Ibid.*, p. 229.

<sup>212</sup> C'est en effet en 1958 que le récit de Jean Ribault fut traduit et annoté pour la première fois en français, sous la conduite de S. Lussagnet, *op. cit.*, pp. 1-26.

<sup>213</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 164 : *Galli prima in Floridam provinciam navigatione*.

<sup>214</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 164 : Le Cap Français y est précisé, ainsi que ses coordonnées (« *environ trente degré de l'Equateur* »).

<sup>215</sup> Il s'agit de Charlesfort, dont le nom évoque le jeune roi de France, Charles IX.

<sup>216</sup> Pour ce qu'il advint à Ribault, notamment la publication de son rapport par les Anglais, alors qu'il était destiné à Coligny, cf. Ch.-A. Julien, *op. cit.*, p. 231. A son retour en France, Ribault subit de plein fouet les troubles religieux, et, après avoir défendu Dieppe, se réfugie en Angleterre, où est publié son récit de l'aventure floridienne des Français.

<sup>217</sup> Laudonnière, in S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 66-67. Voir aussi Ch.-A. Julien, *op. cit.*, p. 230.

<sup>218</sup> Laudonnière, in S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 85.

Laudonnière ne trouvait pas le lieu désiré<sup>219</sup>, d'où un retour vers une terre davantage connue, afin de s'en éloigner progressivement. C'est ainsi que Théodore de Bry présente l'arrivée des Français<sup>220</sup>, indiquant le fleuve de Mai sur son image. Au vu de l'animal à l'embouchure, une sorte de dauphin-baleine étrange, il se peut que le graveur ait voulu évoquer non seulement ladite rivière de Mai, mais aussi le fleuve aux Dauphins rencontré par Laudonnière et ses compagnons<sup>221</sup>. La gravure suivante (II, 03), présente des particularités que ne possèdent pas les autres gravures de cette série. Le fleuve Axona représenté possède trois sortes de promontoires, de quais, de forme typiquement européenne, voire même française (l'extrémité rappelant la fleur de lis, mais peut-être s'agit-il d'aménagement prévus pour la pêche ?). Bien que s'intégrant dans le périple de Laudonnière, le passage sur ce fleuve ne semble pas attesté par le récit du principal protagoniste, de même que la rencontre avec le roi de l'île dans le fleuve, qui « *se montra très humain.* »<sup>222</sup> L'absence de description ne signifie pas que ce fleuve et ce peuple n'ont pas été rencontrés par les Français. C'est d'ailleurs aussi dans le but de rappeler l'existence de cours d'eau côtiers nombreux que la planche II, 04 s'intègre parfaitement dans cette suite de cartes relatives à la Floride : le Liégeois a donc probablement utilisé l'œuvre de Laudonnière, en complément des aquarelles de Le Moyne.

### **3- La construction de Fort Caroline**

Au-delà de cette série de cartes, qui permet aux lecteurs de repérer les éléments qui sont évoquées, voire même de se « localiser » dans les expéditions françaises floridiennes, un jeu de deux planches (II, 09 et II, 10), permet d'appréhender, à une échelle plus grande, le territoire sur lequel les Français avaient décidé d'élire domicile.

Dans le commentaire de la planche II, 09, l'auteur nous informe que les Français ont décidé de retourner dans le fleuve de Mai, parce que le mieux connu : Laudonnière n'est pas parvenu à découvrir d'endroits plus convenables. En effet, dans *L'Histoire notable...*, il précise : « *tous en fin resolurent, nommement ceux qui avec moy avoient essayé le premier voyage, estre expedient de s'habituer plustost en la riviere de May, qu'en aucune des autres, en attendant des nouvelles de la France.* »<sup>223</sup> Pourtant, aux dires de Charles-André Julien,

---

<sup>219</sup> Laudonnière, in S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 87 : « *Le lendemain vingt-troisiesme de ce mois, pour autant que vers le midy je n'avois trouvé lieu assez commode pour nous habiter et bastir un fort, je commandé que l'on levast les ancras, et que l'on appareillast les voilles, pour naviguer vers la riviere de May : à laquelle nous arrivasmes deux jours apres [...].* »

<sup>220</sup> Planche II, 02.

<sup>221</sup> Laudonnière, in S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 86 : « [...] *avant de partir, je nommay ceste riviere, la riviere des Dauphins, pour autant qu'à mon arrivee, j'y avois veu une grande quantité de Dauphins, qui s'escayoient en l'emboucheure.* »

<sup>222</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 166 : *Rex superioribus non minus humanus fuit.*

<sup>223</sup> Laudonnière, in S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 95.

les Français de Laudonnière se seraient installés « à six ou huit kilomètres de la rivière de May, en un lieu propre et convenable pour bastir une forteresse »<sup>224</sup>, sans plus de précision. Les raisons de cette implantation sont relatées par Laudonnière : « joint qu'a nostre premier voyage nous l'avions trouvee seule entre toutes abonder en mil, et en farines, outre l'or et l'argent qui s'y trouva : chose qui me faisoit esperer quelque heureuse decouverte pour l'advenir. »<sup>225</sup>. Ces mêmes raisons sont rappelées par le graveur dans son commentaire : « on avait en effet remarqué que le mil et le maïs y étaient plus abondants qu'ailleurs, outre l'or et l'argent qu'on y avait trouvé au cours du premier voyage. »<sup>226</sup> Les différences notables entre les deux textes, comme les farines devenues du maïs, pourraient s'expliquer par la volonté qu'a De Bry de valoriser la Floride. Plus encore, les deux images, mises côte à côte, permettent d'appréhender le savoir-faire technique des Français, transformant une île naturelle en un fort qui paraît prêt à résister à tous les assauts. Bien que la forme générale de l'île soit maintenue, sur la planche 09, il s'agit encore d'une île sauvage, les Français apparaissent imposants sur cette espace. Dans la seconde image, les formes sont effilées, très géométriques, et le lecteur peut difficilement reconnaître les Français, leur taille étant réduite. La rivière semble elle-même avoir modifié son cours avec l'installation des Français qui ont transformé les rives de l'île : le débit paraît plus rapide, plus lisse, presque plus dangereux.

Ces deux images constituent une suite logique de l'implantation des Français en Floride : après avoir élu domicile, ils construisent leur fort (II, 09), puis De Bry nous montre ce que devient l'île (II, 10). Cette construction concerne chacun des colons. En effet, sur les quatorze Européens visibles, aucune différence de statut ne semble visible. Et le commentaire de préciser : « les uns creusèrent le sol, les autres élevèrent des haies de branches, d'autres firent des retranchements. Chacun avait son instrument, pioche, serpe, hache, pour abattre les arbres et élever le fort. »<sup>227</sup> Ces faits sont d'ailleurs attestés d'une part par Laudonnière (« nous nous evertuâmes les uns à remuer terre de toutes parts, autres à couper fessines »<sup>228</sup>) d'autre part par Le Moyne de Morgues (« tous les nôtres mettaient la main à l'œuvre [...] nobles, soldats, artisans et autres, pour se protéger de l'ennemi et des injures du climat »<sup>229</sup>) : les deux sources principales de De Bry infirment donc cet événement, mis en image par le graveur, qui nous montre ainsi une certaine égalité des statuts, des ordres, même, dans cette nouvelle France en Amérique. Le fort ainsi construit,

<sup>224</sup> Ch.-A. Julien, *op. cit.*, p. 234.

<sup>225</sup> Laudonnière, in S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 95.

<sup>226</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 170 : *Quia jam animad verterant illud prae reliquis milio et farina abundare, praeter aurum et argentum quod istic in prima navigatione repertum est.*

<sup>227</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 171 : *Alii terram evertendo, alii fascas ex virgultis casis componendo, alii vallum conficiendo : nemo enim adfuit qui palam, serram, securim, aliudve instrumentum non haberet, cum ad arbores cadendas, cum ad arcem instruendam.*

<sup>228</sup> Laudonnière, in S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 97.

<sup>229</sup> J. Le Moyne de Morgues, *Brevis narratio*, cité in S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 97, note 3.

baptisé Fort Caroline<sup>230</sup>, reprend la forme général de l'île, une forme triangulaire, mais l'effet de grandeur apparaît nettement par une réduction de la taille des personnages représentés : les sept Français, minuscules, n'occupent pas la totalité de l'espace, les bâtiments paraissent aussi de petite taille, la profondeur a davantage été utilisée par De Bry. Le fort est prêt à défendre ses occupants contre une nature parfois difficile, ou contre d'éventuels ennemis : remblais, palissades, canons et armes permettent de résister à l'envahisseur. De même, des aménagements européens sont visibles sur les rives du fleuve de Mai : une petite battisse sur la partie gauche, ainsi qu'un four<sup>231</sup> sur la rive méridionale, tous les deux sans protection aucune. Les Français apparaissent ainsi méfiants, mais ils laissent toutefois une partie de leurs constructions hors du fort, sans défense. L'organisation militaire de ce dernier contraste avec l'anarchie « naturelle » régnant sur l'image précédente. La comparaison avec les villages indiens présentés dans le volume précurseur des *Grands Voyages* pourrait aussi contraster<sup>232</sup>, tant la rigueur militaire marque cette image. L'élément qui frappe à partir de ce diptyque est l'absence totale d'utilisation du sol. Certes, les Français se sont appropriés le territoire floridien, ainsi que le rappelle le drapeau bleu aux trois fleurs de lis flottant en bas à gauche de la planche II, 10, mais aucun espace n'est mis en valeur pour subsister. Les colons semblent ainsi attendre des tribus voisines quelque aliment. Cependant que l'on peut apercevoir un soldat au premier plan, qui semble ainsi s'adonner à la pêche, « armé » d'une épuisette et d'un seau, les espaces environnant ne sont pas mis en culture, les Français défendent le fort, se tenant à proximité des canons, arborant une lance, ou une baïonnette, mais les rives restent à l'état naturel : ni labours, ni semaisons, ni cultures<sup>233</sup>. De quelle manière peuvent-ils survivre ? Les planches suivantes semblent en mesure de nous guider sur la manière dont les Français obtiennent leur nourriture, notamment dans le jeu des images II, 11 et 12<sup>234</sup>, et Charles-André Julien de parvenir à la conclusion suivante : « *Le danger était d'autant plus grand que les colons, toujours éloignés des travaux agricoles, comptaient uniquement sur les Indiens pour les approvisionner. La mauvaise volonté d'un fournisseur de mil pouvait les réduire à la disette ou les contraindre aux coups de force. Les fournisseurs demandaient, en échange, l'appui des invincibles arquebuses.* »<sup>235</sup>

---

<sup>230</sup> En l'honneur du roi Charles IX. Cf. Th. de Bry, *op. cit.*, p. 171. « *En l'honneur de notre prince le Roy Charles* » (Laudonnière, in S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 99).

<sup>231</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 171 : « *Assez loin du fort [...] pour éviter les incendies.* »

<sup>232</sup> *Ibid.* p. 171-172.

<sup>233</sup> *Ibid.*

<sup>234</sup> Ces deux scènes montrent la préparation à la guerre de Satouriona et d'Outina, le second étant allié des Français, comme l'indique la présence de soldats armés : il semblerait donc que l'aide des Français dans les guerres entre tribus leur permettent d'obtenir de quoi survivre. Cf. G. Wallerick, *La vision des peuples amérindiens*, 2005, p. 43 et suiv.

<sup>235</sup> Ch.-A. Julien, *op. cit.*, pp. 234-235.

## B- L'intervention des Français sur les peuples d'Amérique

Au Brésil, les Français ont entretenu des relations plutôt amicales avec les peuples amérindiens vivant sur la côte. Ceux-ci leur fournissaient des vivres, notamment grâce au troc<sup>236</sup>, permettant à l'île de Coligny de subvenir à ses besoins. Ces échanges avaient cependant des incidences que l'on peut aujourd'hui juger comme néfastes. En effet, l'introduction du fer dans des tribus qui n'utilisaient que le bois et la pierre polie<sup>237</sup> modifie profondément leurs habitudes : « *les Indiens viennent d'entrer à leur insu dans un cycle de dépendance économique d'où ils ne sortiront plus.* »<sup>238</sup> Hans Staden nous décrit d'ailleurs la manière dont les Indiens fabriquaient leurs haches avant l'intervention des Européens :

« *Ils prennent une espèce de pierre, d'un bleu très foncé, à laquelle ils donnent la forme d'un coin ; ils aiguisent ensuite le côté le plus large. Ces pierres ont ordinairement six pouces de long et trois de large : il y en a de plus grandes et de plus petites. Ensuite ils attachent cette pierre au bout d'un bâton au moyen d'une corde. Les chrétiens leur vendent aussi des coins de fer pour fabriquer leurs haches ; mais ils préfèrent que le coin soit percé, et ils passent alors un bâton dans le trou pour faire la hache.* »<sup>239</sup>

Les relations avec les peuples de la côte permettent cependant aux tribus alliées des Européens de remporter des victoires plus aisées sur leurs ennemis, tout comme ce fut le cas dans la Floride de Laudonnière<sup>240</sup>. L'équilibre des forces entre les tribus amérindiennes est profondément bouleversé, car les Européens, en échange de l'aide d'Indiens qui connaissaient les ressources du terrain, leur fournissaient des armes voire un contingent militaire. Les deux peuples qui vivaient sur la côte proche de Guanabara, à savoir les Tamoyo et les Maracaje, étaient en guerre. Les Français et les Portugais leur procuraient respectivement de l'aide<sup>241</sup>, en échange de l'appui des Indiens. Aussi, l'introduction des mousquets, comme celle du fer, produit instantanément une réduction de la population amérindienne, plus ou moins voulue par les Européens. Ces tribus sont de surcroît touchées par des épidémies de maladies, dues à la présence des proches Européens et aux contacts, plus ou moins intimes, qu'ils nouaient entre eux<sup>242</sup>. Toutefois, les travaux exigés par les

---

<sup>236</sup> Ch.-A. Julien, *op. cit.*, p. 191.

<sup>237</sup> F. Lestringant « L'automne des cannibales... », in M. Duchet (s.d.), *L'Amérique de Théodore de Bry...*, p. 74-76, pour l'exemple de l'introduction de la hache dans les tribus tupinamba. *Infra*, p. 127.

<sup>238</sup> *Ibid.* p. 78.

<sup>239</sup> H. Staden, *op. cit.*, p. 176, cité en partie in F. Lestringant, *op. cit.*, p. 88-89.

<sup>240</sup> G. Wallerick, *op. cit.*, p. 43 et suiv.

<sup>241</sup> Ch.-A. Julien, *op. cit.*, p. 190-191.

<sup>242</sup> N. Wachtel, *La Vision des vaincus...*, pp. 136-140 précise, à partir de l'exemple du Pérou, combien la population amérindienne a été décimée suite à sa rencontre avec les Européens, naturellement immunisés contre certaines maladies qu'ils pouvaient véhiculer sans les contracter. L'exemple semble transposable à tous les peuples amérindiens qui ont connu des contacts plus ou moins intimes avec les colons, car ils ont tous subi une chute particulièrement rapide de leur population.

Européens étaient de plus en plus ardu<sup>243</sup>. Considérant ne pas avoir suffisamment de retour, ils ne leur fournissent plus de vivres. Risquant la famine, les Français auraient voulu rompre l'isolement de la colonie<sup>244</sup>. Villegagnon refuse l'implantation des Européens sur le continent, pour les raisons précédemment évoquées, ce qui provoque une vive réaction de la part des colons, qui tentent à deux reprises de l'assassiner : d'abord, en tentant de l'empoisonner, puis de l'égorger (février 1556)<sup>245</sup>. Des complices présents sur le continent persuadent ensuite les Indiens que Villegagnon est responsable de leurs maladies. Les désertions se multiplient<sup>246</sup>, et les déserteurs se regroupent dans la nouvelle colonie terrestre, Henryville.

De retour en France, en 1559, après la destruction de l'établissement français en l'île de Coligny par Mem de Sâ<sup>247</sup>, le « roi d'Amérique » peut compter sur l'appui des Jésuites de Paris, qui le soutiennent notamment dans la création d'un collège de Jésuites au Brésil<sup>248</sup>. Celui-ci permettrait de convertir les peuples amérindiens et peut-être de ramener les « hérétiques » qui peuplaient le Brésil à la vraie foi. Rapidement, les rapports entre les Jésuites portugais et français au Brésil permettent aux Jésuites de Paris de se détourner de Villegagnon, qui est alors dénoncé de *lutheranos*. Le Père Nobrega<sup>249</sup>, jésuite portugais, dirige une expédition contre l'île aux Français, qui met définitivement fin à la présence des Français dans le Fort Coligny.

### **1- Les relations avec les Timucua**

Sur l'ensemble des gravures représentant le peuple des Floridiens, communément appelé Timucua, soit trente-trois gravures sur les quarante-deux que compte la série floridienne, les Français sont présents aux côtés des Amérindiens sur dix d'entre elles. Le terme de Timucua est, à tort, l'appellation employée pour évoquer les tribus de Floride : Timucua (*Thimogona*) semble désigner indifféremment le territoire ou la capitale du territoire indien que dominait le chef Outina. L'évangélisation généralise le terme pour toutes les tribus du littoral de Floride qui parlaient un dialecte de la langue muskogee, peut-être en raison des nombreuses influences, malgré les différences de cultures<sup>250</sup>. Bon nombre des images

---

<sup>243</sup> Ch.-A. Julien, *op. cit.*, p. 192.

<sup>244</sup> *Ibid.* p. 192.

<sup>245</sup> *Ibid.* p. 193.

<sup>246</sup> *Ibid.*

<sup>247</sup> *Ibid.* p. 208 : Envoyé en novembre par la régente Catherine, appuyé par l'ancien gouverneur portugais Thomé de Souza, ainsi que par le Père jésuite Nobrega, il avait pour mission d'expulser les Français d'Amérique.

<sup>248</sup> *Ibid.* p. 204.

<sup>249</sup> Pour de plus amples renseignements concernant le Père Nobrega, cf. J.-C. Laborie, *Mangeurs d'hommes et mangeurs d'âme...*, pp. 116-148.

<sup>250</sup> S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 8, note 1. Par commodité, nous employons la terminologie de Timucua.

concernent les « manières de faire »<sup>251</sup> de ce peuple, mais les Français assistent passivement à des scènes de la vie de tous les jours. Passivement, en effet, car sur les images, aucune réaction française n'est perceptible : à l'exemple du *Sacrifice des premiers nés*<sup>252</sup>, le Français, que l'on retrouve dans la partie gauche de l'image, ne semble pas horrifié par le spectacle qui se déroule devant lui. Certes, son regard pourrait paraître pétrifié, mais aucun mouvement de recul<sup>253</sup>, ni aucune volonté de détourner la tête n'est figuré. En revanche, le roi indien, Outina, ne prête que peu d'attention à la scène qui se joue en son honneur, se présentant davantage comme « *despote "montreur" du spectacle de son propre pays.* »<sup>254</sup> Ce sont plusieurs scènes, plus ou moins atroces, dont les Français deviennent malgré eux les témoins<sup>255</sup>. Ce statut est un véritable honneur, car dans son ouvrage, Laudonnière précise : « *le roi Audusta [...] avait fait cela [retiré tous nos François en sa maison] pour autant que les Indiens se courroucent fort, lors que l'on les aperçoit en leurs ceremonies.* »<sup>256</sup> Aussi, il semblerait que les Français n'aient pas vraiment le droit de voir ces cérémonies. La description si précise que De Bry peut en réaliser des gravures vient probablement du fait que Laudonnière ait été accepté à voir ces réjouissances indiennes. De plus, Laudonnière précise « *toutesfois l'un de nos François fait tant, que par subtils moyens, il sortist hors la maison d'Audusta, et secrettement s'alla cacher derriere un fort buisson, là où à son plaisir, il peut aisément reconnoistre les ceremonies de la feste* »<sup>257</sup>, ce qui permet aussi de constituer un témoignage indirect de ces scènes.

Mais de témoins, les Français de Floride deviennent progressivement acteurs indirects. Ils ne participent pas nécessairement pour autant à ces événements, sauf cas exceptionnel, mais interviennent dans ces cérémonies par l'apport d'objets européens. Il nous faut ici distinguer deux cas importants de l'intégration dans ces scènes d'objets de facture européenne : soit l'auteur-réalisateur a, décevant, choisi de placer des objets européens, soit le don d'objets européens est attesté par l'Histoire et les sources. A aucun moment, ni dans les récits de Laudonnière, de Gourgues ou de Ribault, il n'est précisé que les Timucua pratiquaient des cérémonies sur les objets donnés par les Européens. La première solution doit donc être conservée : l'auteur a voulu intégrer les objets français. Il nous reste à comprendre ses motivations. Il peut avoir agi ainsi par commodité, ne s'étant jamais rendu

<sup>251</sup> D'après M. Duchet, « Le texte gravé de Théodore de Bry », in M. Duchet (s.d.), *op. cit.*, p. 38 : C'est en effet le terme latin de *ratio* qui est employé sur la plupart des gravures, ce qui signifie que les Timucua ont une manière de faire et non un art (*industria*).

<sup>252</sup> Pl. II, 34.

<sup>253</sup> F. Lestringant, *op. cit.*, 2004, p. 301.

<sup>254</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 190.

<sup>255</sup> Il s'agit des dix planches évoquées précédemment : II, 8 (adoration de la colonne) ; II, 12 (consultation du mage d'Outina) ; II, 13 (guerre contre Satourina) ; II, 16 (érection de trophées) ; II, 18 (femmes en pleurs) ; II, 29 (délibérations) ; II, 32 (sentinelles inefficaces) ; II, 34 (sacrifice des premiers nés) ; II, 35 (culte solaire) et II, 42 (meurtre de Pierre Gambie).

<sup>256</sup> Laudonnière in S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 69-70.

<sup>257</sup> Laudonnière in S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 70.

en Amérique pour assister lui-même à ces scènes, ou dans un but précis, qui se découvrirait tout au long des *Grands Voyages*. Après avoir parcouru les différents volumes, notamment les parties deux et trois, il semblerait que son objectif soit double : d'une part, De Bry a le souci de « combler les vides<sup>258</sup> », notamment en utilisant des éléments de sa propre invention. Nous l'avons précisé précédemment, le graveur ne s'est jamais rendu lui-même au Nouveau Monde, ni pour vérifier ses sources, ni pour obtenir davantage de détails. Aussi, ce sont des objets européens qui sont alors utilisés pour remplir ce qu'il ignore. Mais le savoir-faire lui permet d'insérer ces sujets en les indianisant, c'est-à-dire qu'il leur donne un aspect proche des tribus représentées, à moins qu'il ne le complète par des objets appartenant à une autre tribu<sup>259</sup>. En cela, De Bry n'a rien d'un ethnographe soucieux de transcrire une réalité, bien au contraire. Il ne se soucie pas de mélanger des artefacts qui n'ont aucun rapport les uns avec les autres, avec pour seul but de réaliser une gravure complète. Cette remarque vaut aussi et surtout pour le décor.

Sur la seule image relative au *Sacrifice des premiers nés* (II, 34), F. Lestringant a relevé quatre anachronismes<sup>260</sup>. Cette image est l'exemple du recouplement sur une même planche des deux manières de combler les espaces vides d'informations précises. D'abord, l'insertion d'objets européens, Laudonnière et Outina étant assis sur un banc de rondins. Or, il semblerait que ce type de banc se trouve en Europe mais absolument pas en Amérique. Il en est de même pour l'élément sur lequel est sacrifié l'enfant : ce genre de billot est « emprunté à la scénographie des exécutions capitales en Europe. »<sup>261</sup> Ensuite, le mélange d'objets, certes amérindiens, mais n'appartenant pas à cette ethnie, comme la massue qui est employée pour tuer l'enfant ressemble en tout point à l'*Iwera Pemme* utilisée dans les sacrifices chez les peuples Tupi, notamment chez les Tupinamba du Brésil. Les coiffes revêtues par les Timucua rappellent les coiffes portées par les Aztèques, tels qu'ils sont représentés dans le *Codex Mendoza*. Nous sommes donc face à un transfert de culture, transfert non réel, mais effectué dans l'imagination du graveur, aboutissant à une « accélération de l'homogénéisation de la représentation de l'Américain. »<sup>262</sup> L'exemple pourrait se répéter à partir de la végétation<sup>263</sup> ou des objets manufacturés (hottes<sup>264</sup>, paniers, houes<sup>265</sup>, couvre-chefs<sup>266</sup>...).

<sup>258</sup> *Infra*, p. 130.

<sup>259</sup> Exemple avec les Aztèques.

<sup>260</sup> F. Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage*, 2004, p. 305. Nous rappelons les éléments relevés par l'auteur.

<sup>261</sup> *Ibid.* F. Lestringant de préciser qu'aucun des récits relatifs à cet événement ne mentionne ce billot.

<sup>262</sup> *Ibid.*, p. 307.

<sup>263</sup> Pl. II, 09 et 10.

<sup>264</sup> Pl. II, 08 ; II, 22; II, 23; II, 27; II, 28 ; II, 29 ; II, 26 ; II, 37, II, 39 ou II, 41.

<sup>265</sup> *Ibid.*, p. 282, Pl. II, 21.

<sup>266</sup> *Ibid.*, p. 283.

L'exemple de la vénération à la colonne installée par Ribault<sup>267</sup> est tout aussi significatif de l'intervention des Français dans les habitudes timucua. L'existence de cette colonne est attestée dans le texte de Jean Ribault, *Découverte de la Terra Florida* : « nous amenions avec nous un pilier ou colonne de pierre dure, gravé des armes du Roi, pour le planter à l'entrée du port, en quelque lieu élevé où l'on puisse aisément l'apercevoir. »<sup>268</sup> Le contraste est d'abord frappant entre la nudité quasi complète des Amérindiens, qui occupent presque la totalité de l'image, et les Français, richement vêtus, armés, dans la partie à l'extrême droite de la gravure. Il s'agit de la première image de ce deuxième volume qui montre de manière aussi précise les Indiens<sup>269</sup>, notamment l'un d'entre eux. Alors qu'ils étaient noyés dans le décor sur les gravures précédentes, le lecteur peut enfin admirer « un spécimen grandeur nature ». La troupe d'Indiens, de taille réduite, dans la partie gauche de l'image, est en vénération devant la colonne érigée par Ribault. Les bras levés, les mains jointes, ils semblent adorer cette stèle décorée de « fleurs de tous genres et de branches d'arbres les plus rares. »<sup>270</sup> Les armes du roi de France apparaissent visibles de tous côtés : dans l'écusson bleu azur, trois fleurs de lis dorées, surmontées d'une couronne rouge sang, entourée de dorure. L'impression de richesse ressort de ce blason, par l'importance de la couleur or. A la base de la stèle, l'inventaire de toute la Floride est déposé : armes (arcs et flèches, en symbole d'accueil pacifique), gourdes et corbeilles de fruits et légumes (les paniers rappellent les objets manufacturés d'origine européenne...), « une nature morte issue d'une corne d'abondance. »<sup>271</sup> La partie droite est différente, car deux personnages dominent cet espace. D'abord, sorte de lien avec la partie gauche, le roi Athoré, dont le texte nous précise que ce dernier « a épousé sa mère et a eu d'elle plusieurs enfants des deux sexes [...]. Après le mariage avec sa mère, son père, Satouriona, ne voulut plus avoir de rapport avec lui. »<sup>272</sup> Bien qu'il apparaisse comme un bel homme, grand (Le Moyne le décrit comme étant « de taille fort élevée, dépassant d'un pied et demi celle des hommes les plus grands de l'expédition »<sup>273</sup>), il apparaît cependant coupable d'un acte particulièrement odieux aux yeux des Européens : il est marié avec sa mère, dont il a eu plusieurs enfants. Le lecteur peut observer de près l'Indien, presque nu (il porte un pagne), revêtu de bijoux (collier en bandoulière, bracelets aux poignets et aux chevilles, boucles d'oreilles), arborant une coiffe d'apparat. Tout aussi intéressants sont les multiples tatouages qui courent sur sa peau : son corps semble intégralement recouvert de ces dessins difficilement interprétables. La posture,

<sup>267</sup> Pl. II, 08.

<sup>268</sup> In S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 14. Voir dans le même ouvrage, p. 88, note 2, dans laquelle S. Lussagnet évoque d'autres sources que le récit de Ribault, attestant de cette colonne, notamment Le Moyne de Morgues, ainsi qu'une lettre probablement hispanique.

<sup>269</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 170.

<sup>270</sup> *Ibid.* : *florum omnis generis corollis, et arborum apud ipsos selectissimarum ramis.*

<sup>271</sup> *Ibid.*

<sup>272</sup> *Ibid.*

<sup>273</sup> Cité in M. Duchet, *op. cit.*, p. 33.

typique de la représentation par les hommes de la Renaissance, permet aux spectateurs de découvrir un corps musclé à la manière d'une sculpture. A ses côtés, le Français paraît chétif, malgré sa tenue d'apparat, où les dorures rappellent les couleurs du roi de France. Laudonnière regarde dans la direction que lui indique d'un geste d'amitié<sup>274</sup> Athoré, qui semble lui donner des explications sur la scène qui se déroule sous leurs yeux. Les Français paraissent être parvenus non seulement à établir un contact pérenne avec une tribu amérindienne, mais aussi à se substituer à leurs dieux<sup>275</sup>. Le culte rendu à la colonne érigée devant les Indiens quelques années auparavant semble montrer l'importance que revêt la rencontre entre ces deux cultures, mais dans ce rapport, la nation française prend le pas sur la seconde nation, puisque les Français transmettent beaucoup d'éléments vers les Timucua, sans, semble-t-il, en emprunter à leurs voisins de fortune. Le Liégeois nous avait indiqué, à la planche II, 06, comment les Français mettaient en place cette colonne, sur une île, De Bry ayant pris soin d'indiquer par une lettre la position de l'île en question<sup>276</sup>.

## **2- La Floride, une terre accueillante ?**

Les motivations des huguenots rejoignaient celles des voyageurs précédents, d'autant plus que les descriptions apportées par les premiers à se rendre aux Amériques rappelaient les « *vertus de l'Eden [et les] prestiges de l'Eldorado.* »<sup>277</sup> Ch.-A. Julien précise que les prisonniers espagnols évoquaient les « *dépouilles des galions et les fosses remplies d'or en Caroline du Sud* »<sup>278</sup>, s'appuyant principalement sur les dires de Laudonnière<sup>279</sup>, qui décrit pendant près de dix pages les nombreuses richesses dont regorge le territoire<sup>280</sup> : outre des animaux sauvages d'une grande variété (« *Poissons, Cerfs, Poulles d'Indes, Leopards, petits Ours* »<sup>281</sup>), des objets d'usage courant pour des Européens (« *haches, couteaux, patrenostre de verre, peignes et miroirs* »<sup>282</sup>), de grandes quantités d'or et d'argent (« *jusqu'à en tenir dans un certain village une fosse toute pleine* »<sup>283</sup>), des fruits et légumes (« *plusieurs*

<sup>274</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 170.

<sup>275</sup> A l'exemple d'un Cortès, qui a vite compris la perception des peuples d'Amérique.

<sup>276</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 168.

<sup>277</sup> F. Lestringant, *L'Expérience huguenote au Nouveau Monde (XVI<sup>e</sup> s.)*, 1996, p. 204.

<sup>278</sup> Ch.-A. Julien, *op. cit.*, p. 235.

<sup>279</sup> Laudonnière, in S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 131 : deux hommes vêtus comme les Indiens sont venus trouver Laudonnière et ses compagnons : ils étaient des Espagnols accoutumés aux mœurs amérindiennes. Les Français leur permettent de recouvrer une allure européenne : « *il y avoit disja quinze ans passez, que trois navires en l'une desquelles ils estoient, se perdirent au travers d'un lieu nommé Calos [...] et que le Roy de Calos retira la plus grande part des richesses qui estoient dans les dites navires.* »

<sup>280</sup> Laudonnière, in S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 130-139.

<sup>281</sup> *Ibid.* p. 130.

<sup>282</sup> *Ibid.* : tous les objets cités constituent des « *merceries* », c'est-à-dire de « *menus objets de corne ou de métal, tels que peignes, hameçons, couteaux, qui servaient de monnaie d'échange avec les Indiens* » (F. Lestringant, « *L'automne des cannibales...* », p. 73). Ils sont donc fort probablement issus d'échanges précédents avec les Européens, car les peuples amérindiens ne connaissaient pas l'usage et le travail du fer, n'utilisaient pas de miroir ni de peigne, et ne possédaient pas de chapelet, comme le précise S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 130, note 2.

<sup>283</sup> *Ibid.* p. 132.

sortes de fruits, principalement des dattes [ainsi que] une sorte de racine, de laquelle ils tirent de la farine si propre à faire du pain »<sup>284</sup>)... Et Nicolas Le Challeux<sup>285</sup> de caractériser la Floride comme une promesse au « *suffisant contentement de tout ce que l'homme pourroit desirer en la terre.* »<sup>286</sup>

Théodore de Bry ne manque pas d'appuyer la thèse d'un paradis localisé dans les terres de Floride. En effet, les paysages gravés sur les premières planches de la suite floridienne de Le Moyne de Morgues<sup>287</sup> démontrent d'un calme « *édénique* »<sup>288</sup> et d'une luxuriance végétale et animale :

La couleur verte domine clairement l'espace représenté, les eaux des fleuves, et même de l'océan semblent calmes, loin des tumultes rencontrés par Ribault contre Ménendès<sup>289</sup> en 1565. Les nombreuses îles paraissent douces, agréables, les peuples autochtones regardent calmement les nouveaux occupants visiter puis s'installer à proximité d'eux, les nombreux animaux paissent (dans le cas des cerfs sur les planches II, 05 et 06) ou picorent (les volatiles du premier plan sur la planche II, 06), alors que des fruits énormes parviennent à maturation : des grappes de raisin, des melons<sup>290</sup>. La quantité d'arbres, tant sur les îles que sur les rives, laissent à penser la richesse du sol floridien. Mais, ainsi que nous l'avions précisé ci-dessus, les Français ne produisent rien de la terre. Le ravitaillement nous est présenté par De Bry à partir de l'image II, 07 : selon une méthode rotative de représentation, les Français négocient avec les indigènes des vivres (partie gauche, au centre) ; puis ils viennent s'approvisionner, une chaloupe se remplissant à l'aide d'Indiens au dessus de la scène évoquée précédemment ; enfin, cette chaloupe quitte la partie gauche de la planche pour rejoindre le fort, non représenté. Cette manière de graver des événements successifs sur une même planche permet aux lecteurs de suivre une succession de faits, et de percevoir leurs tenants et leurs aboutissants. B. Bucher définit par ailleurs la méthode rotative comme consistant « *à réunir dans une planche des actions qui se passent en réalité les unes à la suite des autres. Plusieurs actions distinctes sont réparties dans l'espace de la planche, le plus souvent dans un sens rotatif qui reproduit, par contiguïté et succession,*

---

<sup>284</sup> *Ibid.* p. 133.

<sup>285</sup> Nicolas Le Challeux était un charpentier dieppois, parti en Amérique pour participer à l'établissement d'une colonie française. Il laisse de cette tentative un *Discours de l'histoire de la Floride*, daté de mai 1566.

<sup>286</sup> N. Le Challeux, *Discours de l'Histoire de la Floride*, in S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 207, repris in F. Lestringant, *L'expérience huguenote...*, p. 204.

<sup>287</sup> Il s'agit des planches II, 03 à II, 07.

<sup>288</sup> F. Lestringant, *op. cit.*, 1996, p. 208.

<sup>289</sup> *L'adelantado* Ménendès de Avilés avait reçu de Philippe II, roi d'Espagne, l'ordre de détruire le fort français de Floride. Averti d'une attaque imminente en septembre 1565, Ribault devance l'Espagnol, mais « *une tempeste si grande, et accompagnée de tels orages, que les Indiens mesme m'asseurerent qu'ils faisoit le plus mauvais temps qui fut jamais veu en ceste coste* » (Laudonnière in S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 176) projette le navire de Ribault, qui perd le combat. Ménendès peut ainsi attaquer le fort. Pour de plus amples développements, cf. F. Lestringant, *L'expérience huguenote...*, chap. XI « Une Saint-Bathélemy américaine : l'agonie de la Floride huguenote (septembre-octobre 1565), d'après les sources espagnoles et françaises », p. 229-242.

<sup>290</sup> Voir les images précitées.

*l'ordre temporel dans lequel elles se sont déroulées et tel que l'énonce la légende.* »<sup>291</sup>  
L'auteur peut donc représenter « *plusieurs périodes de la vie humaine [...] dans l'espace limité d'une seule gravure* »<sup>292</sup>, réduisant ainsi le nombre de planche pour une succession de faits décrits dans le texte accompagnant l'image.

La réaction des habitants de ce territoire laisse, elle aussi, à croire qu'ils sont accueillants. Nous ne développerons pas derechef l'accueil réalisé à la colonne de Ribault<sup>293</sup>, mais celui-ci constitue un bel exemple de sympathie apparente entre les deux peuples. Les planches relatant l'utilisation d'objets européens montrent aussi la relation unilatérale qui existe entre ces nations : la suprématie des colons sur les tribus amérindiennes semble manifeste. Les premières planches de la série floridienne, qui regorgent d'images édéniques, montrent pareillement des peuples amicaux. Qu'il s'agisse du roi de l'île sur l'Axona<sup>294</sup>, « *très humain* »<sup>295</sup>, ou de cette tribu qui accepte de nourrir le fort français sur la planche II, 07, les peuples amérindiens sont présents sur de nombreuses planches, et ne semblent pas interloqués par l'arrivée des Européens.

### **3- Une volonté de rupture dans cet ordre édénique**

Cette apparente découverte de l'Eden tant recherché depuis l'Antiquité masque la réalité. Il ne s'agit que de la partie émergée de l'iceberg floridien. Déjà les images suivantes, relatant des exploits guerriers de tribus s'affrontant, rompent cet équilibre paradisiaque, tant la violence est horrifiante pour les hommes de la Renaissance<sup>296</sup>. Mais l'image la plus criante de rupture avec ce paradis reste la dernière de ce deuxième volume des *Grands Voyages*. Alors que le Liégeois a passé en revue l'ensemble des activités menées par les peuples timucua, leurs nombreuses « manières de faire », l'image II, 42 présente un assassinat perpétré par ces mêmes Timucua, sur la personne d'un Français, Pierre Gambie. Cette planche ne semble pas en rapport avec les précédentes<sup>297</sup>, qui relataient principalement des éléments de la « *topographie* »<sup>298</sup> ou des « *mœurs des Floridiens.* »<sup>299</sup> Du point de vue de sa construction, la méthode rotative est pareillement employée, avec deux plans principaux, l'arrière-plan précédant chronologiquement le premier, le plus dramatique. Hormis dans les scènes de combats entre les peuples timucua, aucune scène de violence entre un Européen et un Amérindien n'était figurée par le Liégeois. Or, cette dernière planche de la série

---

<sup>291</sup> B. Bucher, *La Sauvage aux seins pendants*, 1977, p. 33.

<sup>292</sup> *Ibid.* p. 34.

<sup>293</sup> Planche II, 08.

<sup>294</sup> Planche II, 03.

<sup>295</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p.166.

<sup>296</sup> G. Wallerick, *Les Visages des populations amérindiennes...*, 2005, p. 43 et suiv.

<sup>297</sup> F. Lestringant, « L'automne des cannibales... », in M. Duchet (s.d.), *op. cit.*, p. 69.

<sup>298</sup> *Ibid.*, planches II, 01 à II, 10.

<sup>299</sup> *Ibid.*, planches II, 11 à II, 41.

floridienne laisse au lecteur un sentiment de malaise, et il peut se demander ce que devient ce peuple, qui s'apprête à tuer un homme, Français, qui n'a eu de cesse de les aider, notamment contre leurs ennemis. Aussi, il nous faut d'abord nous intéresser au personnage au centre de la pirogue, qui attise le feu, et « *vit ses derniers instants* »<sup>300</sup>, avant de s'interroger sur le but recherché par Théodore de Bry dans la réalisation de cette image, en fin de volume, soit la dernière image qui reste à l'esprit du lecteur. F. Lestringant<sup>301</sup> dresse un portrait du principal protagoniste. Il s'agirait d'un soldat de la maison de l'Amiral Gaston de Coligny, devenu un truchement<sup>302</sup>. Il s'attire rapidement les sympathies du roi d'Adelano, et se marie avec sa fille, comme pour sceller leur amitié. Lors de ses absences, son beau-père lui délègue un peu de pouvoir, dont Gambie abuse rapidement, se comportant de manière tyrannique avec les hommes de la tribu<sup>303</sup>, les fouettant, et volant, pour se constituer un pécule non négligeable. D'après les conclusions de F. Lestringant, « *l'homme à la hache de la gravure [serait] son futur assassin, [qui aurait été] fouetté sur son ordre, pour une cause que l'on ignore* »<sup>304</sup>, alors que De Bry propose la raison suivante : « *Gambie aurait tué un des leurs à coups de bâton pendant qu'il gérait les affaires du roi en l'absence de ce dernier.* »<sup>305</sup> Ainsi que le précise le commentaire de la planche, l'événement a lieu après avoir pris congé du seigneur d'Adelano (scène de l'arrière-plan), lorsque Pierre Gambie décide d'emmener ses « *richesses entassées dans la barque.* »<sup>306</sup>. Pourquoi donc De Bry a-t-il décidé de montrer cette scène de vengeance gratuite<sup>307</sup> ?

Les raisons qui ont poussé le graveur liégeois à inclure cette image à la *Brevis narratio* sont énoncées, de la manière la plus simple, dans le commentaire qui jouxte la planche : « *cette gravure a été reportée à la fin pour ne pas déranger l'ordre de la série précédente.* »<sup>308</sup> Donc, De Bry a conscience d'amener une vision tout à fait différente, voire perturbante, des peuples floridiens. Il précise d'ailleurs : « *nous ne l'aurions pas reproduite si l'auteur du récit [Jacques Le Moyne de Morgues] n'avait pas parlé de cet événement.* »<sup>309</sup> Le graveur rejette la présence de cette gravure sur l'auteur initial de la série sur la Floride. A première vue, il semblerait qu'il s'agisse d'une justification, bien que simple, tout à fait recevable. Or, en y cherchant davantage, d'autres explications peuvent être amenées. A

<sup>300</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p.195.

<sup>301</sup> F. Lestringant, « L'automne des cannibales... », pp. 71-72.

<sup>302</sup> Le truchement est un Européen accoutumé aux mœurs indiennes, qui comprend non seulement le langage (et peut donc servir d'interprète), mais aussi les motivations des peuples indigènes (il est parfois uni avec une ou plusieurs Indiennes, partage leurs rites, même les plus horribles aux yeux des Européens comme le cannibalisme) : « *demouré long temps auparavant en ce pais, pour apprendre les langues, et trafiquer avec les Indiens* » (Laudonnière in S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 138).

<sup>303</sup> F. Lestringant, *op. cit.*, p. 71.

<sup>304</sup> *Ibid.* p. 72.

<sup>305</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 195.

<sup>306</sup> *Ibid.*

<sup>307</sup> *Ibid.* Les Indiens auraient agi « *par vengeance et cupidité* », selon le graveur, dans son commentaire.

<sup>308</sup> *Ibid.* *Haec pictura, ne praecedentium seriem perturbaret, in postre mum locum est rejecta.* L'image aurait dû se placer entre les planches II, 10 et 11, pour suivre l'ordre chronologique (d'après F. Lestringant, *op. cit.*, p. 72).

<sup>309</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 195 : *Nec expressa fuisset, nisi Compendij auctor illius meminisset.*

l'instar de F. Lestringant<sup>310</sup>, nous pouvons conclure que De Bry nourrissait probablement une cohésion entre ses différents volumes. Son objectif n'étant probablement pas de montrer simplement des personnages outre-atlantiques aux Européens, mais une logique s'inscrit dans l'œuvre : il veut montrer la déchéance d'un peuple, pour des raisons qu'il conviendra d'explicitier, qui, de pacifique et noble dans le premier volume, est capable de massacrer de sang froid un Européen, par « *vengeance et cupidité*. » Aussi, le lecteur craint au fur et à mesure de la publication des volumes, d'autant plus que le suivant, qui paraît l'année d'après, présente une tribu qui se livre à la plus odieuse des cuisines : le cannibalisme. Élément tout à fait surprenant, ce n'est pas à l'aide d'un objet indien que Gambia est assassiné, mais avec une hache, dont la masse est en fer. Aussi, il s'agit d'un outil européen, qui, dans les mains de l'Indien, « *se découvre une vocation meurtrière immédiate [...], dans ses mains, l'outil de travail est toujours prêt de se muer en arme de guerre.* »<sup>311</sup>

Contaminé par l'arrivée des Européens, les habitants de l'Eden tant convoité se comportent comme ceux de l'Ancien Monde fui par les huguenots : « *l'idylle sans nuage que vivaient Français et Floridiens se colore après coup d'une ambiguïté tragique.* »<sup>312</sup> De même, la colonisation française de la Floride devait s'achever dans un bain de sang, non perpétré par les Américains, mais par les ressortissants d'Espagne, derrière Ménendès, qui n'hésite pas à passer à la lame de l'épée, dans un premier massacre à Matanzas Inlet (l'« anse des massacrés »<sup>313</sup>), pas moins de deux cents huguenots<sup>314</sup>, après avoir éradiqué tout ce qui rappelait le culte protestant. Certains survivants du combat naval reviennent au fort Caroline, affrontant « *trois dangers mortels : la faim, l'Indien et l'Espagnol.* »<sup>315</sup> Près de la moitié opte pour adopter les coutumes de leurs alliés amérindiens, le reste connaît la mort par les Espagnols. Quant à Ribault, il éprouve un sort particulièrement horrible<sup>316</sup>.

Aussi, l'Europe, cette vieille Europe, vient de découvrir un monde, qu'elle a tenté de s'approprier, en montrant sa supériorité, mais voici qu'à la fin du deuxième volume des *Grands Voyages*, il semblerait que ce nouveau monde ait rapidement trouvé une autre utilisation des objets amenés en Amérique. En intervenant dans les guerres indiennes, les colons ont certes prouvé la supériorité de leurs armes et de leur stratégie, mais ils ont aussi, apparemment, créé une certaine envie de la part de ces peuples qu'ils considéraient comme

---

<sup>310</sup> F. Lestringant, *op. cit.*, p. 79 et suiv.

<sup>311</sup> *Ibid.* p. 75.

<sup>312</sup> *Ibid.* p. 76.

<sup>313</sup> Ch.-A. Julien, *op. cit.*, p. 246.

<sup>314</sup> *Ibid.*, p. 245.

<sup>315</sup> *Ibid.*, p. 247.

<sup>316</sup> Pour plus de renseignements, cf. Ch.-A. Julien, *op. cit.*, p. 247. Alors que les colons sont massacrés à coups de piques et d'épée, deux Espagnols s'occupent de Ribault, dont le ventre et la poitrine sont transpercés, puis la tête tranchée.

« primitifs », qui n'attendaient rien de ces hommes qui débarquaient. Dans sa vaste œuvre, Théodore de Bry a probablement rencontré des difficultés pour élaborer les images d'un monde qu'il n'a lui-même jamais vu, mais il tente, par le biais des nombreux récits de voyageurs, de combler les vides. Toutefois, quelle vision les Européens gardent-ils, à partir des ouvrages publiés par le maître liégeois, des peuples d'Amérique ?

## DEUXIEME PARTIE :

### LES REPRESENTATIONS DES PEUPLES D'AMERIQUE

La découverte d'un nouveau continent à la fin du XV<sup>e</sup> s. s'accompagne de la rencontre avec un peuple jusqu'alors inconnu. Rapidement, la terminologie qui s'impose pour caractériser ces individus rappelle les premières impressions du découvreur, Christophe Colomb. Il était convaincu d'avoir inauguré une route susceptible de contourner les problèmes suscités par la domination ottomane sur l'Est de la Méditerranée<sup>317</sup>, qui obligeait les Européens à contourner l'Afrique, route particulièrement longue et très dangereuse d'un point de vue de navigation. Colomb pense donc avoir atteint les Indes du Grand Khan<sup>318</sup>. Bien que les peuples ne ressemblent pas aux descriptions réalisées par Marco Polo lors de ses tribulations terrestres en Asie<sup>319</sup>, les Espagnols utilisent rapidement le vocable « Indiens »<sup>320</sup> pour caractériser les peuples rencontrés. Les auteurs<sup>321</sup> du début du XVI<sup>e</sup> s. répandent hâtivement l'idée que les nouvelles terres constituent les « Indes occidentales »<sup>322</sup> et que leurs habitants sont les Indiens. « *Par la suite, ce mot ne fut jamais contesté.* »<sup>323</sup> La contestation ne vient pas de la terminologie, mais de l'utilité que les peuples européens les plus puissants de l'époque, semble-t-il sur cette terre, peuvent retirer de ces populations que d'aucuns décrivent laborieuses ou alors fainéantes. Plus important toutefois, quelle est l'image qui reste dans les esprits des lecteurs des *Grands Voyages* au seizième siècle, voire au dix-septième siècle ? Car en s'attardant ne serait-ce que sur les trois premiers volumes, certaines images contradictoires apparaissent. Ainsi, les deux premières parties de cet ouvrage montrent aux Européens de la Renaissance des peuples nobles dans leur allure, dans leur posture, dans leurs manières de vivre, en communion avec la nature, mais une rupture se dessine lors de la planche II, 42 : les Indiens sont capables de tuer des Européens... Quelles sont les représentations qu'a faites Théodore de Bry des peuples d'Amérique ? Comment un même auteur a-t-il contribué à véhiculer deux images farouchement opposées ? Alors que les guerres ne semblaient concerner que les peuples amérindiens, voilà que ces êtres, tant aidés par les Européens (lors des combats, apport de technologies nouvelles facilitant le travail et augmentant le rendement) se rebellent contre l'Europe. Aussi, deux temps sont principalement dissociables dans les premiers volumes de Théodore de Bry : d'abord, une vision noble des peuples amérindiens, qui a pu contribuer à

<sup>317</sup> C. Bernand, S. Gruzinski, *Histoire du Nouveau Monde. I- De la découverte à la conquête, une expérience européenne*, 1991, p. 243 : « [...] En 1489, le sultan d'Égypte avait sommé Ferdinand et Isabelle de mettre un terme à la guerre de Grenade sous peine de détruire les Lieux saints. [...] Colomb saisit l'occasion pour inciter les souverains à financer son voyage vers l'Occident lointain, les gains fabuleux qu'il produirait permettant de mener à bien la conquête de Jérusalem. »

<sup>318</sup> Th. Gomez, *L'Invention de l'Amérique*, 1992, p.87 : « Il ne faisait aucun doute pour lui que ces terres [il s'agissait de San Salvador et des Bahamas] étaient asiatiques et annonçaient la proximité des régions décrites par Marco Polo. »

<sup>319</sup> M. Polo, *La Description du monde*, 1998.

<sup>320</sup> J. Heers, *La Découverte de l'Amérique*, 1991, p. 121 : Il ne faut pas oublier que le terme d'Indien n'apparaît pas dans les textes de Colomb, qui « *cherchait la Chine et le Japon, qu'il affirmait y avoir abordé.* »

<sup>321</sup> *Ibid.* Sauf Christophe Colomb et Michele di Cuneo, mais Pietro Martire, par exemple, évoque les « *Indiens pacifiques.* »

<sup>322</sup> *Ibid.*

<sup>323</sup> *Ibid.*

véhiculer le mythe du bon sauvage, puis une vision plus diabolique, plus horrible de ces êtres, capables de consommer leurs voisins.

## I- SUR L'ORIGINE DES PEUPLES AMERINDIENS

Une question taraude les Européens de la Renaissance, en recherche de leurs propres origines : quelle peut être celle de ces gens, qui n'existaient pas dans l'imaginaire collectif des Européens ? Ces derniers définissaient le peuplement des continents à partir de la source principale de l'époque, non contestée, à savoir la *Bible*<sup>324</sup>, qui établit dès le premier livre la répartition du peuplement de la Terre. Les peuples s'intègrent dans la hiérarchie établie par les descendants de Noé, qui a permis de peupler les trois continents connus jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> s. : l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Aussi, des trois fils de Noé, lequel a pu se rendre jusqu'en Amérique pour la peupler ? Si ce n'en est pas un, de qui s'agit-il ? Peut-on considérer, pour l'époque, que ces peuples sont des créatures de Dieu ?

### A- Le peuplement des Trois continents

#### **1- Les origines bibliques**

La Genèse, premier livre de la *Bible*, précise, au chapitre IX, verset 19 : « ces trois-là [Sem, Cham, Japhet] étaient les fils de Noé et à partir d'eux se fit le peuplement de toute la Terre. » Trois fils pour trois continents connus. L'oekoumène médiéval se limite à ces trois espaces définis comme issus de la tradition biblique. Il n'est en rien surprenant que la représentation de la terre reprenne cette distinction tripartite, « symbolisée par le trirègne (tiare papale à trois couronnes). »<sup>325</sup> L'Europe ne connaissait pas l'existence de ce nouveau monde, pas plus que les hommes d'Eglise n'ont pu imaginer sa présence, apparemment, à l'instar de l'apôtre Paul qui précisait que « l'Évangile [avait] été entendu jusqu'aux extrémités du monde (Romains, X, 18). »<sup>326</sup> Toutefois, Jésus Christ semble avoir évoqué la possibilité d'évangéliser d'autres peuples, encore inconnus, lorsqu'il dit : « J'ai d'autres brebis encore, qui ne sont pas de cet enclos (Jean, X, 16). »<sup>327</sup>

D'ailleurs, des similitudes sont évoquées entre les peuples d'Amérique et ceux d'Asie, comme les Tartares, ou même les Scythes. Par exemple, la consommation de chair

---

<sup>324</sup> La société européenne est une société particulièrement pieuse, d'autant plus dans les royaumes concernés par les découvertes.

<sup>325</sup> O. P. Dickason, *Le Mythe du sauvage*, 1995, p. 43.

<sup>326</sup> *Ibid.*

<sup>327</sup> *Ibid.*

humaine, décrite déjà par Aristote dans son *Ethique à Nicomaque*, au IV<sup>e</sup> s. avant notre ère, chez ces derniers : « *certaines tribus sauvages des bords de la mer Noire dont on prétend qu'elles se délectent de viande crue ou de chair humaine, et d'autres qui fournissent chacune un enfant pour un banquet commun.* »<sup>328</sup> Cette théorie est développée par Pierre Martyr d'Anghiera<sup>329</sup>, lorsqu'il rapporte le voyage d'un compagnon de Colomb, Vicente Yañez Pinson : « *Nous considérons qu'ils sont comme les Scythes, vagabonds et sans habitations fixes vivant des fruits de la terre.* »<sup>330</sup> Outre ces points communs, Martyr d'Anghiera rappelle que la « *pratique du scalp [et] l'habileté dans le travail de l'or* »<sup>331</sup> rapprochent davantage encore ces peuples.

De nombreux théoriciens ont alors cherché à établir, tout au long du XVI<sup>e</sup> s. la possible descendance judéo-américaine. Le Français Guillaume Postel, par exemple, a essayé d'établir le lien entre les Américains et Japhet, qui

« *envoya dans cette région de l'Atlantide, c'est-à-dire du Nouveau Monde, qui est la plus proche du territoire de Cham (Afrique) ceux qui la peuplèrent, appelés pour cela Atlantides.* »<sup>332</sup>

Japhet semble donc, selon Postel, à l'origine du peuplement de l'Amérique. Pourquoi l'un de ses frères n'aurait-il pu la peupler ? Quelles preuves les théologiens de l'époque avancent-ils du peuplement de ce continent par Japhet ? Qui sont donc les Atlantides ? Toutes ces questions ne peuvent trouver facilement réponses. Alors que Sem avait reçu l'Asie, Cham,

« *auquel l'Afrique avait été confiée dans un premier temps, fut ensuite, à cause de son impiété notoire, renié par son père et déclaré esclave des esclaves de ses frères.* »<sup>333</sup>

En effet, la *Bible* précise la raison de cette *impiété notoire* :

« Noé, le cultivateur, commença de planter la vigne. Ayant bu du vin, il fut enivré et se dénuda à l'intérieur de sa tente. Cham, père de Canaan, vit la nudité de son père et avertit ses deux frères au-dehors. Mais Sem et Japhet prirent le manteau, le mirent tous deux sur leur épaule et, marchant à reculons, couvrirent la nudité de leur père ; leurs visages étaient tournés en arrière et ils ne virent pas la nudité de leur père. Lorsque Noé se réveilla de son ivresse, il apprit ce que lui avait fait son fils le plus jeune. Et il dit : "Maudit soit Canaan ! Qu'il soit pour ses frères le dernier des esclaves !" Il dit aussi : "Béni soit Yahvé, le Dieu de Sem, et que

---

<sup>328</sup> Cité in O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 49.

<sup>329</sup> Dans la première décade *De Orbe Novo*, en 1516.

<sup>330</sup> Cité in O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 49.

<sup>331</sup> *Ibid.*

<sup>332</sup> Guillaume Postel, cité in G. Gliozzi, *Adam et le Nouveau Monde...*, 2000, p. 32.

<sup>333</sup> *Ibid.*

Canaan soit son esclave ! Que Dieu mette Japhet au large, qu'il habite dans les tentes de Sem et que Canaan soit son esclave !" »<sup>334</sup>

Cham et ses descendants se retrouvent donc bannis de la grâce divine, et esclaves des autres peuples. Ont-ils pour autant contribué à peupler l'Amérique ? Le travail de collecte d'informations et de leur décryptage concernant cet éventuel héritage biblique est énorme et a été effectué par Giuliano Gliozzi, qui relève et présente toutes les théories, ainsi que leurs auteurs respectifs. Qu'il s'agisse de penseurs français (Guillaume Postel<sup>335</sup>, Guillaume du Bartas<sup>336</sup>) ou espagnols (Pedro Sarmiento de Gamboa<sup>337</sup>, Jan Van Gorp<sup>338</sup>), tous ont pour objectif principal de légitimer la colonisation des territoires nouvellement découverts. Le premier à avoir publié une œuvre relative à la théorie judéogénique reste le théologien Gilbert Génébrard<sup>339</sup>, s'appuyant sur quatre raisons principales<sup>340</sup> :

- Rabbi Selomon aurait une autorité sur les dix tribus d'Israël qui avaient fui vers l'Orient et le Nord, et peut-être vers l'Amérique ;

- d'après André Thevet, des pierres tombales portant des inscriptions en caractères hébraïques trouvées dans les îles Açores permettraient d'infirmer la thèse de la présence du peuple hébraïque ;

- un extrait du IV<sup>e</sup> livre d'Esdras précise que les dix tribus auraient migré vers une terre « où jamais ne séjourna le genre humain », laissant sous-entendre un passage via le Groenland ;

- d'après la tradition hébraïque et la Cabale, « les hébreux étaient enfermés, ce qui correspond bien au caractère insulaire ou péninsulaire de l'Amérique. »<sup>341</sup>

Ces théories sont critiquées dix années plus tard par le jésuite espagnol José Acosta, qui s'appuie avant tout sur le rejet, par le Concile de Trente<sup>342</sup>, du IV<sup>e</sup> livre d'Esdras, utilisé dans la troisième argument. Après avoir éludé les écritures apocryphes, le religieux précise que « les hébreux ont toujours été très liés à leurs traditions. [...] Pourquoi auraient-ils oublié, dans le Nouveau Monde seulement, leur origine, leur loi, leurs cérémonies, leur

---

<sup>334</sup> Bible, Genèse, IX, 20-27.

<sup>335</sup> G. Gliozzi, *op. cit.*, p. 32 : Selon Postel, Japhet exerce naturellement son autorité sur ses frères, qui auraient probablement contribué au peuplement de ce continent.

<sup>336</sup> *Ibid.* : Protestant qui reprend les théories de Postel, en précisant un passage possible par le Nord, permettant ainsi aux peuples du Nord, descendants de Japhet, de rejoindre les Indes occidentales en passant par le détroit du Groenland.

<sup>337</sup> *Ibid.* p. 39 : En 1572, il estime que « ceux qui avaient peuplé l'Atlantide-Amérique étaient vraisemblablement les mêmes qui avaient peuplé l'Espagne, c'est-à-dire Tubal et ses descendants. »

<sup>338</sup> *Ibid.* : Sujet des Pays-Bas espagnols qui reprend les théories développées par Pedro Sarmiento de Gamboa.

<sup>339</sup> G. Génébrard, *Chronographia*, 1580.

<sup>340</sup> Nous nous appuyons sur le développement qu'en a fait G. Gliozzi, *op. cit.*, p. 64.

<sup>341</sup> *Ibid.*

<sup>342</sup> J.-P. Dedieu, *L'Espagne de 1492 à 1808*, 1994, p. 27 et p. 149 : Le Concile de Trente réunit une assemblée des évêques catholiques, entre 1545 et 1563, pour mettre en place la Contre-Réforme.

*Messie, bref tout leur judaïsme ?* »<sup>343</sup> En 1590, donc, le débat autour de l'origine des Indiens semble fondé sur la mise en avant de théories réfutées peu après par un autre théologien. Ces réflexions se poursuivent encore au XVII<sup>e</sup> s<sup>344</sup>.

## **2- Un peuplement d'origine connue ?**

Toutefois, une nouvelle théorie se développe progressivement : la possibilité qu'aurait eue un peuple de traverser la mer depuis l'Asie du Nord-Est vers l'Amérique du Nord-Ouest, via le détroit de Béring. Acosta reprend cette idée, déjà évoquée<sup>345</sup> par le pasteur français Urbain Chauveton (v. 1524-1614)<sup>346</sup>. Il s'avère que cette idée, développée dès la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> s., est aujourd'hui conservée comme explication possible de l'origine des peuples d'Amérique. Le passage a probablement eu lieu au Pléistocène<sup>347</sup>, une époque glaciaire qui a provoqué la rétention de suffisamment d'eau douce pour permettre aux soixante kilomètres qui séparent l'Alaska de la Sibérie d'être traversés à sec, ce qui expliquerait la présence de « *plusieurs ponts naturels entre les deux continents.* »<sup>348</sup> Mais une datation plus précise semble délicate. Cependant, les anthropologues cherchent d'autres éléments de datation, s'appuyant notamment sur des pointes de silex taillés<sup>349</sup>, ou la similitude de caractères somatiques entre les peuples de part et d'autre du détroit de Béring, et non du Groenland : le rapprochement entre les Amérindiens et des Asiatiques anciens, les Mongoloïdes, permettrait de dater un peuplement ancien du continent, peut-être durant la glaciation la plus intense, celle du Wisconsin, entre quatre-vingt mille et sept mille années avant notre ère, mais plusieurs vagues pourraient alors se dégager<sup>350</sup>, les Aleut et les Inuit ne présentant pas les mêmes caractéristiques<sup>351</sup>.

Théodore de Bry a lui-même pris part dans le débat de l'origine des peuples outre-atlantiques, puisqu'il choisit, dès le premier volume, de représenter les parents de l'Humanité pour évoquer l'Amérique. Selon la tradition biblique<sup>352</sup>, dès que Adam et Eve ont été chassés

---

<sup>343</sup> G. Gliozzi, *op. cit.*, p. 66.

<sup>344</sup> *Ibid.* : Des théologiens comme Jacques de Charron, l'anglican Nicolas Fuller, les dominicains Gregorio Garcia et Malvenda, le chanoine de Cordoue Bernardo Aldrete, ou le pasteur néerlandais Abraham Van der Mijl participent activement à la théorie de l'apparition des Amérindiens.

<sup>345</sup> O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 49.

<sup>346</sup> Pour connaître la formation de Chauveton, cf. F. Lestringant, *Le huguenot et le sauvage...*, pp. 174-180. *Infra* p. 96.

<sup>347</sup> Large période glaciaire, qui commence vers 1,806 millions d'années avant l'ère chrétienne, et se termine il y a onze mille ans.

<sup>348</sup> Cl. Fohlen, *Les Indiens d'Amérique du Nord*, 1995, p.105.

<sup>349</sup> *Ibid.* p. 106 : Sans pouvoir déterminer si ce le fut par l'homme ou l'érosion.

<sup>350</sup> Au cours de la longue période de Wisconsin, le détroit de Behring s'assèche par deux fois : la première, entre 50 000 et 40 000, la seconde, entre 25 000 et 14 000 avant notre ère. Les deux continents se trouvaient donc unis par un isthme désigné sous le nom de Béringie. Pour de plus amples informations, cf. C. Bernand, *Chasseurs de Sibérie ou marins d'Océanie...*

<sup>351</sup> A savoir un crâne allongé (dolichocéphalie).

<sup>352</sup> *La Bible*, Genèse, III, 16-19.

du Paradis, la femme doit alors enfanter ses fils dans la peine, alors que l'homme doit travailler la terre pour en tirer subsistance. Or, la découverte du nouveau monde permet aux Européens de rencontrer des « *êtres humains qui sans travailler trouvaient sur une terre généreuse de quoi satisfaire à tous leurs besoins* »<sup>353</sup> De même, les « *femmes semblaient mettre au monde leurs enfants sans cris et sans souffrances.* »<sup>354</sup> Il semble que les Européens aient enfin découvert l'Eden, cette Terre tant recherchée. Et De Bry reprend cette idée, car sur la planche I, 00, alors que les parents de l'Humanité vont commettre l'irréparable, au second plan, un homme travaille la terre, sur la partie droite de l'image, et une femme met au monde un enfant sur la partie gauche. G. Chinard considère alors que les « *habitants de ces pays fortunés [l'Amérique] semblaient avoir échappé à la tache et à la malédiction du péché originel* »<sup>355</sup>, mais, lorsque De Bry publie son premier volume des *Grands Voyages* en 1590, cette idée ne semble plus retenue : c'est effectivement Adam et Eve avant la Chute qui sont représentés, mais l'arrière-plan montre aux Européens la condition du couple après cet événement. La planche étant placée dans les premières pages du volume, De Bry semble signifier que le Nouveau Monde aurait aussi été touché par le péché originel, et ne serait pas cet espace édénique présenté lors des tout premiers contacts. Une évolution de la perception des hommes est d'ailleurs aussi visible sur cette même planche, évolution qui se retrouve sur les planches suivantes de la suite virginienne : la nudité. Les Européens considèrent que les vêtements sont un reflet de leur condition : « *le costume indique le rang et l'autorité ; plus puissant est le prince, plus ostentatoire son costume et son cortège.* »<sup>356</sup> Pour montrer l'importance des vêtements, des livres sur les costumes paraissent tout au long du XVI<sup>e</sup> s., permettant d'établir les différences entre les peuples en fonction du costume<sup>357</sup>. Rien de surprenant de voir un Amérindien nu face à un Européen de la Renaissance, portant les vêtements les plus lourds de son histoire. La nudité apparaît comme l'état originel de l'homme, son état d'avant la Chute et « *la perte de l'innocence conduit à l'adoption de vêtements.* »<sup>358</sup> Rapidement, l'évolution de cette idée mène à opposer non seulement la richesse et la pauvreté, mais aussi la civilité et l'état de nature<sup>359</sup>. Toutefois, « *par leur pauvreté (dont la nudité<sup>360</sup> est un signe éloquent), et leur innocence naturelle, les Indiens se tiennent plus près de l'Eglise primitive que leurs contemporains d'Europe.* »<sup>361</sup>

<sup>353</sup> G. Chinard, *Les Réfugiés huguenots en Amérique*, p. XIII.

<sup>354</sup> *Ibid.*

<sup>355</sup> *Ibid.*

<sup>356</sup> O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 64.

<sup>357</sup> *Ibid.*

<sup>358</sup> *Ibid.* : D'après le chanoine Pierre Charron (1541-1603).

<sup>359</sup> *Ibid.*

<sup>360</sup> Pour la nudité et la pastorale, cf. J. Delumeau, *Le pécher et la peur*, p. 567.

<sup>361</sup> F. Lestringant, *L'Expérience huguenote en Amérique...*, p. 197.

Les rappels à l'Histoire des Hébreux peuplent une partie de la représentation des Amérindiens. De Bry a lui-même opté pour un double lien entre ces peuples : d'abord la planche représentant les parents de l'Humanité, puis, dans le deuxième volume, dans une remarque au « *lecteur bienveillant* »<sup>362</sup>, c'est au tour de l'Arche de Noé (II, 00) d'amarrer sur le continent américain. Echoués sur le mont Ararat, que De Bry semble situer en Amérique, les animaux<sup>363</sup> sortent par couple, et Noé remercie son dieu par un holocauste des animaux les plus purs, ainsi que les Ecritures le précisent<sup>364</sup>. L'arc-en-ciel en haut à droite rappelle l'Alliance entre Yahvé et la Terre<sup>365</sup>. Dans la scène du second plan, les fils de Noé s'affairent à construire les premières maisons, pour leurs familles. Tous, même Cham, mettent le cœur à l'ouvrage. Le commentaire associé à l'image précise toutefois la prise de position de l'auteur : parlant des habitants de la Floride, il précise, entre parenthèses, qu'ils « *descendent sans doute d'un des fils de Noé, mais plutôt de Cham que d'aucun des autres, selon toute vraisemblance.* »<sup>366</sup> Le graveur laisse à penser que les Amérindiens ont donc aussi hérité de la malédiction du fils de Noé qui a engendré l'Asie et les Sarrasins<sup>367</sup>.

Dès les récits des Français en Amérique, qu'il s'agisse de Laudonnière<sup>368</sup> ou de Le Challeux, la comparaison avec le peuple d'Israël s'est développée. En effet, ce dernier auteur est d'autant plus explicite quant au parallèle qu'il établit entre la civilisation qu'il découvre et celle décrite dans l'Ancien Testament : il utilise des « *exemples de l'Esriture, de Joseph, de Daniel, d'Elie, et des autres prophetes, mesme des Apostres : comme de saint Pierre et de saint Paul.* »<sup>369</sup> Rien de surprenant, alors, que lorsqu'il analyse l'image relative aux crocodiles (en fait des alligators de Floride), F. Lestringant rappelle le « *caractère irrémédiable de la fracture ouverte dans l'enclos de la Terre promise.* »<sup>370</sup> Mais le comparatif qu'il établit ne concerne pas l'origine des peuples d'Amérique, mais celle des colons débarquant sur ce sol : « *c'est du reste pour fuir la "servitude égyptienne" qu'ils subissaient en France, que les huguenots, comme avant eux les hébreux, s'étaient mis en quête, par-delà mers et déserts, d'une mythique terre de paix.* »<sup>371</sup> L'appellation d'ailleurs du fleuve Jourdain, un des premiers fleuves découverts par les Français, dénote de cette volonté de relier ce continent à une histoire connue, ici des hébreux persécutés.

<sup>362</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 162 : *Benevolo Lectori.*

<sup>363</sup> *Ibid.* p. 163 : Dont les éléphants, en ouverture du cortège, mais qui n'existaient pas en Amérique !

<sup>364</sup> Genèse, VIII, 20-21.

<sup>365</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 162.

<sup>366</sup> *Ibid.* : *qui tamen ab uno ex Noë liberis haud dubie originem duxerunt, à Cham vero potius, ut credibile est, quam ab ullo ex reliquis.*

<sup>367</sup> B. Bucher, *La Sauvage aux seins pendants*, p. 64.

<sup>368</sup> In S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 79 : Laudonnière compare les crocodiles de Floride à ceux, « *moins nombreux* », du Nil.

<sup>369</sup> N. Le Challeux, in S. Lussagnet, *op.cit.*, p. 219.

<sup>370</sup> F. Lestringant, *L'Expérience huguenote...*, p. 209.

<sup>371</sup> *Ibid.*

## B- Les théories sur l'évolution de l'origine des peuples américains

### 1- Sont-ils des hommes ?

Les théories sur l'origine des populations d'Amérique ont donc été nombreuses, mais elles rejoignent toutes une idéologie hébraïque de la naissance des peuples, dans une tradition chrétienne héritée du Moyen Age. Les questions ne trouvent pas leurs réponses durant le XVI<sup>e</sup> ni même le XVII<sup>e</sup> s., et il faut attendre une évolution des connaissances scientifiques pour être en mesure d'établir une provenance possible, scientifiquement recevable, ne s'appuyant pas sur des bases aussi peu tangibles que la croyance. Mais théologiens et théoriciens ne cessent d'établir une possible origine biblique de ces peuples, d'autant plus que la Papauté a elle-même cherché à intégrer ces populations dans l'héritage adamique<sup>372</sup>. Les connaissances relatives aux Amérindiens restaient relativement succinctes, tout au long du XVI<sup>e</sup> s., et les œuvres qui se prétendaient « universelles » n'étaient pas en mesure d'intégrer ces peuples. L'ouvrage de Johann Boem<sup>373</sup>, paru en latin en 1520, ne fait aucune mention du Nouveau Monde, mais persiste à dresser un bilan des coutumes et mœurs des cultures vivant sur les continents anciennement connus<sup>374</sup>. Il s'agit en fait d'une compilation de données plus ou moins anciennes, comme les *Ennéades* de Marcus Antonius Sabellicus<sup>375</sup>, n'incluant donc pas encore les Amériques<sup>376</sup>. Toutefois, dans l'édition parisienne de 1542, Boem améliore son travail avec l'aide des explorations plus récentes, mais ce n'est que la version espagnole de 1556 qui est complétée de cent quatre-vingt-dix pages concernant l'Amérique<sup>377</sup>. Boem estime alors que les hommes connaissent une lente évolution depuis l'état de bestialité, état parfois reproché aux populations amérindiennes<sup>378</sup>. La différence entre les états résiderait dans le fait que les hommes primitifs mangent de la chair humaine et s'accouplent avec n'importe quelle femme rencontrée, sans souci d'inceste<sup>379</sup>.

Aussi, les Indiens apparaissent tels des animaux, des sauvages. Les hommes d'Eglise reprennent ces théories, à l'instar du dominicain Domingo de Betanzos (mort en 1549), qui propage cette opinion dans les années 1530, soutenue plus tard par la thèse d'André Thevet<sup>380</sup>, qui précise qu'il s'agirait de

---

<sup>372</sup> *Supra* p. 57 et suiv.

<sup>373</sup> *Recueil de diverses histoires touchant les situations de toutes les régions et pays contenuz es trois parties du monde, avec les particulières mœurs, loix et cérémonies de toutes nations et peuples y habitans.*, Anvers, 1540.

<sup>374</sup> O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 47.

<sup>375</sup> Humaniste historien, 1436-1506, qui publie en 1487 les *Ennéades*.

<sup>376</sup> *Ibid.*

<sup>377</sup> *Ibid.*

<sup>378</sup> *Infra* p. 71, note 461.

<sup>379</sup> *Ibid.* p. 48.

<sup>380</sup> En 1555, le franciscain André Thevet, bientôt cosmographe à la cour des Valois, accompagne au Brésil Nicolas Durand de Villegagnon, chargé par l'amiral de Coligny d'établir une colonie. De son séjour, « *il laissa dans un style étonnamment alerte, vivant et coloré* », un tableau du Brésil pré-colonial. *Supra* p. 35 et suiv.

« [...] gens merveilleusement estranges et sauvages, sans foy, sans loy, sans religion, sans civilité aucune, mais vivans comme des bestes irraisonnables, ainsi que la nature les a produits, mangeans racines, demeurās trousiours nuds tant hommes que femmes. »<sup>381</sup>

Les Amérindiens apparaissent donc aux yeux des Européens lettrés, qui ont rencontré des voyageurs comme Thevet, tels des monstres sanguinaires<sup>382</sup>. Les difficultés rencontrées par les dominicains, jésuites ou toute autre congrégation venue convertir les populations amérindiennes<sup>383</sup>, étayent davantage encore cette thèse. L'existence d'une religion typique aux Amérindiens n'est pas prouvée en ce XVI<sup>e</sup> s., et il est alors facile pour les Européens d'établir des conclusions hâtives : non seulement ces peuples ne connaissent pas Dieu, mais apparemment, ils n'en connaissent aucun<sup>384</sup>. Aussi, dans l'esprit européen, des populations telles que les Américains ne peuvent qu'adorer Satan<sup>385</sup>. De plus, les récits qui circulent concernant leurs mœurs anthropophages alimentent encore cette idée. L'aumônier particulier et secrétaire du conquistador Cortés, Francisco Lopez de Gomara (1510-1560 ?) de conclure : « *le principal dieu qu'ont ceux de l'Isle Hispaniola est le Diable.* »<sup>386</sup> Il faut cependant préciser que Cortés et son aumônier avaient été en contact avec les Incas, groupe qui pratiquaient les sacrifices rituels<sup>387</sup>. Des mythes, qui circulent concernant les prodiges que pourraient accomplir les populations d'Amérique, permettent aussi à ces idées de divination satanique de se développer : les Indiens des Caraïbes et du Brésil seraient capables de déclencher des ouragans<sup>388</sup> d'après Sir Francis Drake (1541 ?-1596), dans le texte qu'il rédige après son voyage autour du monde (1577-1580). Le chroniqueur d'origine espagnole Gonzalo Fernandez de Oviedo voyait, quant à lui, une manifestation diabolique dans les ouragans qui frappaient annuellement les côtes des Caraïbes et de la Floride<sup>389</sup>.

La christianisation n'apparaît donc pas aisée. Certes, les Européens n'ont de cesse de vouloir démontrer l'inutilité des croyances amérindiennes<sup>390</sup>, mais aussi la supériorité de la religion chrétienne<sup>391</sup>. Si les divinités d'Amérique laissent les peuples être dominés par les Européens, c'est, pensent-ils, principalement par ordalie, le bras de Dieu guidant ses brebis contre leurs ennemis, et, selon une croyance antique, le dieu chrétien apparaîtrait alors

---

<sup>381</sup> A. Thevet, *Singularités de la France Antarctique*, cité in O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 45.

<sup>382</sup> *Infra* p. 81 et suiv., à partir de l'exemple du voyage de Hans Staden.

<sup>383</sup> J.-C. Laborie, *Mangeurs d'hommes et mangeurs d'âmes...*, pp. 116-148.

<sup>384</sup> Cl. Fohlen, *op. cit.*, pp. 116-117 : « *Chez les peuples qualifiés à tort de primitifs, toute la vie quotidienne est imprégnée de croyances religieuses qu'il est difficile de reconstituer sans risque d'erreur.* »

<sup>385</sup> O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 66.

<sup>386</sup> *Ibid.* p. 45.

<sup>387</sup> A.-L. Polack, « L'Hommage rendu aux momies », *Historia Thématique* n°84, p. 36.

<sup>388</sup> O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 45.

<sup>389</sup> F. Lestringant, *Le Huguenot et le sauvage*, p. 21. L'arrêt de ces ouragans avec l'arrivée des Espagnols semble d'ailleurs, pour ce chroniqueur, une preuve tangible de la supériorité du dieu chrétien.

<sup>390</sup> La question de la religion amérindienne continue de secouer les spécialistes religieux, aussi le terme de croyance semble-t-il plus approprié pour le moment.

<sup>391</sup> Cf. note 395, comme pour Oviedo.

supérieur aux divinités indiennes<sup>392</sup>. Mais les Amérindiens ne sont pas réceptifs à une autre croyance que la leur<sup>393</sup>. Les missionnaires rejettent la conception amérindienne de la conversion, selon laquelle la religion chrétienne devrait se surimposer à leur propre credo, les cultes indiens qui se maintiennent à côté du christianisme. Toutefois, des similitudes sont remarquables entre ces croyances. En effet, les récits de créations sont relativement proches, notamment l'épisode du Déluge<sup>394</sup>. C'est peut-être pour cette raison que Théodore de Bry a représenté la scène du Déluge en Amérique, signifiant un éventuel rapprochement entre les deux cultures. De même, la croix est utilisée chez les populations Mayas et Mexica<sup>395</sup> (il s'agit du signe de Quetzacoatl<sup>396</sup>). Chez ces derniers, certains rituels de passages entre les différents stades d'une vie sont aussi communs à la religion catholique, comme le baptême ou la confession<sup>397</sup>. Ces corrélations entre les peuples ne sont pas accueillies favorablement par les chrétiens d'Europe, qu'ils soient catholiques ou protestants<sup>398</sup> : les Espagnols y voient une moquerie, signe certain d'une intervention d'Eblis. Le jugement que leur porte l'historien officiel de l'Espagne, Gonzalo Oviedo y Valdés, est loin d'être élogieux :

« [Ils seraient] *naturellement paresseux et vicieux, mélancoliques, lâches, et en général un peuple menteur et fainéant. Leurs mariages ne sont pas des sacrements mais des sacrilèges. Ils sont idolâtres, libidineux, et pratiquent la sodomie. Leur principal désir est de manger, boire et vénérer des idoles païennes et commettre des obscénités bestiales.* »<sup>399</sup>

## **2- La considération protestante**

Les protestants semblent partager la même opinion. En effet, dans son troisième volume, Théodore de Bry regroupe les images fantastiques que s'étaient créées les Européens du XVI<sup>e</sup> s. dans la planche III, 27, intitulée par le créateur liégeois : *Les Brésiliens persécutés par les démons*. Le titre est évocateur en soi, et présente d'emblée les peuples brésiliens comme des êtres enfantés par le diable lui-même, ou du moins ayant un quelconque rapport avec lui, rapport que les Européens, fertiles en imagination, déterminent

<sup>392</sup> N. Wachtel, *La Vision des vaincus*, pp. 56-63, évoque la disparition des dieux des principaux peuples précolombiens (Mayas, Aztèques et Incas), ainsi que la réaction, souvent incrédule, de ces peuples qui voient leurs dieux remplacés par le Dieu de leurs conquérants.

<sup>393</sup> O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 46. Cf. Annexe 7 : « Un dieu plus puissant que les dieux amérindiens », in G. Wallerick, *op. cit.*, p. 78.

<sup>394</sup> *Ibid.*

<sup>395</sup> *Ibid.*

<sup>396</sup> Y.-N. Lelouvier, « Quetzalcoatl, le dieu serpent à plumes » *Notre Histoire* n° 61, p. 18 : Dieu principal des Mexica, d'origine toltèque, il représente le « dieu du sacerdoce, de la sagesse et des arts. »

<sup>397</sup> O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 46 : « Les Péruviens semblent même croire en une trinité et ils ont une cérémonie semblable à celle de la communion. »

<sup>398</sup> *Ibid.* : « La majorité est d'avis que les Amérindiens sont ligués avec le Démon. »

<sup>399</sup> D'après L. Hanke (1948), in O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 46.

de manière plus ou moins farfelue. Produite à partir du texte de Jean de Léry<sup>400</sup>, la gravure avait cependant déjà connu un auteur, anonyme, qui avait transcrit le texte en images. Ce dessin, probablement connu de De Bry<sup>401</sup>, semble en effet avoir servi de modèle au graveur liégeois. De prime abord, les images apparaissent très proches, même si le travail du Liégeois apparaît plus fin, plus précis, plus net. Les planches sont d'ailleurs inversées, car le passage de la gravure sur bois (concernant l'originale) à la taille douce (utilisée par De Bry) permet d'améliorer le sujet, qui est en symétrie par rapport à son modèle, conséquence du tirage sur papier de la plaque gravée<sup>402</sup>. Cette image présente un intérêt à plus d'un point de vue. D'abord deux Européens parlent, du haut d'un promontoire, avec un Indien tupinamba<sup>403</sup>, dominant ainsi la scène. La discussion semble être animée, comme en témoigne la gestuelle<sup>404</sup>, Jean de Léry montre le ciel, symbolisant peut-être la volonté divine, alors que l'Indien montre ses démons, qu'il appelle Aygnan<sup>405</sup>, démon représenté sous les traits du Diable des chrétiens<sup>406</sup>. La posture de l'autre calviniste invite le lecteur à contempler la scène qui se déroule derrière le groupuscule : d'autres Tupinamba se font agresser par d'affreux démons, de toute sorte. Ceux-ci sont particulièrement originaux, parfois proches des représentations du diable, comme la bête aux cornes de satyre qui frappe le malheureux Indien au premier plan, sous le regard probablement horrifié du calviniste. Les ailes nervurées rappellent celles que les chrétiens dessinent dans le dos de l'ange déchu, les cornes, le mufler à la place du sexe, les griffes de rapaces<sup>407</sup> ainsi que la queue pointue entrent encore dans l'imaginaire diabolique des Européens chrétiens. Son arme reste toutefois primitive, peut-être en raison de ses victimes, considérées par les habitants de l'Ancien Monde comme primitives. D'autres bêtes semblent sorties directement des frayeurs médiévales, ainsi cette sorte de loup-garou au centre de l'image, entre ours et monstre<sup>408</sup>. La bête à sa gauche peut faire penser aux animaux de l'Antiquité, comme les hydres, ou une « *Mélu­sine ailée* », à moins qu'il ne s'agisse de « *quelque démon succube*. »<sup>409</sup> Les actes de violence des « monstres d'Amérique » présentent des particularités typiquement

<sup>400</sup> Ch.-A. Julien, *Les Voyages de découverte et les premiers établissements*, p. 400 et F. Lestringant, *op. cit.*, p. 9 : Cordonnier bourguignon devenu étudiant en théologie à Genève, puis pasteur à Wufflens, il a accompagné une expédition de quatorze genevois en terre brésilienne, sous la conduite de Philippe de Corquilleray, à la demande du Chevalier Villegagnon. *Supra* p. 35.

<sup>401</sup> L'analyse comparative des deux images montre des similitudes entre elles, qui laissent à croire que le Liégeois aurait utilisé l'image anonyme pour produire la planche en question. Cf. Annexe 4 : « Comparaison de l'image anonyme du texte de Léry et de la production de De Bry », in G. Wallerick, *op. cit.*, p. 73.

<sup>402</sup> Pour de plus amples explications, cf. l'article de J.-P. Duviols, « Théodore de Bry et ses modèles français », in *Caravelle* n°58, 1992, p. 11.

<sup>403</sup> *Infra* p. 81, pour de plus amples développements relatifs à cette tribu.

<sup>404</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 227.

<sup>405</sup> L'idée est reprise dans le *Drake Manuscript* de 1592, dont une traduction fidèle est publiée par F. Lestringant, *L'expérience huguenote...*, p. 411. Pour de plus amples renseignements sur Aygnan, cf. I. Combès, *La tragédie cannibale...*, pp. 159-161.

<sup>406</sup> I. Combès, *op. cit.*, p. 161.

<sup>407</sup> F. Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage*, p. 20.

<sup>408</sup> *Ibid.*, p. 21 : Jean de Léry se serait inspiré d'une image relatant une « *haüt beste qui vit de vent* », extraite de la *Cosmographie universelle* de Thevet.

<sup>409</sup> *Ibid.*

médiévales<sup>410</sup>, maltraitant les Indiens en raison des trois pêchers commis : « *luxure, gourmandise et orgueil y sont châtiés par des tourments appropriés.* »<sup>411</sup> Alors que De Bry a représenté dix Indiens, ce ne sont pas moins de huit bêtes différentes qui peuvent être dénombrées sur cette seule image. Enfin, des êtres volants, tels des vampires, se dirigent vers le navire, « *une caravelle à voile carguée, à l'ancre* »<sup>412</sup> dans la partie gauche de l'image. Celui-ci semble servir d'issue de secours aux deux protestants, suite à l'échec de leur tentative de conversion<sup>413</sup>. La scène, toutefois, présente des aspects exotiques de cette région du monde, ainsi les quelques palmiers éparpillés, ou les *malocas*, c'est-à-dire les huttes longues du peuple tupinamba, situées à l'arrière-plan. Par cette planche, placée en fin du volume, De Bry semble prendre parti et préciser les liens étroits entre ces créatures de l'outre-Atlantique et le Malin. Comme l'indique F. Lestringant, ce monde nouveau apparaît dès lors « *comme un monde réprouvé [...] en proie aux puissances diaboliques.* »<sup>414</sup>

Ces peurs existent en réalité depuis quelques siècles, avant même la découverte de l'Amérique. « *La Bible de Cologne (1480) et celle de Nuremberg (1483) étaient déjà illustrées de figuration de l'Apocalypse que Dürer eut certainement sous les yeux.* »<sup>415</sup> Le Malin intervient donc jusque dans les œuvres religieuses, de plus en plus relayées par le développement de l'usage de l'impression. Le public devient ainsi sensibilisé à l'attente des derniers jours, par l'intermédiaire de la gravure et de l'imprimerie. Antoine Vérard, à la fin du XV<sup>e</sup> s., est parvenu à toucher une large public tant en France qu'en Angleterre, notamment avec la publication en français de *l'Art de bien vivre et de bien mourir* qui « *comportait des illustrations [...] simples et percutantes représentant les quinze signes annonciateurs de la fin du monde.* »<sup>416</sup> Dans le domaine de la peinture, Dürer, qui a probablement été le maître d'art de De Bry<sup>417</sup>, aurait transmis ses connaissances, notamment sur la fin du monde et la manière de la représenter, à ses disciples. Toute une littérature et une iconographie se sont donc développées autour du Jugement dernier, durant les décennies précédant l'entrée des peuples amérindiens dans la communauté chrétienne. « *Ce qui caractérise à partir du XIV<sup>e</sup> s. l'iconographie et la littérature consacrée au Jugement dernier, c'est l'accent mis sur la variété et le caractère épouvantable des épreuves qui s'abattront sur l'humanité [ainsi que sur] la sévérité du Dieu justicier [et enfin] sur l'atrocité des tourments infernaux.* »<sup>418</sup> Les craintes issues de la période médiévale se multiplient, et les Européens craignent le Dieu rédempteur. Ces inquiétudes se retrouvent dans les œuvres artistiques de l'époque. La

<sup>410</sup> F. Lestringant, *op. cit.*, p. 20.

<sup>411</sup> *Ibid.*

<sup>412</sup> *Ibid.* p. 19.

<sup>413</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 227.

<sup>414</sup> F. Lestringant, *L'Expérience huguenote...*, p. 195.

<sup>415</sup> J. Delumeau, *La Peur en Occident*, p. 276.

<sup>416</sup> *Ibid.*, p. 275.

<sup>417</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 129.

<sup>418</sup> J. Delumeau, *op. cit.*, p. 265.

fresque de Fra Angelico<sup>419</sup>, *Le Jugement dernier* (1432-1435), illustre bien ces propos. Le Dieu juge, dans la partie centrale, et choisit ceux qui vont à sa droite, au paradis, et ceux qui vont à sa gauche, en enfer. Chose intéressante sur cette image, l'enfer est symbolisé par la présence de cannibales<sup>420</sup>.

Les Européens de l'époque semblent donc associer ce type de pratique à l'intervention plus ou moins directe de Satan dans la vie de tous les jours. Rien de surprenant, en cette fin de XVI<sup>e</sup> s. que la planche relative aux démons persécutant les Indiens apparaisse en fin du volume relatif aux Tupinamba, peuple dont les pratiques cannibales<sup>421</sup> ne sont plus à démontrer. La crainte est donc particulièrement présente, ainsi que le précise J. Delumeau, « *le dernier jour de l'humanité est bien celui de la colère : dies irae*<sup>422</sup> ! » Comment évolue-t-elle avec l'apport de la Réforme ? Cette dernière s'appuie en partie sur un rejet de l'autorité papale, qui était considéré par Luther<sup>423</sup>, tout comme par Calvin, comme l'Antéchrist<sup>424</sup>. Aussi, la prédication de la fin d'un monde, s'appuyant sur l'Antéchrist mène les croyants à espérer l'avènement du règne de Jésus Christ. La découverte de l'Amérique dirigeait les frayeurs eschatologiques dans ce sens : les religieux, qui y débarquaient, interprétaient cette découverte comme étant le signe soit de la venue prochaine du règne des saints, soit de l'imminence de la fin des temps<sup>425</sup>. S'appuyant sur deux textes de la *Bible*<sup>426</sup>, J. Delumeau établit la pensée de l'époque, alors que la terreur atteint progressivement toutes les sphères de la société.

C'est donc dans ce climat de crainte, de peurs eschatologiques, que le débat fondamental sur les peuples amérindiens déchire la chrétienté. Car si la fin du monde est proche, et que le règne de Jésus Christ est imminent, Espagne et Portugal veulent se montrer dignes en tant que nations qui auraient converti un grand nombre de « brebis égarées ». Mais seuls les hommes peuvent espérer obtenir le Salut. Or, les Espagnols n'étaient « *même pas sûrs que [les Américains] fussent des hommes, et non point des créatures diaboliques ou des animaux.* »<sup>427</sup> Le pape doit donc prendre une décision, qui devrait être suivie par l'ensemble de la communauté catholique.

---

<sup>419</sup> Peintre italien de la première Renaissance (Florence, 1387 ou 1400 – Rome, 1455).

<sup>420</sup> Cf. Annexe 3 : « *Le Jugement dernier* de Fra Angelico ».

<sup>421</sup> *Infra* p. 81.

<sup>422</sup> J. Delumeau, *op. cit.*, p. 256.

<sup>423</sup> *Ibid.* p. 283 : « *En 1530, il [Luther] affirme dans l'épître dédicatoire qui précède sa traduction du livre de Daniel : "Tout est consommé, l'Empire romain est au bout de sa course et le Turc au sommet, la gloire de la papauté est réduite à néant et le monde craque de partout."* »

<sup>424</sup> *Ibid.*, p. 285.

<sup>425</sup> *Ibid.*, p. 270.

<sup>426</sup> *Ibid.* : Evangile de St Marc, XIV, 10, ainsi que l'Evangile de St Matthieu, XXIV, 14.

<sup>427</sup> C. Lévi-Strauss, cité in G. Gliozzi, *op. cit.*, p. 243.

## C- Débat sur la convertibilité de ces peuples

### 1- La prise de position papale

La Papauté, d'abord, considère, à l'instar de l'apôtre Paul<sup>428</sup>, que ces êtres, étant physiquement proches des humains, doivent être accueillis comme des chrétiens potentiels, et qu'il ne faut donc pas les traiter en esclaves. Alexandre VI, pape de 1492 à 1503, les déclare aptes à la christianisation parce que humains, « *étant pacifiques et, comme on le dit, allant nus et ne mangeant pas de chair.* »<sup>429</sup> Aussi, les Indiens ne doivent pas être dominés, mais convertis. Cette mission revient naturellement au royaume d'Espagne<sup>430</sup>, qui s'était vu octroyer par le traité de Tordesillas (1494)<sup>431</sup> une partie des terres d'Amérique<sup>432</sup>. La question de la Conquête et de la conversion n'est pas pour autant réglée. « *Alors que les pionniers et les gouvernements se seraient plus facilement accommodés d'un silence de Rome, qui aurait permis l'invocation sans réserve du concept de la terra nullius* »<sup>433</sup>, voici que le pape Paul III (1534-1549) déclare solennellement, sous la pression des dominicains, que les Amérindiens seraient « *comme de vrais hommes [...] capables de comprendre la foi catholique. [Il ne faut donc pas les traiter] comme des brutes stupides créées pour notre service.* » Et de préciser :

« *lesdits Indiens et tous les peuples qui pourraient être découverts plus tard par les Chrétiens ne doivent d'aucune façon être privés de leur liberté ou de la possession de leur propriété, même s'ils sont en dehors de la foi de Jésus-Christ [...] non plus qu'ils ne devront d'aucune façon être réduits en esclavage.* »<sup>434</sup>

Dans une des bulles pontificales de juin 1537, le Pape reprend les paroles de Jésus Christ, qui aurait ordonné « *aux prédicateurs d'aller porter l'Évangile à tous les peuples [...] car tous sont capables de recevoir la doctrine de la foi.* »<sup>435</sup> L'Empereur Charles Quint intervient rapidement afin de défendre ses prérogatives en Amérique, et le Pape émet un autre bref l'année suivante<sup>436</sup>.

Sur le terrain religieux, le XV<sup>e</sup> s. se trouble davantage avec le développement du protestantisme. Les débats sur la possible rédemption des hommes après le péché

---

<sup>428</sup> Épîtres aux Romains, X, 18 : la voix des prédicateurs de l'Évangile « *a retenti par toute la terre et leurs paroles jusqu'aux extrémités du monde.* »

<sup>429</sup> O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 44.

<sup>430</sup> G. Gliozzi, *op. cit.*, p. 246.

<sup>431</sup> Pour un développement sur ce traité, cf. B. Bannassar, « Tordesillas : le premier partage du monde », in *L'Histoire* n°146, 1991, pp. 86-93.

<sup>432</sup> Alexandre VI avait d'ailleurs permis, par la Bulle *In Caetera* (4 mai 1493), à l'Espagne de jouer un rôle fondamental dans la prise de possession des terres nouvelles car « *ces rois vraiment catholiques [s'étaient déjà] illustrés par la conquête de Grenade* ». In B. Las Casas, *La destruction des Indes*, p. 32.

<sup>433</sup> J. Rostkowski, *La Conversion inachevée...*, p. 43.

<sup>434</sup> Bulle *Sublimis Deus Sic Dilexit* (1537), in O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 47. Pour une partie du texte traduit, voir J. Rostkowski, *op. cit.*, p. 56.

<sup>435</sup> Cité in G. Gliozzi, *op. cit.*, p. 246.

<sup>436</sup> *Ibid.* Ce bref, daté du 19 juin, avait pour but de révoquer les précédents.

embrasaient les théologiens et, avec ce nouveau schisme, ils gagnent encore en intensité, notamment lorsque les deux nouveaux protagonistes de la scène religieuse apportent leur propre point de vue : pour Luther, la condition humaine est entachée par le péché originel, le mal rôde en chacun des hommes<sup>437</sup>. Selon lui, le seul moyen de fuir la damnation et la colère divine est de naître « *de nouveau par le baptême et le Saint Esprit.* »<sup>438</sup> Une rédemption paraît cependant possible, en invoquant Dieu et lui demandant la délivrance<sup>439</sup>. De son côté, Calvin précise que la purification par le baptême ne modifie en rien le péché qui remonte, selon lui, à Adam et Eve, aboutissant au fait que « *tous nos actes soient mauvais, à moins que Dieu ne s'empare de nous.* »<sup>440</sup> Le mal est donc partie intégrante de l'homme, rien ne semble pouvoir l'extirper, mais le baptême permet cependant que Dieu ne considère plus les baptisés comme des coupables<sup>441</sup>.

## **2- Faut-il convertir ces êtres ?**

En Amérique, la question de la rédemption des peuples se présentait différemment. Il fallait avant tout aux puissances ibériques, dont le Pape avait permis l'implantation sur ces nouvelles terres, qu'elles maîtrisent ces espaces vierges de civilisation européenne. Aussi, suite à la découverte de terrains bien plus immenses qu'imaginés de prime abord, l'Espagne, suivie de peu par le Portugal, entame le long processus de conquête<sup>442</sup>. La question qui se pose ici est de percevoir la part de la théologie dans la conquête, qui, nous le verrons dans la partie suivante, apparaît somme toute violente. Le moment qui illustre le mieux cette problématique est sans conteste l'opposition d'idées qui a eu lieu à Valladolid. En août 1550, une assemblée est réunie dans la ville principale du royaume d'Espagne, la capitale Valladolid, « *à la chapelle du couvent de San Gregorio.* »<sup>443</sup> Quatre théologiens<sup>444</sup>, les membres du Conseil des Indes et un du Conseil de Castille en constituent les quatorze membres. La joute entre les protagonistes, le dominicain Bartolomé de Las Casas, partisan d'une conversion dans la paix et du respect des peuples, et l'humaniste, le docteur Juan de Sepulveda, avait débuté quelques années auparavant<sup>445</sup>. L'objectif de cette réunion est de déterminer s'il est licite pour « *Sa Majesté [d'Espagne] de faire la guerre aux Indiens avant*

---

<sup>437</sup> Job, XIV, 4 : « *Mais qui donc extraira le pur de l'impur ? Personne.* »

<sup>438</sup> Luther, in J. Delumeau, *Le péché et la Peur*, p. 557.

<sup>439</sup> *Ibid.*, p. 558.

<sup>440</sup> *Ibid.*

<sup>441</sup> *Ibid.*

<sup>442</sup> *Supra* p. 69.

<sup>443</sup> M. Mahn-Lot, *Bartolomé de Las Casas et le droit des Indiens*, 1995, p. 166.

<sup>444</sup> *Ibid.* : Trois dominicains (Domingo de Soto, Melchior Cano et Bartolomé Carranza) et un franciscain (Bernardino de Arevalo). Pour de plus amples renseignements sur Domingo de Soto, cf. Karl Kohüt, « Domingo de Soto et l'Amérique – Violence et droits dans sa pensée juridique et théologique », in J.-P. Duviols et A. Molinié-Bertrand, *La violence en Espagne et en Amérique (XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> s.)*, 1997, pp. 119-127.

<sup>445</sup> Pour des explications sur les prémices de cette controverse, cf. M. Mahn-Lot, *op. cit.*, pp. 153-165.

de leur prêcher la foi. »<sup>446</sup> Ce vaste débat déchire l'opinion ibérique, entre les indophiles, tels que le Conseil des Indes, et les partisans des « *thèses impérialistes de Sepulveda* »<sup>447</sup>, à l'instar de l'archevêque de Séville, de l'Inquisiteur général, d'hommes d'Eglise ou de hauts fonctionnaires. Pour permettre à l'Europe de découvrir ce qui se déroulait dans les Indes, Las Casas rédige une *Histoire générale des Indes*, depuis Christophe Colomb jusqu'à son séjour en Amérique. Il n'hésite pas à préciser le rôle et l'action particulièrement cruels des Espagnols. C'est la traduction de cet ouvrage par Jacques de Migrode, avec l'aide de Urbain Chauveton, que Théodore de Bry a choisi de mettre en images<sup>448</sup>. Nous reviendrons ultérieurement sur le contenu idéologique de ces planches, qui tendent à donner une image particulière des *conquistadores*. Exhibitions, débats vifs, pour permettre d'aboutir à une conversion possible des peuples d'Amérique. Malgré les accusations de bestialité proférées par maître Sepulveda<sup>449</sup>, les Amérindiens sont considérés aptes à la conversion. Les émissaires du Saint Père ont donc tranché dans cette querelle, suivant les dires de Las Casas, mais ils décident que ce sont désormais les Noirs qui ne peuvent être envoyés de Dieu. Ainsi, les remarques négatives, et les critiques adressées aux populations considérées comme non civilisées, ne concernent dès lors plus que les Africains<sup>450</sup>.

Toutefois, la conversion n'est pas pour autant une histoire réglée. Durant cette décennie, alors que l'Europe était déchirée par le second schisme de la chrétienté, les huguenots ont tenté de mener des expéditions de colonisation en Amérique. L'exemple des voyages en Floride de Ribault et de Laudonnière permet d'appréhender la portée de la culture protestante dans les peuples outre-atlantiques. En effet, suite à l'éradication de la petite colonie française par l'Espagnol Menendes, le capitaine Dominique de Gourgues, gentilhomme gascon<sup>451</sup>, se lance dans une expédition punitive, quittant la France le 22 août 1567, pour abandonner la Floride un an plus tard, après près d'un mois de représailles contre les Espagnols. Mais en arrivant sur cette terre, au mois d'avril 1568, il nous précise que, pour justifier son origine française, les Indiens de Satouriona ont intimé aux Français de chanter les psaumes 43, 50 et 91, « *lesquels Psaumes chantés par les François assurent les Sauvages d'estre vrais François* »<sup>452</sup> Ces psaumes sont particulièrement employés par les protestants<sup>453</sup>, ce qui permet d'appréhender l'importance des contacts d'ordre religieux

<sup>446</sup> Rapport de Soto, *Ibid.*, p. 168.

<sup>447</sup> *Ibid.*, p. 160.

<sup>448</sup> *Tyrannies et cruautés des Espagnols, perpétrées ès Indes occidentales, qu'on dit le nouveau monde – Brièvement décrites en langue castillane par l'évêque don frère Barthélémy de Las Casas ou Casaus, espagnol de l'ordre de saint Dominique fidèlement traduites par Jacques de Migrodes*, présenté par A. Milhou, 1995.

<sup>449</sup> Pour ce thème, cf. G. Cliozzi, *op. cit.*, pp. 247-253.

<sup>450</sup> *Infra*, p. 108, note 703.

<sup>451</sup> S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 187, note 2, pour une brève biographie de De Gourgues.

<sup>452</sup> D. de Gourgues, in S. Lussagnet, *op. cit.*, p. 243 : « *Revenge moy, prens la querelle, - Le Dieu le fort, l'éternel parlera, - Qui en la garde du haut Dieu, -* »

<sup>453</sup> L'analyse de Charles Samaran semble pourtant préciser que Dominique de Gourgues était catholique, du moins dans les derniers temps de sa vie. Cité in F. Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage...*, p. 268.

que les Français d'Amérique<sup>454</sup>, protestants pour la plupart, sont parvenus à nouer avec les peuples amérindiens<sup>455</sup>. Les Indiens tendaient à associer la religion et l'ethnie. Aussi, les Espagnols étaient les catholiques, alors que les Français qui s'étaient rendus en Amérique avaient principalement embrassé la religion protestante. Il leur était naturel de confondre protestant et Français.

Toutefois, dans la présentation des peuples d'Amérique qui nous est faite par Théodore de Bry, principalement dans les deux premiers volumes qui traitent de la Virginie anglaise et de la Floride française, le portrait qui est réalisé de l'Amérindien ne présente absolument pas des sauvages, telle que l'expression employée par un Laudonnière ou un De Gourgues, ni des naturels, comme l'évoque Staden. Bien au contraire, ce sont des personnages qui paraissent agréables, accueillants, de la même manière que Christophe Colomb les avait présentés à l'Europe entière, dès leur découverte<sup>456</sup>.

## II- LE MYTHE DU « BON SAUVAGE »

Lors de la parution du premier volume des *Grands Voyages* (1590), les Européens découvrent des êtres qui apparaissent selon une série d'images, composées suivant le même modèle. En effet, l'*Admirando Narratio...* présente, dès le frontispice (I, Fr.), cinq Amérindiens, disposés de manière symétrique, dans une architecture classique très rigide. Presque dénudés, armés d'un arc et de flèches, portant une gourde, ces natifs Américains apparaissent devant les habitants de l'ancien monde tels des êtres différents, en raison d'une coiffure surprenante – ils ont la tête rasée sur les côtés, mais une crête sur le sommet du crâne, ou les cheveux noués en chignon sur le dessus de la tête –, du port de plumes – sur la tête et derrière les oreilles –, mais surtout des nombreuses peintures qui courent sur leur peau. Les Européens ne semblaient pas habitués à voir autant de dessins sur une même peau, sans pour autant en comprendre le sens. Quelques éléments du décor rappellent l'exotisme de ces peuples, comme les coquillages au-dessus des chapiteaux des colonnes, sur la métope, ou encore ces guirlandes de fleurs et de fruits qui courent le long de l'édifice. D'emblée, le lecteur sait à quoi s'attendre dans les pages qui suivent. Les premières relations évoquant les Indiens les décrivaient comme des « *gens très beaux.* »<sup>457</sup>

---

<sup>454</sup> *Ibid.* p. 251 : aucune référence ne nous permet toutefois d'appréhender de manière certaine les tentatives de conversion d'un Laudonnière ou d'un Ribault.

<sup>455</sup> *Supra* p. 44 et suiv.

<sup>456</sup> *Supra*, p. 17.

<sup>457</sup> Chr. Colomb, *La Découverte de l'Amérique*, p. 130, le samedi 13 octobre 1492.

Toutefois, tout au long du XVI<sup>e</sup> s., se développe une littérature enjolivant les habitants des terres nouvellement découvertes. De nombreux auteurs ont participé à la création de ce « mythe du bon sauvage », qu'il s'agisse d'André Thevet<sup>458</sup> ou de Jean de Léry, pour les peuples brésiliens. Selon Charles-André Julien, « *le bon sauvage est un produit de l'humanisme* »<sup>459</sup>, copié et développé à partir de l'œuvre de Thevet, *Les Singularitez de la France antarctique*. C'est en effet dans un rejet des compatriotes<sup>460</sup> que les Européens lettrés vantent les « sauvages d'Amérique », malgré des pratiques que ces premiers ne peuvent cautionner<sup>461</sup>. Léry a développé plus que tout autre cette notion de « bon sauvage », surtout au moment de son départ définitif du Brésil, lorsqu'il déclare : « *Je regrette souvent que je ne suis parmi les sauvages...* »<sup>462</sup> critiquant par la même son retour en France, mais aussi exultant le peuple chez lequel il avait vécu.

Ce genre de considération se retrouve pour les autres parties de l'Amérique. Rencontrant des peuples sur lesquels aucune connaissance n'existe, les Européens de la Renaissance se rattachent à la *Bible*<sup>463</sup>, qui ne leur fournit pas de réponse adéquate. Aussi, ils se reposent sur les considérations qu'ils sont en mesure de faire par eux-mêmes, *de visu*. Le grand problème du premier ouvrage est que le graveur ne s'est jamais lui-même rendu en Amérique<sup>464</sup>. De ce fait, quelles sont ses sources ? Pour la présentation des peuples de Virginie dont il est ici question, il utilise principalement des aquarelles *prises sur le vif* lors des expéditions anglaises menées en ce territoire. Après avoir obtenu de la reine Elisabeth I<sup>ère</sup> l'autorisation de « *conquérir et occuper toutes les terres païennes qui ne fussent pas encore aux mains des chrétiens* »<sup>465</sup>, Sir Humphrey Gilbert vend tous ses biens pour armer « *une flotte de sept navires (dont l'un, commandé par Walter Raleigh, fit voile en novembre 1578)* »<sup>466</sup>. Mais la forte présence espagnole réduit ces tentatives à néant. Ce n'est qu'en 1583 que Gilbert parvient à franchir l'Atlantique pour Terre-Neuve. L'année suivante, Raleigh envoie une expédition de reconnaissance qui rencontre des « *habitants [...] très doux, affectueux et fidèles, exempts d'artifices et de trahison, et [qui] vivent à la manière de l'âge d'or* »<sup>467</sup>. Cette terre prend le nom de Virginie, en l'honneur de la Reine Vierge qui octroie l'autorisation de la coloniser. Le 17 août 1585, Walter Raleigh débarque avec une flotte de sept navires, comptant cent quatre-vingts colons, parmi lesquels l'amiral Richard Grenville, le

<sup>458</sup> Ch.-A. Julien, *Les Voyages de découverte et les premiers établissements*, pp. 376-378 : De nombreux contemporains ont loué son voyage au Brésil, comme Ronsard, Dorat, A. de Baïf, Jodelle, Belleforest ou encore G. Postel.

<sup>459</sup> *Ibid.* p. 394.

<sup>460</sup> *Ibid.* p. 397.

<sup>461</sup> *Infra* p. 81 : Comme l'anthropophagie rituelle, par exemple.

<sup>462</sup> J. de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil, autrement dite Amerique...*, ch. XXI, cité in F. Lestringant, *Jean de Léry, ou l'invention du sauvage*, p. 85.

<sup>463</sup> *Supra* p. 57 et suiv.

<sup>464</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 130.

<sup>465</sup> *Ibid.* p. 131.

<sup>466</sup> *Ibid.*

<sup>467</sup> *Ibid.* p. 132.

mathématicien Thomas Harriot et le dessinateur John White. Ce sont les aquarelles de ce dernier qui servent en partie de modèles aux gravures de Théodore de Bry dans la suite virginienne, alors que le texte d'Harriot, publié pour la première fois en Angleterre en 1588, sous le titre *A Briefe and True Report of the Newfoundland of Virginia*, que le Liégeois a pu obtenir lors de son séjour à Londres, est traduit en latin, allemand et français par l'éditeur.

#### A- La noble représentation du « bon sauvage »

Dès les premières images représentant le monde nouveau, De Bry expose une galerie de portraits à la manière dont les populations européennes étaient elles-mêmes représentées. Un ordre hiérarchique, tout comme en Europe, est alors observé : après les rois, vient un cortège de portraits de nobles, prêtres et personnages importants (images I, 03, jusque I, 11). Les relations, d'abord établies entre le peuple chrétien d'Europe et les peuples païens, voire sauvages, considérés non civilisés, d'Amérique, commencent alors à prendre forme jusque dans la représentation. A l'exemple des Roitelets (I, 03), les Amérindiens apparaissent tels que dans les descriptions de Colomb. Mais le commentaire ajoute à l'image une note critique, qui semble perceptible dans le ton employé :

*« Les chefs de Virginie se présentent en public sous les traits représentés ici. Leur chevelure est assez longue et nouée autour des oreilles, mais tondue sur les deux côtés du crâne, de manière à former une crête de coq au milieu. Au-dessus du front, ils se plantent une jolie plume d'oiseau et derrière chaque oreille, une autre plume, un peu plus petite. [...] »<sup>468</sup>*

Tout au long de ses notes, le graveur décrit, de manière aussi précise que possible, les attributs des personnes mises en image, leurs vêtements, légers<sup>469</sup>, certes, mais emplis de symbolisme, ainsi que leurs apparats. Les premiers<sup>470</sup>, d'abord, proviennent d'animaux, signes probable de supériorité sur les bêtes sauvages, mais aussi symboles de fusion avec la-dite bête. En effet, les populations amérindiennes, les Algonquins en l'occurrence, avaient tendance à croire que consommer ou revêtir ce qui avait appartenu à leurs ennemis leur permettaient de s'approprier la puissance de ceux-ci. Les apparats visibles dénotent d'une volonté de paraître plus puissant aux yeux des adversaires ou l'acquisition progressive d'une puissance au sein de son propre peuple. Les tatouages<sup>471</sup> marquent l'appartenance à une tribu, les exploits du personnage en question, sa réussite sociale. Cependant, les tatouages

---

<sup>468</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p 137.

<sup>469</sup> Le climat leur permet probablement de vivre en quasi nudité.

<sup>470</sup> *Ibid.* : « Au-dessous du nombril, ils se ceignent, sur le devant, d'une peau de bête élégamment apprêtée, de façon à ce que la queue leur pende au derrière. »

<sup>471</sup> P. Coze, R. Thevenin, *Mœurs et histoire des Indiens d'Amérique du Nord*, p. 47 : « Il consiste à piquer la peau pour y introduire une teinture indélébile ou à l'inciser pour y former des bourrelets. » Toutefois, « l'enduit de couleurs sur la peau était d'un usage généralement plus répandu. »

de ces personnages ne semblent rien représenter de particulier. Pour ce qui est des bijoux<sup>472</sup>, les tribus agissaient de manière variable, « *le goût de la parure est inné chez tous les humains, soit à l'imitation des animaux dont les mâles se distinguent en général par de brillants plumages ou des attributs particuliers [...] soit pour se rendre plus redoutables ou se faire remarquer de leurs pareils, soit au contraire pour adopter un signe de ralliement commun à une famille ou à une tribu.* »<sup>473</sup>

Ces peuples d'Amérique du Nord, le long du fleuve Mississippi, semblent ici se préparer à la guerre, même si le graveur paraît croire qu'ils conservent toujours d'une main une flèche et de l'autre l'arc pour la décocher<sup>474</sup>. L'attitude, calme, dénote d'une attente habituelle, qui est précisée dans la scène en arrière-plan, montrant les techniques de chasse utilisées par les Algonquins. D'abord regroupés, les Amérindiens attendent le bon moment pour commencer la chasse, dans la partie arrière gauche, puis ils poursuivent le gibier, arcs bandés, et dans la partie droite, les animaux des plaines courent et sautent. Mais le graveur liégeois n'est pas le premier à avoir représenté de cette manière des peuples. En effet, Jean de Léry avait déjà effectué une esquisse de ces populations d'Amérique lors de sa visite du Brésil, au cours de laquelle il avait dépeint les peuples américains de la même manière que l'a réalisé, plus tard, De Bry. La présence de l'arc et des flèches, la nudité, les bijoux, et un décor tout à fait différent de ce que connaissent les Européens rappellent les gravures effectuées dans le premier volume des *Grands Voyages*.

D'une manière toute similaire, Théodore de Bry a représenté une matrone noble de Secota (I, 04). Originnaire de la même région que les précédents, cette noble semble nous présenter les deux façons possibles de la rencontrer, de face ou de dos. Mais, quelle qu'elle soit, sa posture reste la même, « *quand elles se présentent en public, elles se croisent les bras.* »<sup>475</sup> La beauté de ces femmes mûres, « *au corps bien proportionné, majestueux et harmonieux* »<sup>476</sup>, s'intègre parfaitement dans le calme apparent de la nature les environnant. En arrière-plan, en parallèle avec la scène de chasse de la précédente planche, une scène de pêche, autre activité nourricière des peuples d'Amérique. Le Liégeois continue ainsi de présenter la population amérindienne, portrait après portrait, sur huit gravures, deux d'entre elles seulement évoquant des personnes seules<sup>477</sup>. De la même manière, aussi, De Bry relate des activités des Virginiens en arrière-plan : après la chasse et la pêche, différentes

---

<sup>472</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 137 : « *Aux oreilles pendent soit des perles de grosseurs diverses, soit tout autre chose, telle qu'un os de poulet, comme cela leur vient à l'idée.* »

<sup>473</sup> P. Coze, R. Thevenin, *op. cit.*, p. 47.

<sup>474</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, pp. 137-138 : « *L'une des mains tient un arc tendu, l'autre une flèche, en signe défensif. C'est dans cet appareil que les chefs partent en guerre ou se rendent à quelque fête ou festin.* » (c'est nous qui soulignons).

<sup>475</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 138.

<sup>476</sup> *Ibid.*

<sup>477</sup> Les planches numérotées I, 08 présentant un vieillard de Pomejooc en habits d'hiver, et I, 11, figurant un sorcier.

autres manières de pêcher sont alors présentées, alors que sur la planche I, 09, le vieillard masque le village de Pomejooc, composé de huttes rudimentaires<sup>478</sup>, cerclées d'une palissade, et de nombreux champs aux formes géométriques peuplent la vallée.

## B- Une représentation stéréotypée

Des liens existent entre les cinq premières planches<sup>479</sup> : d'abord, la position des personnages représentés. Au premier plan, un Amérindien, vue de face et de dos, dans un style typique de la Renaissance, à savoir tourné de trois-quarts, les pieds perpendiculaires (Rigaud utilise la même représentation pour peindre Louis XIV en 1701), la main posée sur la hanche pour les roitelets, les bras croisés pour les femmes. La nudité rappelle un des traits les plus frappants pour les découvreurs de ce continent<sup>480</sup>. Ces personnages sont mis en valeur par un souci du détail, mais aussi par leur position dans le tableau, sur un promontoire, surplombant la scène d'arrière-plan. Celle-ci présente les activités nourricières des peuples exposés, d'abord la chasse, puis la pêche, ou plutôt les différentes formes de pêches pratiquées dans le pays. Le lecteur avisé ne manque pas d'établir le lien entre ces peuples peints et les hommes préhistoriques, qui vivaient de chasse, de pêche et de cueillette<sup>481</sup>. Toutefois, celle-ci n'est pas figurée. Ces scènes d'arrière-plan évoluent progressivement vers une immersion de ces peuples dans leur milieu. Les couleurs, chaudes et éclatantes, permettent à la beauté de ces êtres de ressurgir. Malgré le parallèle possible avec des peuples primitifs (cette dénomination a d'ailleurs été donnée aux peuples d'Amérique par les colons britanniques, devenus la nation américaine, lors de la conquête de la *Wilderness*), De Bry semble cependant permettre à plusieurs reprises d'établir un lien entre les occupants du continent outre-Atlantique et la lointaine Europe.

Il publie, en conclusion de la présentation des Amérindiens, une tentative de « *reconstitution ethnographique* »<sup>482</sup> en juxtaposant les portraits des premiers habitants des îles britanniques, les Pictes<sup>483</sup>. Ceux-ci, à l'exemple du *Portrait d'une jeune fille picte* (troisième planche du volume picte), adoptent une posture tout à fait similaire à celle dans laquelle De Bry peint les Amérindiens, leur corps est, de même, couvert de tatouages, des pieds à la tête, les armes paraissent elles aussi primitives, sauf l'épée qui est présente pour

---

<sup>478</sup> *Ibid.* p.141 : ce sont les mêmes qui servent de modèles lors de la mise en image des *malocas* brésiliennes.

<sup>479</sup> La troisième planche de cette galerie de portraits (I, 05) présente le prêtre de Secota, la quatrième (I, 06) une jeune fille noble de Secota, et la cinquième (I, 07) les nobles de Secota, ce qui se retrouve quelques planches plus tard, lorsque De Bry représente la *manière dont les femmes de Damasoaquepuc portent les enfants* (I, 10).

<sup>480</sup> *Supra* p. 60.

<sup>481</sup> La remarque de Raleigh lors de la découverte de la Virginie rappelle ce lien : ils « *vivent à la manière de l'âge d'or.* »

<sup>482</sup> *Ibid.* p. 133.

<sup>483</sup> La série des trois gravures pictes a été placée à la fin du volume, constituant ainsi un livre à part dans l'ouvrage, auxquelles s'ajoutent deux planches montrant un peuple voisin des Pictes.

chaque portrait de Picte, homme ou femme. L'homme picte est équipé d'un bouclier, d'une épée<sup>484</sup> et d'une lance. Leur nudité rappelle celle des nations américaines. Le parallèle entre les Européens primitifs (ici les Britanniques) et les Américains semble alors clairement, et la mission civilisatrice de l'Europe revêt une dimension autre, les habitants du Nouveau Monde étant assimilés à des primitifs. D'ailleurs, le graveur le précise dès l'introduction du livre des Pictes, quand il indique que ces images lui avaient été fournies par celui qui lui avait donné les portraits de Virginie (soit probablement White ou Harriot), et qu'il a « *pensé qu'il valait la peine de les joindre aux précédentes pour montrer que les habitants de l'Angleterre d'autrefois n'étaient pas moins sauvages que ceux de la Virginie.* »<sup>485</sup> L'image présentée des Pictes reprend les mêmes caractéristiques que celles énoncées précédemment relatives aux peuples amérindiens, à savoir que le portrait picte est dressé sur un promontoire, et une scène « de la vie quotidienne » se déroule dans l'arrière-plan : des navires voguent sur un fleuve ou une mer, des Pictes se promènent, aux pieds d'un édifice proche des châteaux médiévaux, les habitants d'un village s'activent autour des maisons. Les peuples voisins des Pictes ne portent pas de tatouages mais sont vêtus et arborent, aussi bien les femmes que les hommes, une épée dans le fourreau.

### III- HANS STADEN OU UN EUROPEEN CHEZ LES TUPINAMBA

Une image persistante des peuples amérindiens provient principalement de la parution de l'œuvre de Hans Staden, dont la première édition date de 1557, coïncidant chronologiquement avec l'œuvre connue d'André Thevet<sup>486</sup>, cosmographe des Valois, et suivie par un ouvrage de Jean de Léry<sup>487</sup>. Dans cette première œuvre, le protagoniste décrit de manière très scrupuleuse les rites anthropophages d'une tribu d'Amérique du Sud, dans l'actuel Brésil, les Tupinamba<sup>488</sup>. L'apport de ce texte est double : d'abord, la rigueur presque scientifique de la description de ces cérémonies<sup>489</sup>, qui fait de ce récit un témoignage encore

---

<sup>484</sup> Qui lui a probablement servi à trancher la tête qui gît au sol et celle qu'il tient dans la main.

<sup>485</sup> *Ibid.* p. 153. Commentaire annonçant le Livre des Pictes : *Qui mihi Incolarum Virginiae icones dedit Pictor, subsequentes etiam quinque tradidit, inveterequadam Anglica historia, ut affirmabat, repertas. Eas praecedentibus subiungere operaeprecium esse duxi, ad demonstrandum, Britanniae incolas non minus aliquando suillesyluestres ipsis Virginensibus.*

<sup>486</sup> *Les Singularitez de la France antarctique autrement nommée Amerique*, 1557-1558, Paris.

<sup>487</sup> L'ouvrage évoqué, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil, autrement dite Amerique...*, date de 1578.

<sup>488</sup> Ch.-A. Julien, *Les voyages de découvertes et les premiers établissements (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s.)*, 2003, 1<sup>re</sup> éd. 1948, p. 179 : On désigne souvent les peuples du Brésil sous le nom général de Tupinamba, terme impropre car ce terme ne concerne qu'une tribu, localisée dans la province du Maranhão, la région de Bahia et le pourtour de la baie de Rio de Janeiro. Mais d'autres tribus, telles les Potiguara, les Caité, les Tupininkin, les Timimino, les Tamoyo ou les Tobajara y vivaient aussi.

<sup>489</sup> H. Staden, *Nus, féroces et anthropophages*, p. 23 : Staden n'a de cesse de préciser, comme pour donner du crédit à son récit : « *J'ai vu toutes ces cérémonies, et j'y ai assisté.* »

aujourd'hui considéré comme un des premiers essais ethnographiques<sup>490</sup> ; ensuite, la richesse documentaire des éditions aboutit à une représentation d'autant plus précise que les Européens n'avaient côtoyé des Tupinamba qu'à de rares occasions<sup>491</sup>, la plupart d'entre eux ne connaissant cette tribu que de nom. Aussi, la description de ces peuples permet, dès l'édition de 1557, de « contempler pour la première fois une série de cinquante gravures qui donnaient à l'ensemble de l'œuvre un caractère de spectacle total. »<sup>492</sup> Un théâtre extraordinaire, pour l'époque, dans lequel « l'homme et la femme américaine cessent d'être les portraits-mannequins du spectacle figé [...] pour devenir les acteurs d'une vision narrative vivante. »<sup>493</sup> Ce miraculé de ces rites offre à l'Europe moderne un ouvrage relatif au mythe anthropophagique richement illustré. L'attrait pour cette œuvre semble avoir été tel qu'elle a été « souvent réimprimée, surtout en Allemagne et aux Pays-Bas où l'on compte jusqu'à soixante-dix éditions »<sup>494</sup>, mais elle a aussi été traduite en plusieurs langues. L'intérêt porté à l'histoire de Staden se poursuit en cette fin de XVI<sup>e</sup> s., par le biais de Théodore de Bry, qui permet une survivance du récit. En effet, le troisième volume<sup>495</sup> de sa vaste collection *Les Grands Voyages* lui est presque intégralement consacré<sup>496</sup>. De cette manière, De Bry a nourri l'inspiration de « toute la vision de l'anthropophagie rituelle jusqu'à nos jours. »<sup>497</sup> Il modifie la vision de l'Indien<sup>498</sup> par rapport aux gravures de Marbourg, mais surtout, il améliore la qualité des images, et donc de l'événement représenté, bien qu'il n'ait pas « changé l'ordre du récit car il a reconnu là un document unique de plus en plus apprécié du public qui veut connaître et être renseigné sur les sociétés des civilisations nouvellement découvertes. »<sup>499</sup> Avant tout, quels sont les liens entre l'Histoire et la pratique, qu'elle soit rituelle ou nourricière, du cannibalisme ? Enfin, de quelle manière le graveur a-t-il illustré le récit de Hans Staden au Brésil ?

## A- Anthropophagie et Histoire dans l'Amérique de Hans Staden

Les gravures de Théodore de Bry relatives au voyage de Hans Staden sont surprenantes à plus d'un titre. D'abord, elles nous permettent de brosser un panorama de l'Europe en cette fin de XVI<sup>e</sup> siècle. Il semble évident que le Liégeois s'est inspiré de son

<sup>490</sup> H. Staden, *op. cit.*, p. 5.

<sup>491</sup> L'exemple de l'entrée de la famille royale à Rouen le premier octobre 1550 a été développé par F. Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage...*, 2004, p. 49.

<sup>492</sup> H. Staden, *op. cit.*, p. 10.

<sup>493</sup> *Ibid.* p. 11.

<sup>494</sup> *Ibid.* p. 5.

<sup>495</sup> Th. de Bry, *Americae tertia pars Memorabile provinciae Brasiliae Historiam continens*, 1592, Frankfurt-am-Main.

<sup>496</sup> Vingt-cinq planches lui sont consacrées, alors que les dernières images (les planches 26 à 29 d'après B. Bucher, *La sauvage aux seins pendants*, 1977, p. 242) concernent le voyage de Léry au Brésil.

<sup>497</sup> H. Staden, *op. cit.*, p. 18.

<sup>498</sup> Annexe 4 : « L'amélioration des gravures de Staden par De Bry ».

<sup>499</sup> H. Staden, *op. cit.*, p. 18.

continent à son époque, car il ne disposait probablement pas d'images sur l'Europe dans les années 1550<sup>500</sup>. Ce sont surtout les représentations des Amérindiens qui surprennent, ces populations ne sont plus décrites comme elles l'avaient été dans les volumes précédents : un aspect nouveau fait son apparition. Dès le frontispice (III, Fr.), un couple d'Indiens (la tribu n'est pas encore révélée, mais il s'agit de Tupinamba) se délecte de parties d'un corps humain, une jambe dans les mains de l'homme (le roi Conian-Bebe<sup>501</sup>, à gauche) et un bras pour la femme, à droite. Leur progéniture participe elle aussi au festin, la tête d'un enfant pointe derrière l'épaule gauche de l'Indienne. Sous l'arche du premier niveau de l'édifice constituant ce frontispice, figure une scène non moins étonnante : deux Indiens et une Indienne cuisent à grande flamme des morceaux de corps humain, selon la technique du boucan (*barbacoa*)<sup>502</sup>. Certes, l'imaginaire européen avait déjà nourri, à plus d'une reprise, le mythe des mangeurs d'hommes, mais il ne semblait pas encore avoir atteint le continent américain. Le récit du voyage de Hans Staden apporte cette pratique des côtes américaines, brésiliennes pour être plus précis, et sa mise en image l'amène jusque dans les milieux lettrés du vieux continent.

### **1- Le débat sur l'anthropophagie**

#### *- Mythe ou réalité ?*

Avant de poursuivre sur le voyage-même, il convient d'abord d'évoquer les doutes qui subsistent dans l'esprit des historiens concernant une hypothétique anthropophagie. Car les récits de voyageurs, qu'ils concernent les Amériques, l'Asie ou l'Afrique, sont nombreux sur ce thème<sup>503</sup>. Le terme même de *cannibale* vient d'un mot indien : lorsque Christophe Colomb débarque sur les côtes des Antilles, les habitants, les Arawaks, avaient pour usage de se nommer *carib*. Par le biais de la prononciation phonétique, *carib* devient en espagnol *canibi* et par conséquent synonyme de mangeurs d'hommes, puisque ce terme définissait les Arawaks, qui pratiquaient couramment la consommation de chair humaine<sup>504</sup>. André Thevet a lui-même décrit des actes de cannibalisme sur les côtes brésiliennes, lors de son expédition avec Nicolas de Villegagnon :

---

<sup>500</sup> Th. de Bry, *Le Théâtre du nouveau monde*, p. 201 : « Il s'agit d'un port-type de la fin du XVI<sup>e</sup> s. (et non du début), signe que le souci d'authenticité n'est pas toujours l'essentiel de l'intention du graveur qui ne craint ni les anachronismes ni les approximations. »

<sup>501</sup> H. Staden, *op. cit.*, p. 13, aussi écrit Quoniambec par André Thevet, *Les vrais portraits et vies des hommes illustres*.

<sup>502</sup> D'après I. Combès, *La Tragédie cannibale chez les anciens Tupi-Guarani*, 1992, p. 37 : Il semblerait que le boucan soit davantage une technique qui consistait à fumer les mets, aussi, la représentation de ce mode de cuisson avec de grandes flammes, semble erronée.

<sup>503</sup> Staden ou Cortès pour l'Amérique,

<sup>504</sup> Ph. Jacquin, « Actualité du cannibalisme », *L'Histoire*, n°111, 1988, p. 91.

« Cette canaille [l'Indien] mange ordinairement chair humaine comme nous ferions du mouton, et y prend encore un plus grand plaisir. Et je vous assure qu'il est malaisé de lui oster un homme d'entre les mains quand il le tient. »<sup>505</sup>

Toutefois, selon l'étude de l'Américain William Arens<sup>506</sup>, le cannibalisme ne serait issu que de « *l'imagination fertile* » des anthropologues et historiens<sup>507</sup>. Georges Guille-Escuret précise d'ailleurs, à propos des thèses de cet auteur : « *que le phénomène de cannibalisme serait pour l'essentiel soluble dans les fantasmes malveillants d'une civilisation soucieuse de justifier la violence de ses colonisations.* »<sup>508</sup> Il est toutefois réel que l'étude d'un document, notamment iconographique, comme il est de notre propos, peut poser des difficultés d'interprétation. De même, un auteur a pu vouloir transmettre un message précis par le biais de l'image, message plus difficilement perçu, mais qui risquait moins d'être censuré<sup>509</sup>. Dans le cas de Staden, W. Arens précise que les planches sont sorties sur les presses après que leur auteur se soit « *confié à un professeur de médecine de l'université de Marbourg deux ans après son retour.* »<sup>510</sup> Aussi, les parts de Staden et de ce professeur seraient à déterminer, mais ce n'est pas notre propos ici<sup>511</sup>.

#### - Un phénomène répandu ?

Néanmoins, l'anthropophagie, qu'elle soit rituelle ou nourricière, a existé dans de nombreuses sociétés : les Européens l'ont pratiquée lors de périodes de famines particulièrement intenses, au Moyen Age notamment<sup>512</sup> ; dans les sociétés antiques, lors des sièges de cités, les assiégés pratiquaient le cannibalisme, par manque de provisions : « *nos sociétés ne sont pas exemptes de ces pratiques lors de circonstances où la disette et l'isolement contraignent l'homme à se nourrir du seul aliment disponible alors : son*

---

<sup>505</sup> A. Thevet, cité par Ph. Jacquin, *op. cit.*, p. 91.

<sup>506</sup> W. Arens, *The Man-eating Myth, anthropology and anthropophagy*, 1979.

<sup>507</sup> G. Guille-Escuret, « Epistémologie du témoignage. Le cannibalisme ni vu ni connu », *L'Homme*, n°153, 2000 : Les théories de W. Arens connaissent une désapprobation largement dominante au sein de la communauté scientifique et [des] démentis minutieusement argumentés sont régulièrement publiés par des spécialistes, sur les divers cas développés par l'Américain « négationniste ».

<sup>508</sup> G. Guille-Escuret, *op. cit.*

<sup>509</sup> Ph. Jacquin, *op. cit.*, p. 91 : « *Un observateur étranger à une culture peut-il saisir la signification de gestes et de symboles sans les réinterpréter lui-même avant de les transmettre ?* »

<sup>510</sup> *Ibid.*

<sup>511</sup> W. Arens s'appuie aussi sur le problème de la langue, mais cette thèse est réfutée par Ph. Jacquin, *op. cit.*, p. 91 : « *Il semble bien que Hans Staden ait parlé le tupi, pour la simple raison que cette langue était commune à une immense région et que bien des marins français et portugais la maniaient.* » *Infra* p. 93.

<sup>512</sup> Chronique du moine de Cluny Raoul Glaber à propos de la famine de 1032-1034, traduit par J. le Goff., *La civilisation de l'Occident médiéval*, 1997, p. 212 : « *La famine se mit à étendre ses ravages, l'on put craindre la disparition du genre humain presque entier... Quand on eut mangé les bêtes sauvages et les oiseaux, les hommes se mirent sous l'empire d'une faim dévorante, à ramasser pour les manger toutes sortes de charognes et de choses horribles à dire... Une faim enragée fit que les hommes dévorèrent de la chair humaine. Des voyageurs étaient enlevés, leurs membres découpés, cuits au feu et mangés... Les corps des morts eux-mêmes furent en bien des endroits arrachés à la terre et servirent également à apaiser la faim...* »

semblable. »<sup>513</sup> Dans l'exemple du siège d'Antioche en 1098, Pierre l'Ermitte suggère aux Tafurs<sup>514</sup>, qui souffrent de la faim, « *de se nourrir des Turcs tués lors des combats et dont les cadavres gisent épars dans les prés.* »<sup>515</sup> Les Aztèques, par exemple, autrement appelés *Mexicas*, pratiquaient un banquet cannibale pour clôturer la grande fête d'Ecorchement des hommes (*tlacaxipehualiztli*), et « *tous les prisonniers de guerre disponibles, hommes, femmes et enfants, sont immolés.* »<sup>516</sup> Les Espagnols<sup>517</sup>, qui ont été en contact avec ce peuple, ont été choqués de la manière dont cette pratique se déroulait : certes, ils n'ont, semble-t-il, pas assisté à la fête de *tlacaxipehualiztli*, mais leurs alliés contre les *Mexicas*<sup>518</sup> pratiquaient aussi le cannibalisme

« *dès le champ de bataille, après (ou même peut-être pendant) le combat et en dehors de tout contexte festif ou religieux – sauf, peut-être une élévation par le vainqueur d'une partie du vaincu, son cœur par exemple, vers le ciel ou le soleil.* »<sup>519</sup>

Dans les cas présents, c'est donc bien d'un exocannibalisme<sup>520</sup> qui caractérise l'Amérique. Certains cas d'endocannibalisme, qui constituent « *un rite funéraire propre à certaines sociétés qui font du corps de leur membre la sépulture de ceux qui meurent* »<sup>521</sup> doivent probablement exister, mais ils sont moins souvent relatés.

## **2- Hans Staden prisonnier des Tupinamba**

L'histoire de Hans Staden prend une place tout à fait originale dans le travail de De Bry. Alors que le graveur liégeois n'a consacré aucun volume à un auteur unique, sauf en fonction de ses sources<sup>522</sup>, il n'en est pas de même pour Staden, dont le troisième volume lui est presque entièrement consacré<sup>523</sup>. Marin allemand originaire de Hombourg en Hesse<sup>524</sup>,

<sup>513</sup> D. Le Breton, « Ceci est mon corps. Manger la chair humaine », *Religiologiques : Nourriture et sacré*, n°17, 1998.

<sup>514</sup> « *Sortes de truands croisés* », selon Michel Rouche, cité in D. Le Breton, *op. cit.*

<sup>515</sup> *Ibid.*

<sup>516</sup> M. Graulich, « La grande fête aztèque d'Ecorchement des hommes », *Notre Histoire* n° 233, p. 56.

<sup>517</sup> D'après M. Graulich, « Le cannibalisme sans tabou », *Historia thématique* n°84, 2003, p. 77 : Les sources espagnoles restent relativement discrètes quant à l'anthropophagie des récents sujets du roi d'Espagne, Charles Quint, nouvellement empereur, probablement dans le but de préserver l'intégrité de l'Europe sous la domination ibérique.

<sup>518</sup> M. Graulich, *op. cit.*, p. 75 : Il s'agit des tribus qui ne voulaient plus de la toute domination du peuple aztèque, telle que les habitants de Tlaxcala.

<sup>519</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>520</sup> D. Le Breton, *op. cit.*, p. 99 : Il s'agit du « *sacrifice de l'étranger, de l'homme extérieur au clan, à l'ethnie. Il est associé à la guerre et à la capture de prisonniers destinés à la manducation rituelle des vainqueurs.* » Voir aussi I. Combès, *op. cit.*, p. 46.

<sup>521</sup> D. Le Breton, *op. cit.*, p. 99.

<sup>522</sup> Le premier volume s'intéresse à une région d'Amérique à partir d'un texte d'origine britannique, alors que le deuxième s'appuie sur des aquarelles que Le Moyne de Morgues a apportées en Europe, sans pour autant relater son aventure personnelle.

<sup>523</sup> Les quelques gravures de fin proviennent du texte de Léry.

<sup>524</sup> H. Staden, *op. cit.*, p. 36.

Hans Staden a reçu une formation d'arquebusier et est devenu un expert en artillerie<sup>525</sup> pour le compte de l'empereur Charles Quint. Il découvre les Indes en janvier 1548<sup>526</sup> par l'intermédiaire des Portugais. Après un bref séjour à Pernambouc, puis Itamaraca<sup>527</sup>, il rentre au Portugal, puis retourne en Amérique avec les Espagnols. Il s'embarque en 1550 sur un navire espagnol partant pour le Pérou, et intègre la flotte commandée par Diego de Sanabria<sup>528</sup>. Le voyage souffre de difficultés, et un naufrage causé par une tempête le jette sur l'île Sainte-Catherine, au large du Brésil, où il passe deux années. Un second naufrage le contraint à rejoindre à la nage São Vicente. Là, il séjourne quelque temps comme artilleur pour le compte de la Couronne du Portugal. S'éloignant du reste de la garnison, il est fait prisonnier par un groupe de guerriers Tupinamba. Dès lors, il tente de décrire de manière aussi précise que possible ce qu'il observe. Ses hôtes le vendent aux Français après une attente de neuf mois, durant lesquels il doit assister à la vie quotidienne et aux cérémonies de ce peuple. En 1557, il publie alors une *Véritable histoire et description d'un pays habité par des hommes sauvages nus féroces et anthropophages situé dans le nouveau monde nommé Amérique inconnu dans le pays de Hesse avant et depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à l'année dernière*<sup>529</sup>, ouvrage dans lequel il retrace ses pérégrinations. Ce récit se compose de deux parties bien distinctes, la première évoque prioritairement son voyage pour rejoindre l'Amérique et sa captivité, la seconde expose les différents aspects de la vie et des coutumes de la tribu des Tupinamba. Cette tentative d'ethnographie permet à l'Europe de découvrir une société jusqu'alors peu connue<sup>530</sup>. Au-delà de cette société, dans toute la complexité de son organisation, c'est surtout une habitude assez peu répandue en Europe, et encore moins chez les chrétiens, qui retient l'attention : l'anthropophagie. Les Européens ont oublié, ou tout du moins rejeté, ces périodes de cannibalisme que le vieux continent avait lui-même connues, et considèrent dès lors qu'un être humain, car c'est ainsi que la Papauté a défini les Amérindiens, ne consomme pas de chair humaine. Toutefois, le cannibalisme ne constitue-t-il pas une charge retenue par les Juifs à l'encontre des chrétiens primitifs, qui se réjouissaient à l'idée de manger le corps et le sang du Christ, lors la transsubstantiation et la consubstantiation ? En effet, le peuple hébreux s'interdisait la consommation du sang, considéré comme « *siège de la vie* »<sup>531</sup> (Genèse IX, 4 et suiv.), au point que lors des

---

<sup>525</sup> Il le précise lui-même, au chapitre 29, p. 105.

<sup>526</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>527</sup> Pour de plus amples renseignements sur ces deux capitaineries, cf. G. Medeiros, « Les Portugais face aux Français dans la conquête des capitaineries de Pernambouc et d'Itamaraca au XVI<sup>e</sup> s. », in S. Neiva (éd.), *La France et le monde luso-brésilien : échanges et représentations (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, 2005, pp. 59-88.

<sup>528</sup> H. Staden, *op. cit.*, p. 48.

<sup>529</sup> *Warhafftige Historia und Beschreibung einer Landschaft des Wilden, Nacketen, Grimmigen Menschfredder Leuthen in der Newen Welt America gelegen.*

<sup>530</sup> Et aujourd'hui disparue : lors de la publication des gravures de Théodore de Bry, près d'un demi-siècle plus tard, les Tupinamba avaient déjà été en grande partie décimés, et il ne subsistait que quelques milliers d'individus.

<sup>531</sup> G. Thiessen, *La Religion des premiers chrétiens : une théorie du christianisme primitif*, p. 216.

sacrifices, le sang était éliminé. Aussi, « *l'invitation à boire du sang, même s'il s'agissait d'une façon "symbolique" de boire du sang, devait représenter une abomination pour tout juif.* » Les chrétiens primitifs pratiquaient donc un cannibalisme, symbolique certes, mais « *scandaleux [...] aux yeux de tout homme, qu'il soit juif ou non juif.* »<sup>532</sup>

Revenons dans l'Amérique du XVI<sup>e</sup> s. Les Tupinamba font partie de la famille des Indiens Tupi (venus de l'intérieur des terres, que les Portugais rencontrent sur les côtes, de même que les Cariós ou les Tupininkins), en opposition aux Indiens Tapuya (anciens occupants de la zone côtière, expulsés par les Indiens tupi)<sup>533</sup>. Il s'agit donc d'une même famille culturelle, caractérisée par un semi-nomadisme, la pratique de la cueillette, l'agriculture sur brûlis, la pêche, la chasse et « *surtout la guerre.* »<sup>534</sup> Leur particularité physique consistait à vivre en totale nudité, le climat permettant cette liberté<sup>535</sup>. Cette caractéristique perturbe les Européens, pour lesquels les vêtements apparaissent tels des miroirs de leur condition sociale<sup>536</sup>. Les nobles sont ainsi reconnaissables par leurs attributs.

Dans l'attente de sa propre exécution, Staden dessine et prend en note les rituels observés par cette tribu, « *transformant sa captivité en suspense haletant pour les lecteurs européens.* » Son texte fait rapidement autorité dans les sphères des érudits et même aujourd'hui, chez les anthropologues<sup>537</sup>, tant ses écrits expriment une expérience vécue. Ayant été fait prisonnier lors d'une sortie imprudente du camp où il se trouvait (Saint Vincent), il écrit :

« *Je priais en attendant le coup de la mort ; mais le roi, qui m'avait fait prisonnier, prit la parole, et dit qu'il voulait m'emmener vivant pour pouvoir célébrer leur fête avec moi, me tuer et, kawewi pepicke, c'est-à-dire faire leur boisson, célébrer une fête et me manger ensemble.* »<sup>538</sup>

Sa situation lui permet d'observer attentivement la manière dont vivent ses geôliers, tant pour chercher un moyen de s'enfuir de cette tribu que pour voir arriver le moment de son exécution, car « *tous les prisonniers [...] étaient tués puis mangés selon un rite théâtral invariable, après un temps de captivité plus ou moins long.* »<sup>539</sup> Il peut donc décrire de l'intérieur les modes de vie d'un peuple amérindien avant l'acculturation, la société tupinamba. Sa situation évolue, car de prisonnier, aux pieds et poings liés, Staden devient

---

<sup>532</sup> *Ibid.*

<sup>533</sup> N. Wachtel, *Histoire et anthropologie des sociétés méso- et sud-américaines*, leçon inaugurale au Collège de France, 1993.

<sup>534</sup> H. Staden, *op. cit.*, p. 21.

<sup>535</sup> *Ibid.*

<sup>536</sup> *Infra* p. 61.

<sup>537</sup> J.-P. Duviols, in H. Staden, *op. cit.*, p. 31.

<sup>538</sup> H. Staden, *op. cit.*, pp. 79-80.

<sup>539</sup> *Ibid.* p. 23.

rapidement écouté, prophète, sorcier<sup>540</sup>. Fervent croyant, il se réfugie dans la prière, implorant Dieu de lui rendre la liberté, psalmodiant les prières. Et d'éveiller la curiosité de ce peuple qui ne connaît rien de la religion chrétienne. Le rapport de Staden à Dieu est d'ailleurs éloquent. Dès le premier chapitre, il place le caractère ordalique en premier élément de son cheminement : « *Moi, Hans Staden de Hombourg, en Hesse, ayant pris la résolution, s'il plaisait à Dieu, de visiter les Indes [...].* »<sup>541</sup> Cette référence au Créateur est redondante dans le récit de l'arquebusier, de même qu'il se considère comme « *l'instrument de la providence divine.* »<sup>542</sup> La parution de cet ouvrage peut d'ailleurs apparaître, en cette période de troubles religieux, comme un outil « *à la gloire de la religion nouvelle.* »<sup>543</sup> Tout au long de sa captivité, un échange, un réel contact, sans tentative cependant de conversion forcée, se met progressivement en place. Il se considère comme un miraculé de Dieu, parce qu'ayant survécu à cette terrible épreuve, mais aussi comme une passerelle entre deux mondes, car il est parvenu à utiliser et comprendre les croyances de ses bourreaux afin de survivre<sup>544</sup> ; eux-mêmes ont cherché cependant à utiliser la foi de Hans Staden pour tenter de guérir, ou de sortir des dangers de la nature. Le rapport entre dominé et dominant s'estompe petit à petit, pour aboutir à une mise à égalité des deux ensembles, ce qui n'empêche toutefois pas la vente de cet esclave pas comme les autres<sup>545</sup>.

## B- Le récit illustré de Staden selon Théodore de Bry

Moins de quarante années plus tard, quand Théodore de Bry publie sa troisième partie<sup>546</sup>, l'Europe se remémore ces scènes édifiantes, avec une réalité bien plus prégnante que dans l'ouvrage original<sup>547</sup>. La couleur et la finesse de la gravure sur cuivre, dans laquelle De Bry est passé maître, rendent les croquis de Staden plus réalistes, et les mœurs des Tupinamba plus cruelles. Le Liégeois parvient en effet à améliorer la qualité des gravures sur bois réalisées par les éditeurs de Marbourg. La finesse de la gravure sur cuivre permet avant tout une interprétation graphique, « *selon la technique de la taille douce, avec un grand souci de précision, [des] images et [des] textes des voyageurs.* »<sup>548</sup> La gravure sur bois, aussi appelée gravure en « taille d'épargne », se réalise à l'aide d'un morceau de

<sup>540</sup> *Ibid.* p. 8.

<sup>541</sup> *Ibid.* p. 33 (c'est nous qui soulignons).

<sup>542</sup> *Ibid.* p. 9.

<sup>543</sup> *Ibid.*

<sup>544</sup> *Ibid.* p.8.

<sup>545</sup> *Ibid.* pp. 157-159 : C'est un Français, Guillaume de Moner, capitaine du vaisseau dieppois *La Catherine de Vatteville* qui le rachète pour cinq ducats de marchandises (des merceries) et le ramène en France, à Honfleur le 22 février 1555.

<sup>546</sup> *Histoire du Brésil* de Hans Staden (1549-1555) suivie d'une *Narration* de Jean de Léry, avec une description des mœurs féroces des habitants.

<sup>547</sup> Cf. Annexe 4, l'importance des détails chez De Bry.

<sup>548</sup> J. Forge, « Naissance d'une image », in M. Duchet (s.d.), *L'Amérique de Théodore de Bry...*, 1987, p. 105.

« bois fruitier aux fibres serrées »<sup>549</sup> à l'aide d'un canif, taillant le bois verticalement, afin de dégager un « V » émergeant à la surface de la planche. Les parties qui reçoivent l'encre sont distinctes de celles qui marquent les blancs. On y applique ensuite l'encre d'imprimerie, puis une « feuille de papier légèrement humectée » y est déposée. Le dessin inversé s'y imprime. Le principal inconvénient de cette méthode est dû au « manque d'homogénéité du bois, [qui] rend difficile la précision et la finesse du trait. » De même, la répétition de l'impression use le bois, rendant les traits de plus en plus imparfaits et flous. Pour la taille-douce, ou gravure sur cuivre, le procédé est inverse, le trait étant « incisé au burin sur la surface d'une plaque de métal dans sa forme définitive. » Cette technique permet une finesse, une complexité et une épaisseur plus grande et plus variable. « Par des hachures, des entre-tailles, des pointillés on arrive à reproduire les volumes les plus précis, les nuances les plus subtiles. »<sup>550</sup> Ensuite, une épaisse couche d'encre recouvre la plaque, puis est essuyée : les parties creusées s'en imprègnent. La difficulté consistait à imprimer en deux temps le texte et l'image. De même, les plaques s'usaient rapidement, obligeant le graveur à les retailler. Ainsi, de quelle manière De Bry a-t-il permis la perpétuation de l'œuvre de Staden dans les milieux lettrés d'Europe ? Quels éléments l'auteur a-t-il privilégiés ?

De nombreux éléments du récit de Staden semblent avoir été conservés par le Liégeois. Mais la partie centrale ne s'axe pas principalement sur ce que les lecteurs avaient découvert lors de la lecture du frontispice : le rituel anthropophage<sup>551</sup>. C'est davantage la captivité du protagoniste qui semble intéresser le graveur, les contacts ainsi que, semble-t-il, les us et coutumes de ce peuple nouveau aux yeux des Européens. Aussi les images représentant l'acte anthropophage ne peuvent se comprendre sans les planches le précédant. Celles-ci présentent effectivement les préparatifs à cette cérémonie. Il semble toutefois que le spectacle que Staden observait dans l'attente de sa mort lui permette de dresser un processus ritualisé de l'acte barbare, pour les Européens de la Renaissance. Mais surtout, De Bry nous permet de lire le déroulement de ce rite sous la forme d'une bande dessinée : accompagnant une image de grande qualité du point de vue de l'esthétique<sup>552</sup>, se trouve un commentaire en grande partie issue de la *Véritable histoire* de

---

<sup>549</sup> J. Forge, *op. cit.*, p. 106.

<sup>550</sup> *Ibid.* pp. 106-107.

<sup>551</sup> Sur les vingt-neuf planches que compte la suite brésilienne, dix-neuf sont consacrées aux échanges « forcés » pour cause de captivité entre les Indiens et Staden, alors que seules six d'entre elles montrent une pratique cannibale.

<sup>552</sup> Il ne faut toutefois pas omettre que le graveur liégeois avait tendance à combler les vides par des objets de son invention ou venant d'une autre ethnie, d'où une valeur ethnographique incertaine. *Infra* p. 130.

Staden. Cette bande dessinée se décompose en trois parties principales, ainsi que l'a démontré B. Bucher<sup>553</sup>, dont deux concernent exclusivement les Tupinamba.

### **1- La captivité chez les Tamaïos (pl. 6 à 11)**

Dans un jeu de six planches, le Liégeois cherche à montrer aux lecteurs la rupture qui existe entre les deux civilisations. D'un côté, les Européens, habillés, barbus, armés d'objets brillants et bruyants, et de l'autre, les indigènes, imberbes et nus comme les hommes de l'Eden. Fidèle à la méthode rotative évoquée précédemment, De Bry nous relate deux moments différents, sur une même image. A l'arrière-plan de la planche III, 06, Staden quitte le fort de l'île San Maro pour chasser. Il est donc vêtu comme les Européens du fort, avec chapeau, cravate, chemise<sup>554</sup>... Il est rapidement encerclé par les Indiens qui le menacent de leurs arcs bandés<sup>555</sup>. La seconde scène, qui se déroule sous les yeux du spectateur, concerne l'enlèvement de Staden. Dépouillé de ses vêtements<sup>556</sup>, bien que cette scène ne soit pas visible, il est conduit vers les canots amarrés, alors que d'autres barques continuent d'arriver. Rapidement, il doit faire face à un choix : alors que l'alerte a été donnée<sup>557</sup>, les Portugais et leurs alliés indigènes, les Tupininkin, tentent de le libérer, mais ses geôliers le poussent à faire feu contre ses alliés :

*« Ils me délièrent les mains, mais resserrèrent encore les cordes que j'avais autour du cou. Le chef du canot où j'étais avait un fusil et un peu de poudre qu'un Français lui avait donné en échange du bois du Brésil ; il me força de le tirer sur ceux [Portugais et Tupininkins] qui étaient sur le rivage. »<sup>558</sup>*

Dès lors, l'aventure de Staden se déroule uniquement chez les Tupi. D'abord, la vision de ce peuple est très féminine : alors que les hommes vont à la guerre et amènent le butin, les femmes gardent le « gibier » dans le village Wattibi<sup>559</sup>. Il subit alors le sort de l'épilation, mais elles lui laissent la barbe<sup>560</sup>, qui le rend reconnaissable sur les images suivantes. Il est ensuite conduit devant une cabane où le peuple adore ses idoles. Il s'agit dès lors d'un témoignage de la religion chez les Tupinamba. Sur la planche III, 09, le captif arbore des attributs indigènes, telle que la coiffe (*arasoya*) de plumes colorées, ou encore les grelots à

---

<sup>553</sup> B. Bucher, *La Sauvage aux seins pendants*, 1977, pp. 241-242.

<sup>554</sup> Th. de Bry, *Le Théâtre du Nouveau Monde*, p. 209.

<sup>555</sup> D'après H. Staden, *op. cit.*, p. 25 : Les guerriers portaient souvent avec une corde, qui leur permettait que prendre un prisonnier, celui-ci appartenant au premier qui l'avait touché.

<sup>556</sup> Commentaire accompagnant l'image III, 06, in Th. de Bry, *op. cit.*, p. 209 : « *Ils ne me blessèrent qu'à la jambe et m'arrachèrent mes habits. L'un s'empara de ma cravate, le second de mon chapeau, le troisième de ma chemise, et ainsi de suite.* »

<sup>557</sup> *Ibid.*

<sup>558</sup> H. Staden, *op. cit.*, p. 82.

<sup>559</sup> *Ibid.* p. 25 : Lorsque le prisonnier arrivait au village, son maître était accueilli par des cris de joie et le captif devait crier : « *Moi, votre repas, me voici.* »

<sup>560</sup> Voir H. Staden, *op. cit.*, p. 91, ainsi que Th. de Bry, *op. cit.*, p. 211

ses mollets. Cerné de toute part<sup>561</sup>, la fuite ne semble plus une option à envisager. Encerclés, Staden et ses geôliers le sont rapidement lorsque les Tupininkin attaquent Wattibi, qui apparaît plus fragile. Les femmes sont apeurées au centre du village, alors que les hommes, dont Staden, défendent le village, armés d'arcs et de flèches<sup>562</sup>. Quelques cadavres jonchent le sol. Cette première phase du voyage au cœur de la société tupinamba est très importante pour comprendre ce peuple. Le prisonnier, bien que représenté « à l'Européenne » par De Bry, était d'abord bien traité, « *car la possession d'un ennemi était un privilège envié.* »<sup>563</sup> Il jouissait d'une certaine liberté, pouvant aller et venir comme il le voulait. La conception de la captivité chez les peuples tupi présentait la particularité d'être un don de soi à la tribu victorieuse, et « *si l'envie lui prenait de retourner dans sa tribu d'origine, il savait qu'il ne pouvait attendre des siens que le mépris et la mort.* »<sup>564</sup> Dès lors que ces peuples capturent des Européens, dont la conception de la captivité diffère fortement, l'utilisation de cordes se développe pour conserver le prisonnier. Les Européens adoptaient en effet une attitude plus perfide face à la captivité et cherchaient davantage à fuir. Aussi, l'utilisation de cordes montre une évolution de ce peuple, due aux contacts avec l'Ancien monde. Très rapidement, toutefois, Staden change de propriété, pour rejoindre un autre peuple tupinamba.

## **2- Les mœurs des Tupinamba (pl. 12 à 19)**

La série d'images relatives aux mœurs de la société tupi est marquée par une rupture autour de la planche III, 14. Alors que De Bry tente de nous brosser quelques portraits généraux du Brésil tupinamba, il poursuit l'histoire de Staden, évoquant par exemple la recherche menée par les Portugais. Cette image permet d'appréhender des relations somme toute plus variées qu'il était possible de l'imaginer, car les Amérindiens n'ont pas peur de se rendre à proximité des navires (quatre canots chargés d'Indiens approchent des Portugais, alors que l'un d'entre eux semble occupé à pêcher). Le troc remplace les armes, qui restent cependant « *prêtes à intervenir à la moindre alerte.* »<sup>565</sup> L'image suivante, intitulée par De Bry *Comment un esclave de ces Indiens me calomniait toujours et avait désiré me voir dévoré, et comment il fut tué et mangé en ma présence*, est une rupture dans le statut de Staden. En effet, captif tout comme lui, un Indien Cario<sup>566</sup>, le considérait comme un ennemi, racontant à ses maîtres que

<sup>561</sup> *Ibid.* p. 212 : Trois cercles l'entourent : « *celui des barrières, celui des cabanes et celui des femmes.* »

<sup>562</sup> *Ibid.*

<sup>563</sup> H. Staden, *op. cit.*, p. 26.

<sup>564</sup> *Ibid.* cf. aussi A. Métraux, *Religions et magies indiennes d'Amérique du Sud*, 1967, pp. 51-52.

<sup>565</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 214.

<sup>566</sup> *Ibid.* p. 215 : Cette tribu du Sud est alliée aux Français, et ennemis des Tupininkins. Celui de la gravure est un fugitif recueilli par les Tupinamba ; il ne s'agirait donc pas d'un esclave, comme l'indique H. Staden.

« *c'était moi qui avais tué un de leurs rois qui avait péri dans un combat quelques années auparavant, et [il] les exhorta fortement à me faire mourir, assurant que j'étais leur plus grand ennemi ; et cependant, tout cela était mensonge, car il était dans ce village depuis trois ans, et il n'y en avait qu'un que j'étais arrivé à Saint-Vincent quand il s'était sauvé.* »<sup>567</sup>

Ce personnage devient malade, et Hans Staden propose de tenter de lui prodiguer les soins que l'Europe avait tendance à utiliser, à savoir la saignée. Ne parvenant pas à le guérir, l'Indien Cario ne peut donc plus servir parce que malade<sup>568</sup>. Dans ce cas-là, les Tupinamba le tuent et le mangent. Sur cette planche (III, 14), l'histoire de son exécution se lit depuis l'arrière-plan jusqu'au premier plan, selon la méthode rotative : d'abord, Staden tente de le soigner ; ensuite, en raison de sa maladie, il est tué d'un coup de massue sur la tête, « *qui lui fit jaillir la cervelle* »<sup>569</sup> ; enfin, le corps est dépecé et les membres cuits, « *à l'exception de la tête et des entrailles qui les répugnaient puisqu'il avait été malade.* »<sup>570</sup> Dans ce troisième volume, De Bry permet de différencier, au premier coup d'œil, l'Européen des Amérindiens, grâce à la couleur donnée à Staden : il est « *chromatiquement un "Père blanc" chez les cannibales* »<sup>571</sup>, qui tente d'exhorter ce peuple de dévorer un de leurs semblables. Il encadre la société tupinamba, par sa présence en arrière-plan, lorsqu'il pratique la saignée et quand il assiste à la consommation du corps rôti, où il apparaît comme tentant, par ses conseils, de les empêcher d'accomplir cet acte<sup>572</sup>. Car l'anthropophagie est, à double titre, un « *acte contre-nature, la transgression d'un double interdit : d'abord ne pas tuer [...] et enfin ne pas manger ses semblables.* »<sup>573</sup> Son visage est outré par cette coutume, mais il semble aussi avoir peur, car il n'oublie pas qu'il est lui-même prisonnier, et que ce sort lui est fort probablement réservé : il lui faut donc guetter pour éviter un coup de massue qui le transformerait en nourriture pour les Tupis<sup>574</sup>. Dès lors, cherchant à comprendre l'Autre, à approuver plus ou moins les sacrifices, pour survivre, il doit devenir cet Autre et, de « *nourriture conquise et offerte* »<sup>575</sup>, il devient « *prophète, sorcier, guérisseur, [...] imploré [voire est] Dieu.* »<sup>576</sup>

Plus choquant pour les Européens de la Renaissance est cet enfant qui joue avec la tête, non consommable, du prisonnier exécuté, preuve que l'enfant participe aussi à cette

---

<sup>567</sup> Légende accompagnant l'image III, 14, in Th. de Bry, *op. cit.*, p. 215.

<sup>568</sup> *Ibid.* : « *Puisqu'il ne peut échapper à la maladie, il vaut mieux le tuer.* »

<sup>569</sup> *Ibid.* Légende accompagnant l'image III, 14.

<sup>570</sup> *Ibid.* : « *Un Indien sortit de la hutte et lui coupa la tête ; mais la maladie l'avait rendu si effroyable qu'il la jeta avec horreur.* »

<sup>571</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 215.

<sup>572</sup> *Ibid.*

<sup>573</sup> H. Staden, *op. cit.*, p. 24.

<sup>574</sup> *Ibid.* p. 8 : « *Plus le désespoir grandit, et plus le guetteur tragique et nu, attentif à ce qui l'attend, s'ouvre tout entier au monde fascinant et cruel de la tribu.* »

<sup>575</sup> *Ibid.* p. 7.

<sup>576</sup> *Ibid.* p. 8.

cérémonie, ainsi que l'indiquait le frontispice. Quel est donc le rôle de chacun des membres de cette société ? Quel est le rite observé pour ces réjouissances ?

### 3- La consommation rituelle du prisonnier (pl. 20 à 25)

Ce jeu de six planches offre une richesse ethnologique et ethnographique extraordinaire. Certes, ce sont des idées de Staden qui sont traduites en image par le Liégeois, mais ce sont surtout des images d'une telle qualité que les Européens qui avaient l'occasion de les regarder devaient probablement les conserver à l'esprit pendant un certain moment, et les considérer réelles. C'est d'ailleurs peut-être ces planches qui furent à l'origine de cette image redondante de l'Amérindien qui ne voit en l'Autre qu'un repas potentiel. « *L'anthropophagie rituelle des Tupinamba* »<sup>577</sup> suivait un rythme immuable, qu'Alfred Métraux a décortiqué selon plusieurs journées qui amènent inmanquablement au sacrifice du prisonnier. Il semble que les membres de la tribu concernée, en l'occurrence, les Tupinamba, ne se consumaient pas entre eux et ne pratiquaient l'anthropophagie que sur leurs prisonniers<sup>578</sup>. Lors de leurs nombreux raids, les Indiens emportaient la corde destinée à capturer leurs ennemis. Le but des raids n'est donc pas de tuer, mais avant tout de prendre un ennemi, pour le dévorer ensuite.

Celui-ci, devenu captif, pouvait être conservé par le guerrier qui l'avait pris<sup>579</sup>, ou alors offert aux parents ou amis, « *pour les honorer ou s'acquitter d'une obligation.* »<sup>580</sup> Il arrivait aussi que le prisonnier soit offert en mariage aux femmes qui avaient perdu leur mari à la guerre, pour « *récompenser la perte de leur defunct mary, ... qu'ils appellent en leur barragouyn Paraoussouvots. Et cela les oste de detresse et ennuy.* »<sup>581</sup> Le prisonnier possédait un statut particulier : bien qu'il soit en partie libre de ses mouvements<sup>582</sup>, les femmes le considéraient plus ou moins comme « *un homme de leur village* », mais il devait toutefois s'acquitter de « *certaines travaux pour son maître* » – défrichements, remise des produits de la chasse et de la pêche –, ne possédait pas ses biens, et était « *humilié dans certaines fêtes.* » Il nous faut toutefois prendre garde à l'analyse très poussée menée par Alfred Métraux, car il s'appuie sur deux sources principales : d'abord des récits de

---

<sup>577</sup> Nous reprenons pour notre propos le titre d'un chapitre d'A. Métraux, *Religions et magies indiennes d'Amérique du Sud*, 1967, pp. 45-78.

<sup>578</sup> Qu'il s'agisse du prologue à H. Staden, de l'ouvrage d'A. Métraux, ou encore de celui d'I. Combès, le sacrifié est toujours un prisonnier, jamais un cotribal. A. Métraux, *op. cit.*, p. 45, précise que : « *La capture de prisonniers, leur sacrifice et la consommation de leur chair étaient les actes successifs d'un drame rituel à profonde portée religieuse et sociale.* » (c'est nous qui soulignons).

<sup>579</sup> La possession d'un individu pouvait parfois être soumise à contestation, comme nous le montre A. Métraux, *op. cit.*, p. 46.

<sup>580</sup> A. Métraux, *op. cit.*, p. 48.

<sup>581</sup> Les veuves ne pouvaient effectivement pas se remarier tant que leur mari n'avait pas été vengé, d'après A. Thevet, in A. Métraux, *op. cit.*, p. 49.

<sup>582</sup> *Ibid.* Il pouvait, par exemple, « *cultiver un coin de forêt, [...] aller à la chasse ou à la pêche.* »

voyageurs, aussi variés que divers, de Hans Staden, Jean de Léry ou André Thevet, datant du milieu du XVI<sup>e</sup> s., mais aussi des textes plus tardifs, du début du XVII<sup>e</sup> s., comme les ouvrages de Claude d'Abbeville et d'Yves d'Evreux. Or, notre propos est de relater les éléments en rapport avec la manière dont Théodore de Bry a pu dépeindre un peuple qu'il ne connaissait pas. Aussi, les textes plus tardifs, donc non connus de ce dernier, ne concernent pas notre sujet, notamment lorsqu'ils viennent temporiser les théories des précédents. Non que ces derniers soient erronés, mais il est possible que le contact plus ou moins prolongé avec les Européens ait modifié les modes de vie de ces peuples amérindiens.

La durée de captivité pouvait varier de quelques heures, pour les plus âgés, à près de vingt années pour les jeunes<sup>583</sup>. Le conseil des chefs de famille et des principaux chefs de la tribu se réunissait pour déterminer la date de l'exécution, puis « *des messagers étaient envoyés dans les villages alliés pour [...] inviter à la fête* »<sup>584</sup> les parents et les amis de la famille qui sacrifiait le prisonnier. S'en suit une préparation du matériel destiné à servir lors de l'exécution rituelle : la corde (*mussurana*<sup>585</sup> ou *massarana*), la massue sacrificielle (*iwera pemme*<sup>586</sup>) et enfin la boisson enivrante (*caouin*<sup>587</sup> ou *cahouin*). De Bry n'a pas pris le soin de développer ces préparatifs qui durent les cinq jours précédant l'exécution<sup>588</sup>, et s'est concentré sur la préparation du corps pour la dégustation. Sur la planche III, 20, le rôle des femmes apparaît relativement important dans ces préparatifs, et elles semblent affairées, sans délaisser leur rôle : quatre d'entre elles ont encore leur bébé sur le dos. L'auteur a respecté l'équilibre de cette image, avec sept femmes qui encerclent le prisonnier, dans l'arrière-plan, dont deux avec un enfant, et sept autres qui entourent celle qui prépare la massue sacrificielle<sup>589</sup>, dont aussi deux avec un enfant. Elles semblent danser autour des personnages principaux, et « *chantent autour de lui.* »<sup>590</sup> Selon toute vraisemblance, elles sont assez jeunes, leurs seins ne pendent pas<sup>591</sup>, ce qui est aussi attesté par la présence des jeunes enfants sur le dos, les plus âgées des femmes ne pouvant plus avoir d'enfant. L'exécution présente un peuple nombreux, où les hommes sont davantage représentés que

---

<sup>583</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>584</sup> *Ibid.*

<sup>585</sup> *Ibid.* p. 53-54 : A. Métraux nous précise que cette corde tressée par des hommes de prestige, guerriers réputés ou chefs de famille, demandait une technique spéciale, et de la patience, en raison de sa force et de sa longueur, mais aussi du temps pour l'achever, parfois une année.

<sup>586</sup> *Ibid.* p. 54 « *Cette arme [...] se composait d'une tête plate, arrondie ou ellipsoïde, qui surmontait un manche d'environ un mètre et soixante centimètres allant en se rétrécissant jusqu'à la poignée, garnie de mosaïque de paille et de plusieurs sortes de plumages.* »

<sup>587</sup> La préparation de cette boisson se retrouve sur la planche III, 19.

<sup>588</sup> Seules les planches III, 20 et 21 évoquent la préparation du prisonnier et de la massue (III, 20) ainsi que son exécution (III, 21).

<sup>589</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 222 : Les dessins géométriques peints sur la massue sont les mêmes qui le sont sur le crâne du sacrifié.

<sup>590</sup> *Ibid.*

<sup>591</sup> Cf. B. Bucher, *La Sauvage aux seins pendants*, qui établit une relation entre le vieillissement des femmes indiennes et la représentation de leurs seins par De Bry. *Infra* p. 123.

les femmes. Le prisonnier occupe le devant de la scène, retenu par des Indiens, et son propriétaire s'apprête à lui asséner le coup fatal de l'*iwera pemme*, devant le feu qui le cuira. La corde apparaît elle aussi, mais sans paraître si raffinée que le prétend A. Métraux.

Les cérémonies commencent par l'arrivée des invités, accueillis par le chef qui leur dit : « *Vous venez nous aider à manger votre ennemi* »<sup>592</sup> et ils boivent jusqu'à être ivres. Durant ces quelques journées préliminaires, des rites de préparation, de décoration des corps et de l'*iwera pemme*, des orgies, danses, chants et mimes se succèdent<sup>593</sup>. Dès lors, un échange de parole, qui paraît aussi rituel, entre le bourreau et l'exécuté, se déroule sous les yeux de la tribu assemblée<sup>594</sup>. A aucun moment, la peur ne semble, théoriquement, envahir le sacrifié, qui évoque la vengeance de son peuple, puis l'*iwera pemme* porte son coup fatal. Chaque membre de la tribu semble dès lors trouver son rôle : les hommes paraissent féliciter le bourreau, celui-ci réapparaît dans la partie gauche, « *qui pose avec élégance, fierté et détachement devant sa victime, avec son arme, tel un chasseur devant le gibier.* »<sup>595</sup> Une femme semble montrer un peu de tendresse et de tristesse au cadavre du supplicié<sup>596</sup>. Dans un second temps, le corps est lavé, par quatre « *belles Indiennes* » : « *le contraste entre leur beauté tranquille et l'horreur crée le sentiment de malaise de l'interdit majeur transgressé.* »<sup>597</sup> La marmite sur le feu montre l'imminence d'un repas.

La scène du dépeçage mène le lecteur dans une horreur plus poussée encore. Alors que les prémices de la boucherie se pressaient sur l'image précédente, c'est dans la planche III, 23 que les Tupinamba découpent et mettent à cuire les différentes parties du corps. Deux moments se distinguent. Sur la partie gauche de l'image, deux Indiens s'affairent à décomposer le corps du prisonnier, le tronçonnant à la hache<sup>598</sup>, enfournant les mains dans la poitrine pour en retirer tous les morceaux consommables. Derrière, les femmes exhibent des pièces du corps : jambes et bras... Vient ensuite le deuxième temps de cette image, la cuisson, alors qu'une Indienne apporte du bois<sup>599</sup>. Dans une grande marmite, sous un feu d'enfer, les morceaux sont plongés pour y être bouillis. Les viscères sont amenées, alors que les femmes portant les membres semblent prendre une autre direction : certaines pièces sont bouillies, d'autres rôties, comme le montre la planche 25. Tous les membres de la tribu, y compris les enfants, prennent part à cette cérémonie. La

---

<sup>592</sup> Cité in A. Métraux, *op. cit.*, p. 55.

<sup>593</sup> Pour de plus amples renseignements sur le déroulement de ces journées, cf. A. Métraux, *op. cit.*, pp. 55-66.

<sup>594</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 222. Voir Annexe 7 : « Le rite cannibale chez les Tupinamba ».

<sup>595</sup> *Ibid.* p. 223.

<sup>596</sup> G. Guille-Escuret, « Epistémologie du témoignage. Le cannibalisme ni vu ni connu. », in *L'Homme* n°153 : « *Celle qui fut sa compagne durant sa captivité verse des larmes juste après sa mort, mais sera l'une des premières à participer au repas commun.* »

<sup>597</sup> *Ibid.*

<sup>598</sup> Cf. F. Lestringant, « L'Automne des cannibales ou les outils de la Conquête », in M. Duchet, *op. cit.*, pp. 74-76 pour l'implantation de la hache dans le milieu brésilien.

<sup>599</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 224.

jeune génération participe activement aux différentes étapes de la préparation du corps pour la cérémonie : qu'il s'agisse du nettoyage du corps, du dépeçage, de la cuisson ou de la consommation de celui-ci, les prisonniers des Indiens tupinamba entrent dans le quotidien de ce peuple. La présence des femmes et des enfants lors de ce rituel permet à De Bry de montrer l'aspect quotidien, trivial de cette pratique. Les Européens peuvent être choqués par la présence de cet enfant qui tient la tête du malheureux, tel un trophée, mais destinée elle aussi à être bouillie. Cet enfant rappelle celui qui allait laver la tête de l'Indien Cario<sup>600</sup>. Avides de cette nourriture, les femmes profitent de transporter les membres pour se lécher les doigts. A plusieurs reprises, durant cette « bande dessinée sur le rite cannibale », le lecteur peut apercevoir les Amérindiennes se délecter de tous les morceaux ou du jus qu'elles peuvent récupérer : elles se mordent les bras et les doigts avant l'exécution, se les lèchent après avoir déplacé les morceaux. C'est d'ailleurs la part des femmes qui est représentée dans l'image qui suit, où les lecteurs assistent au repas des femmes et des enfants. Quelques assiettes, probablement de facture européenne, trônent au centre du groupe, qui déguste avidement les entrailles, disposées comme on trouverait des saucisses chez un boucher<sup>601</sup>. L'utilisation d'assiettes, pour, semble-t-il, boire le jus de cuisson, la bouillie, rappelle aussi la manière de faire du vieux continent. De Bry nous montre, certes un repas monstrueux aux yeux des Européens, mais la technique pour déguster ce mets se rapproche grandement de celle utilisée en Europe. Aussi, le lecteur a l'impression d'assister à un grand banquet de centre de village, où les convives seraient nus (nues en l'occurrence) et le plat un être humain. L'élément qui rappelle l'horreur insoutenable de la « réalité » occupe le centre de l'image : la tête du mort trône au centre d'une assiette, un regard d'effroi dirigé vers le ciel. L'harmonie règne dans cette scène où huit femmes partagent le repas avec sept enfants, toutes et tous appréciant le mets, elles se lèchent les doigts pour ne rien perdre de cette délicieuse nourriture. La dernière planche relative au rite cannibale montre la part des hommes, et leur méthode de cuisson. Quatre femmes, plus vieilles, parce qu'elles ont les seins pendants, se lèchent goulûment les doigts, récupérant la graisse qui s'écoule des membres cuisant : « *elles léchaient la graisse qui coulait sur les bâtons du boucan en répétant constamment Ygatou, "c'est bon"* »<sup>602</sup>. *Les Indiennes deviennent plus inquiétantes, « leur visage change, [devenant] grimaçant, leurs yeux brillent d'inquiétante façon, l'une d'elles jette un regard menaçant sur le spectateur.* »<sup>603</sup> Tout au long de ces scènes qui démontrent les formes les plus horribles, pour les Européens, du rite anthropophage, l'aspect physique des Amérindiennes, plus que celui des Tupinamba mâles, change et apparaît plus édifiant : elles semblent irrésistiblement attirées par l'odeur de la chair

<sup>600</sup> *Infra* p. 87.

<sup>601</sup> H. Staden, *op. cit.*, p. 12.

<sup>602</sup> A. Métraux, *op. cit.*, p. 66, repris in H. Staden, *op. cit.*, p. 27.

<sup>603</sup> Légende accompagnant l'image in Th. de Bry, *op. cit.*, p. 225.

humaine, de la nourriture, depuis la mise à mort, jusqu'à la cuisson, allant même jusqu'à se lécher les doigts, évitant ainsi de perdre la plus infime goutte de nourriture humaine. Plus que les hommes ce sont elles qui sont présentes sur les images relatives à cette pratique, et elles se transforment progressivement en « *sorcières de l'iconographie de l'Ancien Monde.* »<sup>604</sup>

Un personnage récurrent sur cette série de planches ne semble pas du tout acquiescer à cette pratique : l'Européen prisonnier des Tupinamba. Staden a abandonné toute tentative de convaincre ses geôliers que ce genre de repas ne devait pas avoir lieu, et ce dès l'exécution de l'Indien Cario<sup>605</sup>. De plus, sa position de captif, bien que progressivement vénéré, lui interdit d'intervenir précisément dans un rite qui lui échappe, et dont il ne comprend pas toute la complexité. Aussi, De Bry nous indique un Staden reconnaissable au premier coup d'œil, par sa blancheur, contrastant avec les Tupinamba, burinés par le soleil. Ce premier apparaît, dans ces images, tel un dieu chez les sauvages, se rapprochant ainsi, par cette allure, des représentations médiévales du dieu chrétien. L'auteur a pris soin cependant de ne pas intégrer le malheureux dans les « *cérémonies avec lesquelles les sauvages tuent et mangent leurs prisonniers.* »<sup>606</sup> Présent sur la moitié de ces images<sup>607</sup>, son attitude dénote un dégoût certain relatif aux scènes auxquelles il assiste. Les mains jointes (III, 22), les bras croisés sur le torse (III, 23), en signe de prière<sup>608</sup>, ou les bras levés, attitude qui « *traduit son impuissance à réfréner de tels débordements* »<sup>609</sup>, il se tourne d'abord vers son dieu pour demander une éventuelle protection contre ces choses horribles qui se déroulent devant lui, puis abandonne la prière, comme dépassé par les événements. La présence récurrente de ce personnage permet d'attester l'authenticité de ces cérémonies<sup>610</sup> : « *J'ai vu toutes ces cérémonies, et j'y ai assisté.* »<sup>611</sup>

De Bry fait d'ailleurs parler Hans Staden en utilisant des termes indiens, comme *massarana*, pour désigner la corde, ou encore *ivera pemme* pour la massue. L'utilisation de ces mots indigènes symbolise les échanges qui ont eu lieu entre le captif et ses maîtres<sup>612</sup>. Il est important de préciser que Théodore de Bry a pour beaucoup repris les images de l'auteur original, qu'il a perfectionnées par les détails qu'il avait glanés, mais aussi par des éléments de son invention propre. Le texte est lui aussi en partie le texte originel, celui de

---

<sup>604</sup> *Ibid.*

<sup>605</sup> *Ibid.*, p. 215 : Staden répète à plusieurs reprises : « *Je les exhortais à n'en rien faire* » lorsqu'il évoque l'intention des Tupi d'exécuter leur hôte.

<sup>606</sup> *Ibid.*, p. 221 : Titre général donné au jeu des six planches pré-étudiées, par Théodore de Bry.

<sup>607</sup> Il n'apparaît pas sur les planches III, 20, 21 et 24.

<sup>608</sup> H. Staden, *op. cit.*, p. 16 : « *Les mains jointes de Staden, c'est la permanence de la prière et de l'intercession divine.* »

<sup>609</sup> Th. de Bry, *op. cit.*, p. 226.

<sup>610</sup> *Ibid.*

<sup>611</sup> *Ibid.*, p. 224 : Légende accompagnant l'image III, 24.

<sup>612</sup> H. Staden, *op. cit.*, p. 26 : Les échanges avaient lieu dès le début, le captif pouvant être marié à une Amérindienne, celui-ci vivant chez son maître...

Staden lui-même. L'utilisation régulière des mots amérindiens montre donc clairement une compréhension de la langue tupi<sup>613</sup> par Staden.

L'étude, bien que non exhaustive, d'une partie de l'œuvre de Théodore de Bry nous amène à dresser un bilan de la manière dont l'auteur-réalisateur a représenté les populations amérindiennes et surtout de la façon dont cette mise en image a persisté en Europe. Le graveur liégeois évoque deux images principales des peuples d'Amérique qui viennent d'être découverts par l'Europe. La première, qui apparaît dès les premières planches du disciple de Dürer, présente des populations qui sont bien faites, nobles dans leur stature, qui semblent presque proches des populations européennes, en raison de la posture que l'auteur leur donne. En effet, suivant les règles observées depuis le commencement de la révolution artistique caractéristique de la Renaissance<sup>614</sup>, l'éditeur dépeint les peuples d'une manière très proche de celle utilisée en Europe depuis près d'un siècle. Le second visage des peuples amérindiens s'oppose totalement au premier, et ce sont des mœurs considérées comme barbares, sauvages, qui sont décrites. Ainsi, devant la manière dont les Indiens tupinamba préparent leurs victimes qui servent bientôt de repas à l'ensemble de la tribu, les Européens tendent à considérer que les populations autochtones d'Amérique observent des rites bien horribles. Toutefois, la faiblesse du

*« noyau documentaire portant sur une ethnie numériquement modeste va essaimer dans toute l'aire amérindienne, pour représenter, du Sud au Nord et de la Patagonie au Labrador, des peuples extrêmement divers sur lesquels on ne dispose pas de croquis de première main. »*<sup>615</sup>

Les Européens de la Renaissance nourrissent, sans le savoir, un mythe en construction depuis déjà la découverte de ce territoire. L'œuvre de Théodore de Bry nourrit ce même mythe, mais de façon probablement volontaire. De quelle manière le Liégeois et son œuvre ont-ils pris part à ce mouvement ?

---

<sup>613</sup> *Supra* p. 80.

<sup>614</sup> La Renaissance a été marquée par une humanisation des personnages représentés sur les peintures, mais aussi par une modification de la manière de les représenter, en leur donnant une posture particulière, permettant de créer un relief, grâce notamment à la position de trois-quarts de face. Pour de plus amples développements, cf. P. Burke, *La Renaissance européenne*.

<sup>615</sup> F. Lestringant, « Le Roi Soleil de la Floride, de Théodore de Bry à Bernard Picart », *Etudes de Lettres* n° 231, 1-2, p. 15.

## TROISIEME PARTIE :

### LES OBJECTIFS DE THEODORE DE BRY

## I- LA DESTRUCTION DES INDES

Les trois premiers volumes de la monumentale œuvre de Théodore de Bry relaient les relations entre les peuples d'Amérique et leurs colonisateurs. A aucun moment, le Liégeois n'a pris soin d'établir une histoire générale des contacts entre les populations amérindiennes et les Européens. En effet, il commence sa mise en image par des voyages postérieurs au milieu du XVI<sup>e</sup> s., alors que l'Amérique – ou les Amériques – ont été découvertes depuis près d'un demi-siècle. Aucune remarque n'est formulée quant aux premières rencontres avec les premiers peuples : ce sont des populations qui ont déjà été en contact avec les Européens qui sont représentées dans les premiers volumes. Dès le quatrième, toutefois, De Bry revient sur l'histoire de la mise au jour de ce nouveau continent, avec une vision de Colomb traversant l'Océan ou arrivant sur Hispaniola<sup>616</sup>. En réalité, ce sont les livres quatre, cinq et six<sup>617</sup> qui montrent aux Européens de la Renaissance la rencontre entre les Espagnols, les premiers à avoir ouvert la route des Indes, et les populations autochtones. La source utilisée pour réaliser les gravures de ces trois parties des *Grands Voyages* est en fait la même : *Novae Novi Orbis Historiae, Id est Rerum ab Hispanis in India Occidentali hactenus gestarum, et acerbo illorum in eas gentes dominatu, Libri tres, Urbani Calvetonis opera industriae ex Italicis Hieronymi Benzoni Mediolanensis, qui eas terras XIII annorum prergrinatione obiit, commentariis descripti, Latini facti, ac perpetuis notis, argumentis et locupletis memorabilium rerum accessione, illustrati. His ab eodem adjuncta est, De Gallorum in Florida expeditione, et insigni Hispanorum in eos saevitiae exemplo, Brevis Historia*, d'Urbain Chauveton<sup>618</sup>. Ce dernier a traduit en français l'œuvre en italien de Jérôme Benzoni, datant de 1565<sup>619</sup>. Le Milanais Jérôme (ou Girolamo) Benzoni « avait accompli, en plus de quelques voyages avérés dans certaines parties de l'Amérique du Sud, un vaste travail de compilation nourri principalement des écrits de Francisco Lopez de Gomara et du dominicain Bartolomé de Las Casas. »<sup>620</sup> Traducteur de cette compilation, qui « raconte successivement les découvertes de Colomb

<sup>616</sup> Cf. Annexe 2 : « Les Grands Voyages de Théodore de Bry ».

<sup>617</sup> Th. de Bry, *Americae Pars Quarta (Quinta, Sexta), Sive Insignis et Admiranda Historia de reperta primum Occidentali India à Christophoro Colombo. Scripta ab Hieronymo Benzono Mediolanense [...]*.

<sup>618</sup> Cet ouvrage de 1578 connaît une traduction française l'année suivante : *Histoire Nouvelle du Nouveau Monde : contenant en somme ce que les Hespagnols ont fait jusqu'à présent aux Indes Occidentales, et le rude traitement qu'ils font à ces povres peuples-la. Extraite de l'Italien M. Hierosme Benzoni Milanois, qui ha voyagé XIII ans en ces pays-la : et enrichie de plusieurs Discours et choses dignes de memoire. Par M. Urbain Chauveton. Ensemble, Une petite Histoire d'un Massacre commis par les Hespagnols sur quelques François en la Floride. Avec un indice des choses les plus remarquables.* Ce serait la version latine qui aurait servi de modèle à Théodore de Bry pour ses ouvrages.

<sup>619</sup> J. Benzoni, *La Historia del Mondo Nuovo [...] la qual tratta dell'isole, & mari nuovamente ritrovati, et delle nuove citta da lui proprio vedute [...] in quattordecim anni.*

<sup>620</sup> F. Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage...*, p. 162.

et Magellan et la conquête du Pérou »<sup>621</sup>, Urbain Chauveton y ajoute de surcroît ses propres commentaires, à partir de ses propres recherches<sup>622</sup>. Aussi, un lecteur avisé doit parvenir à dissocier la part de moquerie de Chauveton de la « réalité » issue de la source première. De Bry prend en effet « *connaissance de Benzoni dans la traduction qu'en a donnée Chauveton, encore qu'il serait plus exact de parler d'interprétation.* »<sup>623</sup>

Toutefois, après 1596, date de la parution du sixième volume, De Bry interrompt temporairement son œuvre, après avoir mis en image, en trois tomes, l'ouvrage de Benzoni traduite par Chauveton. A-t-il atteint l'objectif qu'il s'était fixé ? La goutte l'amenuise-t-il ? Il n'interrompt pas cependant la gravure, et, en 1598, année de sa mort, sort des presses un ouvrage qui crée en Europe un profond sentiment de malaise : *Narratio regionum Indicarum per Hispanos quosdam devastatarum verissima*<sup>624</sup>. Cet ouvrage a une double origine : d'abord, il provient de la *l'Historia de las Indias* rédigée à partir de 1527<sup>625</sup> par Bartolomé de Las Casas et publiée en 1552<sup>626</sup> ; sa seconde source est la traduction de l'œuvre précédente du castillan en latin par le protestant flamand Jacques de Migrode<sup>627</sup>, éditée en 1579. Se pose dès lors pour nous un premier problème de débat historiographique : F. Lestringant considère que cette œuvre a été mise en image par les fils de Théodore de Bry : « *A la trilogie illustrée tirée de Chauveton, Jean-Théodore et Jean-Israël de Bry, les fils de l'imprimeur liégeois exilé à Francfort, ajouteront en 1598 la version latine, enrichie d'images saisissantes d'horreur, de la Très Brève Relation de Bartolomé de Las Casas, promise sous cette forme à un succès européen.* »<sup>628</sup> Il est vrai qu'elle est publiée l'année de la mort du père De Bry. Certaines similitudes peuvent se retrouver entre les images, mais le procédé de la gravure en taille douce permettait de réutiliser des planches à plusieurs reprises. Toutefois, dans son introduction à la *Destruction des Indes*, Alain Milhou ne remet jamais en cause la paternité de Théodore de Bry sur les gravures qu'il publie avec l'ouvrage de Migrode<sup>629</sup>. Quant à Isabelle Malaise-Engammare, elle semble considérer que le travail d'illustration de l'ouvrage de Las Casas serait davantage un travail familial, le père dessinant l'entrevue de Cajamarca (16 novembre 1532 entre Valverde, Pizarro et l'Inca Atahualpa) « *avec la collaboration de ses fils, Jean-Théodore et Jean Israël [...] afin de composer un*

---

<sup>621</sup> I. Malaise-Engammare, « Théodore de Bry et Bartolomé de Las Casas. Images de la dissidence religieuse », *Art&Fact* n°15, p. 112.

<sup>622</sup> *Ibid.* p. 163 : Chauveton se nourrit principalement des titres de « *l'historien Gomara, le recueil des Navigations et Viaggi de Ramusio, sans oublier l'ouvrage fraîchement imprimé de Jean de Léry.* »

<sup>623</sup> *Ibid.*

<sup>624</sup> *Tyrannies et cruautés des Espagnols, perpétrées ès Indes occidentales, qu'on dit nouveau monde.*

<sup>625</sup> J. Cornette, « Pour Dieu et les Indiens », *L'Histoire* n°271, p. 21 : « *C'est dans cette retraite studieuse [à Saint Domingue], en 1527, que [Las Casas] commence à rédiger l'Historia de las Indias, pour laquelle il dispose notamment des papiers de Christophe Colomb.* »

<sup>626</sup> B. de Las Casas, *La Destruction des Indes*, p. 7.

<sup>627</sup> C'est d'ailleurs cette version qui est publiée par A. Milhou en 1995. Ce n'est qu'à la fin de l'année 2002 que les éditions du Seuil publie pour la première fois en français l'œuvre de Las Casas.

<sup>628</sup> F. Lestringant, *op. cit.*, p. 198.

<sup>629</sup> B. de Las Casas, *op. cit.*, p. 7 et p. 68.

frontispice à ce qui sera, peu avant sa mort le 27 mars, sa dernière entreprise éditoriale. »<sup>630</sup>

Il nous semble donc possible d'intégrer ce petit traité dans l'œuvre générale de Théodore, car même si la mort l'a emporté avant la fin de l'ouvrage, il a probablement permis une réelle mise en place de ce dernier. De plus, le frontispice contient la dédicace suivante : *Francforti sumptibus Theodori de Bry, et Joannis Saurii typis, 1598*<sup>631</sup>. Du point de vue de la paternité des images relatives à la conquête du nouveau monde, se pose une autre question : concernant l'illustration de la *Brevissima Relacion*, le nom de Joos van Winghe apparaît pour quelques planches<sup>632</sup> Il aurait puisé son inspiration dans l'iconographie religieuse : « *le répertoire varié des scènes de martyre des saints lui offre en effet des schémas auxquels il peut facilement se référer.* »<sup>633</sup> Leur collaboration remonte au début des *Grands Voyages*, et Véronique Bücken démontre de manière certaine que, pour réaliser la planche I, 00, sur Adam et Eve, De Bry aurait utilisé le « *dessin préparatoire à la gravure placée en regard de l'avertissement au lecteur qui introduit la série de planches documentaires sur le peuple et les coutumes de Virginie.* »<sup>634</sup>

Toutefois, l'œuvre du dominicain n'entre pas dans le travail général qu'il avait entrepris quelques années auparavant. Les raisons de cette publication externe aux *Grands Voyages* restent encore obscures. Pourquoi ne l'a-t-il pas intégré dans son œuvre, comme il l'avait déjà réalisé pour d'autres auteurs (Benzoni, Staden, Harriot, Le Moyne de Morgues). Peut-être s'agit-il d'un bienfaiteur différent ? Les thèmes particulièrement proches nous permettent de l'inclure dans notre étude.

## A- La conquête du Nouveau Monde

En 1493, juste après le retour de Colomb de son premier voyage (il rentre en Europe le 15 mars), le pape Alexandre VI<sup>635</sup> fait rédiger la série de cinq bulles *Inter Caetera* octroyant ainsi le monde nouvellement découvert et à découvrir à la première puissance maritime, l'Espagne<sup>636</sup>. L'année suivante, un nouveau traité établi par la Papauté entérine le partage de « *tout ce qui jusqu'ici a été trouvé et découvert et désormais serait trouvé et*

<sup>630</sup> I. Malaise-Engammare, *op. cit.*, p. 112.

<sup>631</sup> Cf. B. de Las Casas, *op. cit.*, p. 194.

<sup>632</sup> *Ibid.*, pp. 198-199 : Notamment les planches I, *Meurtres d'hommes, de femmes et d'enfants (île espagnole)* et II, *Mutilations et supplices par le feu (île espagnole)*. Toutefois, dans son analyse datant des années 1930, M. Sondheim « *attribue à van Winghe la totalité des illustrations de la Brève Relation mais également toutes les gravures des volumes III à VI des Grands Voyages* » ce que réfute V. Bücken, « *Théodore de Bry et Joos van Winghe à Francfort...* », *Art&Fact* n°15, p. 111, note 15.

<sup>633</sup> V. Bücken, *op. cit.*, p. 110.

<sup>634</sup> *Ibid.* p. 109.

<sup>635</sup> Evêque à l'âge de vingt-quatre ans, Rodrigo Borgia devient pape en 1492 jusque sa mort en 1503.

<sup>636</sup> Le texte a été repris dans *Travaux documentaire pour la Classe : Colomb et les Amériques*, n°621-622, p. 22.

découvert »<sup>637</sup> entre les deux puissances ibériques : « la ligne de démarcation est reportée de deux cent soixante-dix lieues vers l'Ouest et placée à trois cent soixante-dix lieues du Cap-Vert. »<sup>638</sup> Dès lors, seuls les Etats ibériques ont officiellement l'autorisation de conquérir le territoire découvert par Colomb. Les autres puissances européennes sont donc tacitement oubliées dans ce traité, elles ne sont pas considérées comme pouvant chercher à s'implanter dans le nouveau monde. Cette décision a été le fruit d'une réflexion autour des écrits parvenus en Europe, en particulier les lettres de Christophe Colomb, dans lesquelles il décrit les peuples d'Amérique, dont la tentative de conversion est décidée, imposant aux Ibériques « l'obligation d'envoyer des hommes "honnêtes, savants et craignant Dieu" afin d'évangéliser et de civiliser les habitants de ces contrées. »<sup>639</sup>

Dès le milieu du XVI<sup>e</sup> s., « le droit du pape "de donner tous les royaumes du monde" »<sup>640</sup> se voit de plus en plus ouvertement critiqué, notamment par le protestant flamand Jacques de Migrode, puis par Montaigne, dans son chapitre « Des coches ». Les monarques eux-mêmes reprochent ce partage, comme François I<sup>er</sup>, au début de la décennie 1540. Toutefois, la Papauté s'inscrit dans une histoire déjà ancienne, dès l'époque des croisades. Les royaumes ibériques se retrouvaient ainsi les défenseurs de l'Eglise chrétienne et se lancent dans une entreprise de conquête sous couvert de la Papauté. Soixante années sont nécessaires aux Espagnols pour prendre le contrôle presque total du Nouveau Monde<sup>641</sup>. Certains conquérants, connus sous la terminologie générale de *conquistadores*<sup>642</sup>, jouissent d'une réputation qui les dépasse aujourd'hui. Ainsi d'un Cortès, ou d'un Pizarro. Il est vrai que leur exploit a permis non seulement d'implanter l'Espagne de manière durable sur le continent américain, mais aussi d'écraser dans l'œuf toute tentative de révoltes indiennes. Les Empires inca et aztèque ont ainsi été écrasés par une poignée d'hommes, pour des raisons qui restent encore assez troubles.

Deux cultures, deux peuples totalement différents se rencontrent, somme toute tardivement. Pourtant, l'action des deux *conquistadores* est très rapide dans le temps.

---

<sup>637</sup> *Ibid.* p. 23 : Traité de Tordesillas, signé entre les Etats de l'Eglise et les Couronnes d'Espagne (le 2 juillet) et du Portugal (le 5 septembre), en 1493. Cf. C. Michon, « Le temps des découvertes », *Historia thématique* n° 101, p. 73.

<sup>638</sup> *Ibid.*

<sup>639</sup> B. de Las Casas, *op. cit.*, p. 32.

<sup>640</sup> *Ibid.* p. 31.

<sup>641</sup> D'après J. Pérez, « Les Conquistadores », *L'Histoire* n°121, p. 8 : De 1492 à 1556. Il semblerait toutefois que le processus de conquête ait été initié davantage à partir de l'année 1493, lors du deuxième voyage de Colomb.

<sup>642</sup> *Ibid.* Pour de plus amples renseignements sur l'origine des *conquistadores*.

## 1- Cortès et l'Empire aztèque<sup>643</sup>

Dans les ouvrages de Théodore de Bry, assez peu d'images relatives à la conquête du Mexique apparaissent. Le cinquième volume des *Grands Voyages*, consacré à l'épopée des *conquistadores*, illustre toutefois quelques facettes de la prise de possession des terres aztèques. Les planches relatent toutefois des scènes particulièrement violentes, dont les titres sont éloquentes : *Le massacre de Cholula* (Las Casas, 07), ou *Le massacre du grand temple de Mexico* (Las Casas, 09), ainsi que des attaques : *Attaque de nuit d'un village indigène* (V, 12) ou *Danse indigène, au Mexique, interrompue par une attaque espagnole* (V, 18). Ces éléments laissent à penser que la conquête de l'Etat aztèque se déroula dans la violence. Le principal instigateur est Hernan Cortès (1485-1547), il s'embarque pour l'Amérique à dix-neuf ans, au début du XVI<sup>e</sup> s. et débarque en 1519 sur la presqu'île du Yucatan, où il est informé des richesses possédées par les *Mexicas*. Dans cet empire où règne la *pax azteca*<sup>644</sup>, il tente d'organiser des guerres intestines, s'appuyant surtout sur la rivalité des habitants de Tlaxcala envers les Aztèques de Tenochtitlan-Mexico. Deux facteurs jouent en sa faveur : d'abord, les causes biologiques ont devancé de quelques mois à une année l'avancée des Espagnols de Cortès<sup>645</sup>. Peu après le débarquement du *conquistador*, une épidémie de variole se répand dans tout le Mexique<sup>646</sup>. Toutefois, il est encore difficile pour les historiens de déterminer la part de la maladie, des massacres, des travaux forcés, dans la formidable chute démographique qu'a connue la population indigène : « *A partir des calculs effectués par des démographes américains de l'école de Berkeley dans les années 1960, on estime que l'Amérique latine aurait été peuplée d'environ quatre-vingts millions d'habitants en 1518. Elle en comptait à peine dix millions dans les années 1580.* »<sup>647</sup> Pour le Mexique central, sur les quinze<sup>648</sup> à vingt-cinq millions<sup>649</sup> d'habitants en 1519, il n'en resterait plus que six millions en 1550, deux millions et demi vingt années plus tard, et un million de moins en 1590. Le second facteur déterminant est que Cortès mène une guerre totalement différente de celle qu'ont connue les *Mexicas*, pour qui la guerre existait d'abord pour imposer son pouvoir, mais surtout pour prendre des prisonniers, qui servent aux nombreux sacrifices. Or, Cortès et ses hommes pratiquent « *une guerre non conventionnelle qui se moque du carcan très ritualisé, très codifié, des pratiques mexicaines. [...] Les Espagnols*

---

<sup>643</sup> Pour la conquête de l'Empire aztèque, cf. entre autres V. Darras, « La Mésoamérique précolombienne », B. Grunberg, « Conquête et *Conquistadores* », *Historiens et Géographes* n°371, C. Duverger, « La Chute de l'Empire aztèque », *L'Histoire* n°24, ou encore N. Wachtel, *La vision des vaincus*, pp. 84-93.

<sup>644</sup> L'expression est de C. Duverger, *op. cit.*, p. 50.

<sup>645</sup> A aucun moment Théodore de Bry, ni Bartolomé de Las Casas n'évoquent les causes bactériologiques de l'anéantissement des peuples amérindiens.

<sup>646</sup> *Ibid.* p. 53.

<sup>647</sup> J. Cornette, *op. cit.*, p. 21.

<sup>648</sup> C. Duverger, *op. cit.*, p. 54 : Chiffre avancé par Sanders.

<sup>649</sup> C. Duverger, *op. cit.*, p. 54 : Chiffre avancé par Borah et Cook.

*imposent leur force par tous les moyens, sans hésiter à distribuer la mort.* »<sup>650</sup> Homme intelligent, il est parvenu à utiliser à son profit la légende mexicaine du « Serpent-oiseau », qui précisait le retour du dieu Quetzalcoatl par l'Est, en l'an I de l'ère du Roseau dans le calendrier aztèque<sup>651</sup>. Or, l'arrivée de Cortès correspond à cette date, il provient de l'Est et a débarqué par la mer. Toutes les conditions sont réunies pour que les *Mexicas* considèrent le nouveau venu comme le dieu attendu<sup>652</sup>.

Toutefois, une image semble à part dans ce corpus relatif à la conquête du Mexique : la rencontre entre *Hernan Cortès et les ambassadeurs de Moctezuma* (Las Casas, 08), une des seules images de paix entre les deux peuples. D'un côté, le *conquistador*, « sûr de lui et de sa force »<sup>653</sup>, avance fièrement, la main tendue vers un cortège d'Amérindiens quittant Tenochtitlan, en arrière-plan du tableau. Une nette opposition est visible entre les deux groupes d'individus : les Espagnols sont montrés lourdement armés, en nombre restreint à côté des indigènes nus et pacifiques, dont la file est tellement longue qu'on ne distingue plus que des têtes vers la cité. Cette dernière « est figurée avec des tours carrées, un pont aux arches romaines et des édifices mauresques (Cortès parlaient de "mosquées" pour désigner les temples aztèques). »<sup>654</sup> La volonté de De Bry de permettre aux lecteurs de découvrir un paysage « réel » d'Amérique aboutit à une rencontre pacifique, sur le plateau de l'Anahuac, mais le décor reste imparfait, rappelant peut-être trop les plantations figurées lors de la représentation du Brésil de Staden, par exemple les quelques palmiers illustrés derrière le cortège d'autochtones. La conquête de l'autre grand empire précolombien a davantage retenu les faveurs de notre graveur, qui s'y est attaché dans deux volumes distincts : le sixième tome des *Grands Voyages*, consacré intégralement à la conquête du Pérou (alors que Cortès et les Aztèques entrent dans la catégorie générale de l'épopée des *conquistadores*) mais aussi dans l'ouvrage illustré de Las Casas, qui développe le déroulement de la chute d'Atahualpa.

## **2- Pizarro et l'Inca Atahualpa**

Lorsque les Espagnols s'apprêtent à conquérir l'Empire inca, ce dernier apparaît divisé, en proie à une guerre civile qui déchire le Pérou : « *le bâtard Atahualpa et l'héritier légitime Huascar se disputaient l'Empire.* »<sup>655</sup> Comment l'un des plus grands empires de l'époque précolombienne en est-il arrivé à ce stade de difficulté ? La présentation qui suit

---

<sup>650</sup> *Ibid.* p. 52, d'après J. Soustelle.

<sup>651</sup> J. Pérez, *op. cit.*, p. 10.

<sup>652</sup> N. Wachtel, *op. cit.*, pp. 40-41 pour les prophéties et signes annonçant cet événement.

<sup>653</sup> B. de Las Casas, *op. cit.*, p. 204.

<sup>654</sup> *Ibid.* p. 205.

<sup>655</sup> N. Wachtel, *La Vision des vaincus*, p. 48.

s'appuie principalement sur deux études, la première de Maria Conception Bravo Guerreira<sup>656</sup>, spécialisée dans la vie du dernier réel empereur inca, Huayna Capac, le onzième Inca (1493-1527), ainsi que sur l'article plus récent de Henri Favre<sup>657</sup>. Il est évident que l'ouvrage de Nathan Wachtel<sup>658</sup> marque en filigrane chacune de ces pages. L'empereur Huayna Capac était parvenu à unifier son vaste empire, le *Tahuantinsuyu*<sup>659</sup>, étendu depuis l'actuel pays de l'Equateur, incluant la ville de Quito, jusqu'au Rio Maule (Chili). Cette longue bande de terre, d'un peu moins d'un million de kilomètres carrés<sup>660</sup> sur près de quatre mille kilomètres, du Nord au Sud, connaît une variété de paysages et de climats<sup>661</sup>. Afin de gérer efficacement cette grande masse de terre, l'Inca<sup>662</sup> décide de créer une seconde capitale au Nord, dans les terres nouvellement conquises<sup>663</sup>. La capitale traditionnelle, Cuzco, se voit donc délaissée, au grand dam des nobles incaïques, les *orejones*<sup>664</sup>, qui se sentent alors mis à l'écart. L'Inca y a toutefois laissé, « *sous la tutelle de deux seigneurs, membres de la famille impériale* »<sup>665</sup>, son successeur légitime, Huascar.

La seconde ville principale, Tomebamba ou Tumipampa, copie presque intégralement le modèle de l'ancienne capitale<sup>666</sup> et l'Inca semble y prendre une part croissante, notamment dans la vie religieuse, allant jusqu'à occuper la place de grand prêtre du Soleil, ce qui attise les jalousies de Cuzco. La mort de Huayna Capac, probablement de la variole, précipite son œuvre dans la même tombe que lui. Légitimement désigné, Huascar prend le trône. Il « *donne l'impression d'être un esprit faible, timide, s'abandonnant à d'irrépressibles accès de colère. [...] Ce n'était pas un guerrier, comme son père ou son frère.* »<sup>667</sup> Ce dernier, Atahuallpa, « *fruit d'une union entre Hayna Capac et une princesse de Quito* »<sup>668</sup> est désigné par les nobles de la capitale secondaire comme successeur du défunt Inca, qui lui-même, sur son lit de mort, désavoue son choix de successeur : « *Huayna Capac n'avait guère confiance en Huascar. Il choisit donc un autre de ses fils, Ninan Cuyochi, pour nouvel héritier. Mais ce dernier allait être à son tour la victime de l'épidémie qui enleva son*

<sup>656</sup> M. Conception Bravo Guerreira, « L'Agonie de l'Empire inca », *L'Histoire* n°33, pp. 26-36.

<sup>657</sup> H. Favre, « Les Andes à l'époque inca », *Historiens et Géographes* n°371, pp. 131-142.

<sup>658</sup> N. Wachtel, *La Vision des vaincus*.

<sup>659</sup> *Ibid.* p. 122 : « L'Empire des quatre quartiers : Chinchaysuyu au Nord, Collasuyu au Sud, Antisuyu à l'Est, Cuntisuyu à l'Ouest. »

<sup>660</sup> M. Conception Bravo Guerreira, *op. cit.*, p. 28.

<sup>661</sup> N. Wachtel, *op. cit.*, pp. 105-106.

<sup>662</sup> N. Wachtel, *op. cit.*, p. 130 : « A l'Inca, maître des hommes, centre de Tahuantinsuyu et personnage sacré, correspond le culte d'Inti, Soleil protecteur, source de vie et dieu principale du panthéon indigène » duquel le souverain prétend descendre, d'où son titre : Fils du Soleil (d'après M. Conception Bravo Guerreira, *op. cit.*, p. 28).

<sup>663</sup> M. Conception Bravo Guerreira, *op. cit.*, p. 27 : La politique de conquête avait été initiée par le huitième souverain, Viracocha.

<sup>664</sup> *Ibid.* p. 34 : Membres de la famille de l'Inca, ce mot signifie « "Oreillards", nom donné par les Espagnols aux nobles incaïques à cause des ornements qu'ils portaient au lobe de l'oreille, signes distinctifs de leur distinction sociale. »

<sup>665</sup> *Ibid.* p. 31.

<sup>666</sup> *Ibid.* p. 30.

<sup>667</sup> *Ibid.* p. 32.

<sup>668</sup> *Ibid.* p. 31.

père. »<sup>669</sup> Atahualpa réclame alors, si ce n'est la *mascapaicha*<sup>670</sup>, au moins la régence sur le Domaine du Nord. Devant le refus de Huascar, peu intéressé par ce qui se passait dans les provinces septentrionales, la guerre<sup>671</sup> semblait donc inévitable. C'est à ce moment qu'entre sur la scène politique et militaire un nouveau protagoniste : Francisco Pizarro. Fils naturel du navigateur noble Gonzalo Pizarro, analphabète, il joint l'Amérique dès 1502 et accompagne Balboa dans son expédition qui lui permet de découvrir l'océan Pacifique en 1513. Par ses nombreuses campagnes à travers le continent américain, ce fils d'*hidalgo* a déjà eu l'occasion de rencontrer un grand nombre d'indigènes, mais a aussi entendu parler du vaste empire du Soleil. Quelques raids de reconnaissance lui permettent de localiser ces espaces, dont la richesse est réputée en cette région du monde. Il faut dire que les peuples dominés par les Incas n'étaient pas toujours en osmose avec leurs maîtres et voyaient parfois dans le *conquistador* une aide pour se libérer de l'opresseur. Lorsqu'il prépare sa rencontre avec le peuple inca, il ne connaît peut-être pas les troubles politiques qui règnent dans ce vaste empire. Avec deux cents soldats et vingt-sept chevaux<sup>672</sup>, il débarque à Tumbez en janvier 1531, décidé à rencontrer l'empereur. Durant ce temps, Atahualpa a atteint Cuzco, dans laquelle il a envoyé un de ses généraux, Quizquiz, pour capturer l'Inca. Au même moment, Pizarro organise sa rencontre avec Atahualpa, à Cajamarca.

C'est cet événement que Théodore de Bry a décidé de mettre en valeur dans le frontispice de l'œuvre lascasienne. Comme dans les précédents volumes des *Grands Voyages*, le frontispice est l'occasion pour le graveur de montrer une suite de faits importants pour le reste de l'ouvrage, auxquels il adjoint le thème général, sous la forme d'un long titre dans la partie centrale de l'image. Devant l'abondance d'informations, il est délicat de lire ce frontispice (Las Casas, Fr.). La partie supérieure précède chronologiquement la partie inférieure. En effet, la lecture peut s'effectuer depuis la partie gauche de cette ensemble jusqu'au centre. Les groupes de personnages à droite et à gauche semblent liés<sup>673</sup> et constituer la « rencontre de Cajamarca » : d'un côté des Européens, probablement espagnols, tirent à grands renforts de canons et d'arquebuses, « dont une seule détonation sème la panique »<sup>674</sup> et rappellent dans l'esprit des Indiens la mort qu'elles prodiguent. Toutefois, le groupe d'indigènes particulièrement nombreux, armés de seules lances, ne semble pas subir les souffrances des canonnades, un seul corps gisant au sol<sup>675</sup>... Atahualpa apparaît dans cet ensemble, sur une litière portée par des indigènes. Alors que le

<sup>669</sup> *Ibid.* p. 35.

<sup>670</sup> *Ibid.* p. 31 : « *Frange de laine écarlate que l'Inca portait au front.* »

<sup>671</sup> *Ibid.* : « *Cette guerre ne fut pas [...] le fruit ou la conséquence d'une rivalité entre deux frères [mais] la conséquence d'une prise de conscience, celle d'une peuple opprimé des Marches du Nord que les circonstances incitaient à revendiquer son droit à l'indépendance.* »

<sup>672</sup> M. Lepage, « Les Révoltes indiennes pendant la conquête espagnole », *L'Histoire* n°13, p. 41.

<sup>673</sup> Ils sont indiqués par le numéro 1 sur l'image.

<sup>674</sup> *Ibid.* p. 44.

<sup>675</sup> D'après B. Las Casas, *op. cit.*, p. 197.

groupe subit une débandade, deux Espagnols, aisément reconnaissables à leur armure, tirent le fils de l'Inca hors de son trône<sup>676</sup>. Cette scène, développée dans les *Grands Voyages*, volume VI, nous amène à celle du centre de la partie supérieure<sup>677</sup> : le trio de personnages représenté au sommet du rectangle qui comporte le titre montre Atahuallpa au centre, encerclé de deux Espagnols, « *Francisco Pizarro sans doute à sa droite* »<sup>678</sup>, semblant l'empêcher de partir, une hallebarde marquant la séparation entre les deux origines. Atahuallpa est alors arrêté par Pizarro, qui l'emmène avec pour but de demander une rançon en échange de sa liberté. Cet événement nous conduit dans la partie inférieure de l'image, où l'Inca est enchaîné<sup>679</sup>, calmement agenouillé, alors que les Espagnols s'agitent frénétiquement autour de lui. La cupidité pour l'or est en marche dans l'esprit des Espagnols. L'immense rançon demandée en échange d'Atahuallpa est ici symbolisée par le nombre d'Indiens qui apportent quantité de richesse aux Espagnols avides d'en posséder toujours plus. Dix indigènes vêtus d'un simple pagne, les bras chargés d'objets tels que des bijoux, vases, coupes, boucliers, amphores<sup>680</sup>, arrivent de toute part. Selon toute vraisemblance, le lecteur s'attend à la libération de l'Inca, mais la gestuelle des Espagnols peut laisser deviner une volonté d'en obtenir toujours plus, et donc une captivité plus longue.

Aussi, une planche à l'intérieur à l'ouvrage vient compléter cette rencontre présentée en guise d'introduction : *l'exécution d'Atahuallpa* (Las Casas, 15). Cette planche se décompose en trois parties distinctes<sup>681</sup>. D'abord, la scène d'arrière-plan reprend les éléments évoqués précédemment, à savoir la chute d'Atahuallpa dans un guet-apens, et en même temps du sceptre, symbole de son pouvoir<sup>682</sup>. Un élément complète l'événement du frontispice : la présence d'un religieux, le Père Valverde, qui présente à Atahuallpa une *Bible*<sup>683</sup> pour qu'il se convertisse. Devant son rejet, l'homme d'Eglise ne peut que laisser les Espagnols l'emmener. Le deuxième moment de l'image se déroule au second plan : De Bry choisit une autre manière que celle du frontispice pour représenter l'immense rançon apportée en échange d'une libération probable de l'Inca. En grande discussion, ce dernier est assis dans un siège, alors que Pizarro gesticule. De nombreux objets sont déplacés par des Indiens, probablement pour être fondus, afin de récupérer l'or qui s'y trouve. A noter que

<sup>676</sup> *Ibid.* p. 210 : L'image semble montrer les Espagnols attrapant l'Inca par le pied alors que les textes précisent par le bras.

<sup>677</sup> Indiquée par le numéro 2 sur la planche.

<sup>678</sup> *Ibid.* p. 197.

<sup>679</sup> Indiquée par le numéro 3 sur la planche.

<sup>680</sup> *Ibid.* Ce sont des objets de facture typiquement européenne.

<sup>681</sup> Nous reprenons les éléments développées par J.-P. Duviols, *Ibid.* p. 210.

<sup>682</sup> Il est important de préciser que cet événement avait déjà été développé par Théodore de Bry lors du sixième volume des *Grands Voyages*, sur la conquête du Pérou (1596), dans lequel deux planches relatent *Le guet-apens de Cajamarca : Atahuallpa porté sur sa litière vers le lieu de la rencontre avec les Espagnols* (VI, 06) et *L'attaque et chute d'Atahuallpa du haut de sa litière* (VI, 07). Le graveur a probablement réutilisé ses planches, tant les similitudes entre les deux éditions est frappante.

<sup>683</sup> N. Wachtel, *op. cit.*, p. 73 : « *Celui-ci prit le mystérieux objet, l'ouvrit, l'écouta, n'entendit rien et le jeta à terre. Ce fut le signal du massacre* » que l'on aperçoit à l'extrémité gauche de l'arrière-plan.

ces objets sont de différentes natures, et selon, J.-P. Duviols, « *de forme fantaisiste.* »<sup>684</sup> Enfin, le dernier temps de cette planche se déroule sous les yeux du lecteur : la mise à mort de l'Inca Atahualpa. Sous le regard indifférent de trois Espagnols, trois esclaves noirs l'exécutent, après qu'il s'est converti au christianisme<sup>685</sup>. Signe d'une perte de dignité, les insignes du pouvoir de l'Inca, dont le bonnet, gisent pêle-mêle sur le sol.

Une certaine image des Espagnols est ainsi véhiculée : de cupides, ils passent ensuite pour des meurtriers avides d'or, mais indifférents au massacre qu'ils ont eux-mêmes commencé. Quels sont les autres visages de cette nation qui est véhiculée par le travail de De Bry ?

## B- L'image des Espagnols dans l'œuvre de Théodore de Bry

La volonté de s'enrichir marque profondément les Espagnols, depuis les premiers écrits de Pietro Martire d'Anghiera, peu après 1510, qui évoque un pays d'Eldorado<sup>686</sup> :

*« Comment se fait-il que vous autres chrétiens estimiez davantage une petite quantité d'or que votre vie [...] ? Si votre soif d'or est insatiable au point que poussés par le désir d'en posséder vous êtes capables de perturber la paix des nations [...], je vais vous indiquer une contrée toute ruisselante d'or où vous pourrez l'étancher. [Et montrant du doigt les montagnes il ajouta :] Lorsque vous aurez franchi cette cordillère, vous apercevrez une autre mer [l'océan Pacifique] sur laquelle voguent des hommes sur des navires aussi grands que les vôtres en utilisant voiles et avirons comme vous bien qu'ils soient nus comme nous. »*<sup>687</sup>

Ce pays d'or concerne les Andes inca, qui ont attiré Pizarro. Les Européens ont cherché, après avoir vaincu les Fils du Soleil, à découvrir d'autres Eldorado, s'appuyant sur une ancienne légende muisca, qui relate un cacique<sup>688</sup> de Guatavita, qui « *aurait noyé son épouse infidèle dans le lac* »<sup>689</sup> éponyme. Regrettant son geste, il pratique alors des offrandes de bijoux en or, jetés dans les eaux du lac. Convaincus que le sol du lac en question était tapissé d'or, les Espagnols l'ont cherché et en ont trouvé, mais en quantité insuffisante<sup>690</sup>.

---

<sup>684</sup> *Ibid.*

<sup>685</sup> L'épisode de la Bible et de la conversion d'Atahualpa est davantage développé dans le volume VI des *Grands Voyages*, par un jeu de cinq planches (VI 05 à VI 11, sauf 08), ainsi que dans le frontispice de ce volume. Cf. F. Lestringant, *Une Sainte horreur...*, pp. 225-231.

<sup>686</sup> Cf. M. Mustapha, « L'Evangile par la force. Le clergé colonial vu par Acosta », in J.-P. Duviols, *La violence en Espagne et en Amérique*, p.183 et suiv.

<sup>687</sup> P. Martire, cité in Th. Gomez, *L'Invention de l'Amérique...*, p. 124.

<sup>688</sup> Nom donné aux chefs amérindiens, et par extension aux hommes qui détenaient le pouvoir (politique, économique) en Amérique.

<sup>689</sup> *Ibid.* p. 125. Même source pour la description de cette légende.

<sup>690</sup> *Ibid.* Une autre légende, plus répandue dans les milieux indigènes, raconte que ce cacique se ferait couvrir d'or après des ablutions rituelles au milieu du lac, par nuit de pleine lune, lui donnant un aspect féérique.

Toutefois, ni Martire ni Pizarro ne se sont trompés, comme le prouve la masse énorme d'or qui a été accumulée lors de la rançon d'Atahualpa. Le désir d'en obtenir toujours plus pousse les Européens à régenter la vie quotidienne des peuples d'Amérique, se plaçant dans le rôle d'intercesseur, prenant au passage un commission. Mais la violence, d'après les images de Théodore de Bry, semble inhérente au processus de conquête coloniale.

Sur la neuvième planche de la suite lascasienne, intitulée *La boucherie de chair humaine*, De Bry cherche à montrer au public européen différents moments de la relation entre les Indiens et les Espagnols qui les dominent. Les informations qui nous paraissent au premier abord nous permettent de penser que cette image évoque le cannibalisme des Indiens. Il est vrai que, au premier plan, dans la partie droite de la planche, des Amérindiens, facilement reconnaissables par leur quasi nudité, semblent préparer un festin de chair humaine. Alors que deux d'entre eux équarrirent un corps démembré et décapité, l'ouvrant par la colonne vertébrale, un autre, esseulé, paraît se régaler d'un avant-bras, s'apprêtant à en déguster les doigts. Il tient par les cheveux une tête sans corps (peut-être provient-elle du corps équarri...), dont l'expression évoque la frayeur. Mais l'élément le plus horrible aux yeux des Européens de l'époque est sans conteste cet enfant qui semble faire une sieste sur le « boucan », alors qu'il est probablement mort, et est en train de cuire, « *ses chairs tendres [rendant] inutiles l'équarrissage.* »<sup>691</sup> Toutefois, ce ne sont que des éléments que les lecteurs peuvent aisément imaginer, surtout lorsqu'ils ont découvert le troisième volume des *Grands Voyages* qui relatait l'atrocité de l'anthropophagie rituelle chez les Tupinamba<sup>692</sup>. Il est une scène bien plus odieuse, sur cette même planche : la présence des Espagnols. Ces derniers laissent les populations locales pratiquer librement la cuisson d'un jeune enfant, de même que l'équarrissage d'un adulte. Ils ne semblent pas choqués de voir un autochtone déguster des doigts. Pis, ils organisent cette consommation. Effectivement, l'échoppe au deuxième plan de l'image, devant laquelle des Indiennes viennent apporter des bijoux (des colliers en l'occurrence) pour choisir un morceau de viande sur l'étal, est de facture européenne. Tapis dans l'ombre, deux Espagnols pratiquent ce « troc de l'horreur », proposant une jambe ou un tronc contre le collier en question. Toutes sortes de morceaux provenant de corps humains pendent sur des esses<sup>693</sup>, comme dans une boucherie européenne. Il semblerait d'ailleurs que le dépeçage du corps du premier plan, devant l'Espagnol qui tient une hallebarde<sup>694</sup>, soit régi par ce dernier, qui paraît indiquer les morceaux à conserver, probablement pour être disposés dans la « boucherie » improvisée. La cruauté des Espagnols aurait pu se limiter à

---

<sup>691</sup> B. de Las Casas, *op. cit.*, p. 207.

<sup>692</sup> *Supra*, p. 81.

<sup>693</sup> F. Lestringant, *Une Sainte horreur ou le voyage en Eucharistie*, p. 212.

<sup>694</sup> *Ibid.* Il s'agirait, d'après I. Malaise-Engammare, *op. cit.*, p. 114, de Pedro de Alvarado.

cette horreur, mais De Bry a voulu montrer que, dans cette partie de l'Amérique, les Ibériques dominaient les populations indigènes, qui souffrent des coups portés par leurs colonisateurs. Les Indiens doivent transporter pour leurs maîtres différents objets particulièrement lourds. Mis en évidence, l'un d'entre eux ploie sous le poids de l'ancre de caravelle qu'il soulève<sup>695</sup>, surveillé de près par un homme vêtu à l'espagnole. En arrière-plan, ce même Indien qui porte l'ancre chute « *pour la première fois* »<sup>696</sup>, est fouetté par les Européens qui l'entourent. Ainsi que le précise J.-P. Duviols, « *cette ancre ressemble à s'y méprendre à une croix* »<sup>697</sup> et le jumelage des deux scènes décrites précédemment permet d'établir un lien entre cet indigène qui porte, courbé, l'ancre, « *pareil à Jésus montant au Golgotha, courbé sous la croix* »<sup>698</sup> et les textes relatant le chemin de croix de Jésus. De Bry semble donc substituer le Christ à l'Indien et les Romains aux Espagnols. Supportant les nombreux coups de bâton, les indigènes poursuivent leurs corvées. Mais il est d'autres supplices plus odieux qui nous sont démontrés par le graveur.

## C- Des Indiens dociles ?

### **1- Des peuples obéissants**

Au fil des images, que ce soit dans les volumes des *Grands Voyages* ou dans l'ouvrage consacré à Bartolomé de Las Casas, Théodore de Bry nous montre des Indiens qui paraissent, comme dans les écrits du découvreur, doux comme des agneaux et dociles. Les planches étudiées précédemment ne dérogent pas à la règle, et, malgré les souffrances subies, le visage des peuples autochtones reste impassible, ces derniers ne comprenant pas ce qui leur arrive. Les Espagnols dominent les Amérindiens durant le processus de la conquête<sup>699</sup>. C'était d'ailleurs tout à leur intérêt, car ces populations connaissaient le terrain, les ressources, qu'elles soient nourricières (sources d'eau, plantes et fruits à consommer) ou métallifères (ce qui constitue un intérêt supplémentaire pour des êtres avides de richesses, comme les Espagnols nous sont représentés). Le graveur liégeois semble bien avoir compris cette relation unilatérale, et les Indiens deviennent rapidement des esclaves dans les mains des *conquistadores*. La planche qui évoque le mieux ce rapport provient du quatrième volume (IV, 04) : sous le commandement de Pierre de Calyce, les indigènes servent de bêtes de somme aux Espagnols, transportant des charges parfois très lourdes. Sur cette image, le nombre d'Espagnols est presque à égalité avec celui des Indiens, mais l'arrière-

<sup>695</sup> B. de Las Casas, *op. cit.*, p. 207.

<sup>696</sup> F. Lestringant, *op. cit.*, p. 214.

<sup>697</sup> B. de Las Casas, *op. cit.*, p. 207.

<sup>698</sup> F. Lestringant, *op. cit.*, p. 214.

<sup>699</sup> Leur rapport est différent lorsque les Européens tentent de s'implanter durablement en un espace américain, comme nous l'avons vu dans l'exemple de la Floride.

plan augmente la part de ces derniers. Lourdemment armés, les Européens laissent aux autochtones le soin de porter les vivres, les trésors accumulés, ainsi que tout le matériel nécessaire aux bivouacs. Tout le peuple constitue le cortège, comme l'indiquent les enfants qui accompagnent l'Indienne du premier plan : elle porte non seulement un nourrisson dans le dos, mais aussi du matériel européen, et traîne un autre enfant par la main. L'Espagnol derrière elle semble vouloir accélérer la marche, il lève son épée en signe de menace et, d'une main, leur indique le chemin à suivre.

De Bry a aussi réalisé des gravures sur les Noirs d'Afrique amenés en Amérique, notamment dans le cinquième volume où quatre planches<sup>700</sup> évoquent la participation de ce peuple, esclave depuis des générations<sup>701</sup>. Leur rôle est de suppléer les Européens, auxquels ils semblent devoir obéissance. C'est la raison pour laquelle ce sont des Noirs qui exécutent Atahualpa dans la planche évoquée précédemment (Las Casas, 15) : ils accomplissent les basses besognes de leur seigneur. Aussi, la présence des êtres que les chrétiens considéraient comme inférieurs, nés pour leur obéir, est régulière dans les planches, mais notre propos s'axe principalement autour des peuples d'Amérique. Ces derniers, habitués à une relative autonomie, même sous la domination des Empires comme les Aztèques et les Incas, ont-ils réellement accepté cette tentative de servitude ?

## **2- Les révoltes indigènes**

Pour Las Casas, la conquête semblait présenter comme principal objectif « *de se livrer à de grandes cruautés et de commettre des massacres, pour terroriser tout le pays et forcer les Indiens à se rendre.* »<sup>702</sup> Aussi, devant tant de cruauté, les Amérindiens ont parfois cherché à se rebeller. Par exemple, une révolte insidieuse, sans risque apparent de représailles directes, s'organisait comme nous l'indique la *Fosse aux Indiennes* : dans la scène de l'arrière-plan, des Espagnols tombent dans le piège qui avait été préparé par les indigènes. Il consistait à creuser un trou dans le chemin, à le masquer, dans l'espoir que les *conquistadores* et leur monture tombent dedans. Au préalable, les puits « *sont hérissés d'aiguillons*<sup>703</sup> *qui affleurent au-dessus du sol. La moindre chute dans ces trous peut entraîner la mort.* »<sup>704</sup> Hélas, la vengeance ne se fait pas attendre, mais cette manière de préparer des pièges contre les Espagnols était monnaie courante pour les nations Musos et

---

<sup>700</sup> Des planches 01 à 04.

<sup>701</sup> B. de Las Casas, *op. cit.*, p. 41 : Défenseur des peuples indiens, Las Casas ne remet jamais en cause l'état d'esclavage que subissent les peuples d'Afrique, allant jusqu'à réclamer « *l'importation d'esclaves noirs aux Antilles afin de pallier le déclin de la population indienne.* ». Cf. aussi les pages 16-17.

<sup>702</sup> J. Cornette, *op. cit.*, p. 20.

<sup>703</sup> M. Lepage, *op. cit.*, p. 42 : Ces aiguillons étaient parfois remplacés par des dards empoisonnés, préparés par « *une vieille, courbée, habile dans l'art de faire mourir avec des herbes empoisonnées.* »

<sup>704</sup> *Ibid.* p. 43.

Colimas, au Nord de l'Empire inca. Très rapidement, les conquérants s'adaptent, notamment en adoptant « *les vêtements de coton que façonnent les Indiens pour se protéger de la morsure des flèches.* »<sup>705</sup>

Les peuples d'Amérique se vengeaient aussi sur les Espagnols lorsque l'occasion se présentait. Dans l'imaginaire indigène du début du XVI<sup>e</sup> s., l'Espagnol était considéré comme un dieu : nous l'avons vu avec Cortès, considéré par les Aztèques comme un envoyé du dieu Quetzacoatl, ou encore pour les Inca, qui attendaient la venue de Viracocha, durant une période de trouble<sup>706</sup>. Devant cette problématique, les Indiens ne peuvent se permettre d'attaquer des dieux. Or, une divinité est, par essence, immortelle<sup>707</sup>. Comment vérifier le caractère divin des « hommes barbus » ?

Théodore de Bry nous apporte un élément de réponse, lorsqu'il nous montre comment les Arawaks de Borichen, Porto-Rico, vérifient l'immortalité d'un Espagnol. Le jetant à l'eau (scène du premier plan de l'image IV, 05), ils attendent de voir s'il se noie et s'il meurt, alors qu'ils portent ses affaires. Après l'avoir retiré de l'eau, ils constatent son manque d'activité (il gît au milieu du groupe d'Indiens, au deuxième plan, sur la rive) et l'amènent au cacique pour davantage de réponses. Ils ne semblent cependant pas vouloir réellement le toucher et ne savent quoi faire du corps. Un niveau supérieur est franchi quelques images plus tard lorsque, dans l'image 20 du même volume, le graveur nous illustre une vengeance indienne. De nombreuses représailles étaient perpétrées par les Espagnols, voilà que les indigènes montrent à leur tour la violence dont ils sont capables. Trois moments sont lisibles dans cette planche. Le premier dans l'ordre chronologique se déroule sous les yeux du lecteur, lorsque les Indiens coulent dans la bouche du *conquistador* l'or dont il est si avide : deux d'entre eux le tiennent, l'un aux pieds, l'autre à la tête. Ce dernier ne semble pas supporter ce qu'il voit et détourne la tête, pendant que l'or fondu coule dans la bouche. L'objet utilisé rappelle le godet employé en Europe pour les travaux de fonderie. Les deuxième et troisième épisodes constituent des moments devenus redondants dans la présentation que De Bry fait des peuples d'Amérique : il s'agit d'abord d'une action de dépeçage, de démembrement puis de cuisson du cadavre. Autrement dit, l'anthropophagie est de nouveau mise en image, reprenant ce qui a déjà été évoqué auparavant.

Certains épisodes de la conquête revêtent pour De Bry une importance particulière. Ainsi, il en va de l'île de Gorgone, où un grand nombre d'Indiens s'est réfugié dans les arbres (VI, 23). De leur « donjon », les Amérindiens jettent sur les assaillants des pierres, lancent des flèches, vident des vasques de liquide indéterminé. Au pied de l'arbre, un

---

<sup>705</sup> M. Lepage, *op. cit.*, p. 43.

<sup>706</sup> N. Wachtel, *op. cit.*, p. 50 : Il est important de préciser que l'Inca Atahualpa n'a jamais attribué de caractère divin aux envahisseurs.

<sup>707</sup> Cette immortalité divine se retrouve dans la quasi totalité des croyances amérindiennes.

nombre conséquent d'Espagnols cherchent désespérément à faire tomber les indigènes juchés. Coups de feu et avancées vers le tronc, sous couvert d'une plaque de bois, leur permettent de tenir face aux attaques répétées des Indiens. La situation semble difficile pour les *conquistadores* qui renversent la situation sur l'image suivante. Toujours protégés par leur bouclier de fortune, l'un d'entre eux coupe le fût pour abattre l'arbre (partie gauche). Une fois à terre, il ne leur reste qu'à passer les « sauvages » au fil de l'épée (partie droite). Rapidement, les Espagnols montrent ainsi leur supériorité. La manière dont le graveur liégeois dépeint cet événement rappelle les descriptions effectuées lors des prises de châteaux forts à l'époque médiévale. Les projectiles, jusqu'à ce liquide lâché sur les assaillants, évoquent sans conteste les défenses en cas de siège. De même, la technique antique de la tortue, utilisée par les Espagnols pour se protéger des projectiles, permet de saper la base de la construction, en l'occurrence le tronc, et de prendre d'assaut les ennemis assiégés.

Enfin, les représentants de l'Eglise subissent eux aussi la violence des peuples d'Amérique. Nous avons évoqué précédemment la présence d'un Franciscain lors de la tentative échouée de conversion du cacique Hatuey. Tout comme Las Casas, les dominicains tentaient de convertir les indigènes à la foi catholique, avec pour objectif de précéder les violents conquérants pour permettre aux populations locales de découvrir le catholicisme. Mais le premier obstacle qui se dresse devant eux est la langue : Acosta dresse un portrait peu élogieux du prêtre venu en Amérique « *peu soucieux de perdre du temps en explications patientes, ignorant la langue indigène, insuffisamment formé en général, [il] n'enseigne pas, ne prêche pas.* »<sup>708</sup> Quant à utiliser des interprètes, la difficulté revêt deux dimensions : d'abord le secret de la confession, et ensuite, le problème de la traduction, qui a parfois tendance à transformer le sens d'une idée. Toutefois, l'autorité du pape devait être reconnue en Amérique par les Indiens, sans obligation réelle de conversion, sous peine d'esclavage.<sup>709</sup> Très rapidement, « *pour les Indiens, les prédicateurs se sont identifiés aux prédateurs.* »<sup>710</sup> et ils se révoltent alors contre les missionnaires, comme aux Caraïbes, à Cumana, contre les Dominicains (IV, 16). Entourés de quelques Espagnols, qui ne semblent pas armés, les Indiens s'acharnent sur les religieux : l'un est menacé d'une pointe de flèche sur un arc bandé, dans le cou, ne voyant pas la massue derrière lui, prête à lui fracasser le crâne. Il adopte une posture de prière, incrédule face à ce qui lui arrive. Son coreligionnaire est au sol, il lève les mains pour se protéger du coup de massue que s'apprête à lui asséner l'Indien face à lui. Derrière cette confusion, d'autres Amérindiens courent à la suite des conquérants, probablement espagnols, flèches armées sur les arcs

---

<sup>708</sup> M. Mustapha, *op. cit.*, p. 178.

<sup>709</sup> B. de Las Casas, *op. cit.*, p. 35.

<sup>710</sup> M. Mustapha, *op. cit.*, p. 182.

bandés. Une nouvelle fois, De Bry s'est appuyé sur les sources qu'il disposait pour dépeindre les personnages et leurs armes, dont la massue qui ressemble à l'*iwera pemme* utilisée par les Tupinamba. Le paysage rappelle un paysage typique de l'Amérique de Théodore de Bry : palmiers et *malocas*.

Les quatre derniers volumes relatifs à l'Amérique que De Bry a édité de son officine à Francfort relatent des événements particulièrement tragiques. Alors qu'il s'appliquait à décrire les Indiens, tels des sauvages ayant des rites et coutumes barbares aux yeux des Européens, voilà qu'au début de la rencontre entre les deux peuples, les conquérants menaient des exactions imputables aux populations qui découvraient ces hommes barbus et brillants, montant des animaux effrayants et utilisant des armes qui leur permettaient de dompter le feu et le tonnerre. Les *conquistadores* ont abusé de cette image de dieu vivant, débarquant sur cette terre, et les indigènes ont assez rapidement compris que des hommes venaient prendre possession des territoires qui leur appartenaient. Les tentatives de conversion se sont révélées des échecs, notamment à cause de l'image véhiculée par les Espagnols de leur dieu, que les Indiens, à l'instar d'Hatuey, ne voulaient pas. En Europe, la défense des Indiens derrière un Las Casas a permis une prise de conscience de l'existence d'un peuple fragile, comme le démontre le bilan démographique, mais aussi attaché à ses coutumes. Interdite dans le royaume ibérique, la *Brevissima Relacion* est traduite<sup>711</sup> dans plusieurs langues, et la mise en image par De Bry rend le texte encore plus atroce. Quelle a été la portée d'une telle entreprise dans l'Europe de cette fin du XVI<sup>e</sup> s. ?

## II- LES SUPPLICES DES INDIENS

Devant les planches de De Bry, qu'elles proviennent des *Grands Voyages* ou de la *Brevissima Relacion*, les horreurs perpétrées par les Espagnols peuvent regrouper trois types : d'abord, les châtiments corporels, qu'il s'agisse du fouet, de massacres ou de la mutilation ; ensuite, le supplice par le feu ; enfin, probablement le plus odieux, l'utilisation du chien, qui transparaît comme une arme de coercition d'après les planches du Liégeois.

---

<sup>711</sup> F. Lestringant, *L'Expérience huguenote au Nouveau Monde*, p. 348, précise d'ailleurs que cette ouvrage a été « partout divulgué et traduit. »

## A- Les châtiments corporels

Pas moins de sept images concernent presque exclusivement ce type d'horreur. Certaines reprennent aussi les violences corporelles, mais sont couplées à un autre type de sévices. Il ne nous est pas possible d'aborder toutes les planches relatives à ce thème, mais elles sont toutes indiquées. Certaines font l'objet de développement, en fonction de l'apport à la thématique générale (l'image véhiculé de l'Espagnol).

Sur cette planche (Las Casas, 04), le graveur cherche à nous montrer les travaux forcés effectués par les Indiens, et les châtiments subis en cas de manquement à la règle qu'ils ont eux-mêmes édictée. La lecture suit, comme bien souvent chez De Bry, un mouvement rotatif. Les scènes de l'arrière-plan permettent de constater que les Indiens sont envoyés dans les mines par leurs bourreaux, probablement pour y chercher de l'or ou toute ressource minière susceptible de les enrichir. Ils utilisent des objets employés par les Européens dans les mines (pioches) : l'Europe a débarqué en Amérique<sup>712</sup>. Les femmes, quant à elles, évoluent nues pendant leur travail dans les champs. Elles sont étroitement surveillées par des Espagnols sadiques<sup>713</sup>. Le décor reprend une fois encore des éléments utilisés lors de la représentation du Brésil des Tupinamba, à savoir des *malocas* et des palmiers, derrière les champs. Toutefois, les scènes d'arrière-plan ne sont rien comparées à la violence perceptible dans les événements représentés au premier plan : deux Indiens, immobiles, subissent les foudres de leurs quatre geôliers, dont la gestuelle est perceptible. L'un gît sur le sol, dans la partie droite, et deux Espagnols retirent de son corps du sang, qui dégouline le long de leurs armes. De l'autre côté, deux autres Espagnols fouettent un indigène attaché à un poteau. La représentation de cet Indien attaché « évoque la représentation habituelle de saint Sébastien<sup>714</sup> et celle du Christ flagellé. »<sup>715</sup> Dans la planche 01 du livre de Las Casas, De Bry reprend ce modèle.

Les femmes subissent elles aussi les sévices perpétrés par les Espagnols. Elles évoluent nues, entourées d'hommes européens qui n'ont pas emmené d'Européennes en Amérique (les tentatives d'établissement européen ont lieu plus tardivement dans le siècle, lorsque le territoire indigène paraît plus sécurisé<sup>716</sup>). De Bry n'hésite pas à mettre en image ces scènes de violences sur des femmes innocentes. Sur la planche précitée, les femmes

---

<sup>712</sup> Il ne faut toutefois pas oublier que Théodore de Bry n'a jamais été dans cette région du monde et s'appuie sur ce qu'il connaît pour mettre en image un texte, cité in B. de Las Casas, *op. cit.*, p. 202.

<sup>713</sup> *Ibid.* Cf. aussi E. Viennot, « Les femmes dans les "troubles" du XVI<sup>e</sup> s. », *Clio* n°5 : « Quant aux tableaux qui évoquent les massacres, sans mettre directement en scène des viols, ils les laissent imaginer à leurs spectateurs, en montrant fréquemment des femmes, habillées ou nues, assaillies, tirées, bousculées par des hommes en armes. »

<sup>714</sup> V. Bücken, *op. cit.*, p. 110 : Cf. par exemple la manière avec laquelle Le Titien représente le *Martyre de saint Sébastien*.

<sup>715</sup> B. de Las Casas, *op. cit.*, p. 201.

<sup>716</sup> *Supra* p. 35 et suiv., pour les exemples brésilien et surtout floridien.

s'affairaient aux travaux des champs, de la même manière qu'elles le faisaient en Floride<sup>717</sup>. Mais un spectacle plus odieux est ensuite mis en image par De Bry, lorsqu'il représente la *Fosse aux Indiennes* (Las Casas, 10) : alors que les Indiens tentent de se rebeller sur leurs conquérants, comme l'indique la scène qui se déroule à l'arrière-plan<sup>718</sup>, le graveur insiste sur les représailles exécutées par les Espagnols. Elles sont alors jetées pêle-mêle dans un trou similaire, ici au centre d'un village de *maloca*<sup>719</sup>, sans ménagement, après avoir été au préalable passées au fil de l'épée. Le Liégeois pousse l'horreur au plus profond en montrant cette Amérindienne qui commence sa chute inexorable vers la fosse, avec son bébé dans les bras. Quelques hommes, morts, les rejoignent. Les Espagnols paraissent agir sans discernement, massacrant toutes les personnes sur leur passage. Les massacres sont évoqués à plusieurs reprises, comme dans le cinquième livre, où la planche 17 illustre la Torture des Indiens de Floride par De Soto : en très grand nombre, mais totalement désorganisés, les Floridiens courent dans tous les sens, cherchant à éviter les coups d'épée distribués par les Espagnols présents. De même, le *massacre du grand temple de Mexico* (Las Casas, 09), organisé par Alvarado, met en scène une poignée d'Espagnols armés et violents face à un nombre plus important d'Aztèques. La relation entre l'importance numérique et l'événement symbolise l'étendue de ce dernier. Ainsi, De Bry avait-il représenté dix Indiens amenant l'or à Pizarro en échange d'une probable liberté d'Atahualpa, ce qui signifiait l'ampleur de la somme apportée. La représentation des Aztèques reprend les panaches occipitaux et les pagens de plumes déjà rencontrés chez André Thevet, dans *Les vrais Pourtraits et Vies des Hommes illustres*<sup>720</sup>. De la même manière qu'il avait évoqué les tortures subies par Atahualpa, De Bry reprend ce modèle pour d'autres personnages indiens, notamment pour des bandits de grand chemin (Las Casas, 06) mais aussi le roi des Tarasques<sup>721</sup>, Catzonzin (Las Casas, 12). Le procédé est sensiblement le même : plusieurs Espagnols s'acharnent sur un malheureux indigène, soit pour obtenir de l'or, soit pour se venger ; celui-ci reste impassible devant les supplices.

Une dernière série de deux images, relativement proches dans leur représentation, mérite notre analyse<sup>722</sup>. Plusieurs points communs apparaissent de prime abord : d'abord, dans leur constitution, un groupe d'Indiens attend, au centre de la planche, de subir ce qu'ils voient se faire à leurs cotribaux. Les Espagnols pratiquent, de manière quasi industrielle, des mutilations sur les indigènes. Le même support est employé au premier plan, lorsqu'un

<sup>717</sup> Le Liégeois a en effet déjà utilisé cette scène de travail de la terre dans le deuxième volume, lors de la planche 21, *Agriculture : labour et semailles*.

<sup>718</sup> *Infra* p. 109.

<sup>719</sup> *Infra* p. 130.

<sup>720</sup> Cf. l'analyse qu'en fait F. Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage...*, p. 289 et suiv.

<sup>721</sup> Peuple du Mexique, indépendant des Aztèques, jamais réellement dominé par les Espagnols.

<sup>722</sup> Les planches concernées proviennent de deux volumes distincts : V, 19 (*Révolte d'Indiens du Yucatan contre Montijo : méthodes de répression*) et Las Casas, 17 (*Mutilations ordonnées par Jimenez de Quesada en Nouvelle Grenade*).

conquistador brandit sa hache pour l'abattre sur le membre (soit une jambe, soit un bras) qu'il maintient de l'autre main. le même groupuscule d'Espagnols, avec leur hallebarde, encercle les Amérindiens, peut-être pour éviter qu'ils fuient, alors qu'ils semblent attendre patiemment, sans manifester de signe de recul. Un autre personnage nu déambule le bras en l'air, sans main : « *sur fond de salle des tortures et de bûchers, les Indiens amputés brandissent leurs moignons et s'éloignent, gesticulant et hagards, vers un paysage de montagne intact en apparence.* »<sup>723</sup> Les Espagnols mutilent leurs victimes, puis les laissent retourner dans la nature, transportant ainsi les stigmates de la violence du dominateur. La violence est toutefois plus présente chez Las Casas, car les Indiens sont non seulement démembrés, mais leur visage est aussi mutilé : d'un couteau, un Espagnol, aidé de son acolyte qui maintient la victime, arrache les yeux d'une femme sans main. D'autres victimes déambulent, incrédules devant tant de violence, défigurées, sans nez ou aveugles. La planche extraite des *Grands Voyages*, même si elle ne présente pas de mutilation similaire, évoque deux autres manières de sévices : la pendaison, dans ces restes d'église ou de maison, alors que deux Espagnols semblent clouer un Indien sur une croix, et le feu, qui se consume derrière la scène de premier plan.

## B- Les supplices par le feu

Pendant de nombreux siècles, le feu symbolisa la purification : les flammes devaient être en mesure de détruire tout ce qui dérangeait. Dans la représentation que De Bry nous peint du Nouveau Monde, le feu conserve ce rôle purificateur, mais il peut aussi rappeler l'enfer. Utilisé par les Espagnols, catholiques depuis de nombreuses générations, c'est probablement la première symbolique qui est à conserver. Aussi, lorsque les *conquistadores* immolent les habitants d'Amérique, cela semble leur permettre de se débarrasser des idoles. Sur ce thème, quatre images de l'ouvrage illustré de Las Casas illustrent cette réalité<sup>724</sup>. La première se place en première position dans l'œuvre, elle s'intitule *Meurtres d'hommes, de femmes et d'enfants* (Las Casas, 01), sur l'île espagnole, c'est-à-dire Haïti. Pour illustrer le texte de Las Casas<sup>725</sup>, De Bry mise sur une vision de l'horreur commise par les conquérants. L'un d'entre eux tient « *par les jambes les bébés qui étaient leurs mères et [leur frappe] la tête contre des rochers.* »<sup>726</sup> Le personnage qui tient le bébé montre un visage de haine, déterminé à exterminer cette « race »<sup>727</sup>. Derrière lui, un autre Espagnol attise le feu. De Bry ne nous montre pas son visage, il paraît souffler dans les flammes qui brûlent treize

<sup>723</sup> F. Lestringant, *Une Sainte horreur...*, p. 232.

<sup>724</sup> Il s'agit des planches numérotées 01, 02, 05, 07.

<sup>725</sup> Cf. B. de Las Casas, *op. cit.*, p. 198.

<sup>726</sup> *Ibid.*

<sup>727</sup> Rappelons toutefois que la notion de « race » n'existe que chez les animaux, et non chez les hommes, où l'on parle d'ethnies.

indigènes<sup>728</sup>. Parmi ceux-ci, première personne visible sur la potence, une jeune femme, peut-être la mère du nourrisson, « *prototype, avec l'enfant, de la victime innocente et dont la jeunesse et la beauté blonde renforce le malaise et le sentiment d'indignation du lecteur.* »<sup>729</sup> L'auteur de la planche, Joos van Winghe<sup>730</sup> s'est probablement inspiré du *Martyre de saint Sébastien* du Titien, déjà évoqué précédemment, qui lui aurait été transmis par une gravure de Cornelis Cort<sup>731</sup>. De la même manière, sur la planche suivante (02), le Liégeois a représenté au premier plan un Indien sur un boucan, supplicié par le feu, alors que derrière, d'autres subissent des mutilations, notamment des amputations.

Le même mode de représentation est utilisé pour illustrer le *Massacre de Cholula* (Las Casas, 07) perpétré par Cortès sur près d'une centaine de caciques. De Bry n'en a représenté que quelques uns<sup>732</sup>, entourés de deux Espagnols qui attisent les flammes, presque aussi hautes que les hommes qui brûlent résignés, dans l'incompréhension, tel « *les premiers martyrs chrétiens* »<sup>733</sup>, alors qu'une foule d'indigènes, dans l'arrière-plan, est escortée par les *conquistadores* dans la cité.

Parfois, en plus du feu, De Bry ajoute la présence d'un religieux. Sur la planche relative au cacique Hatuey<sup>734</sup> (Las Casas, 05), attaché au poteau sous un feu ardent, un Franciscain lui présente la croix et la Bible. Ce thème avait déjà été évoqué avec Atahuallpa, lorsqu'il avait rejeté le livre saint des chrétiens. D'après Las Casas, ce serait l'Indien qui, devant la proposition de conversion qui lui est faite le jour de sa mort, aurait refusé d'aller au Paradis, car « *il ne voulait en aucun cas aller au même endroit qu'eux [les chrétiens qui étaient bons] et qu'il ne voulait pas voir des gens si cruels.* »<sup>735</sup> La présence d'un homme d'Eglise<sup>736</sup> devant ce bûcher semble ainsi associer la Papauté, et la chrétienté catholique, aux massacres non d'hérétiques, mais d'innocents.

Durant les horreurs perpétrées par les Espagnols, qui nous sont apportées par Las Casas pour le texte et De Bry pour l'illustration, il en est une qui est atroce pour les Indiens, l'utilisation des animaux, en particulier le chien, pour agresser les Indiens. Mais la vision des peuples amérindiens a évolué depuis les premiers volumes. Au sein même de ces ouvrages, l'indigène change de visage.

---

<sup>728</sup> F. Lestringant, *op. cit.*, p. 207: « [...] à l'honneur et révérence de notre Rédempteur et de ses douze apôtres. »

<sup>729</sup> *Ibid.* p. 199.

<sup>730</sup> V. Bücken, *op. cit.*, p. 110.

<sup>731</sup> Graveur hollandais, né en 1533, mort en 1578.

<sup>732</sup> S'inspirant toujours du Titien.

<sup>733</sup> B. de Las Casas, *op. cit.*, p. 203.

<sup>734</sup> *Ibid.* p. 202 : « *Après avoir fui l'île espagnole (Haïti), ce chef indien organisa la résistance des Indiens taïnos dans l'île de Cuba. [Il est] vaincu et condamné au bûcher.* »

<sup>735</sup> Cité *Ibid.* p. 203.

<sup>736</sup> Cf. M. Mustapha, « L'Evangile par la force ? Le clergé colonial vu par Acosta », in J.-P. Duviols, *La violence en Espagne et en Amérique*, pp. 181-184, pour la place des religieux dans les violences perpétrées en Amérique.

### C- Les Indiens face aux chiens européens

Dans le même ordre d'idée, à savoir la destruction des peuples habitants sur un continent que les Européens veulent conquérir, Théodore de Bry a illustré un animal qui apparaît de manière récurrente : le chien. Les Indiens semblaient connaître des bêtes domestiques, qui étaient en réalité de petits chiens, mais l'ami des Espagnols paraît effrayant pour les peuples d'Amérique. Un codex<sup>737</sup> présente les animaux européens tels des monstres agressifs. Cette image symbolise la peur qu'ont les Amérindiens devant cette bête effrayante. L'Espagnol qui tient l'animal par une chaîne ne l'empêche pas de dévorer le malheureux indigène, lui sautant à la gorge. S'appuyant peut-être sur un document similaire, le graveur liégeois a réalisé une gravure qui relate de l'horreur des « jeux d'animaux » qui semblent toutefois amusés les Espagnols, nation conquérante. Cette planche (IV, 22) évoque un épisode de la conquête, lorsque le *conquistador* Nuñez de Balboa fait dévorer vivants des Indiens accusés de sodomie. Cet acte est considéré par les Européens catholiques comme un acte contre-nature, et il leur est impossible, pour des nations qui doivent être conquises et christianisées. Huit Espagnols, semble-t-il, assistent, intéressés voire amusés, à cette scène où six chiens attaquent sauvagement cinq indigènes qu'ils sol. Seuls trois d'entre eux semblent encore vivants, les bêtes sautant sur leur visage. Deux sont décapités, les têtes gisent sur la partie avant droite de la scène. Cet événement se déroule face aux lecteurs, qui a loisir d'admirer la violence de la scène, devant laquelle les Européens restent sans grand intérêt. Un tel acte, pour en punir un autre, apparaît démesuré, même si une certaine logique pourrait transparaître dans l'esprit du graveur qui cherche à illustrer cet événement : la pratique sexuelle évoquée et proscrite par les Européens est associée à un acte bestial. Aussi, ce sont des animaux qui sont alors chargés de punir des êtres qui se comportent, au regard des Européens catholiques, comme des animaux.

Cette représentation de l'animal, compagnon du conquérant, se retrouve dans une gravure publiée quelques années après, lorsque le graveur illustre l'ouvrage de Las Casas. En effet, la quatorzième planche de la suite lascasienne : une femme est pendue dans l'embrasure de la porte d'une maison, telle dans une niche d'église, une enfant attaché et pendu à elle. Ce couple de personnages est sans conteste indigène, le principe de la nudité les démarque nettement des autres protagonistes de cette image. D'abord une femme semble parler à l'enfant mort, pour lui donner le baptême avant qu'il ne meure<sup>738</sup>, un chien à ses pieds. L'autre personnage occupe la partie centrale de la planche : il s'agit d'un Espagnol bien habillé, mais qui vient d'accomplir un acte odieux, et s'apprête à en réaliser

---

<sup>737</sup> Il s'agit du supplice des chiens furieux, in Manuscrit figuratif, Bibl. nat., Paris, cité in S. Gruzinski, *Le destin brisé de l'empire aztèque*, p. 91.

<sup>738</sup> B. de Las Casas, *op. cit.*, p. 209.

un encore pire : il a découpé le corps d'un enfant, et se prépare à le donner en pâture à deux molosses. Une femme en pleurs, probablement la mère, selon Joos de Winghe, « *dont on peut lire la signature* »<sup>739</sup>, se prosterne derrière l'Européen, hystérique de voir ainsi la chair de sa chair leur servir de repas. Parfois, De Bry semble transformer l'Indien en chien, comme dans la planche quatorze du cinquième livre, dans laquelle Diego Gottirez offre un repas aux caciques pour leur demander où trouver de l'or. La cupidité et l'avidité des Espagnols apparaît dans cette image, eux qui ne cherchent que de l'or. La posture des trois Amérindiens est éloquente : ils n'ont droit qu'au sol, comme les chiens qui les entourent, et les Européens, attablés, donnent des morceaux de leur repas à ces êtres réduits au rang d'animaux domestiques. Toutefois, l'un d'entre eux, le quatrième sur l'image, a le droit, semble-t-il, de s'attabler avec les Espagnols, peut-être signe d'un rang supérieur. Cette représentation évoque bien les rapports entre les deux peuples, les Européens dominant nettement les peuples originaires d'Amérique, dans le cadre de cette image qui ne relate pas de relation agressive.

### III- LES BUTS DE DE BRY ET LA CONSTRUCTION D'UN MYTHE

L'analyse d'images, comme celles produites par Théodore de Bry, pousse le lecteur à s'interroger sur les motivations qui ont poussé le réalisateur à donner davantage d'importance à un élément du texte illustré, plutôt qu'à un autre, peut-être tout aussi fondamental aux yeux de l'écrivain. Certes, la réponse ne peut être qu'une approche de la réalité, pour notre cas, car les sources relatives aux motivations réelles du graveur liégeois sont inexistantes : aucun texte de sa main n'explique les objectifs poursuivis, pas plus d'ailleurs qu'un document provenant d'un collaborateur ou d'un bienfaiteur. Toutefois, des troubles religieux<sup>740</sup>, dont le paroxysme est atteint en France avec le massacre de la Saint Barthélemy, la nuit du 24 août 1572, marquent cette fin de siècle, et les Espagnols, dont la dynastie domine une part de l'Europe, s'érigent en défenseurs de la foi catholique, champion de la contre-Réforme. Aussi, la religion de Théodore de Bry s'oppose à celle des Espagnols. De plus, il a été chassé et spolié de sa Liège natale par ces derniers, pour des raisons religieuses. Il est donc aisé d'imaginer que la représentation qu'il donne des Hispaniques provient de sa propre histoire. De quelle manière son œuvre entre-t-elle dans ce que Marcel Bataillon a caractérisé de *corpus huguenot* ?

---

<sup>739</sup> *Ibid.*

<sup>740</sup> J.-F. Dubost, « Huit guerres qui ont déchiré la France », *Les collections de l'Histoire* n°17 : Huit guerres de religion déchirent la France, et par extension l'Europe, entre 1562 et 1598.

## A- Le corpus huguenot et la *leyenda negra*

« En entreprenant l'édition latine du texte de Las Casas à Francfort en 1598, Théodore de Bry poursuit vraisemblablement des objectifs multiples. Tout ce qui touche au nouveau monde rencontre l'intérêt d'un nombreux public. Le succès des Grands Voyages en témoigne. »<sup>741</sup> L'œuvre de la fin de vie de De Bry lui permet en effet de s'enrichir. Une des preuves irréfutables provient de l'ouverture de son officine. Alors que le premier volume sortait « des presses de l'imprimeur flamand J. Wechel et est vendu à la librairie de Feyerabend »<sup>742</sup> probablement en raison d'un nombre réglementé de presses dans la ville et qu'il ne possédait pas encore son officine propre. De Bry avait donc probablement autofinancé ce volume. L'intérêt commercial ne semble pas l'unique motivation poursuivie par Théodore.

### 1- La guerre idéologique par l'image

En effet, en 1587, un ouvrage montre les horreurs qu'auraient réalisées les protestants contre les catholiques, en Europe. Alors que les partisans de l'Eglise catholique et ceux de l'Eglise réformée se livraient bataille sur le champ idéologique, la guerre des images s'annonce dès les années 1550, avec les publications de plus en plus virulentes des violences commises par les protestants contre la « sainte Eglise catholique ».

Rares sont les œuvres protestantes sur ce terrain, hormis la publication en 1563 des *Acts and Monuments* de John Fox, qui met en image les immolations et les massacres perpétrés sous Marie Tudor<sup>743</sup> contre les pasteurs et fidèles du culte réformé. Les protestants, en particulier les calvinistes, « se méfient des sortilèges de l'image, symbole d'impureté à leurs yeux et amorce toute prête pour le penchant idolâtrique des fidèles. »<sup>744</sup> Mais en 1587, une œuvre provoque une réaction imminente des protestants : *Le théâtre des cruautés des Hérétiques de nostre temps*, par Richard Verstegan. Dans cet ouvrage, les protestants sont présentés comme des êtres sanguinaires, violents, qui n'hésitent pas à torturer pour exterminer les catholiques. Comment répondre à une telle attaque venant du parti du pape ? Les calvinistes se refusaient à montrer leurs martyrs pour les ériger en figure emblématique de la lutte religieuse. Seules leurs paroles au seuil de la mort sont transcrites, permettant leur souvenir<sup>745</sup>, pour rappeler qu'ils n'ont pas dérogé à leur *credo*. En effet, les Réformés considèrent que le martyr ne concerne pas un homme, mais toute la population de la même religion. Aussi, mettre en image un être subissant tourments et souffrances ne leur

<sup>741</sup> V. Bücken, « Théodore de Bry et Joos van Winghe à Francfort... », *Art&Fact* n°15, p. 110.

<sup>742</sup> *Ibid.* p. 111, note 11.

<sup>743</sup> Reine d'Angleterre et d'Irlande de 1553 à 1558.

<sup>744</sup> R. Verstegan, *Le Théâtre des Cruautés*, p. 43.

<sup>745</sup> *Ibid.* p. 42.

semble pas utile. Nonobstant, ils ne peuvent laisser cette agression sans réponse. C'est le graveur Théodore de Bry qui trouve la manière la plus allégorique qui soit pour contre-attaquer. Par l'intermédiaire des visages indigènes, il s'investit non seulement dans une action juste, qui plaît d'autant plus au public qu'elle concerne le Nouveau Monde<sup>746</sup>, mais aussi qui lui est sensible : « *la Relacion s'attaque à un problème auquel l'éditeur est sensible : la défense des Indiens d'Amérique.* »<sup>747</sup> Après avoir montré les modes de vie, les coutumes, les relations avec les Européens, voici qu'il relate leur destruction par un peuple qui a tenté, de surcroît, à éliminer les partisans de sa religion. Aussi, en gravant des Indiens qui souffrent des atrocités perpétrées par les Espagnols<sup>748</sup>, c'est aux huguenots, ou plus généralement aux protestants qu'il faut penser<sup>749</sup>. L'attaque contre la perfidie des catholiques n'est pas directe, mais elle se comprend dans le vécu de De Bry : originaire de Liège, rappelons-le, ses biens ont été confisqués parce qu'il avait embrassé le culte protestant, par les Espagnols catholiques. Il a donc été contraint à l'exil, d'abord pour Strasbourg, puis Francfort. Sa haine envers les Espagnols peut alors s'appréhender aisément. Déplaçant les événements sur la scène exotique, cette Amérique assez peu connue, ils deviennent plus supportables au regard des lecteurs, et De Bry peut les illustrer dans toute leur horreur : « *l'écart maximal est atteint : tout à la fois géographique, culturel et religieux, il empêche l'authentification* »<sup>750</sup>, ce qui permet au graveur de fuir la mise à l'index. Mais cet écart évoqué par F. Lestringant ne concerne que l'Indien : l'Europe ne prête pas attention à la destruction progressive d'un peuple aussi éloigné, et réputé « sauvage ». En revanche, ceux qui sont capables de tant de cruautés sur des êtres humains, restent en mémoire : l'Espagnol, par extension le catholique, se comporte de la sorte en Amérique, mais aussi, peut-être, ou probablement, en Europe<sup>751</sup>. Il en est du moins capable, sa véritable nature se révèle dans un espace tel que l'Amérique. L'image qui reste des Hispaniques, au sortir de la lecture des derniers volumes gravés par l'auteur originel des *Grands Voyages*, est celle d'un monstre sanguinaire, avide de toujours plus d'or, prêt à tout pour s'enrichir, n'hésitant pas à torturer pour aboutir à ses fins<sup>752</sup>.

---

<sup>746</sup> Ce qui lui assure une source de dividendes...

<sup>747</sup> V. Bücken, *op. cit.*, p. 110.

<sup>748</sup> J.-P. Duviols, « Théodore de Bry et ses modèles français », p. 14, précise toutefois que des « *aquarelles ont été peintes seize ans avant que ne paraisse l'édition latine de Théodore de Bry* » : était-ce une esquisse copiée de le graveur (la page de titre manuscrite comportait le nom de *Guillaume Lulien à l'enseigne de l'Amitié pres le College de Cambray*) ?

<sup>749</sup> R. Versteegan, *op. cit.*, p. 43 : « *Les Indiens d'Amérique prennent la place des huguenots persécutés en France et des protestants martyrisés de toute l'Europe.* »

<sup>750</sup> *Ibid.*

<sup>751</sup> M. Graulich, « Le cannibalisme sans tabou », *Historia thématique* juillet-août 2003, p. 77.

<sup>752</sup> L'exemple de l'image V, 14 permet d'illustrer cette idée : des Indiens de la province de Carthagène, qui ont amené de l'or au gouverneur Diego Gottirez, se retrouvent, au terme d'un repas partagé, enchaînés pour obtenir une rançon.

## 2- La leyenda negra

L'horreur de l'image de l'Espagnol est décuplée lors de la parution de l'ouvrage de Las Casas, en 1598, qui participe à la *leyenda negra*. De manière à suivre le parti anti-hispanique, le graveur met en scène des Espagnols violents, qui torturent les peuples indigènes. « *Les quinze gravures qui illustrent l'édition de 1598 frappent assurément l'imagination des lecteurs par les descriptions inouïes des tortures infligées aux Indiens par les Espagnols. De toute évidence, De Bry tient à entretenir les sentiments anti-espagnols dans la colonie d'émigrés flamands de Francfort et à les justifier auprès de ceux qui n'ont pas eu à subir leur domination.* »<sup>753</sup> Un certain nombre de Flamands avaient en effet été contraints, pour les mêmes raisons que le graveur liégeois, de quitter leur Flandre natale, et trouver refuge dans les cités d'Europe partisans de la Réforme, dont Strasbourg et Francfort. Cette vision de l'Espagne trouve son origine à la fin du Moyen Âge<sup>754</sup>, lorsque deux visions différentes les concernaient : d'abord, aux yeux des Italiens, notamment de Sicile et du royaume de Naples, les Ibériques en général, Catalans et Aragonais en particulier, jouissent d'une image d'envahisseurs ; d'un autre côté, le royaume d'Espagne étant peuplé de chrétiens, en grande majorité, mais aussi de juifs, prioritairement dans les villes, et de maures, au Sud de la péninsule, est perçu comme un pays infesté de ces infidèles. Plusieurs origines peuvent être établies autour de la « légende noire ». D'abord celle d'origine italienne, pour les raisons évoquées auparavant, aboutit à une vision erronée des Espagnols, stéréotypés de paresseux, vantards, et possédant un sens ridicule de l'honneur. Ensuite, d'origine allemande, elle s'appuie surtout sur des considérations idéologiques, principalement d'ordre religieux : « *L'Espagne est le suppôt de Rome, du catholicisme : donc, avec un passage rapide, du diable, de la corruption, du vice.* »<sup>755</sup> Cette vision, relayée par les Flamands, les Anglais puis l'ensemble du monde protestant d'Europe, reprend les considérations des Réformés pour la Papauté. Ainsi, l'image du champion de la défense du tombeau du Christ et donc de la Contre-Réforme est entachée par ces perceptions anciennes, à l'origine de la légende noire. Progressivement, derrière l'utilisation du bras armé de l'Eglise chrétienne, l'Inquisition<sup>756</sup>, les monarques hispaniques unifient la religion de leur royaume<sup>757</sup>, instituant une notion de pureté de sang, derrière les vieux chrétiens (*cristianos viejos*)<sup>758</sup>. Il semble toutefois que la monarchie n'ait jamais demandé

---

<sup>753</sup> V. Bücken, *op. cit.*, p. 110

<sup>754</sup> Nous nous inspirons de l'explication fournie par A. Milhou, in B. de Las Casas, *Tyrannies et cruautés des Espagnols*, p. 64.

<sup>755</sup> R. Romano, cité in G. Martinière (s.d.), *Textes et Documents pour la Classe : Colomb et les Amériques*, n°621-622, p. 32.

<sup>756</sup> *Ibid.* Cette institution a été « créée initialement en 1478 pour réprimer les judaïsants. »

<sup>757</sup> *Supra* p. 27. Nous avons déjà évoqué les mesures prises par les Rois catholiques, dès le début de l'année 1492.

<sup>758</sup> J.-P. Dedieu, *L'Espagne de 1492 à 1808*, p. 34.

« *la pureté de sang à ses agents, ni [adopté] de dispositions générales sur la question.* »<sup>759</sup>  
 Révélant un passé sans tache dans la lignée chrétienne, l'Espagne peut prendre le flambeau de défenseur du catholicisme dans les temps troublés de cette fin de siècle. Comment ont réagi les rois d'Espagne face au développement de cette *leyenda negra* ? Il semblerait que leur réaction, dès la moitié du XVI<sup>e</sup> s., ait été de ralentir voire de freiner le rythme de production des récits, toujours plus nombreux, relatifs à la conquête des Empires aztèque et inca. Bernal Diaz del Castillo, par exemple, achève en 1575 de rédiger un récit sur des événements datant des années 1552-1568. La publication de l'*Historia verdadera de la conquista de la Nueva España* n'est autorisée qu'en 1632, près de soixante années après la rédaction<sup>760</sup>. Cette réaction concerne la vision des Espagnols au Nouveau Monde, dont les violences répétées semblent connues par les souverains, au vu de leur décision. Une telle réponse de la part des institutions dirigeantes se comprend dans un contexte où « *l'empereur se fait le champion de l'orthodoxie catholique* »<sup>761</sup>, et une telle perception de ses sujets risque d'entacher l'image que l'Europe, et par conséquent la Papauté, se fait de l'Espagne. De leur côté, le but des Réformés est de rallier à leur cause des amis éventuels, mais aussi « *de diviser l'ennemi en suscitant des révoltes en son sein.* »<sup>762</sup>

Rugiero Romano pose alors une problématique intéressante : comment cette *leyenda negra* parvient-elle à prendre plus d'importance pour l'Espagne que pour tout autre peuple, dont des stéréotypes persistent jusqu'à aujourd'hui dans le folklore ? A son avis, la réponse ne se trouve pas en Europe, mais en Amérique. Aucun document direct ou indirect ne permet d'affirmer que les *conquistadores* considéraient les Indiens comme des bêtes, même si le pape lui-même leur attribue cette opinion. La bestialité, soi-disant reprochée aux peuples d'Amérique par les Espagnols, a principalement été développée par les adversaires des Hispaniques, « *cette croyance en la bestialité [leur étant attribuée] de manière outrancière et quasi caricaturale.* »<sup>763</sup> Ainsi, recoupant les différents éléments sur les *conquistadores*, leur portrait-robot durant le XVI<sup>e</sup> s. les dessinerait en « *assassin (schéma américain), vantard (schéma italien), fils du diable, [malgré sa piété] (schéma allemand).* »<sup>764</sup>  
 Après avoir exterminé les populations les plus récalcitrantes, les Espagnols ne rencontrent plus de difficulté à imposer la religion catholique, ainsi que leurs institutions politiques et économiques, aux survivants de ces massacres.

<sup>759</sup> *Ibid.* p. 57.

<sup>760</sup> M. Mund-Dopchie, *Les Humanistes et les « nouveaux mondes » : dire et engranger la découverte*, leçon disponible sur <http://pot-pourri.fltr.ucl.ac.be/itiner/enseignement/FLTR2150/>.

<sup>761</sup> M. Graulich, *op. cit.*, p. 77.

<sup>762</sup> *Ibid.*

<sup>763</sup> G. Gliozzi, *Adam et le Nouveau Monde...*, p. 246.

<sup>764</sup> R. Romano, *op. cit.*

L'utilisation par De Bry de l'ouvrage de Benzoni, via la traduction et les commentaires de Chauveton<sup>765</sup>, aboutit en fait à une double interprétation, celle de du théologien et celle du graveur. Supplantant l'expérience du voyageur, qui n'apparaît sur aucune des planches, le Liégeois axe son travail autour de la cruauté des conquérants et les maux causés aux Indes et à leurs habitants après leur passage. De libre au début de l'histoire de Benzoni (quatrième livre, évoquant les prémices de la conquête), l'Indien est asservi au fur et à mesure des publications, et l'ouvrage de Las Casas, le dernier publié, montre de la nation conquérante une cruauté plus grande encore. Bien que les événements relatés par Benzoni soient, de toute évidence, historiques, comme le montrent d'autres sources (les récits de Pietro Martire, Oviedo, ou Gomara), ils constituent surtout un « *réquisitoire contre les méthodes de la colonisation espagnole, inspiré de celui de Las Casas et renforcé par les commentaires de Chauveton.* »<sup>766</sup> Les méthodes employées, développées précédemment, reprennent celles que l'Inquisition utilisait : flagellation, supplice du garrot, de l'eau, pendaison, bûcher, massacre... et constituent une partie de la panoplie inquisitoriale. Toutefois, il est important de souligner que l'Inquisition a fonctionné en Amérique, mais principalement en répression aux mauvais chrétiens, qui profitaient de l'éloignement de Rome pour se livrer à des exactions jusqu'alors condamnées par l'Eglise, jugeant les paroles malsonnantes, les blasphèmes, mais aussi l'hérésie protestante (à l'exemple de l'archevêque de Mexico en 1553, Alonso de Montufar)<sup>767</sup>. Cependant, le protestantisme ne se développe pas en Nouvelle Espagne, tant l'Inquisition soupçonnait les non-Espagnols<sup>768</sup>, alors que les Indiens étaient principalement poursuivis pour idolâtrie et sorcellerie<sup>769</sup>. Condamnant la conquête, De Bry veut aussi transmettre une autre image : « *la mort des Indiens a été le fait des Espagnols et non la conséquence de la présence du vrai Dieu.* »<sup>770</sup>

## B- La dégénérescence du peuple indien au contact des Européens

Deux moments sont à approfondir pour évoquer la théorie d'une dégénérescence du peuple amérindien. Le premier concerne la manière dont les populations semblent subir une évolution progressive, vers un état de retour à la bestialité, ou davantage vers une décrépitude de la personne. Le second moment survient après l'intervention des Européens dans le monde indigène.

<sup>765</sup> B. Bucher, *La Sauvage aux seins pendants*, p. 88 : « L'ouvrage [de Benzoni] a été traduit d'italien en français et en latin par un théologien protestant de Genève, Urbain Chauveton. »

<sup>766</sup> *Ibid.*

<sup>767</sup> B. Grunberg, « Le Nouveau Monde mis au pas », *Notre Histoire Spécial Inquisition*, n°35, p. 67.

<sup>768</sup> *Ibid.* p. 68.

<sup>769</sup> *Ibid.* p. 69.

<sup>770</sup> M. Duchet, « Le texte gravé de Théodore de Bry », in M. Duchet, *L'Amérique de Théodore de Bry...*, p. 44.

### 1- La déchéance corporelle des Indiennes.

Les femmes amérindiennes souffrent d'un vieillissement visible flagrant, qui a donné le titre de l'ouvrage de Bernadette Bucher, *La sauvage aux seins pendants* : la représentation de cette « sauvage aux seins pendants » chez De Bry permet d'explorer une chute du Nouveau Monde, par l'intermédiaire de vieilles femmes à l'aspect repoussant voire effrayant<sup>771</sup>. De Bry, soucieux d'utiliser l'image pour permettre à son public de comprendre les faits représentés, joue de la représentation de l'Indienne en modifiant les seins en fonction de l'âge qu'il veut lui donner, et donc de la fonction qu'elle occupe. Dans le cadre du rite anthropophagique développé dans le troisième volume, relatif au voyage de Staden, ainsi que dans une moindre mesure de Léry, au Brésil des Tupinamba, le statut et la fonction de la femme varie en fonction de son âge. Nous avons évoqué, lors de la deuxième partie, la société tupinamba. Une série de planches permet d'appréhender la société tupi, notamment par le partage des parties du corps. Dans son ouvrage, Isabelle Combès<sup>772</sup> établit une relation entre la part des hommes, femmes, enfants et vieillards ainsi que le type de partie du corps qui leur est réservé. Le groupe femmes et enfants partage les mêmes éléments du corps, mais il semble que tout soit réglementé dans cette société que les Européens avaient tendance à considérer comme sauvage, non civilisée, sans règle<sup>773</sup>.

	<i>Membres</i>	<i>Viscères</i>	<i>Sang</i>	<i>Os</i>
Part(s) des	Hommes	Femmes Enfants	Femmes Enfants	Ancêtres (crâne : <i>Kandire</i> )
Localisation	externe	internes	internes	internes
Usage	Mangés (boucanés)	Mangées (bouillies)	Non mangé Onction	Non mangés Trophées

D'une manière générale, tous les éléments externes du corps sont destinés aux hommes, qui les fument, alors que les parties internes sont bouillies et consommées par les femmes et les enfants. Certains éléments du corps, comme le sang ou les os, ne sont pas consommés, mais utilisés respectivement comme onction et trophées. C'est donc bien la totalité du corps du supplicé qui sert au fonctionnement de la société :

<sup>771</sup> *Ibid.* p. 39.

<sup>772</sup> I. Combès, *La Tragédie cannibale...*, p. 193.

<sup>773</sup> G. Guille-Escuret, *op. cit.* : les Européens avaient la « conviction initiale d'avoir affaire à une société dépourvue de lois véritables. »

« Rien n'était perdu : les entrailles étaient cuites dans l'eau et mangées par les hommes<sup>774</sup>, le bouillon en était bu par les femmes. La langue, le cerveau et quelques autres parties du corps étaient réservés aux jeunes gens, la peau du crâne aux adultes et les organes sexuels aux femmes. Certaines portions considérées comme nobles – bouts des doigts, graisse entourant le foie et le cœur – étaient données aux hôtes de marque ; ceux-ci les faisaient boucaner et les emportaient chez eux. »<sup>775</sup>

« Une seule personne ne participait pas aux agapes rituelles : le meurtrier. »<sup>776</sup>

Ne pouvant toujours se perdre dans les détails du visage, tels que les rides, du premier regard, le lecteur reconnaît l'âge approximatif de l'Indienne : les jeunes femmes ont des seins fermes, relevés, alors que les vieilles femmes ont des seins pendants, allongés. Aussi, les parties consommées varient en fonction du statut dans la tribu, une femme d'âge mûr ayant acquis une place plus élevée qu'une jeune. B. Bucher est parvenue à déterminer, selon plusieurs critères, comment, d'après les gravures du Liégeois, la vision de la femme avait évolué<sup>777</sup> :

<b>Consistance</b>		Ferme (tronc, membres)	Mou (viscères)	Liquide (jus de cuisson, sang)
<b>Modes de cuisson</b>		Grillé (boucan)	Bouilli (marmite)	Saignant (jus)
<b>s</b>	<b>Sexe</b>	Hommes et femmes (pour les membres)	Femmes	Femmes
	<b>Age</b>	Jeunes adultes	Jeunes adultes	Vieilles

Ce tableau permet d'établir les relations entre les différents membres de la tribu dans le cadre du rite anthropophage chez les Tupinamba, d'après les gravures de Théodore de Bry éclairées par le récit de Staden (repris en partie dans le troisième volume). La société brésilienne paraît organisée selon un critère simple : le type de nourriture consommée par chacun des membres. Deux variables entrent en jeu, le sexe et la texture de la partie

<sup>774</sup> Sur ce point, il semblerait que A. Métraux (*op. cit.*, p. 66) et I. Combès (*op. cit.*, p. 193) ne partagent pas le même avis. Toutefois, d'après les images de Théodore de Bry, les hommes ne consommeraient que des parties externes.

<sup>775</sup> D'après Léry et Thevet, in A. Métraux, *op. cit.*, p. 66, repris par J.-P. Duviols, in H. Staden, *op. cit.*, pp. 27-28.

<sup>776</sup> H. Staden, *op. cit.*, p. 28.

<sup>777</sup> B. Bucher, *op. cit.*, pp. 68-73.

consommée. Seules les femmes jeunes peuvent consommer des parties solides (donc rôties), comme les membres, aussi dévorés par les hommes, le tronc étant réservé aux hommes. Pour ce qui est des personnes les plus âgées, elles ne consomment que le jus, donc pas ou peu cuit. Une des raisons expliquant cette partie qui leur est réservée peut provenir de l'affaiblissement du corps, la perte des dents, par exemple, qui les empêche de croquer dans la chair cuite. La tête, à la fois contenant (les chairs de la face) et contenu (la cervelle), recoupe les deux catégories spatiales (interne et externe). Toutefois, aucune tête n'est consommée dans les gravures de De Bry. Est-ce à dire qu'elle n'est jamais mangée ? Probablement, mais le commentaire de Staden nous laisse penser qu'elle peut être dévorée, lorsqu'il précise que la tête de l'Indien Cario est souvent cuite avec les viscères, un « ingrédient au bouillon que boivent les femmes jeunes et les enfants. »<sup>778</sup> Ces derniers semblent pouvoir consommer la tête, ainsi que nous le figurent les planches III, 14, où un enfant mâle tient une tête par les cheveux et l'emmène dans la rivière proche, loin du feu, et III, 23, lorsque le même enfant transporte cette partie du corps vers la marmite, pour être bouillie. La troisième image de ce triptyque des enfants tupinamba concerne une autre partie que le jeune mâle peut consommer : une partie des membres, en l'occurrence la main, alors que le reste du membre cuit sur le boucan. C'est la seule fois, dans le déroulement du rite cannibale, que la main apparaît séparée du reste du bras. Les enfants participent à ces cérémonies, et certaines parties leur sont réservées.

Des Indiennes vieilles et hideuses, De Bry en a réalisé quelques unes. *L'Indienne de la Province de Cumana* (IV, 03) amène des fruits aux Espagnols. Toutefois, rien ne pousse le graveur à la représenter de manière aussi laide, si ce n'est la description qui en est faite par Benzoni<sup>779</sup>, dont le réalisateur de la planche retient deux éléments marquants : le cache-sexe de coton ainsi que les anneaux de bois qu'elle portait dans les oreilles, les allongeant jusqu'à ses épaules. Pourtant, lorsque le lecteur la voit amener la coupe de fruit, sur la partie droite de l'image, elle ne semble pas si hideuse, alors qu'une fois assise avec les Espagnols, il semblerait qu'elle vieillit subitement, les seins tombant. Cette représentation pousse les Espagnols à se tenir éloignés de cette femme, qui a laissé sa corbeille de fruits à ses pieds.

La représentation du vieillissement des femmes indiennes rappelle celle des sorcières médiévales. Puisant dans le folklore européen, De Bry semble montrer la part de la femme dans la déchéance de ce peuple : n'est-elle pas responsable de la Chute ? D'après les Écritures, Eve aurait succombé au Péché<sup>780</sup>, entraînant Adam à consommer le fruit défendu<sup>781</sup>. Dans sa représentation de cet épisode biblique, la femme cueille le fruit, et Adam

---

<sup>778</sup> B. Bucher, *La Sauvage aux seins pendants*, p. 71.

<sup>779</sup> Cf. *Ibid.*, p. 86.

<sup>780</sup> D. Lacotte, *Danse avec le diable – une histoire des sorcières*, pp. 74-75.

<sup>781</sup> Genèse, III, 6-7.

semble souffrir de ce geste, toutefois incapable de l'en empêcher. La condition féminine, notamment dans l'âge mûr, est aussi souvent associée au diable. Cette pensée commune aux milieux ruraux et intellectuels pousse à une image de la femme dialoguant avec le Démon<sup>782</sup>. Ce dernier est d'ailleurs souvent représenté avec des attributs féminins<sup>783</sup>. Sur la planche de la Chute (I, 0), le tentateur qui descend de l'arbre possède des seins. Il en est de même sur la planche des *Brésiliens persécutés par leurs démons* (III, 27), où le succube, bien qu'arborant un sexe d'aspect masculin, possède des seins, tout comme l'hydre de derrière. Qu'il soient en Amérique ou en Europe, les démons semblent lier à la condition féminine. Jean de Léry, à l'origine du récit de cette planche, précise d'ailleurs, en évoquant les « Tououpinambaults » féminines nues, dansant en transe, sautant, remuant leurs seins, écumant : « *Je ne croy pas autrement que le diable ne leur entrast dans le corps, et qu'elles ne devinssent soudain enragées.* »<sup>784</sup> Les Indiennes sont désormais décrites comme les sorcières l'étaient par les juges et les inquisiteurs.

Des liens avec le Diable au statut de sorcières, il n'y a qu'un pas rapidement franchi dans l'esprit des lecteurs. Ce raccourci s'effectue d'autant plus facilement que depuis le Moyen Age, les Européens considéraient que le cannibalisme constituait une preuve tangible des faits de sorcellerie : les sorcières pratiquaient des rites anthropophages. Lorsque De Bry grave des planches sur lesquelles les femmes, notamment les plus vieilles, *aux seins pendants*, dont la laideur est parfois une récurrence, se délectent des différentes parties d'un corps en cuisson, allant même jusqu'à se lécher les doigts pour n'en perdre la moindre goutte, l'imaginaire démoniaque européen les substitue aux sorcières médiévales. Toutefois, peu de représentations médiévales de ces « enfants du Malin » sont disponibles, afin de vérifier si celles-ci auraient pu servir de modèles pour les vieilles Tupinamba cannibales. Le traité de Jean Bodin, *Démonomanie des sorciers*, daté de 1580<sup>785</sup>, qui soutient l'existence des sorciers, permet d'avoir un aperçu des croyances relatives au Démon en cette fin de siècle, et de la manière de les reconnaître<sup>786</sup>. Les Espagnols, qui subissent les assauts des Indiens, pendant la conquête de leur territoire, comparent d'ailleurs la vieille indigène qui prépare les pointes empoisonnées, en reprenant tous les objets, de facture typiquement européenne, qui rappellent les sorcières : « *Elle a le secret de ces choses [faire mourir avec des herbes empoisonnées] et ne craint pas les vapeurs suffocantes qui sortent des*

---

<sup>782</sup> D. Lacotte, *op. cit.*, p. 75.

<sup>783</sup> *Ibid.* pp. 74-75.

<sup>784</sup> J. de Léry, cité in F. Lestringant, *Jean de Léry ou l'invention du sauvage*, p. 145.

<sup>785</sup> Cf. F. Lestringant, *op. cit.*, p. 145, pour la controverse avec Jean Wier puis Montaigne, défenseurs d'une imagination ou maladie mentale qui laisse percevoir de prétendus sortilèges.

<sup>786</sup> Le livre premier permet de déterminer la présence des sorciers, alors que le deuxième évoque leurs pratiques et le quatrième relate des châtements qu'ils doivent subir.

**marmites** où mijotent les jus de fourmis, les venins de serpents, les araignées grosses comme des œufs et les baves de crapauds exprimées dans la **casserole**. »<sup>787</sup>

Aussi, dans la vision apportée à l'Europe des femmes indiennes en générale, en particulier les plus vieilles d'entre elles, Théodore de Bry laisse entrevoir une triple relation aboutissant à une union tout à fait logique avec le diable. Les trois facteurs qui entrent en ligne de compte pour établir cette relation *sine qua non* concernent l'âge – l'expérience s'acquiert avec le temps, et plus l'expérience est grande, plus elles sont vieilles –, la laideur – que l'on peut imaginer, pour cette époque, comme une des conséquences de la première variable – et le sexe féminin, pour toutes les raisons appréhendées précédemment<sup>788</sup>. Ces femmes, vieilles et laides, ne peuvent que s'unir avec le diable. Et dans les planches qui mettent en présence des femmes indigènes avec des *conquistadores*, jamais ces derniers ne s'avisent à toucher, et encore moins violer, ces autochtones. En revanche, ainsi que nous l'évoquions dans un développement antérieur, les Indiennes plus jeunes subissent les assauts pervers de leurs geôliers hispaniques. Dans le cas des truchements relatés, par exemple, pour une période plus tardive, dans les cas de la Floride ou du Brésil, aucun d'entre eux ne figure sur les images réalisées par le graveur, même si le lecteur peut observer des Européens (reconnaissables à leur tenus) entourés d'indigènes féminines, mais aucune relation n'apparaît.

## **2- L'intervention des Européens dans la vie des Indiens**

Un second temps de la dégénérescence des populations d'Amérique se perçoit avec l'arrivée des Européens. Il semble d'après Théodore de Bry que ces derniers aient corrompu le Nouveau Monde. Alors que le premier moment de décadence paraît irrémédiable, en raison d'une vieillesse naturelle, ce second est marqué par les relations entre les deux peuples.

Deux éléments sont prioritairement retenus dans la démonstration de cette notion d'acculturation progressive des peuples amérindiens. Alors que le premier volume relatent uniquement la présence des Indiens dans leur environnement, tentant d'esquisser toutes les manières dont les Européens peuvent rencontrer ces populations, dès le deuxième tome, ce sont les relations entre Européens et Amérindiens qui sont mises en avant, avec un approfondissement sur l'importance de la technologie de l'ancien monde. En effet, si l'on excepte les planches représentant une intervention des Européens dans les mœurs des

---

<sup>787</sup> M. Lepage, « Les Révoltes indiennes pendant la conquête espagnole », *L'Histoire* n°13, p. 42 (c'est nous qui soulignons).

<sup>788</sup> D. Lacotte, *op. cit.*, p. 75.

autochtones<sup>789</sup>, De Bry a toutefois relaté des moments d'intégration, voire d'assimilation d'objets européens dans les coutumes indiennes. Dans le volume relatant l'expérience française en Floride, la planche II, 12 exprime cette incorporation, à la demande de l'Indien<sup>790</sup>, par le biais d'un bouclier de facture européenne. Les armées françaises, dont la présence atteste de la véracité de l'événement, assistent à la consultation, par le chef Outina, du mage, « *vieux de plus de cent vingt ans.* »<sup>791</sup> Les échanges entre les deux peuples se font ici au détriment des Amérindiens, car aucun de leurs objets n'est adopté par les Européens. La supériorité de ces derniers semble attestée, tant dans le domaine de la guerre (leurs armes, plus puissantes et effrayantes, apparaissent plus efficaces, même si, nous l'avons vu, le but recherché par les civilisations autochtones n'était pas la destruction systématique de leurs ennemis<sup>792</sup>) que sur le plan des cérémonies préparatrices.

Un second moment d'échange est représenté dans les planches floridiennes et brésiliennes : la présence et l'utilisation d'un outil de fer. L'introduction du fer dans une civilisation qui ne connaissait pas cet élément<sup>793</sup> aboutit à une transformation de leurs mœurs. Alors que les Européens semblent permettre aux Indiens d'obtenir des objets plus solides, permettant un rendement plus grand, dans le but affiché de les faire davantage travailler, et donc d'obtenir plus de richesses, l'Indien, apparemment par nature mauvais, pervertit cette utilisation. Dans le cas des Brésiliens, le fer leur est offert en échange du précieux bois de Brésil<sup>794</sup>. La dernière planche du volume floridien, *Le meurtre de Pierre Gambie*, déjà étudiée<sup>795</sup>, reprend ce thème de la transposition d'ustensiles européens, mais loin d'être utilisés lors de cérémonies, voilà que la hache remplace la massue traditionnelle, pour tuer. Ce même objet se retrouve dans la suite brésilienne, en particulier dans les scènes d'équarrissage, où il sert à dépecer le corps à rôtir. La posture des Indiens est sensiblement la même, ils tiennent l'arme à deux mains, brandie au dessus de leur tête, quelques instants avant que le coup ne parte. La hache de la scène floridienne paraît toute fois plus européenne que celle de la série brésilienne, dont le coin semble retenu par des cordes, ainsi que le décrivait Staden<sup>796</sup>. Aussi, d'une série à l'autre, le graveur a chois d'indianiser l'outil, peut-être pour mettre en valeur l'horreur de la scène représentée. A moins que les peuples amérindiens aient davantage adopté cet outil dix ans après le voyage de

<sup>789</sup> G. Wallerick, *Les Visages des populations amérindiennes à travers l'œuvre de Théodore de Bry*, p. 45 : La planche II, 13, par exemple, retrace un épisode de la guerre opposant les caciques Outina et Satouriona. La présence des Français de Laudonnière, dans le camp d'Outina, est clairement exposée dans la scène du premier plan : à droite, les guerriers de Satouriona attaquent armés d'arcs, de flèches et de massue, alors que les Français, à gauche, se protègent à l'aide d'un bouclier et tuent leurs adversaires au moyen d'arquebuses.

<sup>790</sup> Th. de Bry, *Le Théâtre du Nouveau Monde*, p. 173 : D'après le commentaire accompagnant l'image II, 12.

<sup>791</sup> *Ibid.*

<sup>792</sup> *Supra* p. 108.

<sup>793</sup> *Supra* p. 91, note 598.

<sup>794</sup> F. Lestringant, « L'Automne des Cannibales... », in M. Duchet, *L'Amérique de Théodore de Bry...*, p. 77.

<sup>795</sup> *Supra*, p. 56 : Deux Indiens accompagnent le Français à bord d'un canot creusé dans un tronc d'arbre. Alors que Gambie attise le feu, l'indigène derrière lui s'apprête à lui asséner un coup sur la tête.

<sup>796</sup> *Supra* p. 47.

Staden. Le modèle de cette hache semble avoir été fourni par l'une des sources que De Bry avait utilisée lors de la rédaction des *Grands Voyages*, le cosmographe des Valois, André Thevet. Dans deux ouvrages qu'il a rédigés et illustrés<sup>797</sup>, il figure cet Indien à la hache, par le biais de deux images : la première évoque le cannibalisme, et l'indigène apparaît dans la partie droite de l'illustration, avec un déhanché de la Renaissance, brandissant lui aussi la hache, mais dans un mouvement beaucoup ample que sur l'image de De Bry. Les personnages représentés rappellent assurément des Indiens, par leur nudité et le pagne qu'ils portent, ils tiennent à deux mains l'arme qui s'apprête à s'abattre sur leur victime. La corrélation entre les représentations semble clairement indiquer que le graveur liégeois s'est inspiré de ces écrits. Toutefois, le fer apparaît aussi sous les traits d'un couteau, tenu dans la bouche de l'Indien qui découpe le corps dans la planche 4 illustrant l'ouvrage de Las Casas (*La boucherie de chair humaine*).

## C- Une image stéréotypée des peuples d'Amérique

### **1- La tupinambisation des peuples d'Amérique**

La représentation des populations indigènes dans les différents ouvrages du graveur liégeois Théodore de Bry se heurte à certaines difficultés. Ce dernier ne s'est jamais rendu en Amérique, et, pour illustrer les textes qu'il emploie dans les *Grands Voyages* ou le récit de Las Casas, tous relatifs aux Indiens, il lui faut les dessiner, à partir d'un modèle. Le premier problème que rencontre De Bry est le manque de sources illustrées sur cette partie du monde et sur leurs habitants. En effet, il est parvenu à obtenir les aquarelles de John White, sur les Virginiens, qui l'ont amené à réaliser le premier volume de sa vaste œuvre. Les dessins récupérés auprès de la veuve de Jacques Le Moyne de Morgues lui permettent d'illustrer le deuxième volume, sur les Floridiens. Ces deux peuplades occupent la partie septentrionale du nouveau continent. Pour ce qui concerne le peuple virginien, De Bry et John White ont tous deux cherché « à rendre la minutieuse variété des habitus humains. »<sup>798</sup> En effet, pour les voyageurs du XVI<sup>e</sup> s., « ni l'homme ni la société ne sont des thèmes significatifs. »<sup>799</sup> Quand il lui faut mettre en images l'Amérique dite aujourd'hui latine (par opposition à l'Amérique anglo-saxonne), trois ouvrages illustrés lui donnent les bases pour ses propres gravures : d'abord l'œuvre de Thevet, déjà évoquée, qui a servi de modèle pour les Tupinamba ; ensuite, celle de Léry, qui s'est elle-même en partie inspirée du cosmographe ; enfin, le récit de Staden, dont les gravures sur bois manquent de finesse et

<sup>797</sup> Il s'agit de la *Cosmographie Universelle et des Singularitez de la France antarctique*.

<sup>798</sup> D. Defert, « Collections et nations au XVI<sup>e</sup> s. » in M. Duchet, *L'Amérique de Théodore de Bry...*, p. 56.

<sup>799</sup> *Ibid.*

de détail. Dès lors que De Bry relate les événements du Brésil, ces sources lui permettent de réaliser des planches tout du moins respectueuses du point de vue ethnographique. Ainsi, le Tupinamba est figuré nu, avec parfois un pagne, le crâne en partie rasée, sauf sur les côtés, sans réels tatouages, mais un ornement visible sur le visage, une pierre incrustée en quelque partie (menton, joue, oreille...). Lors de cérémonies particulièrement importantes, ils peuvent revêtir de belles plumes multicolores, comme le graveur nous le montre lors de l'exécution du captif (III, 21) ou les fêtes bruyantes, dans un faste de couleur (III, 19 et 29). A quelques rares occasions, certains d'entre eux apparaissent parés de plumes, soit dans la tête, soit en pagne, mais la majorité des Tupi est représentée nue.

Quelles sont les sources que le graveur peut utiliser pour les peuples inca ou aztèque, ou pour toute autre population de l'Amérique latine ? Tout naturellement, dans le but que nous avons expliqué précédemment, Théodore de Bry ne cherche pas établir une œuvre ethnographique, mais à substituer à l'Indien les protestants d'Europe, « *sans juger de leur degré d'authenticité ou de falsification historique ni de leur pertinence.* »<sup>800</sup> Aussi, qu'il s'agisse des habitants d'Haïti, de la Havane, de Cibagua, de Carthagène (actuelle Colombie), du Pérou ou du Mexique, les visages et les coiffures<sup>801</sup> ressemblent à s'y méprendre à celles des Indiens du Brésil. Les visages en gros plan, isolés de leur contexte, que nous laisse le Liégeois, peuvent s'intégrer dans toute partie de l'Amérique latine : ce procédé a été qualifié de tupinambisation, à l'instar de William C. Sturtevant<sup>802</sup>, par Frank Lestringant<sup>803</sup>. Devant le peu d'informations sur les différents peuples d'Amérique, le graveur doit improviser des visages qui reprennent l'exotisme de cette région du monde. Ses seules ressources documentaires lui fournissent une allure stéréotypée de l'Amérindien, derrière les traits des Tupi. Les planches de De Bry constituent une porte ouverte sur le monde américain, permettant ainsi aux lecteurs de découvrir un monde nouveau. L'illustration des personnages est donc en partie erronée. Qu'en est-il des décors ?

## **2- Comblent les vides par des emprunts à d'autres civilisations**

Nous l'avons vu, certaines planches de De Bry reprennent des éléments de l'iconographie européenne. Il en est ainsi du billot, du rondin de bois, etc., sur l'image floridienne de l'exécution des nouveaux nés<sup>804</sup>, mais aussi dans les scènes de cannibalisme

---

<sup>800</sup> B. de Las Casas, *Tyrannies et cruautés des Espagnols...*, p. 196.

<sup>801</sup> M. Duchet, *op. cit.*, p. 19 : « [...] Les costumes, les coutumes et les ornements servant indifféremment aux Brésiliens, aux Floridiens ou aux Patagons. »

<sup>802</sup> W. C. Sturtevant, « La tupinambisation des Indiens de l'Amérique du Nord », in *Les figures de l'Indien*, pp. 293-303.

<sup>803</sup> F. Lestringant, « Le Roi soleil de la Floride... », in *Etudes de Lettres*, p. 15. Texte repris dans F. Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage...*, p. 479.

<sup>804</sup> *Supra*, p. 50.

tupinamba, où le lecteur retrouve, alors que les contacts avec les Européens ne sont qu'épars, une marmite servant à faire bouillir les viscères et la tête, ainsi qu'un bol, dans les mains de l'enfant, lors du repas des femmes et des enfants, et une assiette, sur laquelle trône soit la tête du sacrifié, regardant vers les cieux, ou encore les boyaux enroulés comme sur la devanture d'une boucherie (planche III, 24). Comme le précise Michèle Duchet : « *La gravure de De Bry a comme horreur du vide et comble tous les silences du texte avec des éléments de représentation pris du fond commun à tous les récits de voyage.* »<sup>805</sup>

Mais le graveur ne se borne pas à ajouter des éléments européens, il mélange aussi les éléments d'origine indienne. Alors que les populations tupi voyagent par le biais de ses planches, dans toute l'aire hispanique, voilà que des objets, tels des coiffes, des huttes ou même des armes, circulent dans cette même aire. Aux yeux d'un néophyte, les peuples du Nouveau Monde paraissent donc homogènes, vivant dans des cabanes toutes similaires, se vêtant, ou se dévêtant, de la même manière, ou vivant tous nus, portant divers objets pareillement incrustés dans la face, utilisant presque tous cette massue dite de Thevet<sup>806</sup>, l'*iwera pemme*, alors qu'elle avait, au départ, pour le peuple Tupinamba, une vocation sacrificielle. L'exemple de l'habitat des Tupi illustre parfaitement cette volonté de « combler les vides », volonté qui se retrouve dans de nombreuses planches. Maître dans l'art de la gravure en taille-douce, De Bry nourrit le désir de produire des images complètes, contrairement par exemple aux planches de Staden qui laissent dans le flou de nombreux détails<sup>807</sup>, notamment en ce qui concerne le décor. Il n'est donc pas surprenant de voir fleurir arbres et villages lointains en arrière-plan de nombreuses planches. Toutefois, sans souci ethnographique, ni même le souci de vérité biologique, les arbres floridiens et virginien se ressemblent énormément (après tout, ces régions sont relativement poches et ont un climat comparable), mais certains arbres du Brésil, les palmiers principalement, se retrouvent sur de nombreuses planches des volumes suivants, jusqu'au Pérou (sur le plateau de Cajamarca). Selon toute vraisemblance, ces régions ne connaissent pas un climat adapté à cette plante. Aussi, Théodore de Bry meuble ses gravures en choisissant des outils aussi divers qu'inadaptés mais surtout inexacts d'un point de vue ethnographique. Les coiffures occipitales des Aztèques, connues de De Bry par le biais de Thevet<sup>808</sup>, coiffent ainsi de nombreux Indiens, qui n'ont parfois pas connu les *Mexicas*. Il en va de même pour la jupe de plumes qu'ils portaient. Certaines erreurs ont ainsi été réalisées, comme le boucan, toujours évoqué par le biais d'un âtre aux flammes d'enfer, tel un barbecue, alors qu'il s'agit en réalité

---

<sup>805</sup> M. Duchet, *op. cit.*, p. 43.

<sup>806</sup> F. Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage*, p. 215, pour l'illustration.

<sup>807</sup> M. Duchet, *op. cit.*, p. 31 : « *Les scènes d'extérieur donnent aux "lointains" un aspect plein, fini, contrastant avec les vides de ses modèles.* »

<sup>808</sup> A. Thevet, *Les Vrais Pourtraits et Vies des Hommes illustres*, dont les planches relatives à Ataliba-Atahuallpa et Motzume-Moctezuma à la mode aztèque sont éditées in F. Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage...*, p. 290 et 291.

d'une fumaison des membres : chez De Bry, les Indiens « *ne fument pas leur viande pour le futur, mais les grillent dans l'instant.* »<sup>809</sup>

Au fur et à mesure des gravures, l'imagination dépasse de loin la réalité évoquée par le texte, et des « *paysages et animaux fantastiques apparaissent, des motifs issus de la tradition gréco-latine se combinent avec d'autres, venus de l'héritage biblique.* »<sup>810</sup> Alors que Moyen Age avait transmis des mythes longs à disparaître sur des terres et des créatures fabuleuses, relayés à la fin de cette période par des récits merveilleux de voyageurs comme Marco Polo, la découverte de l'Amérique par l'intermédiaire du corpus huguenot, dont les gravures de De Bry, achève d'amener des mythes nouveaux<sup>811</sup>, qu'ils concernent la beauté innocente des Indiens ou alors la cruauté des Espagnols pire que celle des Tupinamba cannibales. Ces mythes d'un nouveau genre opposent ouvertement, d'un point de vue esthétique et illustré, le sauvage au monde civilisé, selon les critères suivants<sup>812</sup> :

	SAUVAGE	CIVILISE
<i>Allure générale</i>	Nudité	Vêtement
<i>Bijoux, ornements</i>	Ornement (fête)	Parure (coquetterie)
<i>Occupations</i>	Passe-temps, loisir fête	Travail, métier
<i>Liens entre les individus</i>	Unanimité, proximité, cohésion	Division, distance
<i>Mode de vie</i>	Plaisir	Ethique

Théodore de Bry parvient ainsi à remplir un double objectif : d'abord, les Européens découvrent une partie du monde jusque là presque ignorée de la plupart des habitants du vieux continent, mais par cette œuvre, qui attire en raison de son thème, il participe au vaste projet de ses coreligionnaires, qui véhiculent une portrait noirci de la très catholique Espagne. Cette entreprise paraît rencontrer un franc succès, comme en dénote le rythme des publications, ainsi que l'ouverture de l'officine de De Bry, qui peut alors assurer sa propre édition en la ville de Francfort. Cet événement coïncide, semble-t-il, avec la modification des gravures du Liégeois, plus offensives face aux Espagnols.

<sup>809</sup> D. Defert, *op. cit.*, p. 56.

<sup>810</sup> M. Duchet, *op. cit.*, p. 39.

<sup>811</sup> C. Illouz, « La rencontre de l'Autre : l'Indien dans les textes des découvreurs », *Historiens et Géographes* n°371, p. 184.

<sup>812</sup> D'après M. de Certeau, *L'Écriture de l'Histoire*, p. 238.

## CONCLUSION

La fin de la décennie 1990 permet à une artiste brésilienne, née à Rio de Janeiro en 1964, de se lancer dans un triptyque<sup>813</sup> qui évoque « *une redéfinition de la construction de l'identité brésilienne.* »<sup>814</sup> La période coloniale y est ainsi mise en exergue par le biais de ces trois œuvres, qui sont construites suivant le même modèle : une femme nue, un visage d'ange, semble accueillir le visiteur dans son monde, le Nouveau Monde, par un geste significatif. Toutefois, les scènes d'arrière-plan montrent une vision tout à fait différente de ce à quoi pourrait s'attendre le visiteur. Dans la première partie, cette femme, qui symbolise l'Amérique toute entière, accomplit un geste d'accueil de la main droite, alors que l'autre main tient une hallebarde. La femme, ou plutôt la jeune fille, porte à la taille une épée, et son corps laisse courir un certain nombre de tatouages. Le geste peut aussi être considéré comme une invitation à observer ce qui se déroule derrière elle : une balustrade imitant le style antique cache une scène bien moins accueillante : un banquet de cannibales, dans lequel le découpage, l'équarrissage, la cuisson au « boucan » et la consommation du sacrifié sont figurés. Les Amérindiens présents sont nus, chauves sur le dessus du crâne, mais pas autour de la tête. Cette description des peuples indigènes, qui plus est d'origine brésilienne, rappelle à s'y méprendre à la description qu'a connue l'Europe des tribus tupinamba du Brésil au XVI<sup>e</sup> s. De plus, les scènes figurées reprennent une partie des planches du graveur liégeois Théodore de Bry relatives au Brésil au milieu du XVI<sup>e</sup> s. : les scènes de cannibalisme illustrées ici par Varejão rappellent celles des planches 23 et 25 du troisième livre des *Grands Voyages*<sup>815</sup>. De même, la jeune fille du premier plan correspond à la réplique presque exacte de la *Jeune fille picte* du graveur (troisième image du livre sur les Pictes dans le premier volume)<sup>816</sup>. Aussi, la première partie du triptyque s'appuie sur un artiste qui a publié ses planches quatre siècles avant l'œuvre de Varejão. Qu'en est-il des deux autres parties ?

Le procédé semble similaire. La jeune fille<sup>817</sup> nue, le corps couvert de tatouage, montre d'une main une direction, semblant inviter le lecteur. Cette beauté innocente cache une fois de plus une horreur derrière elle : une sorte d'étalage de morceaux humains, ici un pied, là un tronc ou encore un bras, des seins... La gestuelle y est différente, mais l'attitude semble la même. Toutefois, sur ces deux parties du triptyque, la jeune Américaine tient par les

---

<sup>813</sup> Les trois œuvres s'intègrent dans sous le titre *Figura de Convite* (figure de bienvenue).

<sup>814</sup> <http://nuevomundo.revues.org/optika/5/varejao>.

<sup>815</sup> *Supra* p. 89 et suiv. Cf. aussi G. Wallerick, *Les visages des populations amérindiennes*, Annexe 6, p. 76.

<sup>816</sup> *Supra* p. 83 pour l'illustration.

<sup>817</sup> Il semblerait que l'auteur de ces œuvres ait conservé le modèle de la jeune fille picte, ainsi que les tatouages et l'arme portée en bandoulière le laissent à penser.

cheveux une tête humaine, ce qui peut être considéré comme une menace pour le lecteur qui s'apprête à suivre cette nymphe.

Quatre siècles séparent les deux artistes, mais les thèmes sont les mêmes chez l'un et l'autre. Adriana Varejão a utilisé les planches illustrant la suite picte et l'histoire brésilienne de Hans Staden pour ses œuvres, et pas seulement le triptyque évoqué précédemment, mais aussi dans *Proposal for a catechism*, dans lequel elle met en scène une image du Christ (jeune, barbu, presque nu), aux prises avec un Tupinamba levant l'*iwera pemme* pour le sacrifier. Sur la partie droite de l'œuvre, les scènes classiques chez De Bry d'équarrissage apparaissent au premier plan, avec un Staden contemplant, en signe de prière, l'action de ses geôliers. Une fois encore, une des cent soixante dix-neuf images publiées par De Bry<sup>818</sup> dans le cadre des *Grands Voyages* a été réutilisée. Ce ne fut certes pas la première artiste à avoir puisé dans le noyau documentaire existant pour créer une œuvre personnelle. Les De Bry ont eux-mêmes fait appel à cette technique pour leurs planches. Nous l'avons vu, avec Le Titien<sup>819</sup>, mais aussi d'autres graveurs comme « *Hans-Sebald Beham, puis Joos van Winghe*<sup>820</sup>, *Marcus Geeraerts, Martin de Vos, Martin van Heemskerck, Gilles Mostaert, Corneille Bos, P. Moreelse, Jos. Heintz, Hendrik Goltzius, Dirk Barentsz, Abraham Bloemaert, N. de Bruyn, J. Amman, Hans Bol, Jérôme Bosch, Pierre Breughel, Karel van Mander, Lucas de Leyde, J. Kempeneer, voire Jules Romain, [...] et Baldassare Peruzzi* »<sup>821</sup>, dont il reste encore à attribuer la part de chacun dans les planches de De Bry. Ce ne sont certes pas les gravures de De Bry qui ont survécu pendant plusieurs siècles. Celles-ci ont été de nombreuses fois plagiées au cours des décennies qui ont suivi la publication originelle, souvent sans même en indiquer l'origine. La pratique semble somme toute courante, comme dans le cas de Jan van Kessel dit le Vieux<sup>822</sup>, qui a réalisé une *scène de cannibalisme*, certes apparemment ailleurs qu'en Amérique (la couleur de peau peut laisser suggérer l'Afrique), mais l'auteur s'inspire directement des planches du troisième livre de De Bry. Plusieurs éléments en sont l'exacte réplique, comme le découpage du premier plan, à droite, ou la pratique du boucan, à l'arrière-plan, ou encore cet enfant mâle qui tient la tête encore sanguinolente du sacrifié. Ces trois éléments se retrouvent sur les planches du troisième volume du graveur liégeois.

---

<sup>818</sup> Nous considérons toutes les planches, qu'il s'agisse d'images, frontispices ou cartes issus des six premiers volumes. Nous pouvons d'ailleurs ajouter, dans le cadre de la représentation des Amérindiens, les dix-sept planches de la suite lascasienne.

<sup>819</sup> *Infra* p. 126.

<sup>820</sup> V. Bücken, « Théodore de Bry et Joos van Winghe... », *Art&Fact* n°15, pp.108-111 : Avec lequel, nous le rappelons, Théodore aurait collaboré.

<sup>821</sup> P. Colman, « Un grand graveur-éditeur d'origine liégeoise : Théodore de Bry », in R. Lejeune, *La Wallonie...*, T. II, p. 193.

<sup>822</sup> Peintre né à Anvers en 1626, mort en 1679.

Pendant près de deux siècles et demi, depuis la publication à Jules Verne, l'*America* de Théodore de Bry permet ainsi de véhiculer, au travers de nombreuses imitations et compilations, une « *vision durable des cultures amérindiennes, en même temps que de leur défaite brutale face à un Occident cruel et surarmé.* »<sup>823</sup> Le travail de la fin de la vie de Théodore de Bry laisse à l'Europe à venir une vision stéréotypée des peuples d'Amérique, image qui persiste dans les siècles suivants, à travers tous les pays d'Europe, mais plus particulièrement ceux qui ont embrassé la religion protestante. La colonisation de l'Amérique du Nord, réellement initiée au XVII<sup>e</sup> s. par l'Angleterre, emmène dans ses bagages cette représentation des peuples américains, qui persiste jusqu'au XIX<sup>e</sup> s., lorsque le président américain Jefferson envoie, entre 1804 et 1806, une petite expédition littéraire, en réalité à vocation scientifique<sup>824</sup>, parcourir le pays en construction de l'Atlantique jusqu'au Pacifique : « *Nous savons que nous aurons à traverser un pays tenu par des peuples sauvages, nombreux, puissants et guerriers, d'une stature gigantesque...* » précise Patrick Gass, qui participe à l'expédition. Cette vision des population de la *Wilderness* provient en partie des images qui circulaient en Europe<sup>825</sup>.

Des auteurs comme le jésuite Joseph-François Lafitau<sup>826</sup>, les abbés Antoine-François Prévost<sup>827</sup> et Guillaume-Thomas Raynal<sup>828</sup> ont réemployé, dans le cadre de compilations sur le Nouveau Monde, les images de De Bry. Ces compilations sont à l'origine de la transmission du mythe du bon sauvage au siècle des Lumières<sup>829</sup>. A ces personnages il convient d'ajouter le précurseur Hollandais Jean de Laet<sup>830</sup>. Toutefois, au XVIII<sup>e</sup> s., la représentation de l'Espagnol s'est dissipée, en raison de l'extinction des luttes religieuses entre protestants et catholiques<sup>831</sup>, ce qui n'est cependant pas surprenant de la part des auteurs religieux. En 1878, l'éditeur Pierre-Jules Hetzel réutilise encore les images du graveur liégeois, mais en se contentant de préciser « Facsimile. Gravure ancienne. »<sup>832</sup>, pour illustrer les œuvres de Jules Verne, en particulier la *Découverte du Monde*. Les théories avancées par le graveur liégeois nourrissent aussi la vision dont Montesquieu, Voltaire et surtout Rousseau ont hérité de la colonisation et de ses méfaits. S'appuyant sur les textes de Montaigne, notamment *Des Coches*<sup>833</sup>, ainsi que sur la mise en images des *Grands*

<sup>823</sup> F. Lestringant, « Le roi soleil de la Floride », p. 14.

<sup>824</sup> M. Lewis, W. Clark, *Far West, I- La piste de l'Ouest*, p. 10.

<sup>825</sup> *Ibid.* p. 16.

<sup>826</sup> J.-F. Lafitau, *Mœurs des Sauvages Américains comparées aux mœurs des premiers temps*, 1724.

<sup>827</sup> A.-F. Prévost, *Histoire générale des voyages, ou nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre*, 1757. Cf. M. Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, pp. 81-95.

<sup>828</sup> G.-Th. Raynal, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, 1780.

<sup>829</sup> F. Lestringant, *L'Expérience huguenote au Nouveau Monde*, p. 15.

<sup>830</sup> J. de Laet, *L'Histoire du Nouveau Monde ou Description des Indes Occidentales, contenant dix-huit livres*, 1640.

<sup>831</sup> F. Lestringant, *op. cit.*, p. 241.

<sup>832</sup> F. Lestringant, « Le Roi soleil de la Floride », p. 14, note 2.

<sup>833</sup> Michel Eyquem de Montaigne, *Essais*, III, 1588.

*Voyages* ou de la *Brevissima Relacion*, les philosophes dressent un portrait accusateur de la *conquista*. Montaigne avait en effet réussi à exposer la bravoure et l'innocence des peuples brésiliens jusque dans les aires aztèque et inca. Bien que les Tupinamba n'existent plus au siècle des philosophes, les quelques survivants étant dispersés, ces peuples survivent dans l'imaginaire par l'intermédiaire des descriptions qui en sont faites, tant par Léry, Thevet, Staden, ou encore Montaigne. Ce dernier glorifie ce peuple, le plus connu des marins français, y transplantant tous les artefacts et ustensiles de leur cadre de vie<sup>834</sup>.

Ainsi, en huit années, de 1590, date de la parution du premier volume, jusque 1598, lorsque sort des presses la *Brevissima Relacion*, c'est une œuvre considérable qu'a réalisé l'ancien orfèvre, aidé dès le cinquième volume par ses fils aînés. Toutefois, dans cette monumentale tâche, deux moments se distinguent nettement :

- Le premier se dessine dans les trois premiers volumes, lesquels comprennent une description des Indiens et de leurs mœurs, dans différentes régions de l'Amérique précoloniale. La rupture apparaît dès la fin du deuxième volume, lorsque l'Européen est assassiné sous les yeux des lecteurs. Une fracture plus nette encore se dessine lorsque De Bry montre les rites cannibales des Indiens tupinamba ;

- Le second temps qui se distingue concerne les trois derniers volumes, auquel nous adjoignons l'ouvrage illustré de Las Casas : alors que les Indiens apparaissaient cruels aux yeux des Européens, il s'avère que les *conquistadores* se comportent de manière encore plus barbare que les colonisés. Il semble que ce second moment dans les ouvrages publiés par De Bry marquent une volonté de ne plus s'atteler à montrer l'Amérindien à la vieille Europe, mais de permettre aux Européens sous domination habsbourgeoise de comprendre les atrocités qui ont pu être commises par des « serviteurs de Dieu », la nation très chrétienne qui protège l'Eglise. La présence récurrente de religieux ne permet pas d'excuser ces faits, bien au contraire : elle aboutit à une considération similaire pour la Papauté, car les religieux, quel que soit l'ordre concerné, n'empêchent pas le martyr indigène. Leur présence les incluse dans ce massacre alors perpétré pour Dieu et par extension, pour le Pape. Dans un contexte où le rejet de l'autorité papale va croissante, ces images marquent une rupture dans la considération qu'ont les pays d'obédience protestante envers Rome.

Toutefois, l'Histoire relatée par le graveur protestant n'est pas modifiée en tant que telle, elle reste la même que pour les nations non protestantes, mais le choix et la mise en avant de certains éléments revêtent un objectif différent selon le public visé. Ainsi que le précise Claude Lévy-Strauss, « l'histoire organise "ses données par rapport aux expressions

---

<sup>834</sup> F. Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage*, p. 382.

*conscientes, l'ethnologie par rapport aux conditions inconscientes de la vie quotidienne.* »<sup>835</sup>

Cela permet ainsi de comprendre de De Bry ne nourrissait pas le but de retracer l'histoire des peuples d'Amérique, mais bien de toucher l'inconscient des lecteurs. Nous l'avons vu, cette période est marquée par une nette opposition idéologique et une guerre qui se déroule parfois dans la rue, comme en France lors des huit guerres de religion recensées, mais aussi très longuement dans les esprits. L'utilisation massive, de la part des catholiques comme des protestants, de la voie des images permet de frapper les esprits des lecteurs. Le contenu n'y est perceptible que pour ceux qui embrassent les mêmes idéaux. Au premier regard, l'œuvre monumentale de De Bry ne semble que concerner l'Amérique et ses peuples, le premier volume, bien qu'il s'appuie sur une expédition d'origine anglaise, ne met jamais en scène des Européens, mais laisse les Virginiens exposer leurs mœurs. Rapidement, ces Indiens montrent ce que l'Europe dite civilisée considère comme leur « vraie nature », violente, parfois transgressant certains tabous européens, mais l'horreur n'est atteinte que lorsque les Européens en général, les Espagnols en particulier, se livrent à une violence incomparable. Les haines d'Europe se retrouvent transplantées dans ce nouveau monde que d'aucuns considéraient, quelques décennies auparavant, comme l'Eden tant désiré. Toutefois, il faut bien se garder de considérer au premier degré une œuvre immensément dédiée à la propagande anti-catholique, voire anti-espagnole, qui participe activement à la propagation de la légende noire sur l'Espagne et ses dirigeants. Théodore de Bry affiche clairement, par son travail, cette ambition de rejoindre les quelques artistes protestants en mesure de répondre aux attaques du parti du pape, notamment depuis la publication de l'ouvrage de Verstegan. Cette réponse explique probablement la volonté de mettre en images des récits prioritairement protestants, ceux des catholiques Benzoni et Las Casas lui parvenant par le biais d'une traduction et d'une annotation du pasteur Chauveton.

Il nous est cependant délicat d'appréhender la portée réelle de l'œuvre du graveur liégeois auprès de ses contemporains. Peu d'informations relatives au contenu de bibliothèques du XVI<sup>e</sup> s. nous permettent d'établir l'aire concernée par ces publications. Nonobstant, au regard des langues de publication<sup>836</sup>, il nous est possible d'affirmer, sans surprise, que l'aire germanique, principalement acquise à la Réforme, connaît une publication de chacun des ouvrages de De Bry, où l'écho semble important. La seconde langue d'édition, le latin, permet un élargissement auprès de lecteurs érudits, capable de lire.

---

<sup>835</sup> Cf. Lévy-Strauss, *Anthropologie structurale*, cité in M. de Certeau, *L'Écriture de l'Histoire*, p. 216.

<sup>836</sup> Annexe 2 « Les Grands Voyages de Théodore de Bry ».

Les planches de De Bry ont permis d'incruster dans l'esprit des Européens une image indélébile de ce « *Nouveau Monde [...] inaccessible.* »<sup>837</sup>

La mort en 1598 du graveur initiateur de ce vaste projet ne le propulse pas dans l'abandon. Bien au contraire. Alors qu'ils avaient été associés à la réalisation des tout derniers volumes, les fils du Liégeois reprennent le flambeau de cette édition. L'intégration de ses enfants, Jean-Théodore et Jean-Israël, dans son travail dès 1595 leur permet peut-être de se forger une opinion dans la même direction que celle de leur père, qui a pu leur exposer son projet. Toutefois, ce n'est que l'analyse des productions des fils De Bry et de leur successeur, Mathieu Mérian, ainsi que la comparaison entre les premiers motifs, ceux de l'initiateur, et de ceux de ses poursuivants qui peut permettre de répondre à la question suivante : y a-t-il continuité ou discontinuité dans l'œuvre des *Grands Voyages* dès lors que la mort du mentor, survenue après la publication de six des treize volumes, n'interrompt pas l'entreprise ?

---

<sup>837</sup> J.-P. Duviols, « Théodore de Bry et ses modèles français », p. 9.

## PERSPECTIVES DE RECHERCHES

En 2003, après avoir obtenu le concours du CAPES, j'ai contacté Monsieur Grevet, pour un entretien sur un sujet que nous avons déjà évoqué : me permettre d'effectuer, dans le cadre de la recherche scientifique, une poursuite d'études sur un sujet qui me plaisait depuis déjà plus de quinze ans : les peuples amérindiens. Les spécialistes de la question se trouvant principalement sur Paris, il n'avait pas réellement la possibilité de me suivre sur n'importe quel sujet concernant les Amérindiens. Après entretiens et réflexions, le travail du graveur liégeois m'apparaît alors fondamental dans la compréhension que l'Europe pouvait se faire des peuples outre-atlantiques. Le travail s'orienterait donc sur les sources, principalement iconographiques, pour comprendre le regard que les Européens portent sur les populations qui occupent le territoire dont ils veulent eux-mêmes prendre possession. A long terme, la question du mythe forgé en cette fin de XVI<sup>e</sup> s. permettrait peut-être de comprendre les politiques menées par les jeunes nations envers les autochtones, qu'il s'agisse de la spoliation des terres, par des traités plus ou moins ratifiés, ou même du processus d'acculturation lancé à petite échelle au XIX<sup>e</sup> s.

Au cours des recherches menées lors de la préparation des Masters I et II, ce graveur du XVI<sup>e</sup> s. m'a progressivement ouvert son monde, un monde peuplé de violence sur fond de religion. Je m'attendais à travailler uniquement sur les populations d'Amérique, mais le fond commun de l'histoire européenne revêt alors une part fondamentale, notamment parce que Théodore de Bry ne s'est jamais rendu en Amérique. Bien qu'il s'appuie sur les récits des voyageurs transatlantiques, ainsi que sur les quelques images, plus ou moins parfaites, qui existaient à son époque sur le Nouveau Monde, c'est surtout, et en grande partie sur l'héritage européen que son œuvre s'appuie. La réalisation des nombreuses planches dans le cadre des *Grands Voyages* impose un noyau documentaire dense, qui n'existe pas. Aussi, les Européens des siècles suivants vont considérer le travail du graveur comme ce « noyau documentaire », alors qu'il s'appuie sur une part minime de connaissances vérifiées, alors qu'une grande partie constitue le fruit de son imagination fertile d'artiste.

Toutefois, nous l'avons évoqué précédemment, l'œuvre initiée en 1590, les *Grands Voyages*, comporte près de treize ouvrages. Or, Théodore a contribué à la publication de six d'entre eux. Les sept livres édités depuis sa mort (1598) jusque 1634<sup>838</sup> sont illustrés d'abord par les fils du graveur, Jean-Théodore et Jean-Israël, jusque leur mort respective en 1623 et

---

<sup>838</sup> Cf M. Duchet, « Le texte gravé de Théodore de Bry », in M. Duchet (s.d.), *L'Amérique de Théodore de Bry...*, pp. 15-16.

1609, puis par le gendre du premier fils, Mathieu Mérian, qui participe à l'entreprise dès 1617, pour « *son talent exceptionnel dans le domaine des vues topographiques.* »<sup>839</sup> Trois auteurs-réalisateurs pour une œuvre considérable, de plusieurs centaines d'images sur l'Amérique, qui constitue la première grande entreprise relative au Nouveau Monde :

1599 – Septième partie : Description de certaines régions et îles de l'Amérique, par Ulrich Schmidel, illustrée d'images choisies par De Bry. Les légendes sont une lecture libre des épisodes du récit.

1601 – Huitième partie : voyages de Francis Drake (1577-1580) sur la côte Ouest de l'Amérique, de Thomas Cavendish autour du monde (1586-1588), de Walter Raleigh et de Laurent Keymis en Guyane, au Nord de l'Orénoque. Les illustrations sont de Théodore De Bry, qui a fait également les légendes (on ne peut savoir quand exactement ses fils l'ont remplacé dans cette tâche ni de quels dossiers préparés par leur père ils disposaient).

1601 – Neuvième partie : Histoire du Nouveau Monde, d'Acosta (1598). Navigations de Sebald de Weert (1598-1600). Appendice : (1602) navigations d'Olivier de Noort. Sous-titres et légendes des images sont assez loin du texte.

1619 – Dixième partie : deux navigations d'Americ Vespuce (1499-1504). Narration au sujet de la Virginie par Ralph Hamor. Description de la Nouvelle Angleterre par le capitaine Johan Schmidt (John Smith).

1619 – Onzième partie : navigation de Guillaume Schouten dans les mers australes (1620). Appendice : Navigation de Georges Spilbergen dans les mers du Sud au-delà du détroit de Magellan (1615 à 1617). Pour ce deuxième voyage, les légendes comportent des lettres de références inscrites dans l'image elle-même. On a affaire aux delineaiones déjà nommées. Les images « jamais vues auparavant », promises dans les pages de titre, ne se trouvent que dans la partie consacrée aux voyages de Schouten.

1623 – Douzième partie : Histoire morale de Antonio de Herrera (premier volume). Descriptions faites par différents auteurs, mélanges divers concernant l'Amérique et les Américains. On retrouve ici, intégrées au texte, la plupart des planches présentées à part, avec une autre légende, dans la neuvième partie.

1634 – Treizième partie : un ensemble de sept descriptions qui concernent la Nouvelle Angleterre, la Virginie, la Guyane, les Terres australes (inconnues), le Nouveau Mexique, le Yucatan, des combats entre les Hollandais et les Espagnols, la prise de Olinde de Pernambuco au Brésil. On y trouve aussi le voyage de Jacques Lhermite et des Hollandais

---

<sup>839</sup> P. Colman, « Un grand graveur-éditeur d'origine liégeoise ; Théodore de Bry », pp. 191-192.

autour du monde et leur séjour en Terre de Feu. Les images, intégrées au texte, sont peu nombreuses. Les plus intéressantes sont celles du séjour en Terre de Feu<sup>840</sup>.

Est-il alors possible d'entrevoir une continuité au sein de cette œuvre ? Des discontinuités apparaissent-elles en fonction du graveur responsable de l'ouvrage ?

Dans le cadre d'une poursuite de recherche sur un thème proche de celui évoqué dans le cadre du Master, il me semble possible d'établir un parallèle d'abord entre les réalisations au regard de l'auteur, mais aussi une mise en perspective de l'usage des images de l'un par un autre, avec des objectifs différents, dans un contexte varié. Des similitudes existent entre les différents volumes, et la gravure sur cuivre, dite en taille-douce, permet de reprendre certains modèles et de les adapter à un contexte différent. De même, les finalités de la publication des *Grands Voyages* semblent varier suivant les époques. Edités sur près de quarante années, ces ouvrages parcourent des moments de l'Histoire qui diffèrent : sous Théodore, les guerres de religion et la tentative d'imposer par quelque moyen que ce soit la religion catholique déchirent l'Europe jusque la signature de l'édit de Nantes, en 1598, qui met fin à la guérilla européenne sur fond de religion, tant en France qu'en Europe. Toutefois, le XVII<sup>e</sup> s. ne paraît pas oublier la question religieuse, comme le prouvent les politiques menées par Louis XIII et Richelieu dans la première moitié de ce siècle.

Il m'est difficile d'indiquer ce jour un plan qui me permettrait d'aborder ces questions. Il va sans dire que ce travail s'inscrit dans une poursuite de recherche sur un thème assez peu développé, à savoir la famille De Bry. Loin de vouloir établir une biographie sur l'un ou l'autre des protagonistes, c'est surtout les motivations que chacun a nourri qui me poussent à vouloir continuer dans cette voie des plus intéressantes. Certes, un chercheur comme Frank Lestringant maîtrise les œuvres des De Bry, notamment dans le cadre de ses études sur Léry ou Thevet. Quelques anthropologues paraissent aussi avoir accordé de l'importance à l'œuvre des *Grands Voyages*, comme Bernadette Bucher ou encore Michèle Duchet. D'autres encore, à l'instar de Jean-Paul Duviols, agrégé d'espagnol, docteur ès lettres et professeur de littérature et de civilisation latino-américaines, permettent une analyse rigoureuse des planches publiées. Leurs travaux respectifs guident ma démarche dans une approche pluridisciplinaire de cette collection. Les apports littéraires, anthropologistes et artistiques me pousse à appréhender cette entreprise en la soumettant aux questions non

---

<sup>840</sup> D'après M. Duchet, « Le texte gravé de Théodore De Bry » in M. Duchet (s.d.), *L'Amérique de Théodore de Bry...*, pp. 15-16.

seulement historiques, mais aussi aux questions suggérées par chacune des disciplines précitées.

La consultation des différents volumes me permettrait d'acquérir une collection propre de clichés précis relatifs aux divers volumes, ainsi que de vérifier l'origine exacte des gravures.

## BIBLIOGRAPHIE

### **Sources imprimées**

COLOMB Christophe, *La découverte de l'Amérique, I- Journal de bord et autres récits – 1492-1493 : II- Relations de voyage et autres récits – 1494-1505*, La découverte / Poche, 2002, Paris.

DE BRY Théodore, *Théâtre du Nouveau Monde : les Grands Voyages*, Découverte Gallimard Albums, 1992, Paris.

LAS CASAS Bartholomé de, *La destruction des Indes (1552)*, Introduction d'Alain Milhou, analyse iconographique de Jean-Paul Duviols, Editions Chandeigne, 1995, Paris.

LEWIS Meriwether, CLARK William, *Far West – Journal de la première traverse du continent Nord-américain – 1804-1806. I- La Piste de l'Ouest ; II- Le grand retour*, Préparée et présentée par Michel Le Bris, Phébus Libretto, Trad. fr. Jean Lambert, 1993, Paris.

POLO Marco, *La description du monde*, Livre de Poche, Coll. Lettres Gothiques, 1998, Paris.

STADEN Hans, *Nus, féroces et anthropophages*, Métailié Suites, Trad. fr. Henri Ternaux Compans, 2005, Paris.

THEVET André, *Les singularités de la France antarctique...*, Éditions du Temps, 1982 (1<sup>re</sup> éd. 1558.), Paris.

VERSTEGAN Richard, *Le théâtre des cruautés (1587)*, présenté et annoté par F. Lestringant, Editions Chandeigne, 1995, Paris.

*La Bible de Jérusalem*, Editions du Cerf, 1994, Paris.

### **Ouvrages généraux**

COLLECTIF, *Le Grand dictionnaire de la peinture – Des origines nos jours*, EDDL, 1988 (1<sup>re</sup> éd. 1992).

COLLECTIF, *Textes et Documents pour la Classe : Les Amérique avant Colomb*, n°627, Centre National de la Documentation Pédagogique (C.N.D.P.), septembre 1992, Paris.

ACERRA Martine, MARTINIERE Guy (s.d.), *Coligny, les protestants et la mer* (actes du colloque de Rochefort et la Rochelle), Presses Universitaire de la Sorbonne, 1997, Paris.

ADAMS H. M., *Catalogue of books printed on the Continent of Europe 1501-1600 in Cambridge Libraries Vol. I*, Cambridge University Press, 1967, Cambridge.

BERNAND Carmen, GRUZINSKI Serge, *Histoire du Nouveau Monde. I- De la découverte à la conquête, une expérience européenne. II- Les métissages*, Fayard, 1991-1993, Paris.

BERSIER Jean-Eugène, *La gravure, les procédés, l'histoire*, Ed. Berger-Levrault, 1963, Paris.

CERTEAU Michel de, *L'Écriture de l'Histoire*, Gallimard, 1975, Paris.

CHENE Catherine, *Sorcières et sorcellerie*, Presses Universitaires de Lyon, 2002, Lyon.

- DEDIEU Jean-Pierre, *L'Espagne de 1492 à 1808*, Belin Sup, collection Histoire, 1994, Paris.
- DELUMEAU Jean, *La peur en Occident*, Fayard, Collections Pluriel, 1978, Paris.
- , *Le péché et la peur – La culpabilisation en Occident (XIIIe-XVIIIe s.)*, Fayard, 1983, Paris.
- DICKASON Olive Patricia, *Le mythe du sauvage*, Philippe Lebaud, 1984, 1<sup>re</sup> éd. 1984, Paris.
- DUBOIS Claude-Gilbert, *La conception de l'histoire en France au XVI<sup>e</sup> s. (1560-1610)*, A.G. Nizet, 1977, Paris.
- DUVIOLS Jean-Paul, *L'Amérique espagnole vue et rêvée – Les livres de voyages de Christophe Colomb à Bougainville*, Promodis, 1985.
- DUVIOLS Jean-Paul et MOLINIE-BERTRAND Annie, *La violence en Espagne et en Amérique (XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> s.)*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1997, Paris.
- GEERTZ Clifford, *Ici et là-bas : l'anthropologue comme auteur*, éd. Métalié, Coll. Leçons de choses, trad. fr. Daniel Lemoine, 1996, Paris.
- GOMEZ Thomas, *L'invention de l'Amérique – Mythes et réalités de la Conquête*, Champs Flammarion, 1992, Paris.
- GRAVIER Maurice, *Saga d'Eric le Rouge – Le récit des Goenlandais*, Ed. P. Aubier, 1955.
- GRUZINSKI Serge, *Le destin brisé de l'empire aztèque*, Découverte Gallimard, Paris, 1994.
- GUYOT Mireille, *Bibliographies américanistes : archéologie et préhistoire, anthropologie et ethnohistoire*, Musée de l'Homme, 1972, Paris.
- HANKE Lewis, *Colonisation et conscience chrétienne au XVI<sup>e</sup> s.*, Plon, Collection Civilisations d'hier et d'aujourd'hui, 1957, Paris.
- , *Aristotle and the American Indians; a study in race prejudice in the modern world*, Hollis&Carter, 1959, London.
- KECK Frédéric, *Lévy Strauss et la pensée sauvage*, P.U.F., 2004, Paris.
- HEERS Jacques, *La découverte de l'Amérique*, La mémoire des siècles, Editions Complexe, 1991, Bruxelles.
- LACOTTE Daniel, *Danse avec le Diable – Une histoire des sorcières*, Hachette Littératures, 2002, Paris.
- LE GOFF Jacques, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Flammarion, 1997, Paris.
- LEVI-STRAUSS Claude, *Tristes tropiques*, Plon, Pocket, Collection Terre humaine Poche, 2004 (1<sup>re</sup> éd. 1955), Paris.
- LEVI-STRAUSS Claude, *Anthropologie structurale*, Presses Pocket, 1997, Paris.
- , *La pensée sauvage*, Presses Pocket, 1990 (1<sup>re</sup> éd. 1962), Paris.
- MAHN-LOT Marianne, *Bartolomé de Las Casas et le droit des Indiens*, Payot, 1995, Paris.

MARAVAL Pierre, *Les persécutions pendant les quatre premiers siècles du christianisme*, Desclée/Groupe Mame, 1992, Paris.

MARTINIERE Guy (s.d.), *Textes et Documents pour la Classe : Colomb et les Amériques*, n°621-622, C.N.D.P., 3 juin 1992, Paris.

MEHL Roger, *La théologie protestante*, P.U.F., Que sais-je ?, 1966, Paris.

PROST Antoine, *Douze leçons sur l'Histoire*, Editions du Seuil, collection Points Histoire, 1996, Paris.

ROSTKOWSKI Joëlle, *La conversion inachevée – Les Indiens et le christianisme*, Albin Michel, Collection Terre Indienne, 1998, Paris.

THIESSEN Gerd, *La religion des premiers chrétiens : une théorie du christianisme primitif*, Ed. du Cerf, Trad. fr. Joseph Hoffmann, 2002, Paris.

TODOROV Tzvetan, *La conquête de l'Amérique – la question de l'autre*, Points Essai n°226, 1982, Paris.

TRENARD Louis, *Les bibliothèques au XVIII<sup>e</sup> s.*, Revue française d'histoire du livre n°55-56, 1989.

URVOY Jean-Michel, *Real Sociedad Colombina Onubense (Espagne)*, publié à <http://www.herodote.net/15070425.htm#haut>

WACHTEL Nathan, *La vision des vaincus – Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole – 1530-1570*, Gallimard, Folio Histoire, 1971, Paris.

### **Ouvrages spécialisés**

ARENS William, *The Man-Eating Myth. Anthropology and Anthropophagy*, Oxford University Press, 1979, Oxford.

BUCHER Bernadette, *La sauvage aux seins pendants*, Hermann, Collection savoir, 1977, Paris.

CHINARD Gilbert, *Les réfugiés huguenots en Amérique*, Les Belles Lettres, 1925.

–, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> s.*, Slatkine Reprints, 2000 (1<sup>re</sup> éd. 1913), Genève.

COMBES Isabelle, *La tragédie cannibale chez les anciens Tupi-Guarani*, PUF, 1992, Paris.

DUCHET Michèle (s.d.), *L'Amérique de Théodore de Bry, une collection de voyages protestante du XVI<sup>e</sup> s. : quatre études iconographiques*, Editions du CNRS, 1987, Paris.

–, *Anthropologie et Histoire au siècle des Lumières*, François Maspero, Bibliothèque d'anthropologie, 1971, Paris.

JULIEN Charles-André, *Les voyages de découvertes et les premiers établissements (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s.)*, G. Monfort, 2003 (1<sup>re</sup> éd. 1948, P.U.F.), Paris.

GLIOZZI Giuliano, *Adam et le Nouveau Monde – La naissance de l'anthropologie comme idéologie coloniale : des généalogies bibliques aux théories raciales (1500-1700)*, Théétète Editions, 2000, Paris.

HEULHARD Arthur, *Villegagnon, roi d'Amérique. Un homme de mer au XVI<sup>e</sup> s.*, E. Leroux, 1897, Paris.

LABORIE Jean-Claude, *Mangeurs d'hommes et mangeurs d'âme – Une correspondance missionnaire au XVI<sup>e</sup> s., la lettre jésuite du Brésil, 1549-1568*, Honoré Champion, 2003, Paris.

LESTRINGANT Frank, *Jean de Léry ou l'invention du sauvage – Essai sur « l'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil »*, Champion, Collection Unichamp, 1999, Genève.

–, *L'expérience huguenote au Nouveau-Monde (XVI<sup>e</sup> siècle)*, Droz, 1996, Genève.

–, *Une sainte horreur ou le voyage en Eucharistie (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, P.U.F., 1996, Paris.

–, *Le Huguenot et le sauvage – L'Amérique et la controverse coloniale, en France, au temps des guerres de religion (1555-1589)*, Droz, Collection Titre courant, 2004, Genève.

LHOUMEAU Hélène, *Expéditions françaises en Floride, 1562-1568*, Thèse de l'Ecole des Chartes, 2000, Paris.

LUSSAGNET Suzanne, *Les Français en Amérique pendant la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> s. Tome II : les Français en Floride*, P.U.F., 1958, Paris.

METRAUX Alfred, *Religions et magies indiennes d'Amérique du Sud*, Gallimard, 1967, Paris.

MAHN-LOT Marianne, *Bartolomé de Las Casas et le droit des Indiens*, Payot, 1995 (1<sup>ère</sup> éd. 1982), Paris.

NEIVA Saulo (étude réunie et présentée par), *La France et le monde luso-brésilien : échanges et représentations (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2005, Clermont-Ferrand.

WALLERICK Grégory, *Les visages des populations amérindiennes à travers l'œuvre de Théodore de Bry : la création d'un mythe*, Mémoire de Master I, Juin 2005.

### **Articles en rapport avec le sujet**

BATAILLON Marcel, « L'Amiral et les nouveaux horizons français » in *Actes du colloques L'Amiral de Coligny et son temps*, Société de l'histoire du protestantisme, pp. 41-52, 1974, Paris.

BATALLA ROSADO Juan José, « L'homicide sacré », *Mystère de l'archéologie – Amérique occulte (2), énigmes, mythes et navigateurs*, n° 6, pp. 10-17, janvier 2001, Paris.

BENNASSAR Bartolomé, « Tordesillas : le premier partage du monde », *L'Histoire* n°146, pp. 86-93, juillet-août 1991, Paris.

BERNAND Carmen, « Chasseurs de Sibérie ou marins d'Océanie, l'énigme des migrations précolombiennes », *Clio*, février 2001.

BÜCKEN Véronique, « Théodore de Bry et Joos Van Winghe à Francfort. Un exemple de collaboration entre peintre et éditeur à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle », *Art&Fact n°15 - Mélanges Pierre Colman*, sous la direction de Jean-Patrick Duchesne, Dominique Allart et Pierre-Yves Kairis, pp.108-111, 1996, Liège.

CASSAN Michel et PELUS-KAPLAN Marie-Louise, « Rapport du concours de l'agrégation externe d'Histoire Session 2004 : Connaître le monde à la Renaissance (des années 1470 aux années 1560) », *Historiens & Géographes* 389, pp. 135-147, janvier 2005, Paris.

COLMAN Pierre, « Un grand graveur-éditeur d'origine liégeoise : Théodore de Bry », in Jacques Stiennon, Rita Lejeune (s.d.), *La Wallonie. Le Pays et les Hommes. Lettres - arts - culture*, t. II, p. 188-193, La Renaissance du livre, 1978, Liège.

CONCEPTION BRAVO GUERREIRA Maria, « L'agonie de l'Empire inca », *L'Histoire* n°33, pp. 26-36, avril 1981, Paris.

CORNETTE Joël, « Pour Dieu et les Indiens ! », *L'Histoire* n°271, pp. 20-21, décembre 2002, Paris.

Darras Véronique, « La Mésoamérique précolombienne », *Historiens et Géographes* n°371, pp. 143-162, juillet-août 2000, Paris.

DELUZ Christiane, « Le livre de Jean de Mandeville, un livre qui fit merveille », *Notre Histoire Télérama – Explorations, cartographies et légendes : les terres imaginaires*, n°233, pp. 30-34, juin 2005, Paris.

DUBOST Jean-François, « Huit guerres qui ont déchiré la France », *Les collections de l'Histoire : Les guerres de religion*, n°17, pp.28-31, octobre 2002, Paris.

DUVERGER Christian, « La chute de l'Empire aztèque », *L'Histoire*, pp. 48-58, juin 1980, Paris.

DUVIOLS Jean-Paul, « Théodore de Bry et ses modèles français », *Caravelle* n°58, *Image de l'Amérique latine en France depuis 500 ans*, pp. 7-18, Presses Universitaires du Mirail, 1992, Toulouse.

FAVRE Henri, « Les Andes à l'époque inca », *Historiens et Géographes* n°371, pp. 131-142, juillet-août 2000, Paris.

GUILLE-ESCURET Georges, « Epistémologie du témoignage. Le cannibalisme ni vu ni connu », *L'Homme – Observer Nommer Classer*, n° 153, 2000. (<http://lhomme.revues.org/document12.html>)

GRAULICH Michel, « Le cannibalisme sans tabou », *Historia thématique : Mayas, Inca, Aztèques – Les peuples du Soleil*, n° 84, pp. 74-77, juillet-août 2003, Paris.

–, « La grande fête aztèque d'Ecorchement des hommes », *Notre Histoire Télérama – Explorations, cartographies et légendes : les terres imaginaires*, n°233, pp. 55-57, juin 2005, Paris.

GRUNBERG Bernard, « Le Nouveau Monde mis au pas », *Notre Histoire Spécial Inquisition*, n°35, pp. 65-70, Paris.

GRUNBERG Bernard, « Conquêtes et conquistadores », *Historiens et Géographes* n°371, pp. 163-173, juillet-août 2000, Paris.

HOQUET Thierry, « La nouveauté de Nouveau Monde du point de vue de l'histoire naturelle », *Cyber Review of Modern Historiography (CROMOHS)*, 10, pp. 1-14, 2005.

ILLOUZ Charles, « La rencontre de l'Autre : l'Indien dans les textes des découvreurs », *Historiens et Géographes* n°371, pp. 175-185, juillet-août 2000, Paris.

JACQUIN Philippe, « Actualité du cannibalisme », *L'Histoire*, n°111, pp. 90-92, mai 1988, Paris.

LE BRETON David, « Ceci est mon corps. Manger la chair humaine », *Religiologiques : Nourriture et sacré*, n°17, pp. 99-111, printemps 1998 (<http://www.unites.uqam.ca/religiologiques/17web/17lebreton.html>).

LELOUVIER Yves-Noël, « Quetzalcoatl, le dieu serpent à plumes » *Notre Histoire* n° 61, p. 18, Paris.

LEPAGE Monique, « Les révoltes indiennes pendant la conquête espagnole », *L'Histoire* n°13, pp. 39-48, juin 1979, Paris.

LESTRINGANT Frank, « Le Roi Soleil de la Floride, de Théodore de Bry à Bernard Picart », *Etudes de Lettres* n° 231, 1-2, « Mots et images nomades », édité par Claude Reichler et Marta Caraion, pp. 13-30, janvier-juin 1995, Lausanne.

–, « Fictions de l'espace brésilien à la Renaissance : l'exemple de Guanabara », in Christian Jacob, Frank Lestringant, *Arts et légendes d'espaces Presses de l'Ecole normale Supérieure*, pp. 206-256, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 1981, Paris.

–, « Les dernières terres merveilleuses : jeux de cartes », *Notre Histoire Télérama – Explorations, cartographies et légendes : les terres imaginaires*, n°233, pp. 35-39, juin 2005, Paris.

–, « De l'enfer au paradis : le mythe américain », *L'Histoire* n°146, pp.135-139, juillet-août 1991, Paris.

–, « Le monde ouvert », in *L'Europe de la Renaissance, 1470-1560*, Editions du temps, pp. 9-26, 2002, Nantes.

MALAISE-ENGAMMARE Isabelle, « Théodore de Bry et Bartholomé de Las Casas. Images de la dissidence religieuse », *Art&Fact n° 15 – Mélanges Pierre Colman*, sous la direction de Jean-Patrick Duchesne, Dominique Allart et Pierre-Yves Kairis, pp.112-115, 1996, Liège.

MICHON Cédric, « Le temps des découvertes », *Historia thématique* n°101, pp. 70-77, mai-juin 2006, Paris.

VERDON Jean, « Quand vient la nuit, l'angoisse d'un infini inexplicable », *Historia : Les peurs du Moyen Age*, n° 620, pp. 52-56, août 1998, Paris.

VIDAL-NAQUET Pierre, « Le mythe de l'Atlantide », *L'Histoire* n°111, pp. 56-63, mai 1988, Paris.

VIENNOT Eliane, « Les femmes dans les "troubles" du XVI<sup>e</sup> s. », *Clio* n°5, 1997 (<http://clio.revues.org/document409.html>).

VILLASEÑOR Choni Fernandez, « Bonompak : ou quand l'horreur rivalise avec la beauté », *Mystère de l'archéologie – Amérique occulte (2), énigmes, mythes et navigateurs*, n° 6, pp.4-9, janvier 2001.

ZYSBERG André, « Le grand voyage de Christophe Colomb », *L'Histoire* n°146, pp. 50-59, juillet-août 1991.

### **Ressources informatiques**

De nombreux sites permettent une mise à niveau rapide et facile sur des thèmes à partir de l'utilisation de plusieurs ouvrages de référence. Il est important, à mon sens, en ce début de XXI<sup>e</sup> s., de ne pas oublier la mise à disposition du grand public par le biais d'Internet de sources particulièrement importantes pour les chercheurs. Chaque référence est accompagnée d'un commentaire succinct, de manière à percevoir la pertinence de ces sites.

- Concernant **Théodore de Bry**, quelques biographies, qui se répètent assez facilement, sans pour autant citer la source première, se retrouvent sur des sites, notamment anglophones :

[http://www.infoamerica.org/museo/expo\\_bry/bry000.htm](http://www.infoamerica.org/museo/expo_bry/bry000.htm) : site hispanophone, regroupant toutes les images de Théodore de Bry, classées par livre, ainsi que des liens vers d'autres sites.

[http://www.historical-prints.co.uk/Theodore.htm#\\_ftn16](http://www.historical-prints.co.uk/Theodore.htm#_ftn16) : un site complet, anglophone, relatif au Liégeois.

<http://www.philological.bham.ac.uk/buchbiog/intro.html> : site anglophone, qui permet d'établir des liens entre De Bry et J.-J. Boissard.

<http://www.cosmography.com/catpages/debry-benzoni.htm> : site anglophone, centré davantage sur les liens unissant notre protagoniste et Jérôme Benzoni.

<http://www.ccc.ox.ac.uk/about/library/libworldimages.php> : un texte de Jonathan Bengtson, de l'université d'Oxford, où se trouvent quelques uns des premiers volumes des *Grands Voyages*.

[http://www.ulg.ac.be/wittert/fr/flori/opera/brytheo/brytheo\\_notice.html](http://www.ulg.ac.be/wittert/fr/flori/opera/brytheo/brytheo_notice.html) : site de l'université de Liège, qui retrace non seulement une biographie francophone de De Bry, mais aussi une bibliographie, quoique ancienne, ainsi que des liens vers d'autres sites relatifs au personnage.

- Sites utilisés pour trouver des **connaissances factuelles** :

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Accueil> : l'encyclopédie libre et gratuite.

<http://www.vahistorical.org/cole/debry.htm> : ce site comprend quelques images reproduites en noir et blanc concernant la Virginie en cette fin de XVI<sup>e</sup> s., avec un bref commentaire, en anglais.

<http://expositions.bnf.fr/utopie/cabinets/feuill/feuille2/intro.htm> : une source fondamentale pour obtenir et repérer les différentes images de De Bry, en excellente qualité, avec des agrandissements de certaines parties.

<http://visualiseur.bnf.fr/Visualiseur?Destination=Gallica&O=IFN-2000008> : pour obtenir des pages numérisées d'une partie encore restreinte de l'œuvre du Liégeois.

<http://www.floridahistory.org/floridians/textpg.htm> : pour dresser le bilan des connaissances relatives à la Floride et aux peuples qui y ont vécu.

<http://fcit.usf.edu/florida/lessons/timucua/timucua1.htm> : site anglophone permettant d'établir les éléments principaux relatifs aux Timucua.

[http://www.nps.gov/timu/indepth/foca/foca\\_home.htm](http://www.nps.gov/timu/indepth/foca/foca_home.htm) : pour obtenir des informations sur les premiers établissements français en Floride et leur rencontre avec le peuple Timucua, par l'intermédiaire du Timucuan Ecologicaol and Historic Preserve.

- Sites de **publication en ligne** d'articles relatifs aux sujets développés dans ce mémoire :

<http://www.revues.org/> : site miroir contenant différentes adresses de revues en sciences humaines et sociales, auquel le nombre de revues associées augmente régulièrement.

<http://alhim.revues.org/> : *Amérique Latine Histoire et Mémoire*.

<http://bmsap.revues.org/> : *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*.

<http://ch.revues.org/> : *Cahiers d'Histoire*.

<http://www.espacestems.net/> : *Espaces et temps*.

<http://lhomme.revues.org/> : *l'Homme*.

<http://jsa.revues.org/> : *Journal de la Société des Américanistes*.

<http://nuevomundo.revues.org/> : *Nuevo Mundo-mundos nuevos* ; *Nouveau monde-mondes nouveaux* ; *Novo mundo-mundos novos*.

<http://rhr.revues.org/> : *Revue de l'Histoire des Religions*.

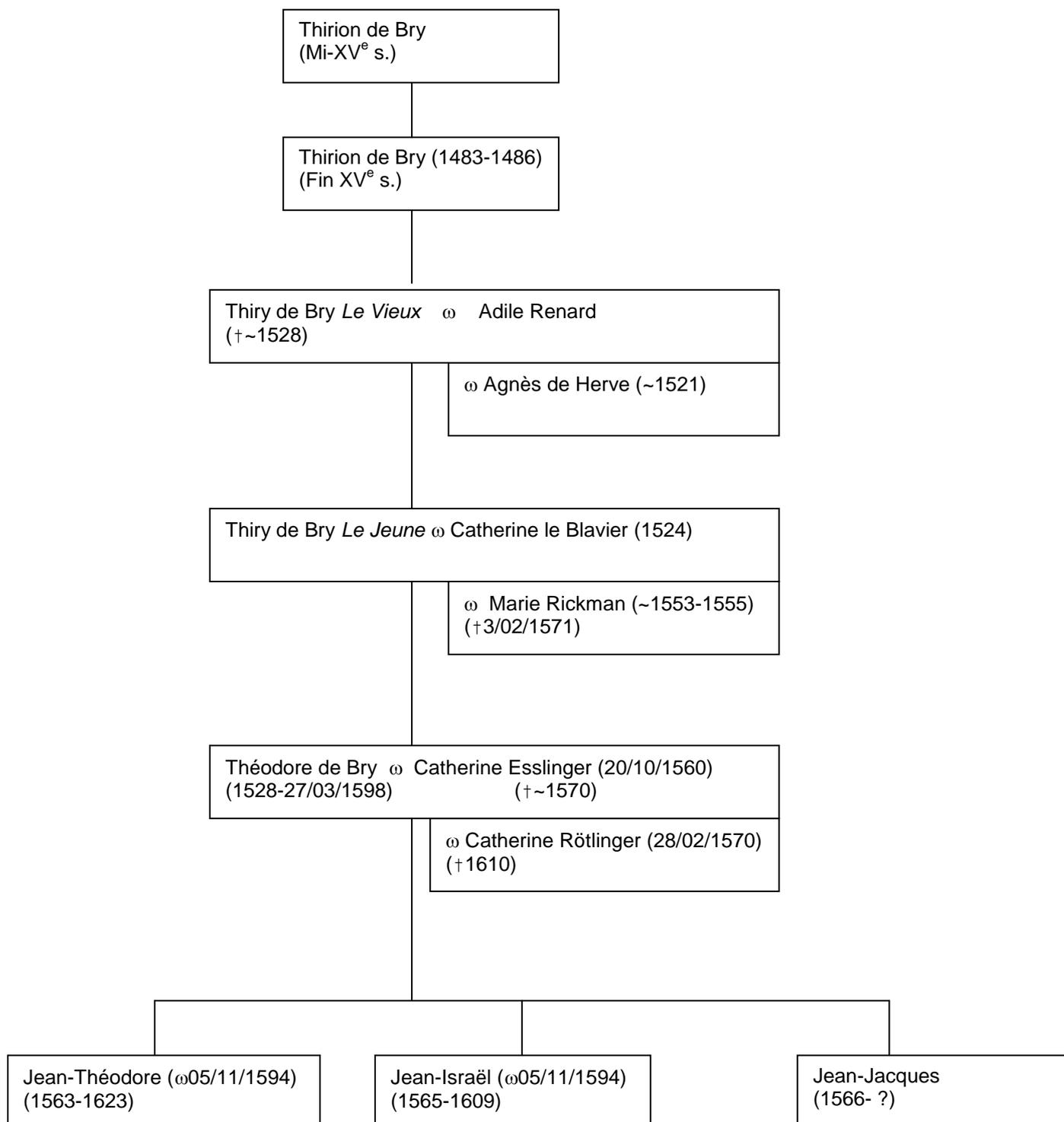
<http://www.transatlantica.org/> : *Transatlantica*.

## TABLE DES ANNEXES :

Numéro de l'annexe	Titre de l'annexe	Page
Annexe 1	Généalogie de Théodore de Bry	2
Annexe 2	Les <i>Grands Voyages</i> de Théodore de Bry	3
Annexe 3	Le <i>Jugement dernier</i> de Fra Angelico	4
Annexe 4	Améliorations des gravures de Staden par De Bry	5
Annexe 5	Captivité de Staden chez les Tamaios	7
Annexe 6	Mœurs des Tupinamba	9
Annexe 7	<i>Cérémonies avec lesquelles les sauvages tuent et mangent leurs prisonniers</i>	11
Annexe 8	Images modifiées dans le premier volume	13
Annexe 9	Images expliquées mais non réalisées par Théodore de Bry	15
Annexe 10	Les frontispices chez Théodore de Bry	16
Annexe 11	Les événements d'ordre religieux chez Théodore de Bry	17
Annexe 12	Une représentation noble des populations amérindiennes	19
Annexe 13	Les activités des peuples amérindiens	20
Annexe 14	La découverte de l'Amérique selon Théodore de Bry	21
Annexe 15	La Conquête et les <i>conquistadores</i>	22

## ANNEXE 1 : GENEALOGIE DE LA FAMILLE DE THEODORE DE BRY

Cette généalogie a été réalisée à partir de l'article de Pierre Colman, « Un grand graveur-éditeur d'origine liégeoise : Théodore de Bry », in J. Stiennon, R. Lejeune (s.d.), *La Wallonie. Le Pays et les Hommes*, 1978, pp. 189-193.



## ANNEXE 2 : LES GRANDS VOYAGES DE THEODORE DE BRY

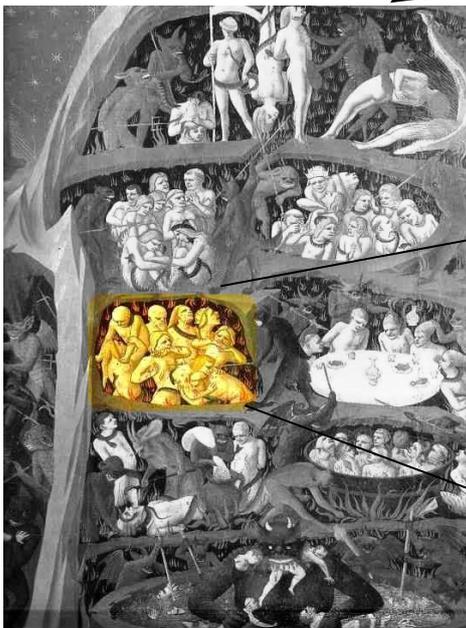
### - Chronologie des Grands Voyages de Théodore de Bry

	1490	1495	1500	1505	1510	1515	1520	1525	1530	1535	1540	1545	1550	1555	1560	1565	1570	1575	1580	1585	
Partie I																					1585
Partie II																1565					
Partie III												1549		1555 1558							
Partie IV										1541			1556								
Partie V	1492						1520														
Partie VI							1519-20														

### - Langue de publication des Grands Voyages de Théodore de Bry

	LATIN	ALLEMAND	ANGLAIS	FRANÇAIS
Partie I	X	X	X	X
Partie II	X	X		
Partie III	X	X		
Partie IV	X	X		
Partie V	X	X		
Partie VI	X	X		

ANNEXE 3 : LE JUGEMENT DERNIER DE FRA ANGELICO



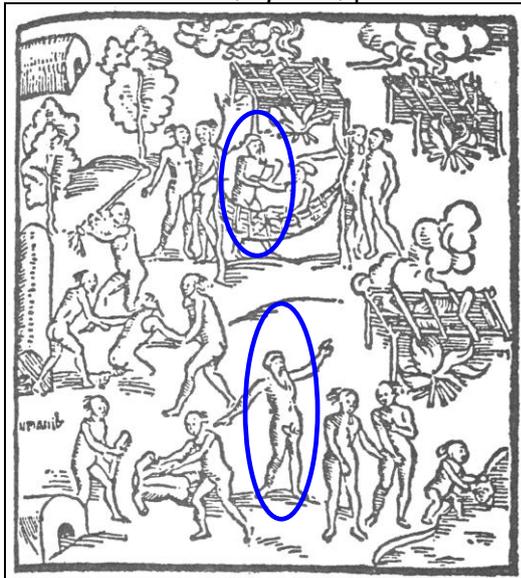
ANNEXE 4 : AMELIORATION DES GRAVURES DE HANS STADEN  
PAR THEODORE DE BRY

ORIGINALES DE HANS STADEN

- Une construction similaire de l'image

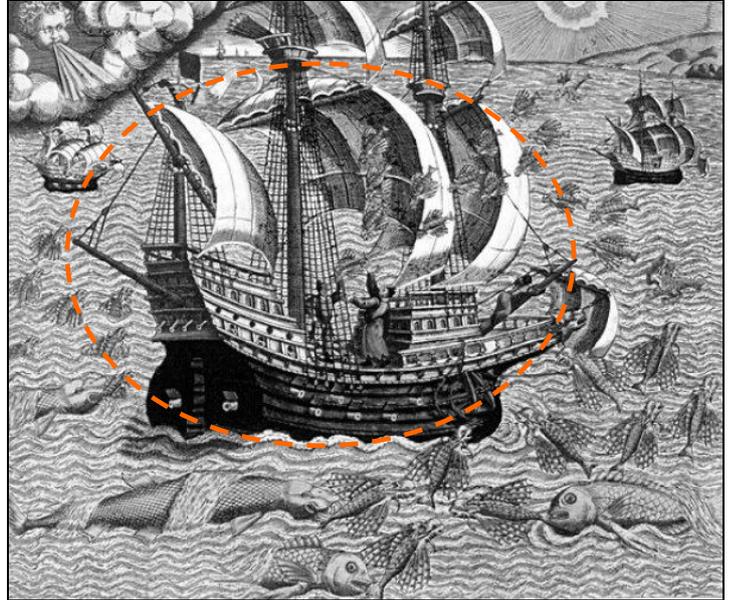


H. Staden, *op. cit.*, p. 40.

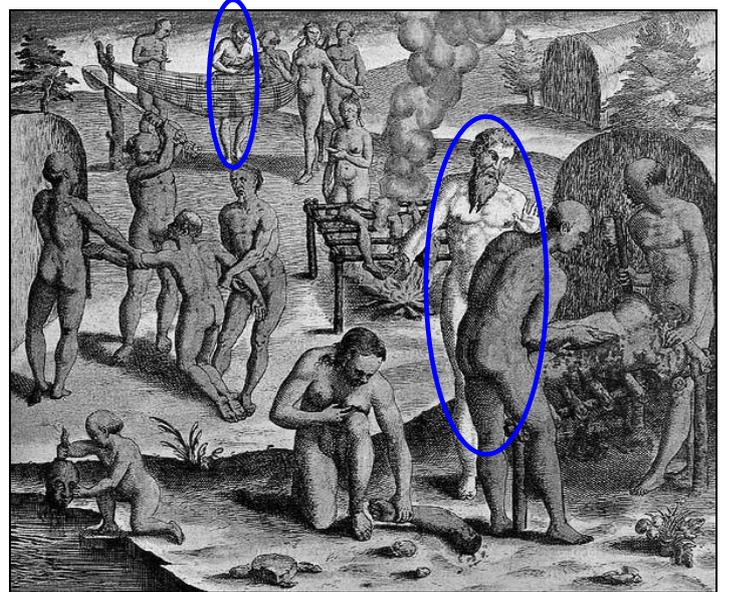


H. Staden, *op. cit.*, p. 128.

AMELIORATIONS DE DE BRY

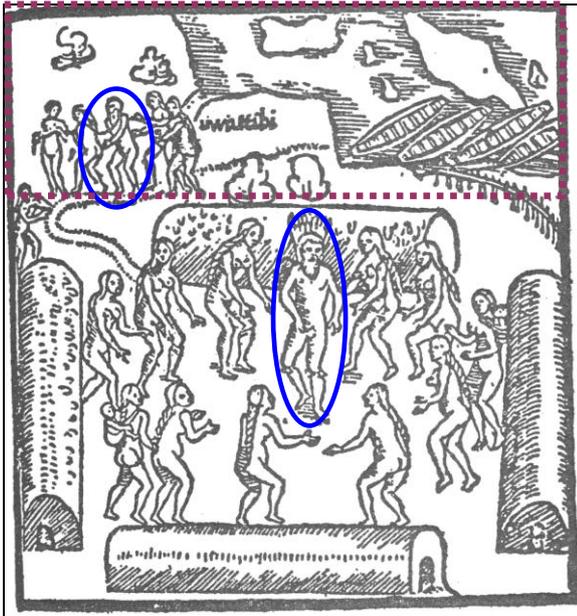


III, 03

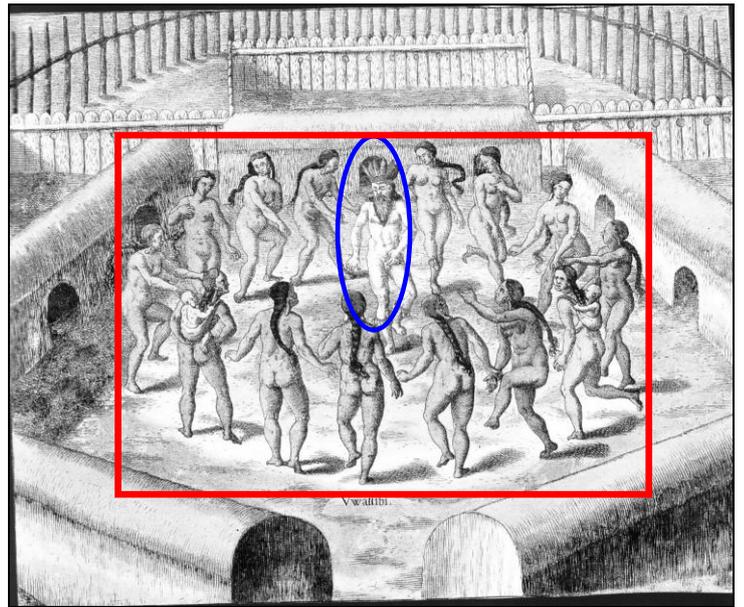


III, 14

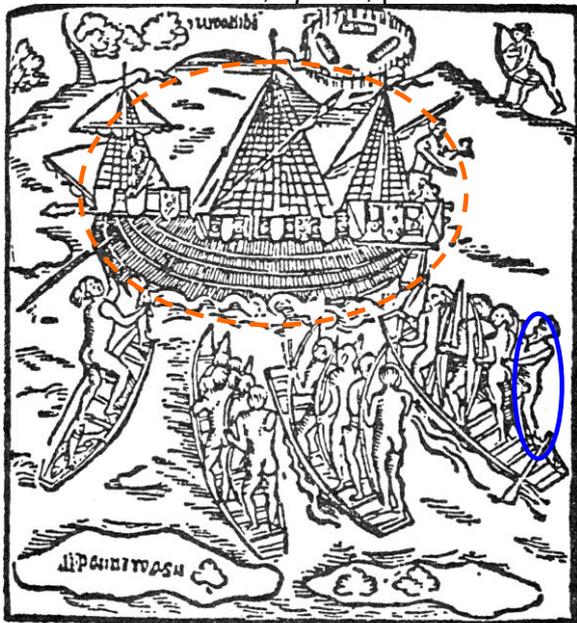
- Des détails omis, alors que d'autres sont amplifiés



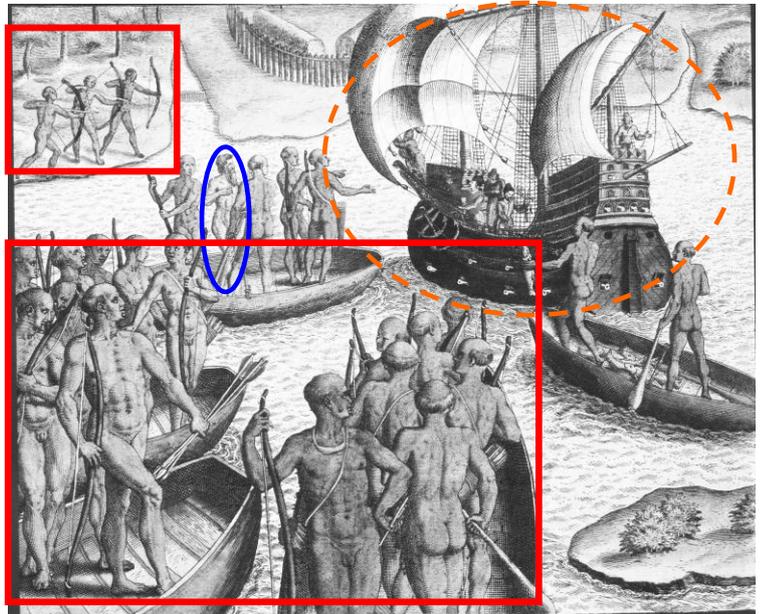
H. Staden, *op. cit.*, p. 93.



III, 09



H. Staden, *op. cit.*, p. 124.



III, 13

**Légende :**



Hans Staden



Elément d'origine européenne

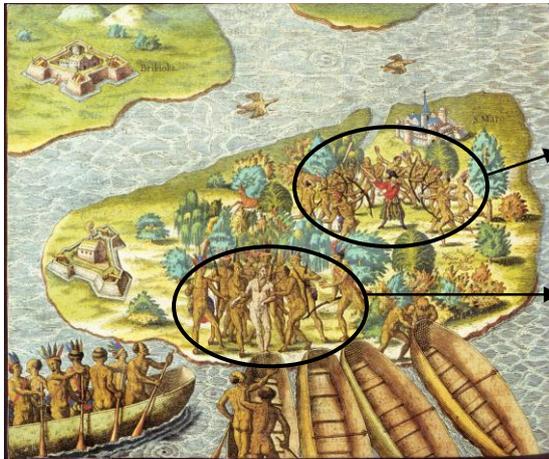


Omissions (volontaires ?) de De Bry



Améliorations (c'est-à-dire prise d'importance de ce moment sur l'image par rapport au reste) de l'événement par De Bry

ANNEXE 5 : LA PREMIERE PHASE DU VOYAGE DE STADEN  
 CHEZ LES TRIBUS TUPI : PRISONNIER DES TAMAIOS

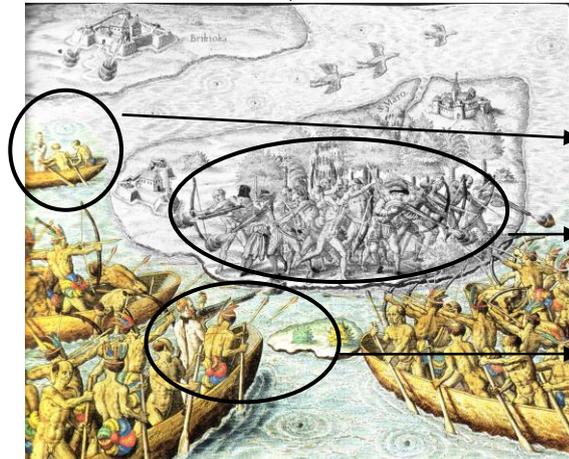


III, 06

*Comment je fus fait prisonnier par les sauvages.*

Sur l'île de San Maro, Hans Staden, habillé à l'européenne, quitte la petite ville derrière lui et est attaqué par des Indiens, qui le dépouille.

Staden est dénudé, puis conduit sur la rive pour être emmené par ses geôliers, via des embarcations fluviales.



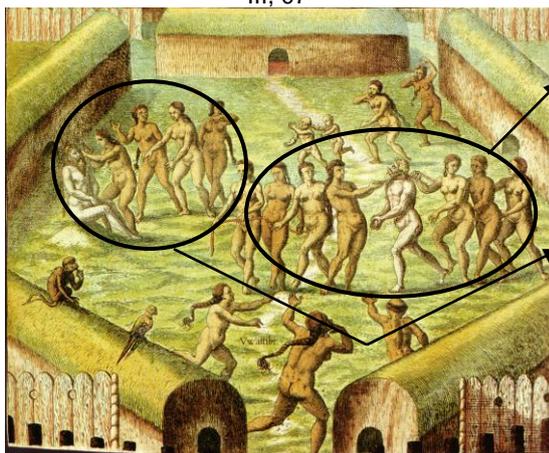
III, 07

*Les nôtres arrivent au moment où les Indiens m'emmenaient. Ils essaient de me reprendre. Les Indiens se tournent contre eux et livrent un combat.*

Alors que les Tupi emmènent leur prisonnier,

les Portugais s'aperçoivent de l'absence de Staden et se lancent à sa poursuite, avec l'aide des Tupininkins.

Mais les geôliers obligent alors leur captif à tirer sur ses alliés sur l'île.

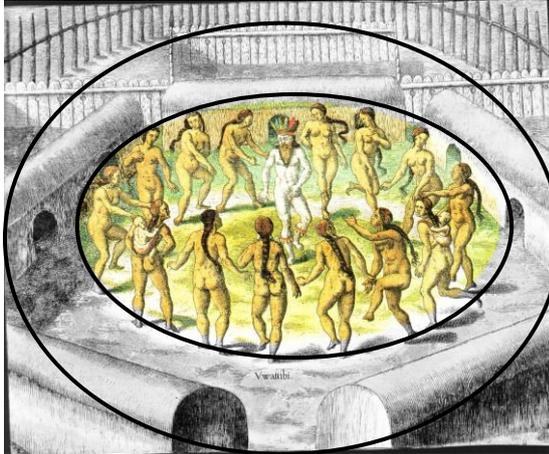


III, 08

*Prisonnier des femmes.*

Dans un village indien, avec deux animaux exotiques pour spectateurs, Staden arrive au milieu des femmes, attaché par la *massarana*. Elles prennent soin de le raser,

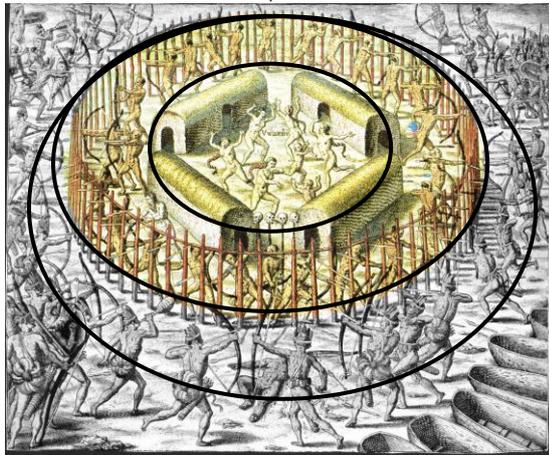
sauf la barbe, sur les vives protestations du captif.



III, 09

*Comment les Indiens me firent danser devant la cabane qui contient leurs idoles, nommées tamerkas.*

Attifé à l'amérindienne, avec coiffe et grelots, le prisonnier est entouré d'un cercle de femmes qui dansent et chantent, d'un autre de *maloca*, ces huttes allongées typiques des peuples natifs brésiliens, ainsi que d'une palissade, dont une partie est visible en arrière-plan.



III, 10

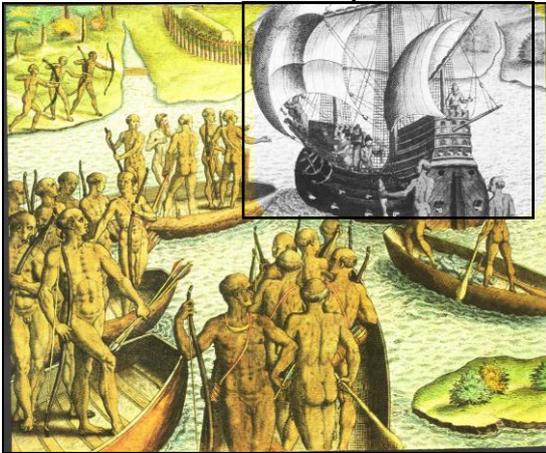
*Les Tupininkins arrivent avec vingt-cinq canots comme je l'avais annoncé au roi, et attaquent le village où je me trouvais.*

Sur cette planche, ce sont trois niveaux de cercles qui se retrouvent :

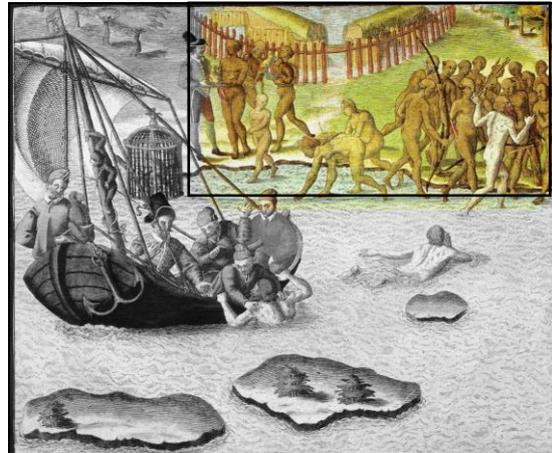
- les *maloca* ;
- la palissade esquissée sur la précédente ;
- les Tupininkins qui attaquent le village.

## ANNEXE 6 : LA DEUXIEME PHASE DU VOYAGE DE STADEN CHEZ LES TRIBUS TUPI : MŒURS DES TUPINAMBAS

### - Les rencontres avec les Européens

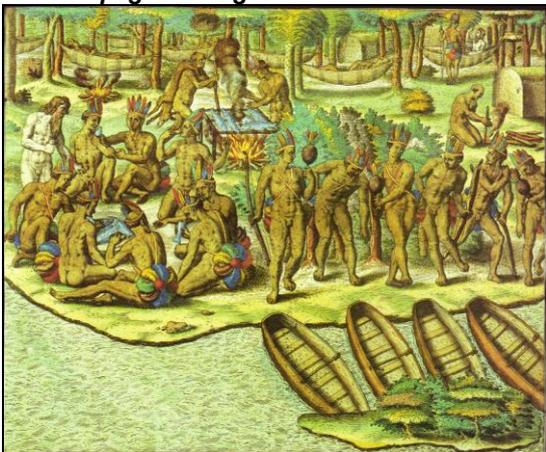


III, 13 (Comment les Portugais envoyèrent un second vaisseau à ma recherche)  
Sur cette planche, les Amérindiens dominent largement l'espace, occupant plus des trois quarts de l'espace représenté, ce qui laisse à penser que ce sont eux qui dominent ces échanges.



III, 15 (De l'arrivée d'un vaisseau français qui acheta aux sauvages du coton et du bois du Brésil, et à bord duquel je me serais volontiers embarqué si Dieu l'avait voulu permettre)  
La présence des Européens est nettement affirmée sur cette planche : les peuples d'Amérique n'apparaissent qu'en arrière-plan sur un quart de l'image.  
La part de chacun des peuples est donc inversée d'une planche à l'autre.

### - La campagne et la guerre



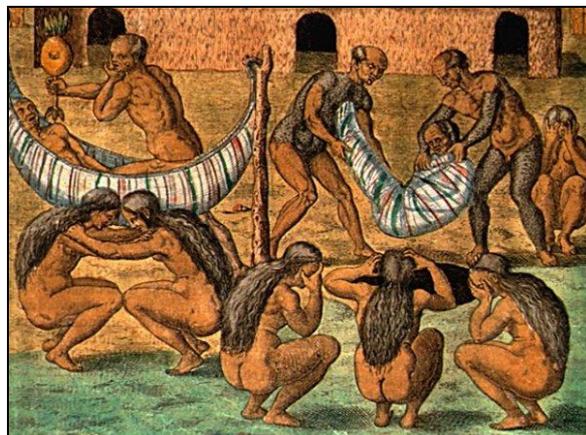
III, 16

*Les Indiens se mettent en campagne et m'emmènent avec eux.*

La guerre revêt une dimension symbolique chez les populations tupi : elle permet d'obtenir des prisonniers, et donc du prestige au sein de la tribu. Staden peut appréhender de l'intérieur cette pratique bien différente de la manière dont elle est connue en Europe.



III, 17 (Combats avec les Tupininkin)

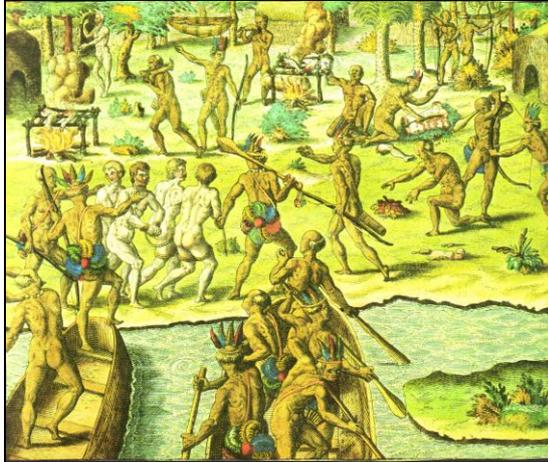


III, 12 (Comment le roi Jeppipo Wasu revient malade à son

village)

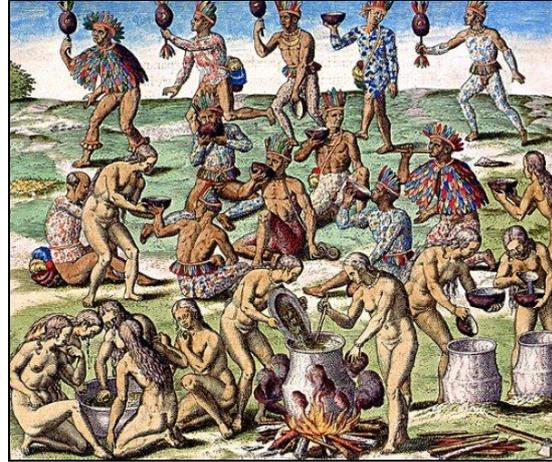
Ces deux planches permettent d'appréhender le déroulement de la guerre chez les Tupinamba et les Tupinikin : la bataille a lieu sur les pirogues, les morts ne semblent pas très nombreux, mais la présence d'Européens change progressivement le déroulement, notamment avec les armes employées. Les femmes, qui ne participent pas au combat, pleurent leurs morts, que les hommes apprêtent comme les Egyptiens le faisaient avec les momies.

**- La consommation de nourriture**



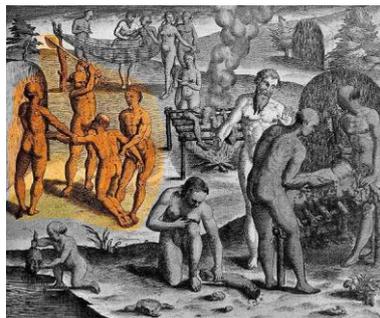
III, 18 (Comment les prisonniers furent traités pendant le voyage)

Un des buts de la guerre : la prise de prisonniers, qui, une fois arrivés, risquent d'être consommés par les guerriers.



III, 19 (De leur manière de fabriquer des boissons enivrantes et de boire)

De manière à se préparer la consommation humaine, Léry nous rapporte que les Indiens consomment une boisson enivrante, le *cahouin*.

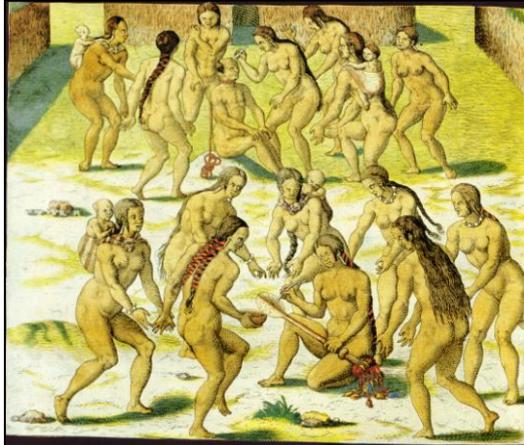


III, 14 (Comment un esclave de ces Indiens me calomniait toujours et avait désiré le voir dévoré, et comment il fut tué et mangé en ma présence)

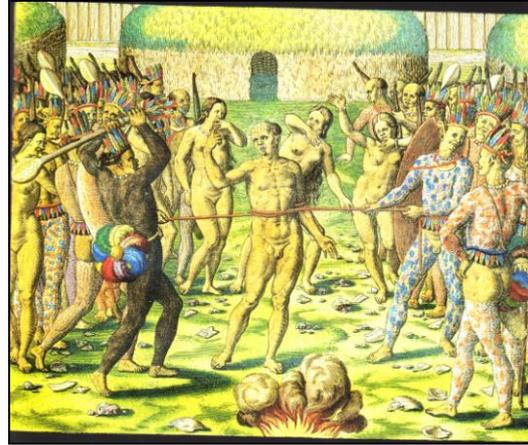
Cette scène peut se décomposer en trois moments : la tentative de guérison de l'esclave suivant les méthodes européennes, l'exécution de l'esclave, puis la consommation rituelle de ce dernier. La présence de Staden à chacune des étapes atteste de la vérité du récit, mais aussi indique au lecteur les différents temps de lecture.

## ANNEXE 7 : CEREMONIES AVEC LESQUELLES LES SAUVAGES TUENT ET MANGENT LEURS PRISONNIERS

La captivité de Hans Staden permet aux Européens de découvrir le déroulement du rite qu'ils considèrent comme le plus horrible : la consommation rituelle des humains, en l'occurrence de prisonniers, dans le cadre de l'exocannibalisme tupinamba. La ritualité de cette pratique peut se lire chez Théodore de Bry comme une bande dessinée, dont le protagoniste hessois serait le fil conducteur.

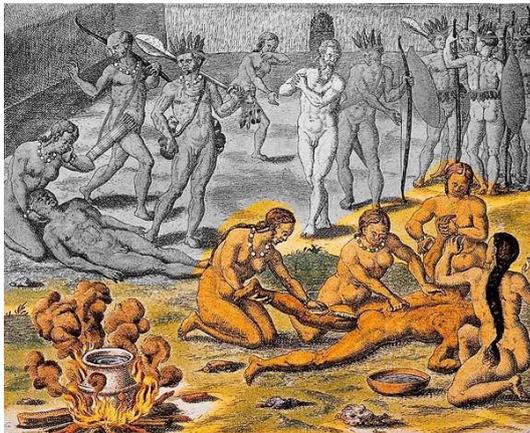


III, 20

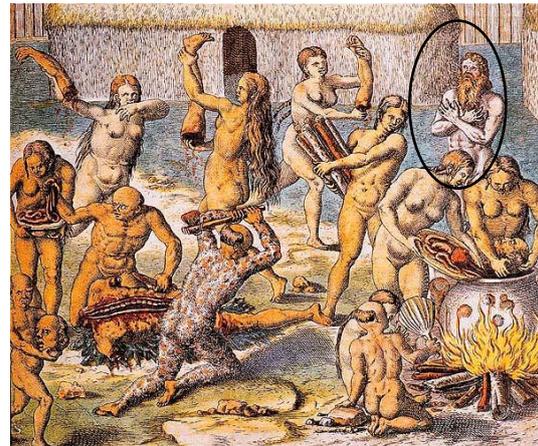


III, 21

Les deux premières images de la série permettent d'entrevoir, sans pour autant imaginer le déroulement de l'anthropophagie rituelle, l'exécution du sacrifié, après sa préparation et la décoration de l'*iwera pemme*.



III, 22



III, 23

L'horreur éclate peu après : alors que sa « veuve » verse quelques larmes sur le corps, un groupe de femmes s'affaire à nettoyer et préparer le dépeçage du cadavre. La marmite, de facture européenne, est posée sur un feu ardent, attendant les morceaux à bouillir. Pendant ce temps, les hommes félicitent et vantent le bourreau, qui ne peut participer au festin. L'équarrissage se poursuit, devenant une horreur insoutenable pour un Staden en prière. Hommes, femmes (elles se lèchent d'ailleurs les doigts, pour n'en rien perdre) et enfants participent à ces préparatifs.



III, 24

Le corps est partagé en fonction du sexe et de l'âge : les femmes jeunes et les enfants, assis en cercle, consomment la tête, les entrailles et le bouillon, dans des objets typiquement européens (assiettes, plats et même bols...).



III, 25

Théodore de Bry illustre le boucan, qu'il considère par erreur comme un immense barbecue, sur lequel les hommes font rôtir (alors qu'ils pratiquaient la fumaison...) les membres et le tronc. Des femmes plus anciennes, sauvages aux seins pendants, se lèchent les doigts pour en récupérer la graisse qui coule. Une enfant déguste un doigt dans le coin inférieur droit.

ANNEXE 8 : IMAGES MODIFIEES DANS LE PREMIER VOLUME

p. 115



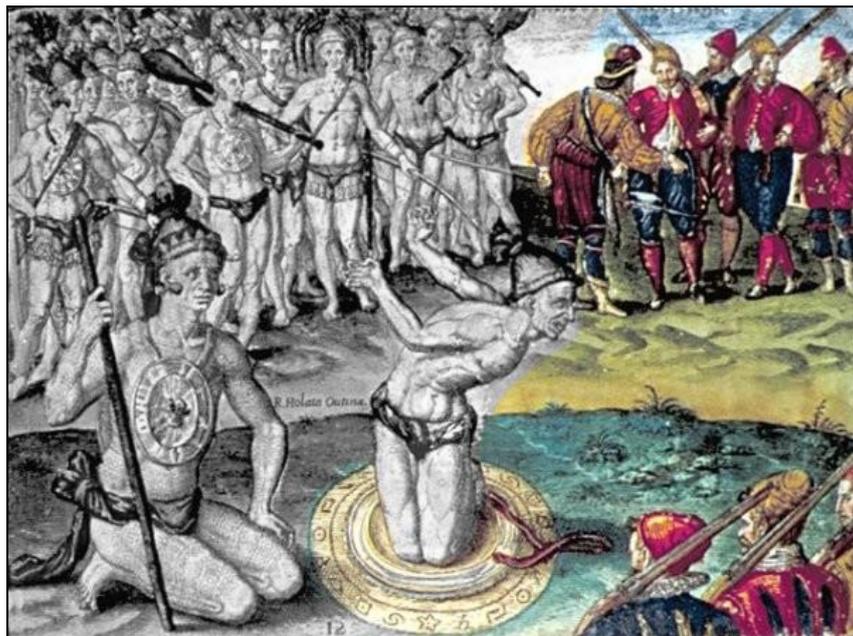
Balboa fait dévorer par des chiens des Indiens accusés de sodomie (IV, 22)

p. 123



La présence des enfants tupinamba dans les cérémonies sacrificielles (III, 14, 23 et 25)

p. 126



Outina consulte le mage  
(II, 12)

p. 127



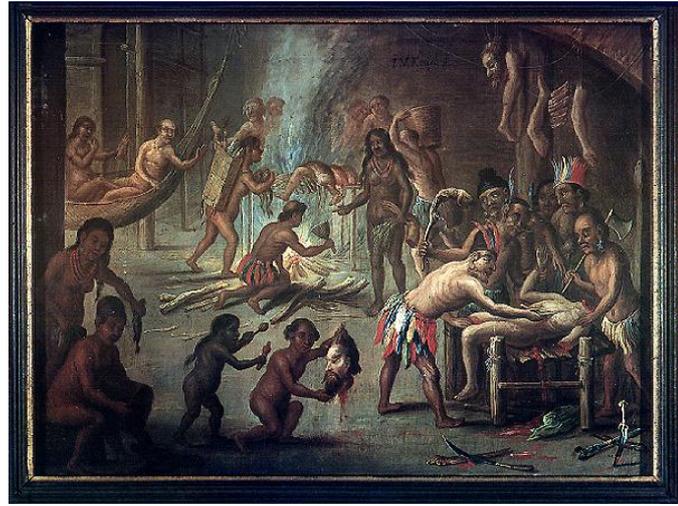
Représentation de la  
hache chez Théodore  
de Bry (II, 42 et III, 23)

ANNEXE 9 : IMAGES EXPLIQUEES MAIS NON REALISEES PAR THEODORE DE BRY

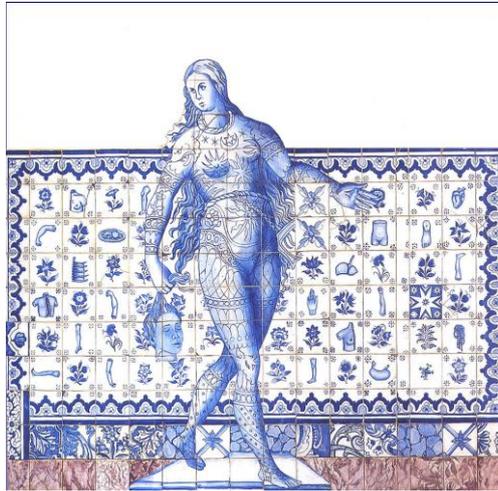
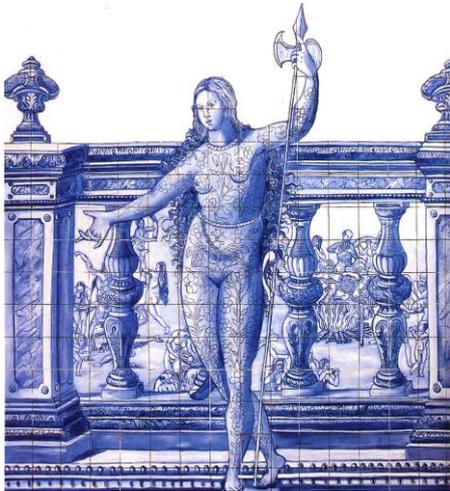
p. 23  
Gossuin  
de Metz



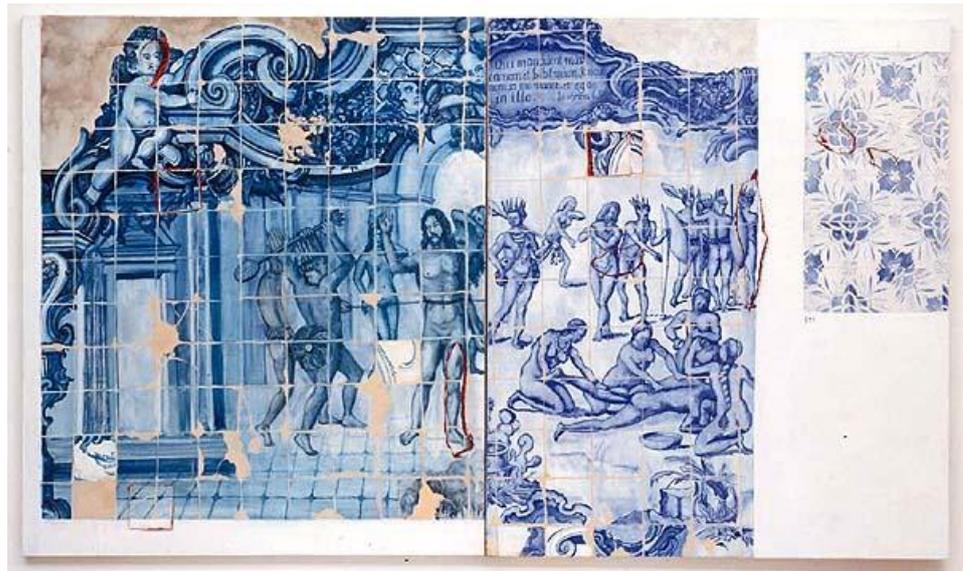
p. 133  
Kessel  
le Vieux



p. 132 : le triptyque d'Adriana Varejão : *Figura de Convite (I, II et III)*

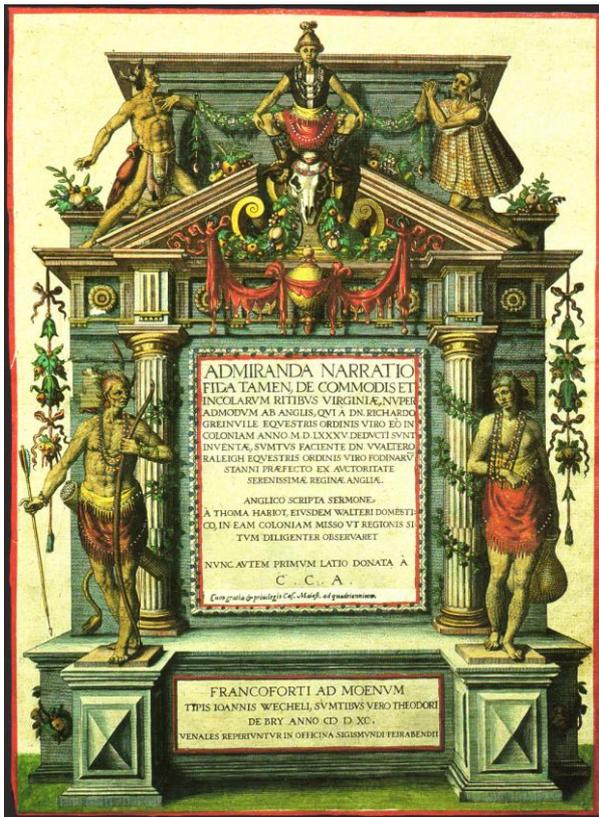


p. 133  
*Proposal for a  
catechism*  
(Adriana Varejão)

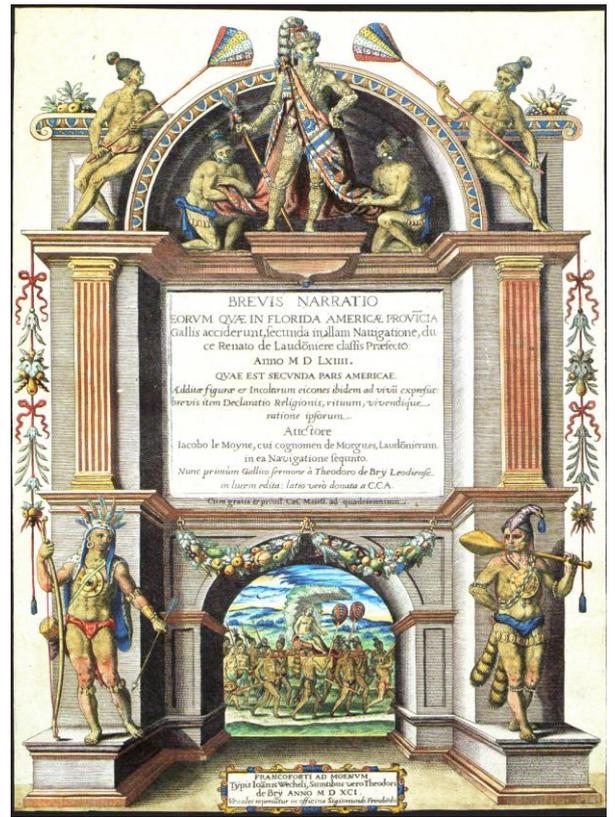


ANNEXE 10 : LES FRONTSPICES CHEZ THEODORE DE BRY

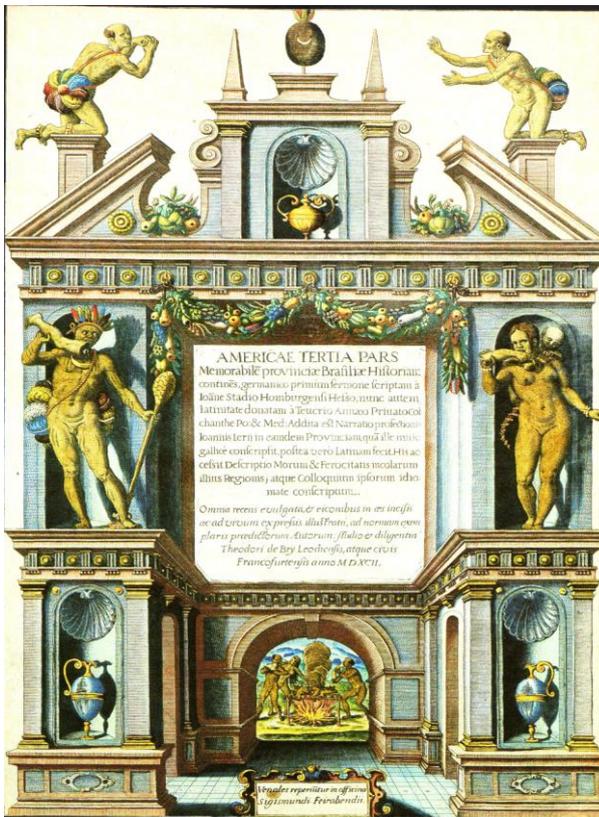
p.71  
I, Fr.



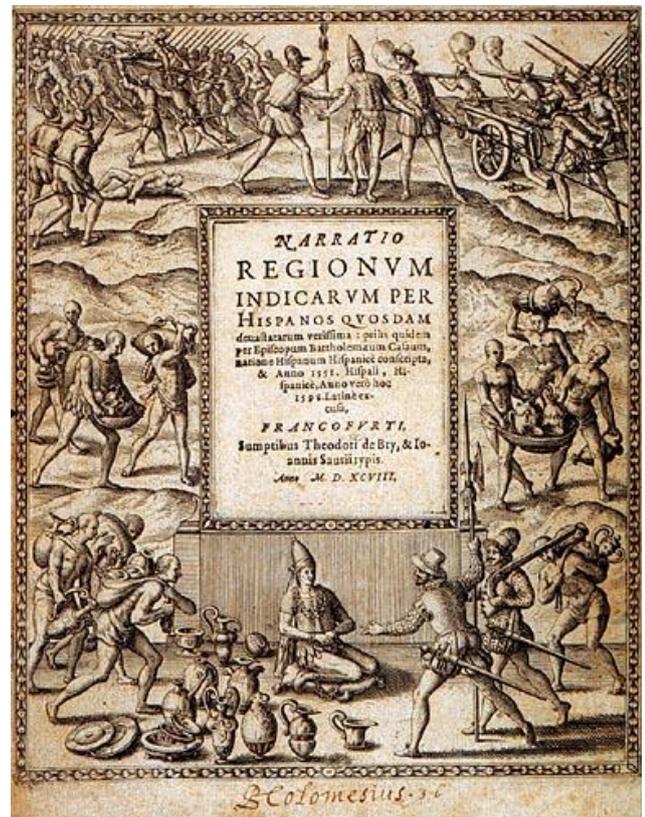
p.37  
II, Fr.



p.78  
III, Fr.

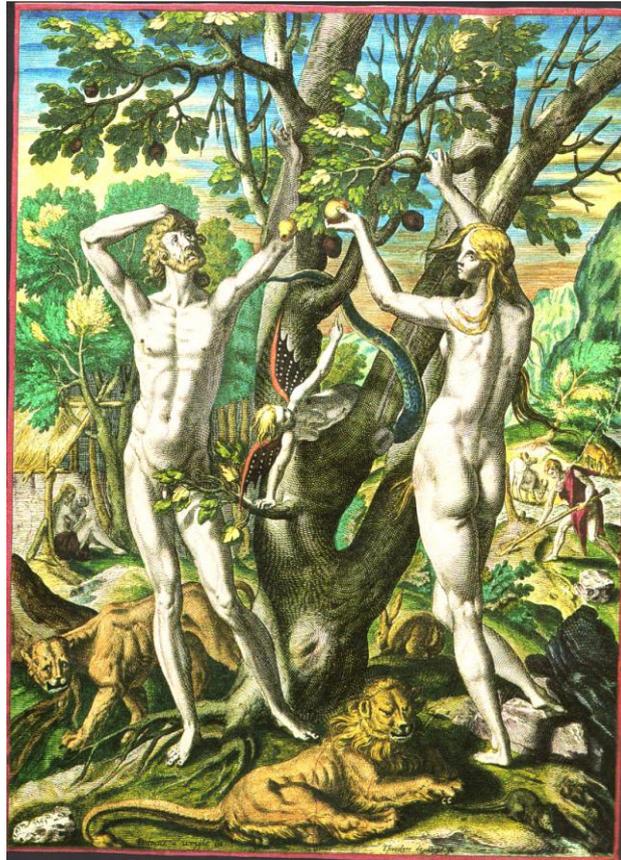


p.102  
Las Casas,  
Fr.



ANNEXE 11 : LES EVENEMENTS D'ORDRE RELIGIEUX CHEZ DE BRY

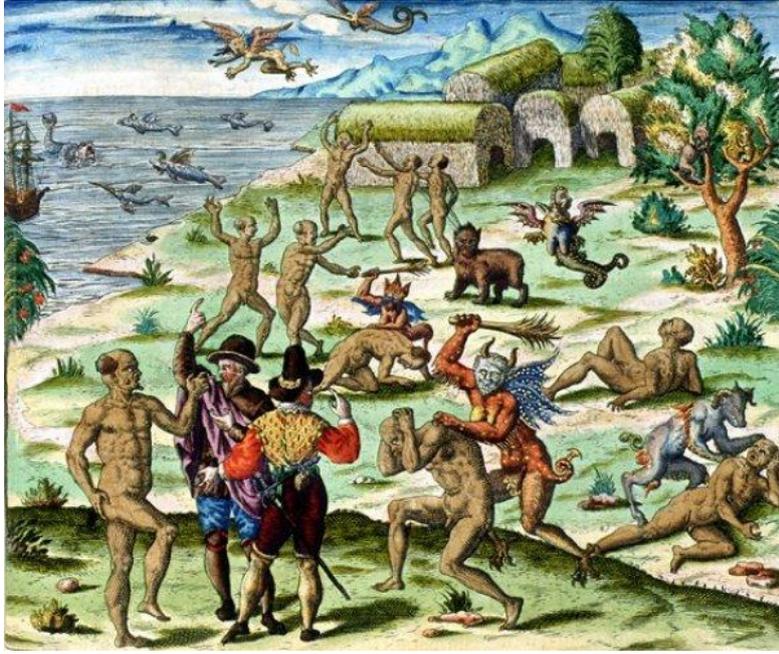
p. 19  
I, 0



p. 61  
II, 00



p. 64  
III, 27



ANNEXE 12 : UNE REPRESENTATION NOBLE DES POPULATIONS AMERINDIENNES

p. 73

I, 03



p. 74

I, 04



## ANNEXE 13 : LES ACTIVITES DES PEUPLES AMERINDIENS

p. 21  
II, 26



p. 46  
II, 34



p. 47  
II, 08

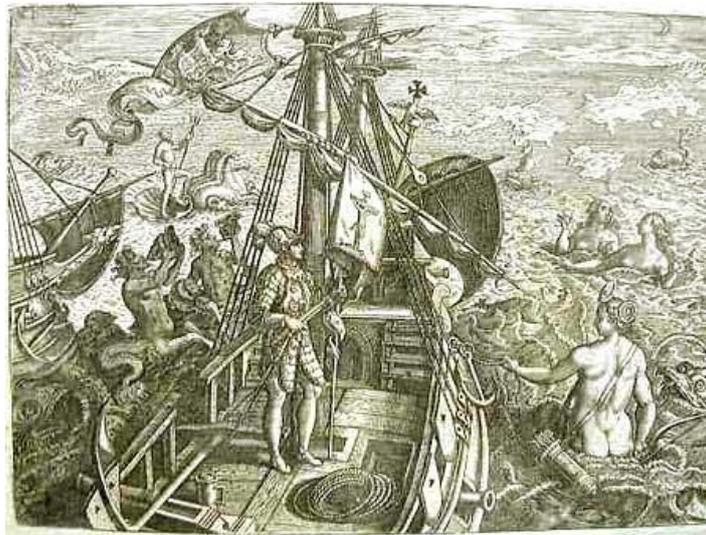


ANNEXE 14 : LA DECOUVERTE DES AMERIQUE SELON THEODORE DE BRY

p. 27  
IV, 26



p. 30  
IV, 08



p. 32  
IV, 15



ANNEXE 15 : LA CONQUETE ET LES *CONQUISTADORES*

- *La cohabitation entre les conquistadores et les indigènes*

p. 105

L.C., 11



- *Les violences perpétrées par les Espagnols*

p. 111

L.C., 04



p. 111

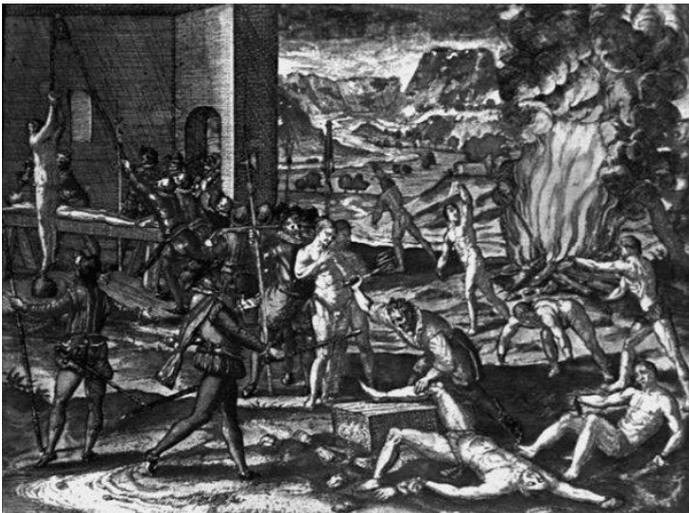
L.C., 10



p. 112

V, 19

L.C., 17



p. 113  
L.C., 01



p. 106  
IV, 04



**- La réaction violente des Amérindiens**

p. 108  
IV, 05



p. 109  
IV, 16



p. 108  
VI, 23  
et 24

